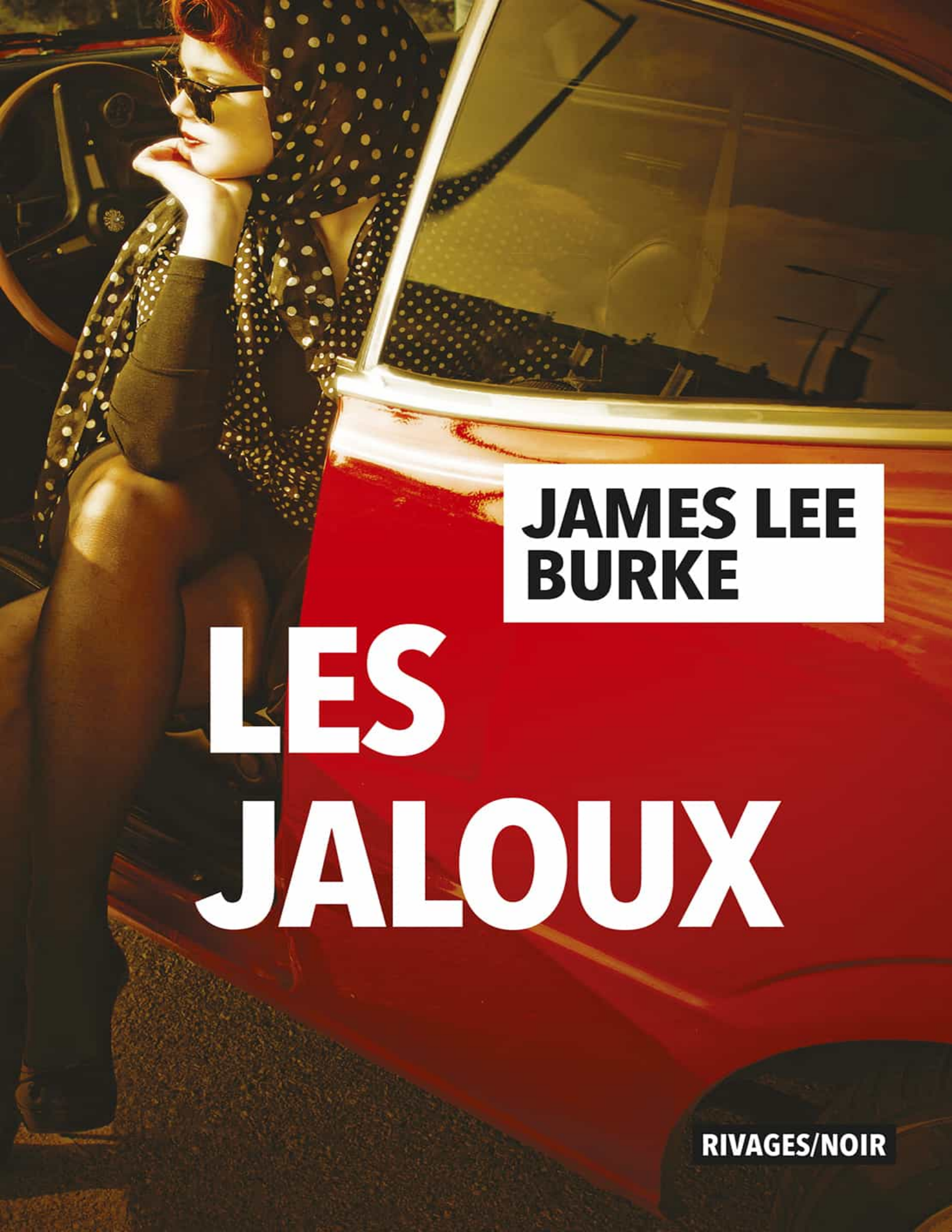


A woman with short red hair, wearing a black dress with white polka dots and dark sunglasses, is leaning against the side of a bright red vintage car. She is looking down and to the left, with her hand resting on her chin. The car's interior, including the steering wheel, is visible through the open window. The background is dark and out of focus.

**JAMES LEE
BURKE**

LES JALOUX

RIVAGES/NOIR

Présentation

1952, Houston, Texas. La vie s'écoule au rythme des *fifties*, dans une ambiance insouciance. C'est l'époque des grosses voitures, des juke-box, des drive-in, des amours sur les banquettes arrière, et surtout, c'est le boom du pétrole. Comme tous les jeunes gens de son âge, Aaron Holland Broussard emprunte la voiture de son père pour aller se promener au bord de la mer à Galveston. C'est là que sa vie bascule. Il surprend une violente dispute entre une jeune fille nommée Valerie Epstein et son « boy friend », un fils de famille. Il s'en mêle et, dans le même moment, tombe éperdument amoureux de Valerie. Il ne sait pas qu'il vient de se mettre à dos la riche et puissante famille de Grady Harrelson. Dans ce coin de l'Amérique, les familles bien nées et les familles mafieuses ont tissé des liens contre nature et il ne fait pas bon se mettre en travers de leur chemin, Aaron l'apprendra à ses dépens.

James Lee Burke est l'un des auteurs les plus prolifiques du roman noir américain contemporain. Deux fois lauréat du prestigieux Edgar Award, il poursuit les sagas qui l'ont rendu célèbre, celle de l'enquêteur Dave Robicheaux (héros de *Dans la brume électrique* que Bertrand Tavernier a porté à l'écran) et de la famille Holland. Unaniment loué pour le lyrisme avec lequel il évoque la nature dans ses livres, engagé dans la défense de l'environnement, Burke continue à explorer de livre en livre, les ambiguïtés

du bien et du mal, une quête puissante qui l'a fait comparer à Faulkner. Il partage son temps entre la Louisiane et le Montana où il vit aujourd'hui.

« Un talent diabolique. » Dennis Lehane

OceanofPDF.com

JAMES LEE BURKE

LES JALOUX

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christophe Mercier

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

OceanofPDF.com

ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES

payot-rivages.fr

Titre original :
The Jealous Kind

Couverture : © Eugenia Kyriakopoulou.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023
pour la présente édition

Ouvrage publié sous la direction éditoriale de François Guérif

ISBN : 978-2-7436-6016-1

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

OceanofPDF.com

*À Deen Kogan, avec ma reconnaissance
pour le soutien artistique qu'elle m'a apporté
pendant toutes ces années.*

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

1

Il y eut une époque de ma vie où, sans savoir pourquoi, je m'éveillais chaque matin envahi par la peur et l'anxiété. Pour moi, la peur était un fait acquis dont je tenais compte au cours de ma journée, comme un gravillon qui ne quitte jamais votre soulier. Rétrospectivement, un adulte pourrait appeler ça une forme de courage. Si tel est le cas, ce n'était pas très drôle.

Mon histoire commence un samedi de 1952, à la fin du deuxième trimestre de mon année de première, quand mon père me prêta sa voiture pour rejoindre mes potes de lycée sur Galveston Beach, à soixante-quinze kilomètres au sud de Houston. À vrai dire, la voiture ne lui appartenait pas ; elle lui était prêtée, à usage professionnel, par la société pour laquelle il travaillait, étant sous-entendu que lui seul la conduirait. Le fait qu'il me la prêtât était une énorme preuve de confiance. Mes amis et moi passâmes une bonne journée à jouer au *touch football*¹ sur la plage, et pendant qu'ils préparaient un feu de camp pour la soirée, je décidai de nager jusqu'au troisième banc de sable au sud de l'île, le dernier endroit où l'on avait encore pied. Non seulement l'eau y était profonde et froide, mais c'était le domaine des requins-marteaux. Je n'y étais jamais allé seul, et même quand, une fois, j'avais nagé en groupe jusqu'au troisième banc de sable, la plupart d'entre nous étions ivres.

Je pataugeai dans les brisants, puis pris une profonde inspiration, plongeai dans la première houle et continuai à nager à travers les vagues, dépassant le premier banc de sable, puis le deuxième, sans jamais m'arrêter,

tournant le visage de côté pour respirer, jusqu'à ce que je voie le troisième banc de sable, des vagues ondulant sur sa crête, des mouettes piquant dans l'écume.

Je me redressai, mon dos picoté par les coups de soleil. Je n'entendais que le bruit des mouettes et des vagues qui me giflaient les reins. J'aperçus un cargo remorquant un chaland, puis tous deux disparurent au-delà de l'horizon. Je plongeai tête la première dans une vague et vis le fond sableux tomber dans l'obscurité. Soudain, l'eau devint glacée, les vagues qui glissaient au-dessus de moi aussi dures que du ciment. Les hôtels, les palmiers et la jetée de plaisance le long de la plage avaient été miniaturisés. Une nageoire triangulaire fendit l'écume et disparut sous une vague, un collier de bulles solitaire frisant derrière elle.

Puis je sentis que mon cœur s'arrêtait, et pas à cause d'un requin. J'étais entouré de méduses, de grosses méduses à l'ombrelle d'un rose bleuté, munies de tentacules capables de vous emmailloter le cou ou les cuisses comme des essaims de guêpes jaunes humides.

Mon expérience avec les méduses semblait résumer ma vie. Aussi ensoleillée que pût être la journée, j'éprouvais une continuelle impression de danger. Et ce n'était pas un effet de l'imagination. Le grondement rauque des silencieux d'échappement, montés sur un coupé Ford gonflé, un regard insouciant sur les types aux cheveux en queue de canard², aux pompes en daim, aux pantalons fuselés appelés *drapes*³, et en quelques secondes on pouvait se trouver réduit en purée. Vous avez déjà vu à la télévision une représentation des années cinquante ? Quelle rigolade.

Un psychiatre expliquerait sans doute que mes peurs étaient une manifestation des problèmes que je connaissais à la maison. Peut-être qu'il aurait eu raison, même si je me suis toujours demandé combien de psychiatres se seraient rebellés contre cinq ou six types armés de chaînes, de crans d'arrêt et de coupe-choux, se fichant de vivre ou de mourir, et suçant leurs douleurs comme des glaces. À moins que je n'aie vu le monde

à travers un verre fumé et que ce n'ait été moi le véritable problème. Mais, de fait, j'étais toujours terrorisé. L'idée seule de nager à travers les méduses. En effleurer une seule, c'était comme toucher un câble électrique. Ma terreur était si grande que j'urinai dans mon maillot de bain, la chaleur du liquide dégoulinant le long de mes cuisses. Même après avoir échappé aux méduses et rejoint mes copains de lycée autour d'un feu de bois, une bouteille de Jax fraîche à la main, tandis que des étincelles tournaient dans un ciel turquoise, je ne parvenais pas à me libérer d'un constant sentiment de terreur, qui faisait au creux de mon ventre comme des charbons ardents.

Avec mes amis, je ne parlais jamais de ce qui se passait à la maison. Ma mère consultait des voyantes, écoutait les conversations sur la ligne partagée et, quand j'étais enfant, m'administrait toujours des lavements. Elle fermait les portes à clef, baissait les stores et invectivait l'alcool et l'effet qu'il avait sur mon père. Le sens de la dramaturgie, la dépression et un authentique chagrin ne la quittaient jamais. Parfois, quand mes parents se trouvaient mentionnés dans une conversation, je voyais un regard d'avertissement dans les yeux de nos voisins, comme s'ils voulaient me protéger, pour que je n'entende pas ce qui se passait dans mon propre foyer. En ces instants-là, j'éprouvais, sans savoir pourquoi, de la honte, de la culpabilité et de la colère. Je m'asseyais dans ma chambre et je voulais tenir dans ma paume un objet lourd et dur, dont je ne savais pas ce que c'était. Mon oncle Cody était associé en affaires avec Frankie Carbo, de Murder Inc. Mon oncle m'avait présenté à Bugsy Siegel⁴ quand il avait séjourné au Shamrock Hotel en compagnie de Virginia Hill. Il m'arrivait de penser à ces gangsters, à leur air assuré, à leurs yeux morts quand ils regardaient quelqu'un qu'ils n'aimaient pas, et je me demandais ce qui se passerait si j'entrais dans leur peau et possédais leurs pouvoirs.

Le jour où je nageai au milieu des méduses sans être piqué fut celui qui changea à jamais ma vie. Je m'apprêtais à pénétrer dans un pays sans drapeau ni frontières, un endroit où l'on renonçait à ses soucis et à ses

instincts de prudence, et où l'on déposait son cœur sur un autel de pierre. Je parle de la première fois où l'on tombe, joyeusement, amoureux jusqu'au fond de l'âme, et où l'idée d'une peine de cœur ne vous traverse jamais l'esprit.

Elle s'appelait Valerie Epstein. Elle était assise sur une longue Cadillac rose décapotable, ce que nous appelions un « bateau », dans un drive-in festonné de néons, près de la plage, ses épaules nues saupoudrées de coups de soleil. Non seulement elle avait les cheveux auburn, mais ils étaient épais et fraîchement lavés, zébrés de mèches dorées, et elle les avait noués sur sa tête avec un bandana, du style de ceux que portaient les femmes dans les usines d'armement pendant la guerre. Elle mangeait des frites, une par une, avec ses doigts, tout en écoutant un type assis au volant, l'air d'un tombeur. Il avait les cheveux légèrement gominés et décolorés par le soleil, sa peau sans tatouages était pâle. Il portait des lunettes noires, alors que le soleil était voilé et bas et qu'il commençait à faire frais. De sa main gauche, il ne cessait de faire passer un *quarter* entre le bout de ses doigts, comme un joueur de Las Vegas, ou un type doué de talents secrets. Il s'appelait Grady Harrelson. Il avait deux ans de plus que moi et il était déjà diplômé, ce qui signifiait que je savais qui *lui* était, mais que lui ne savait pas qui, *moi*, j'étais. Grady avait des épaules larges et minces, comme un basketteur, et il portait un tee-shirt mauve délavé qui, sur lui, d'une certaine façon, ne manquait pas de style. Un vote l'avait désigné, non pas une fois, mais deux, comme le garçon le plus beau du lycée. Un type comme moi n'avait pas de mal à détester un type comme Grady.

J'ignore pourquoi je suis sorti de ma voiture. J'étais fatigué, j'avais le dos raide, sec et parsemé de sel et de sable sous ma chemise, et je devais rouler encore soixante-quinze kilomètres pour rejoindre Houston et rendre la voiture à mon père avant la nuit. L'étoile du berger clignotait déjà à l'horizon, à l'intérieur d'une bande de ciel bleu. J'avais déjà vu Valerie Epstein de loin, deux fois, mais jamais d'aussi près. Peut-être le fait que

j'aie nagé sans dommages à travers un banc de méduses était-il un présage. Valerie Epstein était en première au lycée Reagan, au nord de Houston. Elle était célèbre par son sourire, sa voix quand elle chantait et ses excellentes notes. Même les métèques qui cachaient des chaînes sous les sièges de leur voiture et des poinçons dans leurs vêtements la traitaient comme une altesse royale.

Remonte dans la voiture, termine ton burger au crabe et rentre chez toi,
dit une voix.

Pour moi, le manque d'amour-propre n'était pas un défaut, mais une qualité. J'étais seul, et cependant je ne voulais pas rentrer chez moi. On était samedi, et je savais qu'avant la nuit mon père reviendrait en titubant de chez le glacier⁵, tandis que les voisins détourneraient les yeux tout en arrosant leurs jardins. J'avais des amis, mais la plupart d'entre eux ne connaissaient pas mon véritable moi, et à vrai dire je ne les connaissais pas non plus vraiment. Je vivais dans une enveloppe de temps et d'espace que j'aurais voulu envoyer sur une autre planète.

Je me dirigeai vers les toilettes, me faufilant entre le côté passager de la décapotable et un poteau de métal argenté sur lequel était fixé un haut-parleur qui jouait « Red Sails in the Sunset ». Puis je me rendis compte que Valerie Epstein se disputait avec Grady, et qu'elle était sur le point de pleurer.

« Quelque chose qui ne va pas ? » dis-je.

Grady se retourna, tendant le cou, battant des paupières. « Répète un peu ?

– Je pensais qu'il y avait peut-être quelque chose qui n'allait pas, et que vous aviez besoin d'aide.

– Casse-toi, fouine.

– C'est quoi, une fouine ?

– T'es sourd ?

– Je veux juste savoir ce que c'est qu'une fouine.

– Un type qui prend son pied à renifler la selle des vélos des filles. Et maintenant barre-toi. »

Le haut-parleur se tut. J'avais comme de petites explosions dans les oreilles. Je voyais des lèvres bouger dans les autres voitures, mais ne percevais aucun son. Puis je dis : « Pas envie.

– Je crois que je n'ai pas bien entendu.

– On est dans un pays libre.

– Pas pour un mal fagoté comme toi.

– Fiche-lui la paix, Grady, dit Valerie.

– C'est quoi, un mal fagoté ? demandai-je.

– Un type qui pète dans sa baignoire et qui avale les bulles. Quelqu'un t'a entraîné à faire ça ?

– J'allais aux toilettes.

– Alors vas-y. »

Cette fois, je ne répondis pas. Quelqu'un, sans doute l'un des amis de Grady, m'expédia d'une chiquenaude une cigarette brûlante dans le dos. Grady ouvrit sa portière, de façon à pouvoir se tourner et me parler sans se faire mal au cou. « Comment tu t'appelles, petite bite ?

– Aaron Holland Broussard.

– Je vais t'accompagner aux toilettes, te dévisser la tête et l'enfoncer dans la cuvette, Aaron Holland Broussard. Et ensuite je pisserai dessus avant de tirer la chasse. Qu'est-ce que tu en dis ? »

Les petites explosions dans mes oreilles recommencèrent. Le parking et l'auvent de toile au-dessus des voitures semblaient pencher ; le néon rouge et jaune du restaurant devint flou, comme de la réglisse en train de fondre coulant sur les vitres.

« Rien à dire ? demanda Grady.

– Une fille m'a dit que la seule raison pour laquelle tu avais été élu "le plus beau gosse", c'est que toutes les filles pensaient que tu étais une tapette

et étaient désolées pour toi. Certains costauds m'ont dit la même chose. Ils m'ont dit que tu suçais sous les sièges du stade de football. »

Je ne sais pas d'où me venaient ces mots. C'était comme si la connexion entre mes pensées et mes mots avait été coupée. Faire le malin avec un type plus âgé, dans mon lycée, ça n'arrivait jamais, en particulier si le type plus âgé habitait River Oaks et que son père était propriétaire de six rizeries et d'une société de forage indépendante. Mais tandis que je me tenais à côté de la décapotable de Grady, quelque chose se passait qui était encore plus terrible. Je regardais, comme hypnotisé, Valerie Epstein dans les yeux. C'étaient les yeux les plus beaux et les plus mystérieux que j'aie jamais vus ; ils étaient profonds, lumineux, couleur de violettes. Ils produisaient aussi sur moi un effet que jamais je n'aurais cru possible : en plein milieu du drive-in, ma queue se mit en pilotage automatique. Je glissai la main dans ma poche, et tentai d'écraser la tente qui se formait sous ma braguette.

« Tu bandes ? demanda Grady, incrédule.

– C'est mes clefs de voiture. Elles ont fait un trou dans ma poche.

– Super, dit-il, le visage déformé par le rire. Hé, les gars, regardez ce mec ! Il agite le drapeau ! Quelqu'un a un appareil ? C'est quand, la dernière fois que tu as baisé, Fouinus ? »

Mon visage était brûlant. J'avais l'impression de me trouver dans un ces rêves au cours desquels on se pisse dessus devant toute la classe. Et alors Valerie Epstein fit une chose dont je lui serai toujours redevable, sauf si je m'ouvre les veines. Elle balança sa barquette de frites, avec le ketchup et tout le reste, en plein sur le visage de Grady. Sur le coup, il fut si estomaqué qu'il ne parvenait pas à croire qu'elle ait fait une chose pareille ; il commença à retirer les frites de sa peau et de sa chemise, comme des sangsues remplies de sang, et, d'une chiquenaude, à les expédier sur le goudron. « Je vais laisser passer ça. Tu n'es pas toi-même. Calme-toi. Tu veux que je m'excuse auprès de ce gamin ? Hé, mon pote, je suis désolé.

Ouais, toi, tête de pine. Tiens, tu veux des frites ? Je vais t'en enfoncer une dans chaque narine. »

Elle sortit de la voiture et claqua la portière. « Tu es pathétique », dit-elle, arrachant de son cou une chaîne qui retenait une chevalière de promotion et la lançant sur le siège de la décapotable. « Ne m'appelle pas. Ne t'approche pas de chez moi. Ne m'écris pas. Et n'envoie pas non plus tes amis s'excuser pour toi.

– Allons, Val. On forme une équipe, dit-il en s'essuyant le visage avec une serviette en papier. Tu veux un autre Coca ?

– C'est fini, Grady. Tu ne peux rien à ce que tu es. Tu es égoïste, malhonnête, irrespectueux et cruel. Et moi, idiot que je suis, je pensais pouvoir te changer.

– On va arranger ça. Promis. »

Elle s'essuya les yeux sans répondre. Maintenant, elle avait l'air plus calme, mais elle respirait toujours de façon saccadée, comme si elle avait le hoquet.

« Ne me fais pas ça, Val, dit-il. Je t'aime. Ouvre les yeux. Tu vas laisser un blaireau comme ça nous pousser à rompre ?

– Au revoir, Grady.

– Comment vas-tu rentrer chez toi ? dit-il.

– Ce n'est pas *ton* problème.

– Je ne vais pas te planter au milieu de la rue. Maintenant, monte. Tu commences à me rendre dingue.

– Quelle tragédie ça serait pour la planète, dit-elle. Tu sais ce que mon père a dit de toi ? “Grady n'est pas un méchant garçon. C'est juste qu'il est incapable d'en être un bon.”

– Reviens. S'il te plaît.

– J'espère que ta vie sera belle, dit-elle. Même si l'idée que je t'ai embrassé me donne envie de me rincer la bouche au peroxyde. »

Puis elle s'éloigna, telle Hélène de Troie tournant le dos à l'Attique. Une rafale de vent chaud emporta dans le ciel les journaux le long du boulevard. À l'ouest, une lumière orange saignait les nuages, l'horizon s'assombrissait, les vagues s'écrasaient sur la plage juste de l'autre côté de Seawall Boulevard, les palmiers émettaient un bruissement sec dans le vent. Je sentais l'odeur du sel, des algues et des minuscules coquillages desséchés sur la plage, comme une odeur de naissance. Je regardai Valerie qui passait entre les voitures et se dirigeait vers le boulevard, son sac de plage se balançant à son épaule et rebondissant sur ses fesses. Grady se tenait à côté de moi, la respiration difficile, les yeux fixés sur Valerie, comme les miens, sauf qu'il y avait dans les siens une expression de perte définitive qui me faisait penser à une lame de fond, comme celles qu'on voit monter des profondeurs quand une tempête s'apprête à engloutir les terres.

« Désolé de ce qui se passe pour vous deux, dis-je.

– On est en public, je ne peux donc pas faire ce à quoi je pense. Mais tu ferais mieux de te planquer dans un trou à rat.

– Ce n'est pas d'en vouloir aux autres qui arrangera tes affaires », dis-je.

Il essuya une trace de ketchup sur sa joue. « J'espérais bien que tu dirais un truc comme ça », dit-il.

1. Variante du football américain ; au lieu de plaquer un adversaire, il suffit de le toucher. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

2. Queue de canard (*duck-ass*, ou *duck-tail*) : style de coupe de cheveux pour hommes populaire dans les années cinquante. Les cheveux sont pommadés, peignés sur les côtés et séparés au centre à l'arrière de la tête.

3. Pantalon ample à la taille et qui va en se rétrécissant.

4. Benjamin Siegelbaum (1906-1947), dit Bugsy Siegel. Un des chefs de la « Yiddish Connection », bootlegger, investisseur dans les casinos de Las Vegas. Abattu au domicile de sa maîtresse, Virginia Hill.

5. Dans de nombreuses régions du Texas, le terme « *icehouse* » désigne un bar en plein air. Historiquement, on y vendait de la glace, des produits d'épicerie et de la bière fraîche.

2

Le lendemain, j'allai à la messe avec mon père. Même si ma mère avait été élevée dans la religion baptiste, elle ne fréquentait aucune église. Elle avait grandi dans une pauvreté absolue, abandonnée par son père, et à dix-sept ans elle avait épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle, un commis voyageur. Elle cacha son divorce à tout le monde, comme s'il l'avait dévaluée et rendue indigne d'être socialement respectée comme elle l'aurait voulu. Chaque dimanche, elle nous préparait un petit déjeuner tardif, et mon père et moi nous rendions à l'église dans sa voiture de fonction. En chemin, il était rare que nous parlions.

Je n'ai jamais compris pourquoi mes parents s'étaient mariés. Ils ne s'embrassaient pas, ni même ne s'effleuraient les mains, du moins en ma présence. On lisait dans leurs regards une solitude qui me persuadait qu'une prison peut prendre n'importe quelle forme et avoir n'importe quelle taille.

Pendant la messe, je sentis sur les vêtements de mon père l'imperceptible odeur de la bière et des cigarettes de la soirée de la veille. Avant que le prêtre ne donne sa bénédiction finale, mon père me murmura qu'il avait mal au ventre et qu'il me retrouverait au drugstore Costen, de l'autre côté de la rue. Quand j'y entrai, il buvait un café au comptoir et parlait avec le patron de l'équipe de football de LSU. « Prêt pour un Coca citron ? me dit-il.

– Non, merci. Je peux prendre la voiture, cet après-midi ?

– Je *pourrais*.

– Je pourrais prendre la voiture ?

– J’avais prévu d’aller au bowling, dit-il. Il y a un championnat, aujourd’hui. »

J’acquiesçai. Mon père ne jouait pas au bowling et ça ne l’intéressait pas. Mais le bowling avait l’air conditionné, et il y avait un bar.

« Viens avec moi, dit-il. Tu pourras peut-être faire une partie ou deux.

– J’ai des choses à faire. »

Mon père était bel homme, doté d’une distinction victorienne. Jamais il ne s’asseyait à table, que ce soit pour dîner ou petit-déjeuner, sans enfiler sa veste, même s’il était seul. Il avait perdu son meilleur ami dans les tranchées de 1918, et il méprisait la guerre, les nationalistes adulant la chose militaire, et la rhétorique belliqueuse des politiciens qui envoient les autres souffrir et mourir à leur place. Mais il buvait, et d’une certaine façon, ça engloutissait et annulait toutes ses qualités. « Tu as une nouvelle copine ?

– Je n’en ai pas d’ancienne.

– Alors tu vas changer ça ?

– J’aimerais bien.

– Qui est-ce ?

– Je ne la connais pas réellement bien.

– *Vraiment* bien.

– Oui, père. »

Je pris le bus municipal jusqu’à North Houston. L’hiver précédent, un de mes amis avait remarqué une maison victorienne à un étage, ombragée par des chênes, avec une vaste galerie, sur un boulevard résidentiel, et m’avait dit qu’il s’agissait de la maison de Valerie Epstein. J’avais oublié le nom du boulevard, mais je savais approximativement où il se trouvait. Quand je tirai le cordon pour que le chauffeur arrête son bus, je sentis mon ventre se nouer et une flamme minuscule monter en tourbillonnant dans mes entrailles.

Je restai au milieu des fumées du bus tandis qu'il s'éloignait, les yeux fixés sur les palmiers de l'esplanade et la rangée de maisons possédées autrefois par les gens les plus riches de la ville, avant que les grosses fortunes n'émigrent sur River Oaks. J'étais au cœur du territoire ennemi, ma coupe en brosse, mon pantalon et mes chaussures habillés, ma chemise blanche amidonnée et ma cravate aussi dangereux que du sang flottant dans un aquarium rempli de requins.

Je me mis en route. Je crus entendre des silencieux d'échappement gronder dans une autre rue. Au coin, une femme de couleur attendait le bus derrière un banc, serrant son porte-monnaie entre ses mains. Elle regardait d'un côté, puis de l'autre, se penchant en avant comme si elle se trouvait sur un bateau. Elle était la seule personne de couleur sur le boulevard. À cette époque, la mode était au 'tabassage de nègre'. Je tentai de lui sourire, mais elle détourna les yeux.

Je reconnus la maison de Valerie une rue plus loin. Dans la cour, deux chênes verts festonnés de mousse espagnole, et une balancelle sur la galerie. Sur le côté, un potager, et dans le fond j'apercevais un abri de jardin délabré et un énorme pacanier, entouré d'herbe sur laquelle était garé un camion de soudage. Derrière moi, j'entendis une fois de plus les silencieux. Je me retournai, et vis une Ford 1941, avec double échappement, phares incrustés, et un moteur qui semblait plus puissant qu'un traditionnel V8. La carcasse du véhicule avait été déchromée, traitée au plomb et aspergée d'une sous-couche grise. Un regard sur ses occupants, et je compris que j'étais sur le point de faire connaissance avec quelques authentiques coriaces des quartiers nord, de ceux que nous appelions *greasers*¹, ou parfois métèques, ou loubards, ou queues de canard, ou des durs ou des don Juans.

À quoi se reconnaissaient-ils ? Un regard fixe et indolent, des épaules légèrement voûtées, la chemise déboutonnée pour laisser voir le haut de la poitrine, le col remonté sur la nuque, des *drapes* retenus par une ceinture en daim bouclée au-dessous du nombril, des boutons de manchettes, même

l'été, une tartine de gomina dans leurs mèches ramenées en tranchée sur la nuque, des godasses pointues munies de crans métalliques qui pouvaient servir à briser les dents de quelqu'un sur le trottoir, la croix de Pachuco tatouée entre l'index et le pouce gauche et par-dessus tout, une totale absence de compassion, ou de pitié, dans leurs yeux. Je pense que quiconque lisant ces lignes aujourd'hui pourrait croire qu'il s'agissait de garçons ayant juste pris le mauvais chemin et que leur tenue et leur conduite masquaient leur peur. Ce fut rarement l'expérience que j'en eus. Alors aujourd'hui comme hier, je suis persuadé que la plupart seraient prêts à mourir sur le pont d'un cuirassé inondé, au milieu des coups de canon, ainsi que l'a dit un jour George Orwell à propos de gens au courage authentique.

La Ford s'arrêta le long du trottoir, dans le grondement du double échappement. « On dirait que tu t'es perdu, dit le *greaser* assis sur le siège passager.

– Ça, c'est sûr, dis-je.

– Ou alors tu vends des bibles.

– À vrai dire, je cherchais l'Assemblée de l'Église de Dieu. Vous savez où ça se pourrait que ça se trouve ? »

Je vis dans ses yeux qu'il avait pris note de la grammaire défectueuse et compris qu'il était plus intelligent que je ne le pensais, et qu'il représentait sans aucun doute un défi sérieux.

« T'es mignon. » Il se mit une Lucky Strike entre les lèvres, mais sans l'allumer. Il avait les cheveux noir corbeau, les joues creuses, la peau pâle. Il se gratta la gorge. « T'as une allumette ?

– Je ne fume pas.

– Si tu ne vends pas de bibles, et que tu n'as pas de feu, à quoi t'es bon ? T'es bon à quelque chose, mon garçon ?

– Sans doute que non. Et si tu ne m'appelais pas “mon garçon” ? Hé, elle me botte, votre caisse. Où vous avez eu ces silencieux ? »

Il ôta la cigarette de sa bouche, la pinça entre son pouce et son index, l'agita, secouant la tête comme s'il arrivait à une conclusion profonde. « Je me rappelle où je t'ai vu. Dans ce rade pour suceurs de bites, comment s'appelle-t-il, déjà, l'Éléphant rose ?

– Qu'est-ce que c'est, un suceur de bites ?

– Un type comme toi. Où t'as eu cette boucle à ton ceinturon ?

– Je l'ai gagnée au rodéo junior RCA². À la fois *bareback bronco* et *bull riding*³.

– Tu fais des pipes dans les cages de contention ? »

Je détournai les yeux. La rue était lumineuse et brûlante, les pelouses d'un vert profond, l'air imprégné d'humidité, les maisons d'un blanc éblouissant. « Je ne peux pas t'en vouloir de dire ça. J'ai manifesté le même genre de préjugé pour des gens qui ont été fabriqués de façon différente dans le ventre.

– Où t'as trouvé ça ?

– Dans la Bible⁴.

– T'es en train de dire que t'es pédé ?

– On sait jamais.

– Je suis d'accord. T'as une jolie bouche. Tu devrais te mettre du rouge à lèvres.

– Va te faire foutre », dis-je.

Il ouvrit la portière, lentement, et descendit sur le trottoir. Il était plus grand qu'il ne le paraissait dans la voiture. Sa chemise n'était pas boutonnée, et ses manches étaient gonflées par le vent. Il avait le ventre ondulé, son *drape* bas sur la taille. Ses yeux parcoururent mon visage comme s'il étudiait un spécimen de laboratoire. « Tu veux bien répéter ça ? »

J'entendis une porte-moustiquaire grincer sur un ressort et claquer derrière moi. Puis je me rendis compte que ce n'était plus moi qu'il regardait. Valerie Epstein avait descendu les marches de la galerie jusque

dans la cour et se tenait sous les chênes verts, à la lisière du soleil, une main en visière pour se protéger les yeux. « C'est toi ? » dit-elle.

Je ne savais pas si elle me parlait à moi, ou au *greaser* sur le trottoir. Je pointai un doigt sur ma poitrine. « C'est à moi que tu parles ?

– Aaron Holland ? C'est bien ton nom, n'est-ce pas ?

– Oui, dis-je, la gorge serrée.

– Je me demandais si tu étais rentré chez toi sans problème. »

Le *greaser* remonta dans la Ford et claqua la portière. Il leva les yeux sur moi, soutenant mon regard. « Tu devrais jouer à la machine à sous. T'as une sacrée veine, dit-il. À très bientôt, Paulo.

– J'attends ça avec impatience. Ça m'a fait plaisir de te voir. »

Ses amis et lui s'éloignèrent. Je regardai de nouveau Valerie. Elle portait une robe d'été, blanche, avec des fleurs.

« J'ai cru que j'allais me retrouver en marmelade, dis-je.

– Pourquoi ?

– Ces voyous.

– Ce ne sont pas des voyous.

– Des métèques, alors ?

– Il leur arrive de se montrer excessivement protecteurs de leur quartier, c'est tout. »

Le vent plaquait sa robe sur ses hanches, son ventre et ses cuisses. J'étais si nerveux que je dus croiser les bras sur ma poitrine pour empêcher mes mains de trembler. Je tentai de m'éclaircir la gorge. « Comment es-tu revenue de Galveston ?

– Avec le Greyhound. Tu pensais que tu devais venir voir s'il ne m'était rien arrivé ?

– Tu aimes le minigolf ?

– Le minigolf ?

– C'est très marrant, dis-je. Je me disais que ça t'amuserait peut-être de faire un ou deux parcours. Si tu n'as rien de mieux à faire.

– Entre. Tu me sembles un peu déshydraté.

– Tu me proposes d’entrer ?

– Qu’est-ce que je viens de dire ?

– Tu m’as dit d’entrer.

– Alors ?

– Oui, un peu d’eau glacée ne me ferait pas de mal. Je n’avais pas l’intention de traiter ces types de métèques. Il m’arrive de dire des choses que je ne pense pas.

– Ils y survivront. Tu viens ? »

Pour m’asseoir à côté de Valerie Epstein, j’aurais tiré le Grand Canyon jusqu’au Texas. « J’espère que je ne dérange pas. J’étais tourmenté par ma conscience. Hier soir, je ne me suis pas occupé de toi, car je devais ramener la voiture de mon père à la maison.

– Je pense que tu as bon cœur.

– Pardon ?

– Tu m’as bien entendue. »

J’entendais tinter des carillons éoliens, des oiseaux chanter, éclater des rubans de pétards chinois, et je compris que j’aimerais sans doute Valerie Epstein pour le restant de mes jours.

Elle me précéda jusqu’à la cuisine, et sortit du frigidaire un pichet de citronnade. La cuisine était propre et rutilante, ses murs peints en jaune et en blanc. Elle mit des glaçons dans deux verres, et ajouta dans chacun un brin de menthe, avant de les poser sur des napperons de papier. « Dans le jardin, c’est mon père, dit-elle. Il installe des pipelines. »

Un homme musclé vêtu d’une salopette à bretelles, sans chemise, travaillait sur le camion garé sous le pacanier. Il avait la peau noire de soleil, des boucles dorées lui descendant jusqu’aux épaules luisantes de sueur, un profil acéré.

« Il ressemble à Alexandre le Grand. À son portrait sur les pièces de monnaie, je veux dire, dis-je.

– C’est drôle, de dire ça.

– L’histoire est ma matière préférée. J’en lis le plus possible. Mon père aussi. Il est ingénieur pétrolier. »

J’attendis qu’elle réponde quelque chose. Elle ne dit rien. Puis je compris que je venais sans doute de lui dire que mon père avait fait des études, alors que ce n’était probablement pas le cas du sien. « Ce que je veux dire, c’est que lui aussi travaille dans le pétrole.

– Tu es toujours aussi nerveux ? »

Nous étions maintenant assis à la table, un ventilateur électrique oscillant sur le comptoir. « Je suis doué pour mal m’exprimer. Je m’apprêtais à te dire comment mon père a fini dans le pétrole, mais j’ai tendance à parler tout le temps.

– Vas-y, raconte-moi.

– Il était chimiste à Cuba, il travaillait dans le sucre. Il a laissé tomber après un incident sur le ferry entre La Nouvelle-Orléans et La Havane. Puis il est allé travailler sur un pipeline, il a été rattrapé par la Grande Crise, et il n’est jamais parvenu à faire ce qu’il voulait faire, devenir écrivain.

– Pourquoi a-t-il quitté son boulot de chimiste à cause d’une chose qui s’est passée sur un bateau ?

– Il avait fait la Première Guerre. L’artillerie allemande taillait leurs tranchées en pièces. Le commandant allemand est sorti avec un drapeau blanc, et a demandé au capitaine de mon père de se rendre. Il a dit qu’on s’occuperait des blessés, et que les autres seraient bien traités. Le capitaine a refusé cette proposition. Un biplan allemand a agité ses ailes au-dessus des lignes pour montrer que sa mission était pacifique, et il a lâché des brochures sur le barbelé et la tranchée, mais le capitaine refusait toujours de se rendre. Les Allemands avaient déplacé quelques canons sur des véhicules

ferroviaires. Quand ils se déchaînèrent, ils tuèrent en une demi-heure la moitié de l'unité de mon père.

« Dix ans plus tard, il était sur le ferry vers La Havane quand il a vu sur le pont son ancien commandant. Mon père a insisté pour qu'ils boivent un verre, surtout pour avoir l'occasion de pardonner et d'oublier. Cette nuit-là, l'ancien commandant a sauté de la rambarde. Mon père s'en est toujours voulu.

– C'est une histoire triste.

– La plupart des histoires sont tristes.

– Toi-même, tu devrais être écrivain.

– Pourquoi ?

– Parce que je trouve que tu es un gentil garçon.

– D'une certaine façon, ces deux remarques ne vont pas ensemble, dis-je.

– Elles ne sont peut-être pas censées aller ensemble. » Elle sourit, puis inspira, et alors la lueur dans ses yeux changea. « Tu devrais être plus prudent.

– Parce que je suis venu dans les Heights ?

– Je parle de Grady et de ses amis.

– Je pense que Grady Harrelson est bidon.

– Grady a un côté sombre. Il n'y a rien de bidon là-dedans. Pareil pour ses amis. Ne les sous-estime pas.

– Ils ne me font pas peur. »

Elle agita son brin de menthe au milieu des glaçons. « La prudence et la peur, ce n'est pas la même chose.

– Il y a peut-être en moi quelque chose qui ne va pas, et que personne ne voit. Ces types pourraient bien avoir une surprise.

– Premièrement, je ne te crois pas. Deuxièmement, ce n'est pas normal de se vanter de ses défauts.

– Il m’arrive de croire que j’ai deux ou trois personnes qui vivent en moi. L’une d’elles a un saxo, comme Harpo Marx.

– Comme c’est intéressant.

– Ma mère dit que j’ai beaucoup d’imagination. »

Je sentis son attention faiblir.

« J’ai une dissertation sur John Steinbeck à finir pour demain, dit-elle. Je ferais mieux de m’y mettre.

– Je vois.

– Je suis contente que tu sois passé. »

J’essayai de ne pas paraître aussi stupide que je me sentais. Je voyais son père travailler sur son camion, les muscles de son avant-bras se gonflant tandis qu’il forçait sur une clef en croix. J’aurais voulu qu’elle me présente à lui. J’aurais voulu parler de camions, de pipelines et de forêts. Je n’avais pas envie de partir. « Le samedi soir, c’est un bon moment pour le minigolf. Il y a des étoiles, la brise souffle du sud, et juste à côté il y a un marchand de pastèques avec des tables de pique-nique.

– Tu vois ? Tu parles comme un écrivain. On se verra une autre fois.

– D’accord », répondis-je. Je n’avais pas fini ma citronnade. « Je trouverai la sortie. Tu ferais mieux de te mettre à ta dissertation.

– Ni te fâche pas.

– Je ne me fâche pas, Miss Valerie. Merci de m’avoir invité.

– Inutile de m’appeler “Miss”. »

Je me levai de la table. « Mon père est originaire de Louisiane. Il me tombe dessus à propos de ma tenue, de ma grammaire, de trucs comme ça.

– Je trouve ça bien. »

J’attendis, espérant qu’elle me demanderait de rester.

« Je vais te raccompagner », dit-elle.

Nous traversâmes un vestibule sombre qui sentait l’encaustique. Une casquette de travail et un imperméable d’homme, un pull 4-H Club et un blouson en jean aux manchettes brodées étaient suspendus à des crochets de

bois sur le mur. Des galoches d'homme et une paire de bottes blanches en caoutchouc, comme aurait pu en porter une adolescente, étaient posées sur le sol. Il n'y avait, dans le vestibule, ni tablier, ni pantoufles, ni chapeau, ni chaussures de femme, ni parasol, ni châle, ni foulard.

Et il régnait aussi dans le salon une solennité que je n'avais jamais remarquée ailleurs. Peut-être cet effet était-il dû aux meubles XIX^e, à l'électrophone-radio sur lequel était posée une plante en pot, à la cheminée vide, au canapé et aux fauteuils qui donnaient l'impression que personne ne s'asseyait dessus. J'avais imaginé que Valerie Epstein vivait dans un foyer parfait. Maintenant, j'en doutais.

« Ta mère est là ? demandai-je.

– Elle est morte pendant la guerre.

– Désolé.

– Pas elle. Elle a fait ce qu'elle pensait juste.

– Pardon ?

– Son frère était resté quand sa famille avait fui Paris, en avion. Elle est retournée elle-même clandestinement dans son pays. La Gestapo l'a arrêtée. On pense qu'elle a été envoyée à Dachau.

– Eh bien, Miss Valerie !

– Viens, je vais sortir avec toi », dit-elle en passant un bras sous le mien.

La balancelle du porche oscillait dans le vent, les arbres se gonflaient, de la poussière jaune montait dans le ciel. Je sentais une odeur de pluie frappant un trottoir brûlant. « Je peux avoir ton numéro de téléphone ?

– Il est dans l'annuaire. Tu ferais mieux de te dépêcher. » Elle jeta un coup d'œil sur le ciel. « Ne cherche pas d'ennuis. Tu comprends ? Ne t'approche pas de Grady, même s'il fait tout pour te provoquer.

– Ce soir, mon père me laissera la voiture. On pourrait aller au stand de pastèques. Je passerai te prendre à huit heures, et tu seras rentrée moins d'une heure après.

– Je ne connais personne d'aussi têtue.

– J’appelle ça de la conviction.

– De retour à neuf heures ?

– Promis », dis-je.

Elle plissa les yeux.

Il plut la plus grande partie de la nuit. Le matin, à mon réveil, le soleil était rose, le ciel bleu, les trottoirs zébrés d’ombre et d’humidité. J’adorais l’impasse que nous habitions dans notre petit bungalow de brique. Toutes les maisons de la rue étaient en brique, et dans leurs jardins il y avait des arbres fruitiers et des parterres de fleurs, et à l’extrémité de l’impasse se dressait un mur de bambous et, de l’autre côté, un pâturage semé de chênes verts vieux de deux cents ans. Je m’assis sur les marches, muni de mon sac repas, et attendis qu’on vienne me chercher pour aller au lycée. Saber Bledsoe, mon meilleur ami, me prenait chaque matin de classe dans son épave de Chevy 1936, qu’il avait coupée, surbaissée, modifiée et customisée, et pour laquelle il avait acheté des pièces de rechange à la décharge, même si elle restait une épave fumante qu’on sentait et qu’on entendait arriver depuis le pâté de maisons voisin.

Saber était capable de tout, en particulier si on le défiait. Au lycée, il versait de l’explosif M-80 dans la tuyauterie, et de l’eau giclait des cuvettes de toilettes dans tout le bâtiment, en général entre les cours, quand il y avait des gens assis dessus. Le professeur le plus détesté du lycée, et peut-être de toute la ville, s’appelait Mr Krauser. Saber s’était faufilé dans le salon des professeurs, et avait glissé dans la boîte de salade de choux de Mr Krauser une grenouille gonflée de formol, si bien que Mr Krauser avait vomi dans l’évier du lycée. Saber avait aussi baissé sa braguette, s’était mis à plat ventre et avait passé sa queue dans un trou du plancher au-dessus de la salle de cours de Mr Krauser, la laissant pendre comme une ampoule obscène, jusqu’à ce que Krauser comprenne pourquoi le visage de tous ses élèves ressemblait à des ballons au grand sourire, sur le point d’exploser.

J'étais décidé à ce que ce soit une bonne journée. Sans doute personne n'avait-il remarqué mon érection en plein drive-in. Alors, quelle importance que j'aie eu une querelle avec Grady Harrelson ? Que pouvait-il faire ? Il avait eu sa chance. Les voyous des Heights ? Valerie avait dit que c'était juste des gars du quartier. J'avais conduit Valerie Epstein au stand de pastèques, l'avais ramenée chez elle, je lui avais même tapoté le dos de la main quand un éclair avait illuminé le parc. Personne n'avait fait attention à nous.

Peut-être avais-je trouvé dans les Heights un quartier où j'étais libéré de mes problèmes. Peut-être avais-je trouvé un endroit où la terreur n'était pas un mode de vie.

Faux.

Dès que je montai dans la voiture, je vis que Saber était agité. Il recula dans l'impasse, et se dirigea vers Westheimer, le levier de vitesse vibrant dans sa main, son tee-shirt remonté jusqu'aux aisselles. Il me regarda, puis sa tête se mit à se balancer, comme montée sur un ressort, et j'eus droit à ce qui était connu sous le nom de regard à la Saber Bledsoe, une version bouche bée et œil torve de son visage, traduisant l'incrédulité devant la stupidité de son interlocuteur.

« Pourquoi traîner par là ? Engage-toi donc dans une compagnie suicide, et pars en Corée, dit-il.

– Il faut que tu me répètes ça, Sabe.

– On raconte que tu t'en es pris à Grady Harrelson dans un drive-in de Galveston. Et qu'ensuite tu es monté dans les Heights et que tu as fait un tour avec Valerie Epstein.

– Où as-tu entendu parler de ça ?

– Où est-ce que je ne l'ai *pas* entendu ? Tu as dit à des métèques d'aller se faire foutre, à un métèque en particulier ?

– C'est impossible que tu sois au courant.

– Le type avec qui tu as failli t’embrouiller, c’était Loren Nichols. Il a tiré sur un homme, en pleine poitrine, avec un pistolet à fléchettes, au Prince’s drive-in. »

Saber avait des cheveux d’un roux pâle coupés en brosse plate peignée en arrière sur les tempes, des yeux comme des fentes vertes, un regard aussi inoffensif que celui d’un lézard, un accent de péquenaud, et un degré d’énergie nerveuse évoquant un claquement de porte. De la bouche, il sortit une cigarette d’un paquet de Camel.

« Hier soir, ils sont venus chez moi, Aaron, dit-il, la cigarette rebondissant sur sa lèvre. Quelqu’un avait dû leur dire qui j’étais.

– Qui est venu ?

– Loren, et trois autres *greasers*. »

Je sentis soudain un creux à l’estomac. « Qu’est-ce qu’ils voulaient ?

– Toi.

– Qu’est-ce que tu leur as dit ?

– Je leur ai dit que mon père était un ivrogne, qu’il avait une batte de base-ball, et qu’ils feraient mieux de virer leurs culs de notre allée. Devine quoi ? Avant que j’aie pu terminer ma phrase, le vieux est sorti du garage en titubant, avec une clef de serrage à la main.

– Il faut qu’on oublie tout ça, Saber.

– Après la récréation, tout le lycée le saura. Tu as participé à la brouille entre Grady Harrelson et Valerie Epstein ?

– Non.

– Peu importe. Cet après-midi, l’histoire sera devenue une légende. Tu es vraiment sorti avec elle ?

– Plus ou moins.

– C’est comme de baiser avec Doris Day. T’es un héros, mec. Est-ce qu’elle a une sœur ? Je suis prêt. »

1. Le terme désigne aussi bien les motards (*bikers*) que péjorativement les Latinos.

2. Real Cowboy Association.
3. Monte d'un cheval à cru, et monte de taureau sauvage.
4. *Livre de Job*, 31, 15. Traduction Lemaître de Sacy.

OceanofPDF.com

3

En quatrième heure, Saber et moi avions atelier de métallurgie. Le professeur, preuve vivante que nous descendions du singe, était Mr Krauser. Il avait été aux commandes d'un tank en France et en Allemagne pendant la guerre, et il nous racontait souvent des histoires sur la façon dont ses camarades et lui défonçaient, pour s'amuser, des fermes françaises avec leur Sherman. Un des tanks vandales atterrit dans une cave, ce que Krauser trouvait hilarant. Il nous racontait aussi comment – leçon de choses pour ses hommes – il avait tiré par le col un vieil Allemand dans la rue, avant d'occuper sa maison. Une fois, alors qu'il était ivre au bowling, il emprunta un couteau à un étudiant, et coupa la cravate d'un joueur.

Au lycée, Saber était le seul élève à savoir planter des banderilles à Krauser, et à entretenir quotidiennement la blessure. Krauser était persuadé que c'était Saber qui avait passé sa queue par le trou dans le plafond, mais il était incapable de le prouver et essayait toujours de trouver une nouvelle raison de le coincer. Mais jamais Saber ne se conduisait mal en atelier de métallurgie, alors que les autres le faisaient, et avec application.

Notre lycée était situé près de River Oaks, un paradis ombragé d'arbres, plein de maisons pareilles à des palais. Mais le campus était immense et s'étendait jusqu'aux quartiers ouvriers de North Houston, et même jusqu'à Wayside et Jensen Drive, où vivaient certains des jeunes les plus durs du monde. Pour eux, l'atelier de métallurgie était leur habitat naturel. Trois types réquisitionnaient la fonderie et les moules dans le bac de sable, et ils

fabriquaient des reproductions en aluminium de coups-de-poing américains dont les arêtes étaient ébarbées ou laissées brutes et affûtées, et qu'ils vendaient un dollar pièce. Krauser avait une façon bien à lui de ne pas voir ça, de la même façon qu'il ne voyait rien quand des malabars brutalisaient d'autres gosses. Et ce n'était pas par peur. Je pense que, dans le fond, Krauser était l'un d'eux. Il aimait tomber sur un gosse malingre et enfoncer son pouce dans son avant-bras, jusqu'à l'os, avant de dire : « Pas très charnu. »

C'est alors que Saber trouvait des moyens de venger la victime, comme de s'approcher de Krauser et de dire : « Qu'est-ce que je dois faire de ce pinceau, monsieur Krauser ? Pendant que vous étiez allé pisser, Kyle Firestone a dit à Jimmy McDougal de mettre les mains dans ses poches, et lui a fourré le pinceau dans la bouche. Regardez, il est couvert de salive. Vous le voulez, ou est-ce que je dois le laver dans les cabinets ? »

Ce matin-là, ce fut différent. Mr Krauser ne regardait pas Saber ; il regardait, dehors, une Ford 1941 aspergée de peinture d'apprêt qui venait de s'arrêter sur la plaque d'argile à côté du terrain de base-ball. Quatre types en sortirent en se peignant, tous vêtus de *drapes* et de chaussures pointues. Ils s'appuyèrent sur les ailes et les phares de leur voiture, et allumèrent des cigarettes alors qu'ils se trouvaient sur le terrain du lycée. Krauser tourna la tête, puis regarda derrière lui. « Viens ici, Broussard. »

Je reposai mon projet trimestriel, un levier de vitesse que je polissais à la brosse électrique, et m'approchai de lui. « Oui, monsieur ? »

Krauser avait une lèvre supérieure épaisse, des yeux écartés, un regard assuré, de longues rouflaquettes et des poils noirs qui dépassaient de ses manchettes. Ses traits semblaient aplatis, comme par un poids invisible qu'il avait sur la tête. Dès qu'on le voyait, on avait envie de détourner les yeux, et en même temps on craignait qu'il ne se rendît compte de ce qu'on éprouvait envers lui.

« J'ai entendu dire qu'il t'était arrivé une aventure, dans les Heights.

– À moi ? Non.

– Tu connais ces types, dehors ? »

Je secouai la tête, le regard vague.

« Il ne faut pas avoir de problèmes avec eux, dit-il.

– Je ne veux pas d’histoires, monsieur Krauser.

– Ça, je comprends.

– Pardon ? »

Il parcourut des yeux mon corps, de la tête aux pieds. « Tu as fait de l’exercice, récemment ?

– J’ai des jobs à l’épicerie du quartier, et à la station-service.

– Ce n’est pas exactement ce à quoi je pensais. Rentre ta chemise, et suis-moi.

– Que se passe-t-il ?

– Je vais t’expliquer ce qui se passe. Ils pensaient que tu chassais sur leurs terres. C’est stupide de faire ça, Broussard.

– Comment avez-vous su que je suis allé dans les Heights ?

– J’en ai entendu parler dans la salle des professeurs. J’ai déjà vu ces gars-là. Il n’y a qu’un seul moyen de se conduire avec eux, fiston. Quand on a une dent cariée, on arrache la dent cariée.

– Je n’ai vraiment pas envie de faire ça, monsieur.

– Qui a dit que tu avais le choix ? »

Je ne savais pas ce que Krauser avait en tête. Ce n’était pas un ami. Et il se fichait de la justice. Je l’entendais respirer, et je sentais la testostérone qui paraissait incrustée dans ses vêtements. Le temps que nous soyons arrivés au terrain, j’avais de petites taches devant les yeux.

« Qu’est-ce que vous faites là, les gars ? » leur dit Krauser.

Le grand type qui m’avait provoqué devant la maison de Valerie se peignait des deux mains, comme si Krauser n’était pas là. Il portait un *drape* gris, une ceinture de daim noir et une chemise à manches longues en rayonne violette. Il me rappelait les photographies que j’avais vues du

trompettiste de jazz Chet Baker : les mêmes joues creuses, les mêmes yeux sombres, une expression qui traduisait moins la menace que l'acceptation de la mort. C'était un regard étrange pour un type qui n'avait sans doute pas plus de dix-neuf ans.

« Vous m'avez entendu ? dit Krauser.

– Il y a une loi contre les gens qui fument ? dit le grand *greaser*.

– Il y a un panneau “Périmètre interdit” juste derrière vous, dit Krauser.

– Il y a un poste de police juste en face, non ? Allez leur dire que Loren Nichols est là. Dites-leur de me baiser le cul. Et pour vous, c'est la même chose.

– Tu as tiré sur un homme dans un drive-in.

– Avec un pistolet à air comprimé. Un adulte qui avait mis la main sous la robe de ma sœur lors d'un pique-nique, quand elle était en première. Je ne sais pas si les journaux le précisaient ou pas. »

J'entendis la sonnerie de la cloche, et les classes commencer à se vider dans les couloirs et les halls. Ni Loren Nichols ni ses amis ne m'avaient regardé, et je pensais que l'incident était peut-être clos, que j'allais pouvoir aller à la cafétéria avec Saber, et oublier tous les événements désagréables survenus depuis le samedi soir. Je pourrais peut-être même faire la paix avec Loren Nichols. Je devais lui reconnaître une chose : c'était un type impressionnant. Cet instant était comme une suspension du temps, quand tout peut aussi bien basculer du bon que du mauvais côté.

Mr Krauser posa la main sur mon épaule. Je sentis une stalactite me couler sur le flanc. « Mon jeune ami Aaron m'a dit comment vous l'aviez traité, les gars, dit-il. Et maintenant, voilà que vous revenez lui chercher encore des noises. Qu'est-ce qu'on devrait faire, à votre avis ? »

Le regard de Loren passa de Krauser à moi. Il avait la tête penchée. « Lui acheter une robe ? Il est mignon, ce gosse, c'est vrai.

– Dans notre lycée, les gosses respectent l'autorité, dit Krauser. Ils dénoncent les types comme vous. Ils ne se mettent pas à votre niveau.

– Je n’ai rien dit à personne. C’est un putain de mensonge, dis-je, les yeux humides et piquants, la lumière du soleil fractionnée en aiguilles. Dites-le-leur, monsieur Krauser.

– Je veux que vous fichiez la paix à Aaron, dit-il. Je préférerais ne pas entendre dire que vous l’avez encore embêté. Et n’embêtez pas non plus Saber Bledsoe.

– Vous faites un élevage de tantouses ?

– Regarde-moi, mon garçon. Je vais t’arracher les tripes, et te les entortiller autour du cou », dit Krauser.

Loren posa un pied sur le garde-boue, et, tout en regardant le lycée, se gratta l’intérieur de la cuisse. « Content d’avoir fait votre connaissance. Vous avez une sacrée équipe, ici. C’est River Oaks, de l’autre côté de la rue ? On ferait mieux de rentrer dans notre partie de la ville.

– Voilà, ça c’est malin. Continuez à être malins et laissez Aaron et Saber tranquilles », dit Krauser.

Ils remontèrent dans leur voiture et s’éloignèrent, le double échappement ronronnant sur le bitume. J’avais les genoux tremblants de honte, de nausée et de peur. D’une main, Krauser me serra l’épaule, la massa, raidissant ses doigts jusqu’à ce qu’ils mordent mes nerfs, comme une fraise de dentiste. « Maintenant, tu n’as plus rien à craindre, Aaron. Béni sois-tu. Ça me fait toujours plaisir de tirer d’affaire un ami de Saber. Dites-moi si je peux faire autre chose pour vous deux. »

Il retira sa main de mon épaule et me laissa planté sur la pelouse. Je ne percevais aucun son, même pas celui de la chaîne raclant le mât à côté du terrain.

« Je vais me faire cet enfoiré, dit Saber cet après-midi-là tandis qu’il démarrait, un quart de Jax entre les cuisses.

– Quel enfoiré ?

– Krauser, qui d’autre ? Je vais me faire rembourser quelques services. Je connais un type qui est un champion de la surveillance photographique.

Je pense que Krauser est un cauchemar sexuel. Je vais le prendre en train d'enfiler la contractuelle ou de niquer une idiote, puis répandre les photos au-dessus du lycée. »

Je regardai droit devant moi, sans rien dire. Je sentais encore les doigts de Krauser s'enfoncer dans mon épaule, à la recherche d'un endroit sensible.

« Ne te laisse pas avoir par lui, dit Saber. Mon Dieu, que je déteste ce salaud. Tu es un type bien, tu m'entends ? Tu as traité Krauser de menteur. Personne au lycée n'a assez de couilles pour le faire. Je parie que cette nuit, il ne va pas dormir. Tu l'as démasqué devant les *greasers*. Tu es un musicien, Aaron. Et Krauser, qu'est-ce qu'il est ? Rien.

– Ils me prennent pour un mouchard.

– Qu'ils aillent se faire foutre. Pour des types comme moi, tu es un modèle. Il y a dans cette histoire quelque chose qui pue. Loren Nicols a été à Gatesville. Les types qui ont le casier de Loren ne commencent pas à chercher des crosses dans cette partie de la ville, à moins d'avoir envie de cueillir du coton pour l'État.

– Je suis entré sur son territoire.

– Et les éboueurs aussi. Crois-moi, il y a dans cette affaire quelque chose de plus important. Krauser a réveillé un géant endormi – l'Armée de Bledsoe.

– Il veut te mêler à ça, Sabe.

– Il a réussi. »

Au feu rouge, Saber commença à se gargariser de bière, l'avalant le cou tendu contre le siège, faisant gronder son moteur, indifférent aux regards venus d'autres voitures.

Mon père avait un petit bureau au fond de la maison. Il avait hérité de la bibliothèque-secrétaire de son père, avocat nommé chef d'unité de la Public Works Administration¹ en Louisiane par Franklin Roosevelt, et il avait été l'un des rares hommes de cet État à avoir eu le courage de témoigner contre

Huey Long lors de son procès en destitution. Mon père travaillait depuis des années à une histoire de sa famille, en particulier à celle de son grand-père, un jeune lieutenant confédéré qui avait été aux côtés de Jackson pendant la totalité de la campagne de Shenandoah.

Il ne tapait jamais à la machine, mais écrivait à la main, page après page, parfois jusque tard dans la nuit, fumant des cigarettes qu'il laissait ensuite flotter dans la cuvette des toilettes. Sur ses étagères se trouvaient des boîtes contenant des lettres écrites lors de la première et de la seconde bataille de Manassas, de la première et de la seconde bataille de Fredericksburg, des batailles de Cross Keys, de Malvern Hill, de Chantilly, de Chancellorsville, de Gettysburg, et depuis un camp d'internement sur Johnson Island, en Ohio. La tragédie de mon père avait été le lot de presque toute sa famille. Leur patriarche, un homme honnête et généreux, était mort dans la misère alors que s'annonçait la Seconde Guerre mondiale. Sa famille était persuadée que leur univers distingué et privilégié était mort avec lui, et ses membres s'étaient mis à boire, à remplacer le présent par le passé, et à laisser leurs vies partir à vau-l'eau.

J'entrai dans le bureau de mon père, et m'assis. Il écrivait avec un gros stylo à encre démodé qui fuyait. Une cigarette se consumait sur le bord de son cendrier ; une thermos de café était posée sur son bureau ; la fenêtre était entrouverte pour que le ventilateur à thermostat attire l'air nocturne du dehors. Le ciel était plein de nuages violets, pourpres et noirs qui évoquaient les fumées d'une fournaise industrielle. Je pourrais sans doute en dire long sur les écrits de mon père, mais pour moi les mots les plus mémorables qu'il ait écrits étaient contenus dans une seule phrase sur la première page de son manuscrit : « Jamais dans l'histoire de l'humanité tant d'hommes de bien n'ont combattu si noblement pour défendre une cause aussi ignominieuse. »

« Comment ça va, mon garçon ? » dit-il.

C'était un moment rare. Il était heureux et ne sentait pas l'alcool. Je m'assis à côté de lui.

« J'ai un problème, dis-je.

– Ce n'est pas si grave que ça, non ?

– Je me suis frictionné avec quelques types des Heights.

– Essaie de ne pas dire “types”, Aaron.

– Ce ne sont plus des gamins, papa.

– Ils t'ont insulté ?

– Aujourd'hui, ils sont venus au lycée. Mr Krauser m'a forcé à l'accompagner à leur voiture. Il m'a dit qu'il allait me montrer comment il faut s'y prendre avec eux.

– Peut-être s'est-il conduit comme un brave type. J'avais un prof comme ça à St. Peters, quand j'étais même. Tous les gosses le respectaient. J'en ai toujours gardé de bons souvenirs.

– Mr Krauser m'a fait honte.

– Je ne comprends pas.

– Il a dit que je les avais mouchardés. Un des types a dit que je devrais porter une robe.

– Ton professeur voulait sans doute qu'ils se sentent responsables.

– Mr Krauser veut en faire baver à Saber. Il est passé par moi pour le faire.

– C'est bien de soutenir ton ami. Mais Saber est capable de s'occuper de ses affaires lui-même. Je parie que tu ne reverras jamais ces gars.

– Les ennuis ont commencé à propos d'une fille des Heights. Samedi soir, je me suis trouvé mêlé à une dispute entre elle et son petit ami. Il habite River Oaks. Je crois que c'est un sale type.

– Ne dis pas...

– Je sais. Mais c'est un sale type, papa. Je ne sais pas quoi faire.

– On devrait peut-être en parler tous ensemble. S'ils reviennent, je veux dire. S'il doit y avoir de la bagarre, il y aura de la bagarre.

– Il ne s’agit pas de bagarre. Ce type, Loren Nichols, a abattu un homme avec un pistolet à air comprimé.

– Un pistolet BB² ?

– Le genre de pistolet qui tire des fléchettes en acier. Ça frappe comme un .22.

– On dirait une histoire à la Saber. Tu veux que j’aïlle parler à Mr Krauser ?

– Mr Krauser est un menteur. Pourquoi te dirait-il la vérité alors qu’il a menti à une bande de mètèques à mon sujet ?

– N’utilise pas ce langage. Tu veux sortir prendre une Grapette³ ? »

Mes efforts étaient vains. Je croisai mes mains entre mes jambes, et baissai la tête. « Non merci, père.

– Allons dormir là-dessus. Demain, tout te semblera différent. Tu verras. »

Il ajusta ses lunettes à verres non cerclés, et baissa les yeux sur la page à laquelle il avait travaillé, son attention déjà ailleurs, peut-être sur le flanc d’une colline de Virginie, où la mitraille et les bombes, dans l’air chaud, bourdonnaient plus fort que des abeilles, tandis qu’un petit tambour sur le point de mourir se tenait, muet et impuissant, au milieu des horreurs qui se déroulaient autour de lui.

J’allai dans la cuisine, où ma mère était en train de sortir une tarte du four. C’était une belle femme, et elle attirait souvent le regard d’autres hommes qui ne l’intéressaient pas, même comme soupirants. À chaque fois que quelqu’un s’approchait d’elle sans qu’elle s’y attende, elle semblait toujours s’éveiller d’une rêverie. Il lui arrivait de pleurer sans raison, et de tourner en rond, les mains nouées, remuant les lèvres comme si elle parlait à quelqu’un. Ses particularités faisaient tellement partie de sa vie qu’elles paraissaient normales. « Ah, te voilà, mon dormeur. Tu as fait une bonne sieste ?

– Je ne dormais pas.

– Où étais-tu ?
– Je parlais avec Papa.
– Va lui dire que le dîner est prêt. Tu as fait tes devoirs ?
– Je ne me sens pas bien. Je crois que je ne vais pas manger.
– Qu'est-ce qui ne va pas ?
– Rien. Je vais sortir un peu.
– Sortir ? Qu'est-ce que tu vas faire, dehors ? Pourquoi te conduis-tu de façon si bizarre ?
– Tout va bien, maman.
– Pourquoi as-tu cette ride entre les yeux ? Je n'aime pas quand tu as ça. Viens ici, Aaron. »

Je franchis la porte-moustiquaire, descendis l'allée jusqu'à la porte cochère et commençai à longer le pâté de maisons. Je marchai jusqu'à en avoir mal aux pieds. Puis je fis du stop, sans destination précise, et à la nuit tombée je me trouvai dans un quartier où batifolaient les noctambules et les gens du milieu, et où la loi judéo-chrétienne n'avait pas cours.

Les rades à juke-box et barbecue résonnaient, les portes étaient grandes ouvertes, les trottoirs surélevés dans lesquels étaient scellés des anneaux d'attache étaient jonchés de gobelets en carton et de canettes de bière, et tachés de rouille là où les tuyaux d'écoulement de pluie saignaient sur le bitume. Les salons de beauté et les boutiques de barbiers étaient équipés de haut-parleurs extérieurs qui jouaient Ruth Brown, Big Joe Turner, Guitar Slim, LaVern Baker et Gatemouth Brown. Les Mexicains, les ouvriers blancs et les gens de couleur se fondaient à travers leur façon de se vêtir, leur dialecte, leurs addictions, leur pauvreté et le goût du lucre qu'ils partageaient. L'autorité n'était représentée que par des flics noirs de Houston au volant de voitures de patrouille cabossées, et qui se garaient discrètement sur une station-service abandonnée sous un chêne, au coin de la rue, avec l'interdiction d'arrêter un Blanc. Les prostituées portaient souvent un pistolet ou un rasoir de barbier ; debout sur les trottoirs, les

maquereaux et les vendeurs de drogue étaient vêtus dans le style zazou des années quarante ; pour une bière gratuite, une bonne âme était toujours prête à entrer chez un marchand d'alcool et à acheter pour un adolescent blanc tout ce qu'il voulait. Pour moi, ce fut une canette de bière forte.

Je m'assis sur le trottoir pour la boire. Elle était chaude et avait un goût de germe de blé sur lequel on aurait versé un liquide plus léger. Je continuais à entendre un bruit comme celui d'un fil électrique faisant un court-circuit dans une flaque de pluie, et je pensais que ce grésillement venait peut-être de l'enseigne au néon au-dessus de la boutique du prêteur sur gages, derrière moi. Sauf que l'enseigne fonctionnait parfaitement. Je me levai, laissai tomber ma canette vide dans une poubelle et regardai l'exposition rutilante de saxophones, de trompettes, de trombones et de batteries à la devanture du prêteur sur gages. Il y avait même, dans une vitrine, une Gibson acoustique J50, exactement comme la mienne, au milieu d'un alignement d'insignes de détectives privés, de menottes, de coups-de-poing américains, de divers types de matraques, et de pistolets de toutes sortes.

J'avais sept dollars dans mon portefeuille. J'entrai dans la boutique et achetai un poignard au fin manche noir, au ressort tendu, à la lame ondulante de vingt centimètres. On l'effleurait du pouce, et la lame jaillissait à la vie ; et j'éprouvais dans ma paume une sensation de pouvoir qui avait quelque chose de sexuel.

Je redescendis la rue jusqu'à la voiture de police garée à la station-service, le cran d'arrêt dans la poche arrière de mon jean. J'étais sûr que les flics dans le véhicule me regardaient. Mais ils étaient noirs et j'étais blanc, et je savais qu'ils ne me causeraient pas d'ennuis. Le fait de tirer un avantage de la façon injuste dont les policiers noirs étaient traités me faisait honte, mais pas suffisamment pour me forcer à tourner le dos à ma destination.

Quel était mon plan ? Où allais-je ? Je n'en avais aucune idée. Je savais juste que j'allais quelque part pour faire quelque chose qui semblait sans rapport avec la personne que j'étais. C'était comme monter sur un manège, et disparaître dans la musique de son orgue de Barbarie et dans les miroirs recouvrant son moyeu, tandis que les chevaux de bois et les enfants tournaient et tournaient, sans avoir conscience que j'étais devenu leur protecteur.

C'est du moins ce que je me disais.

1. Public Works Administration : organe gouvernemental créé en 1933 dans le cadre de la politique de New Deal instituée par le président Roosevelt. Son objectif était de négocier des contrats avec des entreprises privées pour la construction de bâtiments publics.
2. Pistolet tirant des projectiles métalliques.
3. Boisson sans alcool à base de raisin.

4

Aux petites heures du matin, je me retrouvai à côté d'une cabine téléphonique, sous un lampadaire cerclé d'humidité, quelque part à North Houston. J'avais quinze *cents* dans ma poche, et pas de billet dans mon portefeuille. L'air avait l'odeur du gaz d'égout, des scarabées morts dans les gouttières et d'une coulée d'huile là où le propriétaire d'une station-service en avait vidé des barils de deux cents litres. Je glissai un *nickel* dans la fente de la cabine, et réveillai Saber. « Il faut que tu viennes me prendre.

– Où es-tu ? » dit-il.

Je regardai les panneaux indicateurs par la vitre de la cabine, et lui dis ce qu'on y lisait. « Je crois que je ne suis pas loin de North Shepherd. J'ai des trous noirs dans ma tête.

– Tu as encore eu une de tes crises ?

– Pendant à peu près trois heures.

– Mes vieux vont se chier dessus.

– Je peux rentrer à pied.

– Reste où tu es. L'Armée de Bledsoe n'abandonne pas ses blessés sur le terrain. Est-ce que tu as fait quelque chose dont on devrait s'inquiéter ? »

Je plongeai la main dans ma poche arrière. Le couteau était encore là. Je le sortis de ma poche, et appuyai sur le cran d'arrêt. La lame bondit, propre et brillante de lubrifiant, telle que je l'avais achetée. « Tout va bien.

– Keep cool. J'arrive. »

*
* *

Mes parents étaient furieux. Je leur dis que je m'étais endormi dans le hamac du jardin de Saber, et que ses parents et lui avaient pensé que j'étais rentré à la maison, jusqu'au moment où j'avais frappé à la porte-moustiquaire, gêné et dévoré par les moustiques.

« Pourquoi n'as-tu dit à personne que tu allais chez Saber ? » demanda mon père. Il était en pyjama ; les lumières étaient allumées dans toute la maison.

« Je suis désolé que vous vous soyez fait autant de souci, dis-je.

– On parlera de ça plus tard », dit-il, la bouche aigre.

Ma mère avait les yeux pleins de larmes, les ongles enfoncés dans ses paumes. « Tu vas me faire avoir une dépression. J'ai passé ma vie à voir ton père boire, et maintenant voilà ce que tu fais. Je le sens sur toi. Où es-tu allé ?

– Tu as vu Saber me ramener à la maison, dis-je.

– Ne mens pas », dit-elle.

Mon père entra dans son bureau, alluma sa lampe et fixa les pages manuscrites sur le sous-main. Il en prit une, et la lut, puis s'assit au bureau et, par la fenêtre, regarda l'obscurité, comme un homme pour qui passer son existence dans le noir était un mode de vie.

Le lendemain matin, je loupai les trois premières heures au lycée, et arrivai de justesse à l'atelier de métallurgie avant la sonnerie. Je laissai tomber mon sac sur mon établi. Avec un peu de chance, Mr Krauser me donnerait un bon de sortie pour aller aux toilettes, de façon à pouvoir me laver le visage, m'asseoir sur le siège et me vider délibérément la tête. Mais bon de sortie ou pas, j'étais à l'abri de mes parents et des conséquences de mes actes, quelles qu'elles pussent être, jusqu'à trois heures. Je m'assis à mon établi, baissai les yeux et essayai de somnoler. Les fenêtres de l'atelier

étaient entrebâillées, et le vent m'apportait une odeur d'herbe coupée, comme une touche pastorale annonçant les vacances d'été et ma libération de tous mes problèmes au lycée. Quand j'ouvris les yeux, je vis Mr Krauser encadré dans la porte ouverte de son bureau, un doigt pointé sur moi. « Entre, Broussard », dit-il.

Il referma la porte derrière moi, et tourna la clef dans la serrure. Il avait le visage zébré de rouge et des gouttes de sueur sur sa lèvre supérieure, comme s'il s'était tenu longtemps au-dessus de la fonderie.

« J'ai fait quelque chose de mal, monsieur ? dis-je.

– Je veux mettre les choses au point avant de t'accompagner de l'autre côté de la rue au poste de River Oaks.

– Au poste de police ?

– Vous ne me mettez pas dans votre merde, les gars. C'est compris ?

– Je ne sais pas de quoi vous parlez, monsieur.

– Un agent en civil vient de passer. Il a appelé chez toi, et ta mère a répondu que tu t'étais réveillé trop tard, et que tu étais en route pour le lycée. Je lui ai dit que je te conduirais au poste. Je lui ai dit aussi que tu n'avais jamais eu d'ennuis, et que tu étais un bon garçon. Je t'ai fait une grande faveur.

– Qu'est-ce qu'un flic peut me vouloir ?

– Là n'est pas le problème. Le problème, c'est la conversation que nous avons eue avec les quatre voyous dans la Ford trafiquée. Je leur ai dit qu'ils étaient sur le territoire du lycée sans autorisation. Je leur ai dit de sortir du campus. Voilà toute la substance de notre conversation. *D'accord ?* »

Il hochait de la tête en parlant, attendant que j'acquiesce, ses yeux aussi durs que des billes fixés sur les miens. Il n'y avait pas de fenêtres dans son bureau, et son odeur corporelle semblait absorber tout l'oxygène de la pièce.

« Vous m'avez fait passer pour un mouchard. Vous m'avez piégé, monsieur Krauser. Il s'est passé quelque chose ?

- N’essaie pas de me mettre ça sur le dos, espèce de petit fils de pute.
- Vous avez dit à Loren Nichols que vous alliez lui arracher les tripes et les lui entortiller autour du cou, dis-je. Est-ce que quelqu’un lui a fait du mal ? Est-ce que c’est pour ça que vous avez si peur ?
- J’espère que ce flic t’enfoncera un bâton dans le cul si profondément que tu cracheras des échardes. »

Au poste de police, un policier me poussa dans une petite pièce et me laissa seul avec un homme énorme à la nuque épaisse qui, par la fenêtre, regardait le campus du lycée, de l’autre côté de la rue. Il portait des bottes de cow-boy, un costume marron, une chemise blanche et une cravate décorée d’un crépuscule marécageux. Derrière lui, un feutre était posé à l’envers sur un bureau en métal de l’armée, dont la surface était nue. Il se retourna et me regarda fixement, les yeux couleur de plomb. Un revolver chromé à canon court et un badge étaient accrochés à sa ceinture. « Je suis l’inspecteur Merton Jenks. Assieds-toi, dit-il.

- Est-ce que mes parents sont là ? »

Il se tapota la joue, sans jamais me quitter du regard. Autour de ses yeux, sa peau était grenue, comme des écailles remontant en éventail jusqu’à ses cheveux. Il me faisait penser à un reptile sortant de sa coquille, il y a peut-être des millions d’années. Il n’avait pas répondu à ma question. J’essayai de soutenir son regard.

- « Tu as une lame sur toi ? demanda-t-il.
- Un couteau ? Non, monsieur.
- Retourne tes poches. Pose tout sur le bureau.
- Oui, monsieur.
- Je t’ai dit de te lever ?
- Non, monsieur. »

Tandis que je vidais mes poches, mes mains tremblaient. Il s’assit sur le coin du bureau et me regarda. « Comment est-ce que tu appelles ça ?

demanda-t-il.

– C’est un canif. Pour couper les ficelles à l’épicerie.

– Tu remplis des sacs ?

– Et ensuite je les porte. Il m’arrive aussi de travailler dans une station-service.

– Pour un garçon, c’est un bon boulot. Pomper de l’essence, réparer des pneus, et tout le toutim, dit-il avec un demi-sourire. C’est ce que tu fais, non ?

– Oui, monsieur. Et je fais des vidanges, aussi.

– Qu’est-ce que tu as fait hier soir ?

– Pas grand-chose. J’ai fait une petite promenade.

– Dans quel coin t’es-tu promené ?

– Je ne peux pas le dire exactement. J’ai des crises.

– Quel genre de crises ?

– Comme si j’avais le blues. Ça passe. C’est de famille.

– Tu sais qui est Loren Nichols ?

– Un type avec qui j’ai eu des ennuis dans les Heights. Hier, il est venu au lycée avec ses amis. » Je me redressai, et inspirai profondément. Peut-être cette affaire ne me concernait-elle pas moi, mais Loren Nichols et ses copains.

« Étaient-ils dans une Ford 1941 appartenant à Loren et à son frère ?

– C’était une Ford 41. Je ne sais pas à qui elle appartient.

– Tu n’aurais pas vandalisé sa voiture, n’est-ce pas ?

– Non, je ne fais pas de choses comme ça. Mes parents vont venir ?

– Tu veux dire “Non, monsieur”.

– Oui, monsieur, c’est ce que je voulais dire.

– Loren dit qu’il t’a vu dans les Heights hier soir, pas loin de chez lui.

Es-tu allé dans les Heights ?

– Je n’ai jamais fait d’ennuis à ces types. C’est eux qui s’en sont pris à moi. Je ne sais pas ce qui se passe, monsieur Jenks.

– Inspecteur Jenks. Tu n’as pas répondu à ma question. Es-tu allé dans les Heights, ou pas ?

– Je ne sais pas où je suis allé. Est-ce que quelqu’un a tailladé leurs pneus ? C’est pour ça que vous m’avez demandé si j’avais un couteau ?

– Tu n’as aucun souvenir de là où tu es allé, ni de ce que tu as fait ? Je ferais bien de noter ça. » Il tâta ses poches, comme s’il ne savait pas où se trouvaient son stylo et son bloc-notes, puis il les sortit de la poche de sa chemise et se mit à écrire, appuyant le stylo fort sur le papier, mettant un point sur un i comme s’il avait lancé une flèche.

« Je sais que je n’ai tailladé les pneus de personne, dis-je.

– Si tu as eu un *black-out*, comment sais-tu ce que tu as fait ? »

Il m’avait eu.

« Est-ce que tu mettrais le feu à une voiture ?

– Non, c’est un truc de dingue.

– Parce que quelqu’un a fait ça. Couper les valves n’était pas suffisant.

– Loren Nichols dit que j’ai mis le feu à sa voiture ? »

Il jeta un coup d’œil à ce qu’il avait écrit sur son bloc-notes. « Une chose à la fois. As-tu crevé ses pneus, ou pas ?

– Je voulais voir une fille qui habite dans les Heights. C’est peut-être pour ça que j’étais dans le quartier. Elle s’appelle Valerie Epstein.

– Tu cherchais une nouvelle chatte ? C’est pour ça que tu étais dans les Heights ? Et le fait que tu aies été à proximité de la Ford appartenant à des types avec lesquels tu reconnais avoir eu des ennuis, c’est une coïncidence ?

– Vous n’avez pas le droit de parler comme ça de Miss Valerie.

– Lève-toi.

– Pardon ? »

Il faucha la chaise sur laquelle j’étais assis et la jeta contre le mur, me laissant crouler au sol. « Tu crois que je suis venu du centre à propos d’une voiture brûlée, appartenant à deux voyous qui ont été à Gatesville ? Tu es stupide à ce point ? »

Je me relevai, titubant, les genoux flageolants. « Vous n'aviez pas le droit de dire ce que vous avez dit. »

Cette fois, je soutins son regard, et mes yeux restèrent secs. D'une main, il redressa la chaise et la fit claquer devant le bureau. « Assieds-toi. » Comme je ne bougeais pas, il ouvrit un tiroir et en sortit un annuaire. « Je vais t'arracher la tête, mon garçon. »

Je m'assis, sans jamais détourner les yeux, même si je n'arrêtais pas de cligner. Il sortit de la poche de sa veste une photo en noir et blanc de sept sur cinq, et la posa sur le bureau. « Tu connais cette fille ?

– Non.

– Regarde la fille. Ne me regarde pas, moi.

– Je ne la connais pas. »

Sur la même épreuve, il y avait deux images, un portrait de face et un de profil de la même jeune femme. Elle portait un sweat-shirt en coton trop grand pour elle, rayé de gris et de blanc. Sous la photo de face était inscrit son numéro d'écrou. Elle avait à peine vingt ans, et encore. Elle avait les cheveux emmêlés, comme des fils pris dans un peigne. Ses yeux semblaient un puits de tristesse et de désespoir.

« Tu ne l'as jamais vue nulle part ? Tu en es bien sûr ?

– Oui, j'en suis sûr.

– Tu n'as pas essayé de tester une chagatte mexicaine ?

– Pourquoi me posez-vous des questions comme ça ?

– Elle s'appelait Wanda Estevan. Elle se prostituait à Galveston.

– Se *prostituait* ?

– Quelqu'un lui a brisé le cou. Elle a peut-être été jetée d'une voiture. Ou alors quelqu'un lui a brisé le cou dans la voiture, puis l'a balancée dans la rue. À peu près à deux rues de là où la Ford a été brûlée.

– Quel rapport entre sa mort et la voiture ?

– Elle avait de l'essence et du détergent sur son jean. Le même mélange qui a servi à brûler la voiture. Un sacré puzzle, non ? Tu as des bidons

d'essence, à ta station-service ?

– Évidemment. Pour les gens qui sont en panne.

– Et dans ton garage ?

– Non, monsieur.

– Tu étais avec Saber Bledsoe, tôt ce matin ?

– Oui, monsieur. Il est passé me chercher dans les Heights pour me ramener chez moi.

– Tu as dit que tu ne savais pas si tu étais allé dans les Heights, ou non. Des rats ont dû creuser des trous dans ta mémoire. »

Il m'avait encore eu. Il se mit une Pall Mall entre les lèvres et gratta une allumette sur le bureau, la flamme brasillant sur sa cigarette. Il tira quelques bouffées, puis enleva un brin de tabac de sa lèvre. « On a trouvé un bidon d'essence dans son garage. Le bidon contient du détergent. Si tu veux mon avis, ton ami s'est foutu dans la merde. »

À mon retour à la maison, je vomis dans les toilettes. Puis je récupérai le poignard sous mon matelas, et libérai le cran d'arrêt. Sur un côté de la lame, à peine visible, je vis une trace de caoutchouc, le genre de trace qui aurait pu être laissée en cisillant une valve. Mon père entra dans ma chambre sans frapper. « Tu veux bien m'expliquer ça ?

– Ce canif ?

– J'appellerais ça une arme que pourrait posséder un criminel. Où l'as-tu trouvée ?

– Chez un prêteur sur gages. »

Ses yeux s'attardèrent sur l'étagère au-dessus de mon bureau, où je conservais ma collection de flèches, de vieilles mouches, de balles Minié, un revolver rouillé privé de cylindre, et une boîte à cigares pleine de pennies Indianhead¹. Il resta un long moment silencieux. « Pose-le sur l'étagère. Qu'il ne sorte pas de cette pièce.

– Oui, père.

– De façon générale, quand les membres du clergé de notre église parlent de péché, à quoi font-ils référence ?

– Au sexe.

– C’est exact. Ils ne parlent pas beaucoup de la guerre, ni de la violence en général. C’est pourtant le véritable ennemi, ça et la cupidité. Ne laisse personne te dire le contraire. Un homme qui a sur lui un couteau comme celui-là est un homme qui a peur. »

Quand mon père parlait de cette façon, c’était un homme très différent, plus majestueux, plus juste, à l’esprit plus clair, qu’aucun homme que j’aie connu. Il n’autorisait aucune arme à feu dans la maison et ne chassait le canard qu’une fois par an, avec le président de sa société, dans un abri de chasse près d’Anahuac. Après qu’un rôdeur s’était introduit deux fois dans notre garage, mon père avait mis une brique dans un carton à chapeau, avait emballé le carton à chapeau dans du papier satiné qu’il avait décoré d’un ruban, avant de poser le carton sur le siège avant de la voiture. Il avait ajouté un mot, sur lequel on lisait :

Cher Cambrioleur,

Pendant que vous voliez cette brique, vous aviez un fusil à canon scié pointé dans le dos. Si vous revenez, vous ne serez pas reçu aimablement. Je ne voudrais pas vous vexer, mais vous me paraissez plutôt incapable. Je vous suggère de fréquenter une église, ou d’aller pratiquer votre métier ailleurs. Réfléchissez-y sérieusement.

Bien à vous,

Votre victime,

James Eustache Broussard

Notre ami le cambrioleur n’est jamais revenu.

Je refermai le poignard, le posai sur l’étagère et m’assis sur mon lit. Ma Gibson était étendue à l’envers sur le couvre-lit. Je la pris, posai l’arrondi

de la caisse sur mon genou et formai un accord de *mi* sur le manche. « Je me sens un peu nauséeux, papa.

– C’est ton estomac qui te joue encore une fois des tours ?

– Pas “encore une fois”. C’est toujours comme ça. Comme si j’avais quelque chose de bouillant sur la paroi interne. »

Une ombre glissa sur son visage. « Est-ce que cet inspecteur a posé la main sur toi ?

– Il a fauché la chaise sur laquelle j’étais assis, et m’a jeté au sol. Mais le problème n’est pas là.

– Si ce n’est pas ça, quel est le problème ?

– Il m’a dit qu’une Mexicaine, une prostituée, a été assassinée à deux rues de la voiture incendiée. Il pense qu’elle était mêlée à l’incendie de la voiture. Il dit que les flics ont trouvé le bidon d’essence utilisé pour faire ça. Il était dans le garage de Saber. »

Il y eut un long silence. J’étais incapable de le regarder. « Papa ? » dis-je. Mais il ne répondit pas. « Papa, dis quelque chose.

– Dans quoi nous as-tu fourrés, mon fils ? »

Le lendemain, Saber n’était pas au lycée. Je ne savais pas si son père l’avait tabassé, ou s’il avait juste séché les cours. Mr Bledsoe venait de l’Alabama rural. Ce n’était pas un méchant homme, mais il n’avait pas d’éducation, il n’était pas sûr de lui, il avait peur, et chaque jour il devait frotter, à l’aide d’Ajax, de savon Lava et d’une brosse à poils raides, la crasse de son boulot à l’usine d’équarrissage. Chaque fois que je voyais que Saber avait un bleu, je ne posais aucune question. Je pense que Mr Bledsoe n’avait pas l’intention de faire mal à son fils. Quand il était ivre, il m’évoquait un cochon aveugle prisonnier d’un cercle de javelots.

À trois heures, je fis du stop jusqu’à la petite maison préfabriquée de Saber, à la limite du district de West University. Il était sous sa Chevy, sur une planche à roulettes, les jambes sur la pelouse. Je l’agrippai par la cheville et le tirai de dessous la voiture. Il avait une clef anglaise dans une

main ; il frotta un fragment de rouille qu'il avait sur l'œil. « Qu'est-ce qui se passe ? dit-il.

– Pourquoi n'étais-tu pas en cours ?

– Je n'avais pas envie de répondre à des questions sur tout le campus. Et en plus, je voulais installer mon collecteur séparé sur le moteur, et mettre en place mes nouveaux silencieux. J'ai commencé par les remplir d'huile et ensuite j'y ai mis le feu. Le carbone leur donne un son rocailleux.

– Tu penses à installer un double échappement sur ta caisse pendant que les flics essayent de nous expédier à Gatesville ? »

Il ramena ses genoux devant lui ; dans l'ombre de la voiture, sa peau était sombre. Il se servit de sa chemise pour essuyer la graisse sur sa joue. « Je ne sais pas d'où venait cette essence. Je l'ai dit à l'inspecteur. Et mon vieux aussi. J'étais fier de lui. Il a dit à l'inspecteur qu'il pouvait se la mettre au cul.

– Ça me gêne de te dire ça, Saber, mais ce n'est pas malin.

– Je pensais que si. Ils en ont après nous, Aaron. Je te l'ai dit.

– Qui, "ils" ?

– Demande-toi comment tout a commencé. »

Je secouai la tête.

« Ne fais pas l'idiot, dit-il. Tout ça, c'est à cause de Valerie Epstein.

– Non, elle n'y est pour rien.

– Tu vas la voir, et aussitôt Loren Nichols et ses métèques se pointent devant chez elle. Le lendemain les mêmes types se pointent au lycée et dans mon allée. Et pendant ce temps, Mr Krauser se l'agite dans le saladier de punch.

– Je ne peux pas te dire l'effet que cette image produit sur mon cerveau.

– Et devine qui est le mec qui passe tranquille au milieu de tout ça ? demanda-t-il.

– Tu vas me le dire.

– Arrête de faire le débile. Tu parles au Bledsoe, l’oracle de Delphes de Houston, Texas. » Il tourna la tête en arrière, et cracha en l’air, rattrapant la salive dans sa bouche quand elle retomba.

« Tu es incroyable.

– Je sais. Et je sais aussi que Grady Harrelson est un connard de la tête aux pieds. Je pense qu’on devrait faire quelques petites visites. »

Il se tira à nouveau sous la voiture et finit de monter un de ses deux silencieux sur un support, oublieux du reste du monde.

River Oaks était un territoire étranger. Il ne s’agissait pas uniquement d’une partie de la ville abritant certaines des plus belles maisons d’Amérique, et peut-être du monde entier ; c’était un état d’esprit. À la différence de celles du Garden District de La Nouvelle-Orléans, les demeures de River Oaks n’avaient pas de rapport avec le Sud d’avant la guerre, et n’étaient pas entachées d’associations avec la cravache, le fer à marquage ou les ventes aux enchères. À l’intérieur d’une forêt urbaine se trouvaient des maisons aussi blanches et pures qu’un gâteau de mariage, aux pelouses d’herbe de Saint-Augustin d’un bleu-vert profond à l’ombre, aux jardins, aux treillis et aux kiosques couverts de fleurs aussi grosses que des pamplemousses, presque tout ça acheté et payé par le pétrole qui jaillissait du sol comme un sirop de chocolat, des océans de pétrole mis en ces lieux par un Créateur aimant.

Dans ces rues-là, on voyait rarement des véhicules de patrouille. Ils étaient inutiles ; aucun criminel professionnel ne se serait introduit dans un sanctuaire tel que River Oaks. Tandis que nous roulions vers la maison de Grady Harrelson, les nouveaux silencieux de Saber grondant sur le bitume, l’après-midi fraîchissait, et l’obscurité tombait sur les rues. Je demandai à Saber comment il savait où habitait Grady.

« Il y a un an, il a balancé ma cousine, tout habillée, dans la piscine Shamrock. Le soir du bal de la promo, je les ai suivis jusqu’à sa maison, sa copine et lui. Ses parents n’étaient pas là et il pensait qu’il profiterait de

l'occasion pour se faire polir à domicile. J'ai mis un putois mort dans un sac, et, avec un manche à balai, je l'ai fait passer par la fente de sa boîte aux lettres.

– Je ne te crois pas.

– Alors pose-lui la question. Sa petite amie hurlait, et quand je suis parti tout était allumé dans la maison. »

Je regardai son profil. Il avait l'air serein. Le Bledsoe ne mentait jamais, du moins pas dans la croisade qu'il menait seul contre l'hypocrisie et la bêtise. Il m'arrivait de vouloir connaître ses secrets, mais même à mon jeune âge, je savais qu'il les avait payés cher. « Je ne sais pas si c'est une bonne idée.

– Il faut faire une reconnaissance, dit-il. Noter les numéros des plaques d'immatriculation. Voir qui entre et qui sort de la maison. J'ai des relations au service d'immatriculation des véhicules à moteur.

– Le père de Grady Harrelson nous réduira en bouillie.

– C'est justement mon but. On aura les coordonnées de ces types, et on fera donner l'artillerie.

– Tu as perdu la tête ?

– Grady a l'intention de te faire du mal, Aaron. Et je ne le laisserai pas faire. » Il posa la main sur mon avant-bras, et le serra, peut-être plus longtemps qu'il ne l'aurait dû. « Tu es ma seule vraie famille. »

Nous étions maintenant à la limite extérieure de River Oaks, dans une zone où les jardins étaient pleins de massifs et se mesuraient en hectares, où les maisons avaient deux étages, avec des galeries bordées de colonnes blanches, où les allées circulaires étaient ombragées par des arbres qui crissaient dans le vent. Le ciel était d'un bleu doux, les pelouses plongées dans l'ombre, l'air embaumait les fleurs, le chlore et la viande grillée. L'intérieur de chaque maison scintillait d'une lumière dorée.

Saber se mit à réciter les données encyclopédiques qu'il avait récoltées sur la famille Harrelson ; si je l'avais entendu de n'importe qui d'autre,

j'aurais négligé presque tout ce qu'il me disait. Mais son cerveau était pareil à un papier tue-mouches, et il n'oubliait jamais rien.

« Tu vois, son père ne se contente pas de cultiver du riz et de forer des puits de pétrole. Il est mêlé aux mafieux de Galveston qui vont émigrer à Vegas, dit-il. Tu connais leurs noms.

– Qu'est-ce que tu veux dire par “tu connais” ?

– Ton oncle est copain avec certains de ces types. C'est pas grave, Aaron.

– Ne parle pas de ma famille de cette façon. Tu sors ces informations de magazines pour hommes avec en couverture des Japonais qui mitraillent des femmes nues attachées à des pieux dans l'Amazone.

– C'est la meilleure source d'informations de ce pays, dit-il. Rappelle-toi ce qu'on lisait à l'école, *Silas Marner* et *La Maison aux sept pignons*. Je parie qu'en enfer, c'est ce que les gens doivent lire pour l'éternité. Hitler, Tojo et les types comme ça. »

Il aborda un trottoir, sous les branches d'un vaste chêne, le moteur toussant comme un animal malade. Devant nous, des projecteurs brillaient devant la maison de Grady, et illuminaient une fête au bord de la piscine, sur le côté. Saber sortit une paire de jumelles de sa boîte à gants. Je sentais mon cœur résonner contre mes côtes. Il lut dans mon esprit. « Ils peuvent pas nous voir, dit-il. Je vais lire tout haut ces numéros d'immatriculation. Note-les.

– C'est débile.

– Retire tes œillères, Aaron. Comment tu crois que ces gens-là ont eu leur argent ? En travaillant dur ? Je parie que cet endroit est rempli de gangsters. Comment Grady a-t-il été libéré du corps des Marines ?

– Grady Harrelson a été dans les Marines ?

– Il s'est engagé après son diplôme. Sauf que lorsqu'il était sur le point d'être envoyé en Corée, il a découvert qu'il avait de l'asthme. Son vieux a tiré des ficelles. Ce n'est pas seulement une merde, en plus il est lâche.

– C’est peut-être un sale type, mais je ne crois pas qu’il soit lâche. »

Saber commença à lire à voix haute les numéros d’immatriculation, puis il s’interrompit, écarta les jumelles de ses yeux, essuya les objectifs et les porta de nouveau à ses yeux. « Je n’ai pas besoin de ça.

– Besoin de quoi ? »

Il se pressa l’entrejambe. « Mon grand galopin vient de se réveiller complètement excité. Regarde un peu. Tu as déjà vu une paire de melons comme ça ? Ces bongos ont été fabriqués au paradis. »

Je lui pris les jumelles des mains, et les réglai sur la piscine. Neuf ou dix types de l’âge de Grady nageaient, faisaient griller de la viande au barbecue ou sautaient du plongoir. Le principal centre d’attention était une femme aux cheveux noirs, à la peau sombre, qui devait approcher des trente ans. Elle était allongée sur une chaise longue, son maillot de bain blanc pareil à un Kleenex humide.

« Qui c’est ? demandai-je.

– La Esther Williams mexicaine. » Il me prit les jumelles, et regarda de nouveau. « Je t’avais pas dit que les Harrelson avaient des relations à Galveston ?

– C’est une professionnelle ?

– Non, elle est institutrice en maternelle à St. Anne ! Fais une prière pour remercier de m’avoir pour t’escorter dans ce genre de situation. Oh, mec, je vais gicler. Regarde cette nana. Qu’une femme puisse être aussi belle, c’est un vrai crime.

– Tu connais ces types ?

– C’est sa bande habituelle. Des types qui ont fait l’école militaire parce que leurs parents ne voulaient plus les voir. Tu sais ce qui les rend différents de nous ?

– Ils sont riches ?

– Ils n’ont pas de sentiments. Quand on aura fini notre reconnaissance, je te conduirai chez Valerie. C’est ce que tu as vraiment en tête, non ?

– Je veux lui dire qu'on n'a rien à voir avec l'incendie de la voiture de Loren Nichols.

– Exact. Sinon, ça lui briserait le cœur.

– Arrête un peu, Saber. »

Mais son attention se portait maintenant sur un jeune qui était monté jusqu'au plongeur du haut, et qui nous regardait.

« Démarre », dis-je.

Saber sortit une cigarette de son paquet. « Mal vu. Il y a un démontepneu sous ton siège. J'aimerais démolir un de ces types. Peut-être arroser les buissons de cervelle.

– Tu parles sérieusement ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Démarre.

– Trop tard. Ne tremble pas. Il faut les affronter. Considère ça comme une occasion. »

Une Cadillac vert marine avec des ailerons surgit de l'allée, et une Buick à la calandre pareille à une bouche chromée apparut derrière nous, bloquant la rue. Nous étions de la chair à pâté. Les amis de Grady sortirent des voitures. Grady, suivi par la femme, traversa les buissons de camélias de son jardin, ouvrit la porte d'une barrière hérissée de piques et s'avança sur le terrain en contrebas, en maillot de bain et sandales. Il se noua une serviette autour de la tête, comme un turban, laissant voir ses aisselles. Il était sans doute le jeune homme le plus beau que j'aie jamais vu. Je ne parvenais pas à comprendre comment un gosse qui avait autant pour lui pouvait être un tel salopard. Il se pencha pour voir qui se trouvait dans la voiture. « Bledsoe ?

– L'Élu en personne, dit Saber. Comment va, Harrelson ? J'adore ta baraque. J'ai entendu dire que t'avais défoncé la bonne dans ton abri antiatomique.

– J'adore ton tacot.

– J'ai toujours su que t'avais du goût.

– Mais pourquoi ton usine à merde est-elle garée devant ma maison ?

– Nous sommes dans une situation dont nous pensions que tu pourrais nous sortir, dit Saber. Aaron n'avait pas l'intention de te causer des problèmes au drive-in, mais tu lui as mis sur le dos ta rupture avec ta petite amie, parce qu'il se trouve qu'il lui avait dit bonjour au mauvais moment. Ça, c'est franchement pas cool. Et depuis, quelqu'un a essayé de nous planter un poteau téléphonique dans le cul.

– Un poteau téléphonique ? Quelle triste histoire, mec.

– En nous dénonçant pour incendie de voiture, en excitant quelques voyous dans les Heights, ce genre de choses. »

Grady posa les mains sur le toit de la Chevy et parut réfléchir aux paroles de Saber. La femme s'était passé une robe de soie bleue sur les épaules, et regardait depuis l'autre côté de la barrière. Ses yeux en amande et ses cheveux noirs bouclant, humides, autour de son cou, me faisaient penser à une actrice de cinéma perverse.

« Tu vois quelqu'un d'autre dans la rue, Bledsoe ? demanda Grady.

– Pas âme qui vive.

– Est-ce que ça te donne une idée de la situation dans laquelle tu te trouves ?

– Tu veux dire que vous pourriez nous mettre en pièces et nous fourrer dans l'égout sans que personne le sache ?

– Je peux te dire que personne ne te met quoi que ce soit sur le dos. Mais on ne veut pas te faire de mal. T'es un gentil petit mec. Alors je te repose la question. Que fais-tu avec ta machine à merde devant ma maison, petit mec ? »

Saber renifla l'atmosphère. « Vous avez des putois, dans le coin ?

– Quoi ?

– Tu sens ? L'un d'eux a dû sortir de la ravine ou de l'égout. Tu pourrais peut-être appeler les Marines pour faire du nettoyage. Tu sais, *semper fi*, fils de pute, on prend des noms, on botte des culs et on extermine ces petites

vermines puantes avant qu'elles parfument tout le quartier et que les gens arrêtent de croire que notre merde pue pas. »

Ne fais pas ça, Saber. Je t'en prie, ne fais pas ça, ne fais pas ça.

« Tu t'es encore défoncé à l'essence de briquet, gros tas de merde ? dit Grady.

– J'ai entendu dire que t'avais passé un moment chez les Marines. Mon vieux aussi. Il était à Iwo Jima. T'as été en Corée, avant qu'on te renvoie chez toi ?

– Revenons à cette affaire de putois.

– Avant que tu t'en sois rendu compte, ils arriveront par ta boîte aux lettres, peut-être pendant que tu seras en train de fourrer. Comment on appelle ça... Un *coitus interruptus* ?

– Sors de cette bagnole.

– Va te faire voir », dit Saber.

J'ouvris la portière, descendis sur le bitume et, par-dessus le toit, je regardai Grady. « Cette affaire est entre toi et moi. Saber n'a rien à y voir. On n'aurait pas dû venir ici. On va s'en aller.

– Vous vous en irez quand je vous le dirai. Vous n'avez pas répondu à ma question. Pourquoi êtes-vous garés devant ma putain de baraque ?

– Je veux savoir si tu as envoyé Loren Nichols contre moi », dis-je.

Je vis un tic sous l'œil gauche de Grady, comme si quelqu'un lui avait effleuré la peau avec une aiguille. « Qui c'est, ce putain de Loren Nichols ?

– Le type dont la bagnole a été cramée, dit Saber.

– Sors de ton chariot, espèce de taré », dit Grady.

Son changement de ton fut pour ses amis comme un élixir. Ils rétrécirent le cercle autour de nous, leurs corps durs et bronzés perlés d'eau. Saber avait dit que les types du genre de Grady étaient différents, incapables d'empathie. Il n'avait pas tort. Ils balançaient des ordures par la vitre de leur voiture, se montraient grossiers avec les gens qu'ils pensaient inférieurs, étaient indifférents aux souffrances des pauvres et des infirmes.

Mais à mes yeux, la plaie ouverte de chacun d'entre eux se manifestait par une cruauté inutile. Tandis que je les regardais, rassemblés autour du pitoyable succédané de *hot rod* de Saber, je me rappelai une scène vieille de plusieurs années. Derrière le Rivers Oaks Country Club, il y avait une ravine et un étang entouré de pins. Il contenait des brèmes et des perches-soleil, et des gosses d'autres quartiers venaient y pêcher avec des flotteurs et des cannes de bambou. Une semaine après Noël, par une journée chaude et ensoleillée, un petit garçon avait garé sa bicyclette Schwinn neuve en haut de la pente, et pêchait au milieu des nénuphars quand une voiture remplie d'adolescents du country-club s'arrêta. Un grand type en sortit, prit la Schwinn et la lança dans l'eau, en bas de la pente, éraflant la peinture, cabossant les garde-boue. Le petit garçon se mit à pleurer. Les chenapans dans la voiture partirent dans une accélération, morts de rire.

Je pensai à ce que Saber m'avait dit du démonte-pneu sous le siège, et j'y pensai non pas à cause du danger que nous courions, mais en souvenir de la bicyclette Schwinn.

« À l'amour comme à la guerre, tout est permis », dis-je.

Le regard de Grady se perdit dans l'espace. « Tu parles en code ?

– Ça veut dire : fais au pire.

– Je pense que vous méritez un plongeon dans la piscine, Saber et toi. »

La portière passager était encore entrouverte. Je me penchai à l'intérieur, tâtonnai sous le siège et en sortis le démonte-pneu. Je le laissai pendre à ma main droite, la poignée touchant mon genou.

Grady regarda ses amis. « Vous y croyez, à ce trou-du-cul ?

– C'est toi qui l'auras voulu, Grady, dis-je. Un petit boogie ?

– Avec un seul coup de fil, je peux te pourrir la vie, dit-il.

– Ma vie est déjà pourrie.

– Tu as peut-être besoin d'un tour du monde du sexe. Je vais appeler Valerie. C'est la meilleure que je connaisse. »

Je soutins son regard, sans ciller ni manifester la moindre émotion. Je sentais mes doigts se serrer sur l'arbre de la clef en croix. Il regarda de nouveau ses amis, comme pour partager son amusement avec eux. Aucun ne croisa son regard. Il ramena les yeux sur moi. « C'est quoi, ton problème ? Tu es débile ?

– Je n'ai aucun problème. Je ne serai en dernière année que la semaine prochaine. Toi, tu es déjà diplômé. Tu es un caïd. Tu as du charisme. Je ne suis personne.

– Tu essaies de provoquer un incident, pour faire un procès ensuite. Ça ne marchera pas, Broussard. » Il arrondit les épaules et tourna la tête, comme un boxeur qui se détend. Sa confiance commençait à s'effriter, et les autres le savaient.

« Décide-toi, Grady. Ou excuse-toi de cette remarque à propos de Valerie.

– Tu viens chercher la cogne chez moi, et c'est moi qui dois m'excuser ? C'est génial, mec. Tu m'as presque fait rire. »

La femme à la robe bleue fit un pas vers Grady. Elle était chaussée de huaraches. Il y avait une trace de rouge à lèvres sur l'une de ses canines. Elle mit ses mains autour de la nuque de Grady, lui chatouillant les cheveux d'un ongle pointu. Elle murmurait à son oreille, mais ne me quittait pas des yeux. Il semblait l'écouter comme un enfant aurait écouté sa mère.

J'entendis la voix de Saber. « Remonte dans la voiture, Aaron.

– Tout va bien, dis-je.

– Non, monte dans la voiture.

– Écoute ton ami, me dit la femme.

– Qui êtes-vous ? » demandai-je.

Elle me fit un clin d'œil, ses lèvres ne formant plus qu'une fleur rouge laquée, les yeux plus sombres et plus brillants qu'un instant plus tôt.

Je glissai le démonte-pneu sous le siège et quelques secondes plus tard Saber et moi descendions un long tunnel de chênes verts, son double

échappement résonnant contre les troncs. Ma main droite tremblait, le manche du démonte-pneu imprimé en travers de ma paume, aussi rouge qu'une brûlure.

1. Pièce en cours de 1859 à 1909. Elle porte, gravée, une Liberté avec une coiffe amérindienne.

OceanofPDF.com

5

Saber tourna vers le nord, en direction des Heights et de la maison de Valerie Epstein. « Qu'est-ce qui s'est passé, là-bas ? dit-il. C'était qui, cette nana ?

– Aucune idée.

– On dirait qu'elle a une espèce de pouvoir sur eux. Pourquoi est-ce qu'elle se gâche comme ça avec des types pareils, alors que je suis disponible ? Tu m'as déjà vu danser un bop crasseux ?

– J'ai loupé ça.

– Je ne rigole pas. Je suis un bon danseur. » Il tira sur sa queue, essayant de la raidir sous son pantalon. « Ça me tue. Il faut que je me soulage un peu.

– Tu veux bien te conduire comme quelqu'un de ton âge ?

– C'est ce que je fais.

– Je ne savais pas que ton père avait été dans les Marines.

– Il n'était pas dans les Marines. Il était dans les Seabees¹. Il a passé la plus grande partie de la guerre à San Diego.

– Pourquoi as-tu dit à Harrelson qu'il était dans les Marines ?

– Pour qu'il se sente encore plus merdique qu'il ne l'est. À chaque fois que j'ai l'occasion de dévisser la tête d'un type comme Harrelson, je ne la laisse pas passer. »

Il appuya sur le champignon, pied au plancher, soufflant les oiseaux hors des arbres dans un ciel bordeaux tandis que nous nous enfoncions dans

les Heights.

*
* *

Vous savez comment c'était, à l'époque ? Ce n'était pas comme tout le monde le croit. Aucune personne de ma connaissance n'écoutait Frank Sinatra, Bing Crosby ou Perry Como. On trouvait qu'ils faisaient de la merde, et que Lawrence Welk, c'était le supplice de l'eau. Dans le jazz, il y avait l'école cool et l'école honk. Pres Young appartenait à l'école cool. Flip Phillips était honk, dans le meilleur sens du terme. Lui, Pres et Buck Clayton, et Norman Grey, faisaient le tour du pays avec « Jazz at the Philharmonic ». Hank et Lefty² se trouvaient sur n'importe quel juke-box de cols bleus en Amérique. L'enregistrement séminal du R&B était « Rocket 88 » de Jackie Brenston, avec Ike Turner au piano. La politique ? C'était quoi, ça ? Mon père disait que le sénateur McCarthy avait la chaleur et la profondeur d'une boule de bowling. Saber lui avait demandé qui était le sénateur McCarthy.

Le vrai problème, c'était la guerre des classes. Mais nous ignorions que nous la vivions.

« Qu'est-ce que c'est ? » dit Saber, qui ralentit.

Dans la rue, près de la maison de Valerie, je vis une zone brûlée de la taille d'une voiture, et du verre brisé et des fragments de caoutchouc sur le bitume. Je compris que Saber, une fois de plus, nous avait menés dans le ventre de la Bête.

« C'est là où la bagnole de Loren Nichols a été incendiée. Tirons-nous de là, dis-je.

– Il vit dans cette cabane ? »

Une maison blanche à un étage datant du XIX^e, en train de s'effondrer, avec une cour de terre battue et des gouttières rouillées au point de ressembler à de la dentelle, se dressait sur des parpaings au milieu de chênes verts dont les branches incrustées de lichen semblaient sur le point

de défoncer le toit. Loren Nichols buvait une bière, torse nu avec des bretelles, derrière une vieille femme aux cheveux en broussaille assise sur une chaise en bois. Sa peau était ratatinée comme de la pâte desséchée, son cou tordu comme si elle était passée à travers le nœud coulant du bourreau. En un clin d'œil, Loren eut descendu les marches et, sa bière à la main, il traversa la cour d'un pas lourd. « Reviens ici, mon gars. Ton compte est bon », cria-t-il.

Saber lui fit un doigt et continua d'avancer. La canette de bière claqua contre le coffre et s'en alla rouler sur le bitume.

« Arrête-toi, dis-je.

– À cause d'une canette de bière ?

– Laisse-moi sortir.

– Non, ce type est un sacré battant³. Comme tous ceux qui survivent à Gatesville. »

J'ouvris la portière et sortis de la voiture qui roulait toujours. Loren s'approcha de moi, le torse aussi blanc et dur qu'un os de baleine. Une main levée, je reculai. « Ce n'est pas moi qui ai fait brûler ton chariot. J'ai peut-être crevé les pneus, mais je n'ai pas mis le feu.

– Qui, alors ?

– Sans doute les types qui ont balancé la Mexicaine de leur voiture, à quelques rues d'ici.

– Tu sais quoi, sur cette Mexicaine ?

– Rien.

– Alors ferme ta gueule, connard. C'était ma cousine.

– Ne m'insulte pas.

– Putain, pour qui tu te prends ?

– Pour un type qui ne cherchait pas la bagarre jusqu'au moment où toi, ton frère et vos potes m'avez agressé dans la rue. »

Il y avait des nids de veines vertes sur ses avant-bras et sa poitrine. Il respirait par la bouche, les yeux dans le vague. Du plat de la main, il me

frappa le sternum.

« Ne fais pas ça, dis-je.

– Je vais le faire quand même. T’as une lame ?

– Non.

– Comment t’as crevé nos pneus, si t’as pas de lame ?

– J’ai dit que j’avais *peut-être* crevé tes pneus. »

Il me donna un coup sur le front. « Je peux t’arracher la peau, mon gars.

– Je le sais.

– Reconnais que t’as cramé ma voiture.

– Je n’ai pas fait ça. »

Il me gifla. « Mens-moi encore une fois. »

J’avais la joue en feu. Je sentais couler des larmes. « Je ne vous ai rien fait, les mecs.

– Tu crois que tu peux venir comme ça dans les Heights et t’essuyer les pieds sur nous ? T’es monté ici pour tremper ta saucisse ?

– Je ne me suis essuyé les pieds sur personne. »

Il leva la main, comme pour me gifler à nouveau. « Je vais balancer ta tête dans l’égout. Je suis sérieux, je te l’arracherai des épaules. Qui t’a aidé à faire ça ?

– Personne », dis-je en m’essuyant le visage.

Saber était sorti de la Chevy. La portière passager était toujours ouverte. Je vis qu’il cherchait le démonte-pneu sous le siège.

« T’es une poule mouillée ? dit Loren.

– Les gens qui se battent sont des faibles. »

Il essaya de me coincer le nez entre deux phalanges. « N’essaie pas de t’échapper, mon gars. Tu vas te retrouver à genoux. C’est comme ça que ça va se terminer. »

J’essayai d’écarter sa main. Maintenant, Saber se dirigeait vers nous, le démonte-pneu caché derrière sa jambe.

« Pourquoi vous espionniez ma maison ? dit Loren.

– Pourquoi j’espionnerais ta maison ? Je m’en fiche complètement, de ta maison.

– Parce que c’est ce que font les raclures de pelle à merde. J’ai entendu dire que t’étais un fifils à sa maman, et que ton vieux est un poivrot.

– Tu ne sais rien sur moi.

– Va te laver le visage. Tu peux te servir de mon tuyau.

– Recule, Saber », dis-je.

Loren se rendit compte qu’il avait oublié Saber. Comme dans un rêve, il se tourna dans sa direction.

« Pose ça, Saber, dis-je.

– Alors, petite merde, dit Loren, glissant sa main droite dans sa poche.

– Regarde-moi, Loren, dis-je.

– Qu’est-ce qu’il y a, maintenant ? »

J’envisageai de dire quelque chose de malin, mais je n’en fis rien. Je me sentais comme un enfant impuissant qui voit son meilleur ami franchir une limite, et peut-être gâcher sa vie. Le vent était aussi chaud que du sang ; je sentais les larmes sécher sur ma joue.

Je cueillis Loren Nichols sur la bouche, faisant éclater ses lèvres contre ses dents. Je n’ai jamais vu quelqu’un d’aussi surpris. Il porta les mains à sa bouche pour que le sang qui en jaillissait ne tombe pas sur sa poitrine et sur son *drape*. Je ne m’étais jamais battu et j’ignorais ce que j’étais censé faire ensuite. Puis je vis la douleur et l’effet de choc s’effacer de ses yeux. À partir de ce moment-là, j’ai cessé de penser.

Des deux poings, je le frappai si fort que je savais que le sang que j’avais sur les articulations n’était pas le sien, mais le mien. Il trébucha en arrière sur le trottoir et, de l’avant-bras, essaya de se protéger le visage, mais je lui cognai la tête et la nuque, et lui envoyai un coup dans les yeux alors qu’il me jetait un regard implorant.

Ma mère avait été la première à appeler mes trous noirs des « crises », peut-être parce que les crises et les black-out étaient chose courante dans sa

famille. Les Holland étaient violents, capables de retourner leurs armes contre eux-mêmes aussi bien que contre les autres. Mon grand-père était un Texas Ranger qui avait envoyé John Wesley Hardin en prison, une chose que Wild Bill Hickok avait tentée en vain. Ma mère se retirait souvent dans des endroits de sa tête qu'aucune personne normalement constituée n'aurait osé visiter. Je suis sûr que Loren Nichols comprit son erreur, et essaya de la réparer même lorsque je le traînai à travers la cour en terre battue jusqu'aux marches pourrissantes de sa maison, même lorsque je continuai à le frapper et à le piétiner sous les yeux de la vieille femme, qui avait un regard fou, mais paraissait ne rien voir.

Pour la première fois de ma vie, je compris que j'étais capable de tuer un homme à mains nues. Le monde devint une bouillie rouge et violette, et le visage de Loren Nichols continuait à se décomposer. Puis je sentis que Saber m'agrippait par-derrière, bloquait ses mains sur ma poitrine, me tirant en arrière tandis que je ratais un coup de pied que je voulais balancer à Loren.

J'essayai de me dégager, mais j'étais à bout, mon adrénaline était tombée, ma force s'écoulait comme de l'eau à travers mes semelles. La vieille femme émettait une sorte de mélodie, le corps tremblant. Loren roula en boule sur le sol. Son visage n'avait plus rien d'humain.

« On est cuits, dit Saber. Tu m'entends ? On est en plein territoire indien, Aaron. Arrête. Ses copains vont t'arracher les dents. »

Il me remonta jusqu'à la rue comme il l'aurait fait d'une barrique renversée, et me jeta violemment dans le fossé de drainage. Je levai les yeux sur lui, tandis que le ciel, les arbres et les maisons qui bordaient la rue se mettaient à tourner.

« C'est toi, Saber ? demandai-je. C'est toi qui m'as jeté par terre ? Bon Dieu, qu'est-ce qui te prend ? »

*

* *

Je lui demandai de me conduire à la ruelle qui menait derrière la maison de Valerie Epstein.

« Tu vas te pointer à sa porte dans cet état ? dit-il en regardant mes mains et mes vêtements.

– Je vais me servir de son tuyau. »

Le jardin de Valerie était plongé dans l'ombre, et les frondaisons des bananiers à côté de son garage crépitaient dans le vent. Il y avait dans l'air l'odeur de l'engrais et de la terre humide des parterres, une odeur pareille à celle d'une blessure fraîche dans la planète. Une odeur de tombe. À plusieurs rues de là, j'entendis une sirène.

« Ils arrivent, dit Saber.

– C'est Nichols qui a commencé.

– J'ai la trouille, dit-il.

– Ce sont juste des flics. C'est notre parole contre la sienne.

– Non. Je parle de ton regard. Ce n'était pas toi.

– Ne parle pas comme ça. »

Mais je n'arrivais pas à m'ôter ses mots de la tête.

Je m'accroupis près du garage, quittai ma chemise et ouvris le tuyau du jardin. Je me lavai les mains et les bras, imbibai ma chemise avant de l'essorer et de la renfiler, et m'essuyai les mains sur mon pantalon. À travers la porte-moustiquaire, je vis Valerie. Je me relevai. Je ne savais pas quoi dire à Saber.

« J'ai vraiment fait mal à Nichols ? demandai-je.

– Il aura pas envie de se regarder dans la glace pendant un moment.

– C'était sa grand-mère ?

– Je pense que c'est sa mère. J'ai entendu dire qu'elle avait été dans un asile à Wichita Falls.

– S'ils te prennent avec moi, ils vont te boucler.

– Tu es en train de me dire de me tirer ?

– Non. Je te dis que je ne rentrerai peut-être pas chez moi.

– À cause de Nichols ?

– Je ne suis pas censé amener mes problèmes à la maison. Ça fait partie des commandements non écrits. Un jour, mon père m’a dit de ne pas revenir si je m’enfuyais.

– Ton vieux a dit ça ?

– Il est comme ça, parfois. »

Valerie ouvrit la porte-moustiquaire, et sortit.

« Tu veux que je parte ? demanda Saber. Il suffit de me le dire.

– Fais ce que tu veux.

– Je ne suis pas idiot.

– Arrête un peu », dis-je.

Il lança ses clefs de voiture en l’air, et les rattrapa. « Tu sais vraiment comment parler à tes copains. »

Il démarra sa Chevy et redescendit l’allée, faisant ronfler le moteur, appuyant sur l’embrayage, comme si le grondement de ses silencieux avait pu effacer l’injure que je lui avais faite.

Valerie maintenait la porte ouverte avec ses fesses. Elle portait une robe blanche brodée de noir, couverte de minuscules cœurs rouges.

« Je me suis bagarré avec Loren Nichols.

– Tu es blessé ?

– Pas vraiment.

– Loren t’a agressé ?

– Il croit que j’ai fait brûler sa voiture.

– C’est ridicule. Tu as l’air mal en point.

– Ça fait partie de mon charme. Ton père est ici ?

– Pourquoi me poses-tu la question ?

– Parce que je suis un peu gêné.

– Pourquoi ?

– Pour tout. J’ai massacré Loren Nichols. Où est ton père ?

– Il travaille à Beaumont. Qu’est-ce que tu as fait ?

– Si Saber ne m’avait pas arrêté, j’aurais peut-être fini le boulot. Je ne m’en sens pas très fier. »

Je vis s’éteindre la lumière dans ses yeux. Elle scruta mon visage, puis regarda l’allée et la poussière qui montait dans le ciel. « Entre.

– Pour quoi faire ? Je voulais juste te dire que je n’ai pas fait brûler sa voiture. »

Elle me tira à l’intérieur, et mit le loquet à la porte-moustiquaire. Elle verrouilla la porte intérieure, et, par la fenêtre, regarda à nouveau l’allée. J’entendais sa respiration. « Répète-moi tout ça.

– Je l’ai frappé, et ensuite je n’ai pas pu m’arrêter. Jamais je ne m’étais senti comme ça.

– J’irai lui parler. Et je connais aussi son frère. Il faut faire quelque chose, et le faire maintenant.

– Tu m’as dit que ce n’était pas un voyou, juste un mec du quartier.

– Tu ne peux pas venir dans les Heights, tabasser quelqu’un et t’en aller comme ça.

– C’est ce que je viens de faire. Et il l’avait cherché.

– Ce que tu as fait est complètement dingue.

– Tu crois que tu connais ces types, Valerie, mais ce n’est pas vrai. Ils sont pourris jusqu’à la moelle.

– J’ai grandi là, une juive dans un quartier où les gens comme moi se font traiter de meurtriers du Christ. Ne me dis pas comment ils sont. Assieds-toi.

– Pour quoi faire ?

– Tu as une coupure sur le crâne. Je ne crois pas que tu aies tabassé Loren. Ou alors tu exagères quand tu en parles.

– Va lui dire ça. J’ai envie de vomir. J’ai dit à Saber des paroles blessantes. Saber dit que je suis la seule famille qu’il a.

– On va l’appeler. On pourra sortir ensemble. Faire un minigolf. »

Je crois qu'en cet instant je retombai complètement amoureux de Valerie Epstein, et cette fois-ci je savais que je l'aimais plus que ma vie.

« Pourquoi tu souris ? demanda-t-elle.

– Parce que je ne peux pas m'arrêter de penser à toi. »

Un ventilateur en bois tournait au plafond, son ombre tombant sur le visage de Valerie. Son regard se fixa sur le mien ; elle ne dit rien.

« Tu es la seule personne au monde avec qui j'ai envie d'être, dis-je. Je tiens à toi plus qu'à mes parents, plus qu'à Saber, plus qu'à n'importe qui. Je ferais n'importe quoi pour toi. »

Elle me regardait maintenant de façon différente. Elle mit sa main sur mon front, comme si j'avais de la fièvre. « Tu es un garçon tellement étrange. Tu as une mauvaise opinion de toi-même. Tu as tort, tu le sais ?

– Tu t'enfuirais avec moi ?

– Ne raconte pas de bêtises, dit-elle en retirant sa main. Je vais te préparer un café. On peut faire des sandwiches.

– Je n'en veux pas. » Je me levai. Nous étions presque de la même taille, son visage à quelques centimètres du mien. Je sentais son regard pénétrer en moi. « Je veux passer ma vie avec toi, Valerie. On pourrait aller en Louisiane. Je pourrais travailler dans les champs de pétrole. Et je connais tout sur les chevaux et le bétail, aussi. »

Je la pris par le poignet, et posai sa main sur mon cœur.

« Aaron, dit-elle.

– Tu es coincée avec moi. Pour moi, il n'y aura jamais d'autre fille. Et si Loren Nichols et ses amis me tuent, je m'en fiche.

– Aaron, je t'en prie. »

Je l'enlaçai, écartai mes doigts dans son dos et humai ses cheveux et la chaleur de sa peau. Sa tête s'encadrait contre la fenêtre, le soleil du soir éclairant l'écheveau de ses mèches auburn et dorées, les ombres créées par le ventilateur tournant autour de nous comme un vortex.

Puis je sentis qu'elle montait sur mes pieds et se coulait contre moi. Tout mon corps eut l'impression de se trouver plongé dans l'eau chaude, mon phallus se raidit, mes doigts s'enfoncèrent dans son dos. Avec elle toujours sur mes pieds, comme si nous dansions, je marchai jusqu'au salon. Puis elle s'écarta de moi, et je sentis ma tête tourner, comme si je m'éloignais en flottant dans le vent, seul, tel un ballon à la ficelle coupée.

« J'ai fait quelque chose de mal ?

– Non, bien sûr que non », dit-elle. Elle me prit par la main et me conduisit à sa chambre, à l'étage. Les rideaux étaient ouverts, et je voyais le sommet du pacanier dans son jardin, et des nuages pareils à des zébrures sanglantes dans le ciel à l'ouest. Tandis que nous nous dévêtions, nous étions tous deux agités de tremblements. Les mots me collaient à la gorge et je ne me souviens plus de ce que je lui dis quand je la vis nue. Je n'avais jamais vu une femme se déshabiller, je n'étais jamais entré dans un cabaret, et je n'avais jamais rien fait de plus qu'embrasser une fille, et c'était au cinéma du drive-in.

Elle tira les couvertures, s'allongea et attendit, les bras aux côtés, anxieuse, pliant et dépliant les doigts. Je l'embrassai sur la bouche, les yeux, la poitrine, le ventre, tandis que j'avais des martèlements dans la tête et que mes coupures aux jointures, conséquences de la bagarre, striaient de fines lignes roses les oreillers et les draps. Quand elle me fit pénétrer en elle, j'enfonçai ma tête dans ses cheveux, et je jure que je sentis l'océan, que j'entendis souffler le vent, que j'eus la sensation de glisser dans une grotte sous-marine pleine d'éventails de gaze et d'anguilles électriques, chaque onde de tempête m'enfonçant de plus en plus profond en un lieu que j'aurais voulu ne jamais quitter.

Puis je fermai les yeux, m'abandonnai au sort et vis une unique fusée monter dans le ciel et exploser en une pluie d'étoiles qui descendirent sur notre lit en flottant à travers le plafond.

1. Unité du génie militaire de la marine.
2. Hank Williams, Lefty Frizzell.
3. *Mean Motor Scooter* : expression des années cinquante, tirée d'une chanson « *He's a mean motor scooter and a bad go-getter* ». Littéralement : « C'est un super motard, et un sacré battant », « *mean* » et « *bad* », termes négatifs, prenant un sens inverse de leur sens habituel.

OceanofPDF.com

6

Pour rentrer, je pris le bus municipal. Mon père, la veille, revenu tard de son travail, était allé chez le glacier. Il n'était pas au courant de mon absence de la table du dîner. Ma mère vint à ma rencontre à la porte, le visage comme une feuille de papier froissée, un grain de beauté pointant de son maquillage qui se dégradait sur son menton. « J'ai téléphoné partout.

– Je suis allé voir une fille dans les Heights et j'ai loupé mon bus. J'ai appelé deux fois. La ligne était occupée. Je suis désolé.

– Quelle fille ? Ton père ne veut pas que tu ailles dans les Heights. » Ses yeux papillonnaient, ses mains se tordaient.

Je pris la direction de ma chambre, épuisé, désireux de m'allonger sur mon lit à colonnes ; j'avais envie de dormir comme si j'avais été avalé par un trou dans la planète, à l'abri de la violence et de la cruauté qui m'entouraient. Ma mère emprisonna mon poignet entre son pouce et son index, souleva mon bras et observa mes articulations. « Tu as frappé quelqu'un ? »

J'étais surpris. Ma mère, en général, ne se préoccupait de la réalité qu'à doses homéopathiques. Elle avait subi une hystérectomie, elle avait fait une dépression nerveuse et été soignée par électrochocs, expérience qui l'avait laissée tremblante et terrorisée. Je savais depuis longtemps qu'il existe des gens qui, sans être des menteurs, sont incapables de dire la vérité, ni de s'en accommoder. Il y a entre les deux une énorme différence.

« Une bagarre avec un type, dis-je. Pas de quoi s'inquiéter.

– Le Dr Bienville a augmenté mon traitement. Ça me crée des confusions. Pourquoi t’es-tu bagarré avec quelqu’un ? Est-ce qu’une brute t’a embêté ? C’est pour ça que tu te conduis de façon si bizarre ? Va chercher ton père, tu veux bien ? Maintenant, chez le glacier, il y a la télévision. Encore un truc pour vendre plus de bière.

– Je vais le chercher, mère.

– Raconte-lui tes ennuis.

– Je vais le faire, dis-je.

– Et laisse tranquille cette fille des Heights. Ça ne plaira pas à ton père.

– Je comprends. »

J’allai chez le glacier, et rentrai avec mon père. Des éclairs de chaleur ridaient les nuages ; des avis d’ouragan étaient affichés le long de la côte Texas-Louisiane ; et un peu plus tôt j’avais perdu ma virginité et essayé de tabasser à mort un *greaser*. Mais il n’y avait aucun sujet, qu’il soit important ou insignifiant, dont mon père et moi puissions discuter. Je me demandais quelle impression ça pouvait faire de marcher sur un trottoir avec son père, comme deux amis sortis se promener par une chaude soirée embaumant les fleurs avec des arroseurs qui fouettent les pelouses. Peut-être que par un beau soir, ça se ferait, à condition d’y croire, me disais-je.

Allongé sur mon lit, je fixai le plafond jusqu’à une heure du matin, et m’éveillai à la journée dont je m’attendais à ce qu’elle soit la pire de ma vie – des flics à la porte, des menottes, une inculpation pour agression, ou, peut-être, Mr Epstein faisant irruption dans la maison, rendu enragé par ce que j’avais fait avec sa fille. Toute la journée, au lycée, j’attendis de voir un véhicule de la police tourner dans le parking, puis d’être appelé dans le bureau du principal. Ça ne se produisit pas. Le seul élément surprenant, ce matin-là, fut la conduite de Mr Krauser. Pendant l’atelier de métallurgie, il n’arrêta pas de nous regarder, Saber et moi, comme s’il avait voulu nous dire quelque chose, tout en étant incapable de le faire.

Ce soir-là, à sept heures et quart, je regardai par la fenêtre et vis Mr Krauser se garer le long du trottoir, sortir de sa voiture et se tenir, indécis, au bord de la pelouse, aplatissant sa cravate, redressant les épaules. Il y avait sur le siège passager un jeune type que je reconnus. Il s'appelait Jimmy McDougal ; c'était un gamin efféminé, au corps presque glabre, aux sourcils comme des cheveux blonds. Je l'avais vu au basket à la YMCA après l'école. Quand il sautait pour tirer, son short de sport lui collait à peine aux hanches.

« Qui est cet homme ? demanda ma mère.

– Satan, répondis-je.

– Qui ?

– C'est Mr Krauser », dis-je, plus à l'intention de mon père qu'à celle de ma mère.

Mon père lisait sous la lampe, *Hommes sans femmes*, d'Ernest Hemingway. « C'est le professeur qui a essayé de t'aider avec ces mauvais garçons des Heights ?

– Ce sont plus que des mauvais garçons, papa. Et Mr Krauser n'aide jamais personne, quoi qu'il arrive. »

Il jeta un coup d'œil à sa montre-gousset. Le match de base-ball allait bientôt commencer sur le petit écran de télévision du glacier, même si en général mon père s'asseyait à l'une des tables en planches sous le store en toile, buvait dans son coin et s'intéressait peu à la rencontre. « Voyons un peu ce qu'il veut », dit-il.

Il était évident que Mr Krauser ne s'était pas lavé, ni changé, avant de venir à la maison. Tandis que je lui tenais la porte, je sentais sur sa chemise une odeur de sueur séchée, une odeur aussi épaisse, grise et palpable qu'une serviette abandonnée dans un casier de gymnastique. Son sourire me fit penser à une large bouche dessinée sur un melon. « J'espère que je ne dérange personne, annonça-t-il au milieu du salon. Votre maison me plaît. Comment s'appelle cette saillie sur le côté ? »

Mon père posa son livre, et se leva pour lui serrer la main. « Je suis James Broussard, monsieur Krauser. En Louisiane, ça s'appelle une *porte cochere*¹. Que puis-je pour vous ?

– Je crois que nous avons beaucoup en commun.

– Ah ? dit mon père.

– Mon tank a été le premier véhicule blindé à traverser le pont de Remagen. Pendant la Grande Guerre, vous étiez à...

– En aucun endroit d'aucune importance. Quelle est la nature de votre visite, monsieur ? »

Dans des moments comme celui-là, j'étais persuadé que mon vieux était le meilleur type sur terre, même s'il détestait le mot "type".

« Je travaille comme conseiller dans l'un des camps d'été sur la Guadalupe, dans les collines, dit Mr Krauser. Il y a deux opportunités pour le poste d'assistant conseiller. Je pensais à Aaron et à son ami Saber. »

De nombreux répétiteurs du lycée et du collège travaillaient aux camps de vacances, et touchaient vingt-cinq dollars pour chaque élève qu'ils y faisaient venir. Je plaignais le gamin qui attendait le camp avec impatience, pour s'apercevoir à l'arrivée que le superviseur de sa cabane était Mr Krauser.

« C'est gentil à vous, dit mon père. Pourquoi avez-vous choisi mon fils pour un tel honneur ? Sans parler de Saber.

– Tous deux ont un potentiel de leaders. Beaucoup de potentiel. On commence la journée avec le réveil militaire à sept heures. Là-haut, les garçons apprennent la discipline, monsieur Broussard. Non pas qu'Aaron en ait besoin. »

Mon père avait des mains maigres, bronzées, couvertes de taches de rousseur et au dos parcouru de veines violettes qui évoquaient des vignes entremêlées. À chaque fois qu'il était agacé par une incohérence dans la bouche de quelqu'un, il se frottait les doigts d'une main sur le dos de l'autre, gardant ses pensées pour lui-même. « Si je voulais déclencher une

seconde révolution américaine, j'en lâcherais dix comme Saber Bledsoe en plein milieu de Boston.

– Saber n'est pas un mauvais garçon. Un peu imaginatif, peut-être, mais c'est pour ça que j'aimerais travailler avec lui maintenant. Prendre les choses à temps.

– Que dis-tu de tout ça, Aaron ? demanda mon père.

– Cet été, je travaille à la station-service, répondis-je.

– Vous avez votre réponse, dit mon père à Mr Krauser.

– Cent dollars par mois, logé nourri », dit Krauser.

Il attendit. Ma mère se tenait à l'arrière-plan, le regard bizarrement fixé sur sa nuque.

« J'ai dit une chose qu'il ne fallait pas ? demanda Krauser.

– Absolument pas. Passez une bonne soirée, monsieur, répondit mon père.

– Que fait dans votre voiture le petit McDougal ? dit ma mère.

– Il m'aide aux tâches ménagères, et il tond ma pelouse, dit Krauser.

– Il est malade, dit ma mère.

– Pardon ?

– Ce garçon est un patient en ambulatoire dans une clinique. Il a connu une enfance difficile. Il a besoin de soins. »

Krauser secoua la tête. « C'est exact. C'est la raison pour laquelle je fais ce que je peux pour lui. »

Elle fit un pas vers lui. « Je connais les gens comme vous.

– Je vous demande pardon ?

– Les hommes comme vous. Je vous ai vus en bien des occasions. Les vêtements et la rhétorique sont différents, mais pas le personnage.

– Je ne comprends rien à ce que vous me dites, madame Broussard.

– Oh si, vous comprenez certainement. »

Krauser dévisagea mon père, puis moi. Par la porte-moustiquaire, il regarda notre jardin et l'ombre qui tombait sur nos deux chats blancs,

Snuggs et Bugs, qui dormaient chacun sur son pot de fleurs, sur la galerie.
« Je pense que je n'aurais pas dû venir ici, dit-il.

– Ce fut un plaisir, dit mon père. Amusez-vous bien au camp d'été, et venez nous raconter ça un de ces jours. »

Puis Krauser se retrouva dehors. Sa puanteur restait en suspension dans l'air, comme un drapeau sale.

« Tes vieux ont viré Krauser ? me dit Saber, tôt le samedi matin, à la station-service de West University où je travaillais à mi-temps.

– Je pense qu'il ne s'en est toujours pas rendu compte. »

Saber était venu à la station-service à sept heures du matin, muni d'une thermos de café, me pardonnant complètement d'être entré dans la maison avec Valerie et de l'avoir abandonné. Je me promis de ne plus jamais lui faire de mal.

« Qu'est-ce que Krauser mijote ? demanda-t-il.

– C'est bien la question. Il a peur de quelque chose.

– T'as raison, dit-il en regardant une fille aux longues jambes, en short, qui passait à vélo devant la station. Il sait probablement que j'ai des tuyaux sur lui.

– Quels tuyaux ?

– Mes sources l'ont vu traîner autour de l'Éléphant Rose. C'est peut-être un pédé refoulé.

– Allons, Saber.

– Je ne crache pas contre ces types. Ils ne font de mal à personne. Je crache sur cette raclure de pelle à merde qui nous a déclaré la guerre. Qu'est-ce que j'ai fait à Krauser, à part passer ma bite par un trou du plafond de sa classe ? Tu as remarqué comme il a toujours l'air constipé ? Je parie qu'il a une espèce de blocage au fond de la tête. Il faut que je te pose une question.

– À quel propos ?

– De Valerie Epstein. » Il détourna les yeux, puis les ramena sur moi.
« Alors, tu l’as fait ?

– Si j’ai fait quoi ?

– Tu sais bien.

– Fin de la conversation.

– Est-ce que je suis ton meilleur ami, ou pas ? Qui te tire toujours d’affaire ? Hein ? Réponds un peu à ça.

– J’apprécie tes efforts.

– Tu n’as pas besoin de ce genre de problèmes. Quand ça devient urgent, contente-toi de te secouer la queue.

– La ferme, Saber. »

Parfois Saber avait certains penchants, et disait des choses sur lesquelles je n’avais pas envie de m’étendre. Saber n’avait jamais eu de petite amie, ni n’avait invité une fille à danser. Il ne se rattrapait même pas avec des rancards pour prendre un verre. Il parlait d’actrices de cinéma, mais s’écartait du groupe quand nous assistions à une soirée pyjama ou que nous traînions avec une faune mêlée aux derniers rangs du drive-in, à boire de la bière, à nous léchouiller, et parfois à devoir soulever un pare-chocs pour se libérer d’une situation gênante.

« Loren Nichols ne nous a pas donnés, dit-il.

– Il a peut-être du caractère.

– Garde ça pour la messe. C’est loin d’être terminé. »

Une Cadillac s’arrêta à l’une des pompes ; le chauffeur klaxonna. Je l’ignorai, et dis à Saber : « Tu veux bien parler clairement ?

– C’est à propos de Grady Harrelson. Il s’agit toujours de types comme Harrelson, et pas de *greasers* de North Houston.

– Tu n’aimes pas les riches, Saber.

– Pourquoi je les aimerais ? »

Je réfléchis à ça. Je ne trouvai aucune réponse.

*
* *

L'inspecteur Jenks s'arrêta à la station, dans une voiture banalisée, à six heures du soir, juste au moment de la fermeture. Les deux seuls autres employés, deux Noirs, jouaient aux dés dans l'arrière-salle, sans enjeu, sur un carton aplati. À cette époque, des gosses blancs étaient embauchés dans les stations-service parce qu'il n'était pas permis aux Noirs de manipuler de l'argent ou de traiter avec les clients. En dehors de rendre la monnaie, nous n'avions quasiment rien à savoir. Le propriétaire de la station était déjà rentré chez lui. Je regardai les deux Noirs, en me posant des questions sur leur calme perpétuel en dépit des épreuves qu'ils avaient traversées. Le plus jeune avait fait la Corée avec le Big Red One, et en avait ramené une Bronze Star et un Purple Heart. Le plus vieux avait à l'arrière de la nuque une cicatrice pareille à une corde tressée, là où il avait été poignardé par un mari trompé, dans le Mississippi. Tous les deux, comme la plupart des hommes de couleur à cette époque, reconnaissaient un flic quand ils en voyaient un. Ils écartèrent leurs dés et se mirent à faire la vaisselle sous un robinet, nous tournant le dos à Jenks et à moi. J'étais livré à moi-même.

« Monte », dit Jenks.

Je jetai mon éponge dans un seau, et balançai ma peau de chamois sur l'épaule. J'essayai même de sourire. « Pour quoi faire ?

– Ne me force pas à le répéter deux fois. »

Je montai sur le siège avant. À l'intérieur de la voiture, il faisait chaud et ça sentait la poussière et le vieux tissu. Avec son feutre, sa cravate et sa veste de costume, il donnait l'impression qu'il ne tiendrait pas dans la voiture ; qu'il allait, avec son poids et sa taille, enfoncer le siège, ou le plafond, ou le volant. « Referme la portière.

– Oui, monsieur.

– Tu as tabassé le petit Nichols ?

– Je me suis défendu.

– Tu t’es servi d’une planche ?

– J’ai eu de la chance. Comment va-t-il ?

– Pas bien, grâce à toi. Tu devrais faire de la boxe. Tu sais qui est Lefty Felix Baker ?

– Le meilleur boxeur de Houston. Champion poids moyen des Golden Gloves du Texas cinq années de suite.

– J’ai été l’un de ses entraîneurs. Lefty est un bon gosse. Il aurait pu prendre un mauvais chemin, comme la plupart des gamins avec lesquels il a grandi. Mais il ne l’a pas fait.

– J’ai des ennuis, inspecteur Jenks ?

– En tant qu’inspecteur, je couvre toute la zone métropolitaine. Tu sais qui sont les gosses qui me posent le plus de problèmes ? Vous, les péquenauds de Southwest Houston. Vous vous croyez meilleurs que les autres. Je préfère sans hésitation avoir affaire aux négros et aux chicanos. Il leur arrive de voler, mais certains n’ont pas trop le choix. Alors que vous, vous vandalisez des propriétés parce que vous pensez en avoir le droit. Il m’arrive de rêver que je vous fourre tous dans une broyeuse à bois.

– Qu’est-ce que vous me voulez ?

– Pour commencer, tu ferais bien de mieux choisir tes mots. »

Là-dessus, coup de malchance, la Chevy 1936 de Saber déboucha de la rue dans un grondement et rebondit par-dessus le fossé sur le parking de la station. Saber tenait à la main une bouteille de Jax, tandis que la radio hurlait dans les haut-parleurs volés au drive-in. Quand il me vit dans la voiture avec l’inspecteur, il blêmit.

« Coupe ton moteur, balance cette bière et monte sur le siège arrière », dit Jenks à Saber.

Saber sortit de sa voiture, et posa sa bière près de son pneu avant.

« J’ai dit : balance cette bière.

– Oui, inspecteur », dit Saber. Il jeta la bouteille sur la bande de gazon le long du boulevard, ouvrit la portière arrière de la voiture de Jenks et

s'assit, comme s'il s'installait dans la cage d'un tigre.

Jenks se retourna. « Tu vas me poser des problèmes, Bledsoe ?

– Non, inspecteur, dit Saber.

– Quand on aura fini, ramasse cette bouteille et mets-la dans une poubelle.

– Oui, inspecteur.

– Alors, les garçons, vous aimeriez continuer à faire du dragster, à peloter les filles au drive-in, à claquer votre fric en bières et en putes, et peut-être même à être diplômés de cette usine à morveux que vous appelez un lycée ?

– Oui, inspecteur, on s'est inscrits pour faire tout ça », dit Saber.

Saber, la ferme.

Jenks alla au coffre de la voiture, et en revint avec un sac à dos en toile rempli de dossiers. Il s'assit au volant, portière ouverte, et commença à trier des liasses de pages tapées à la machine et de photos en noir et blanc. « Voilà une photo d'identité judiciaire que vous avez déjà vue. Je veux que vous la regardiez à nouveau. Et cette fois-ci, pour la seule fois de votre vie, vous n'allez pas mentir. Avez-vous déjà vu cette fille ?

– Elle s'appelle Wanda, c'est la cousine de Loren Nichols, celle à qui on a brisé la nuque, dis-je.

– Où est-ce que tu l'as vue ?

– Je l'ai vue sur cette photo que vous m'avez montrée, dis-je.

– Et nulle part ailleurs ? Tu n'as pas changé d'avis ?

– Non, inspecteur.

– Parce que je crois qu'elle a plus d'une fois servi de locomotive à une bande de garçons du lycée. Vous savez ce que je veux dire, par servir de locomotive ?

– Non, dis-je.

– Et toi ? demanda-t-il à Saber.

– Pareil qu'Aaron. »

Jenks se gratta le bout du nez. « C'est bizarre, qu'elle finisse avec la nuque brisée à deux rues de l'endroit où il se peut que vous ayez incendié la voiture de Loren, les garçons.

– On n'a pas fait ça, inspecteur, dis-je.

– Je reconnais que ça pourrait demander d'être plus malin que vous ne semblez l'être, tous les deux, dit-il. J'ai d'autres photos là-dedans. »

Il en sortit une quinzaine, toutes de taille et d'origine différentes, comme des photos que quelqu'un aurait jetées dans une boîte, et enfermées dans un placard : des hommes et des femmes élégamment vêtus dînant dans un restaurant boîte de nuit, les robes du soir scintillant comme un sorbet fondu ; un homme en smoking d'été, aux cheveux coiffés avec la raie au milieu, serrant la main de Tommy Dorsey ; un cheval de course dégoulinant de roses dans la zone du vainqueur, et dont le propriétaire portait des lunettes rondes aussi sombres que celles d'un soudeur ; un casino en construction dans le désert ; la photo d'identité judiciaire d'un homme portant un feutre à large bord ; une femme nue aux seins somptueux à demi allongée sur une peau d'ours polaire devant une cheminée, un œil fermé en un clignement lascif.

Jenks nous fit observer les photos une par une. Nous ne dîmes rien, ni l'un ni l'autre.

« Un grand trou noir ? dit Jenks.

– Je reconnais l'homme sur la photo d'identité judiciaire », dis-je.

Jenks regarda le boulevard, l'air ennuyé ou amusé, je n'aurais su le dire.

« Ça te dérangerait de me dire son nom ?

– Benjamin Siegel.

– Dans quel magazine as-tu vu sa photo ?

– Mon oncle me l'a présenté à l'hôtel Shamrock. Et mon père ne le lui a jamais pardonné.

– Comment s'appelle ton oncle ?

– Cody Holland. Mr Siegel était au Shamrock avec Frankie Carbo. »

Jenks ouvrit des yeux ronds. « Cody Holland le promoteur de boxe ?

– Il est aussi dans le pétrole.

– Tu sais qui est Frankie Carbo ?

– C'est l'associé en affaires de mon oncle.

– Associé en affaires ? Où as-tu appris à t'exprimer comme ça, mon garçon ? Frankie Carbo appartenait au Murder Incorporated.

– C'est pour ça que mon père n'était pas content.

– Tu reconnais quelqu'un d'autre, sur ces photos ? »

Du coin de l'œil, je pouvais voir Saber. Sa lèvre supérieure était humide de sueur. « Pas exactement, dis-je.

– Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

– Il se peut que j'aie vu la dame assise sur le tapis devant le feu.

– Elle est sur ta feuille de route et elle te paie en nature ?

– Je ne pense pas que ce soit ce genre de dame.

– Est-ce que le médecin de ta mère t'a sorti au forceps, mon garçon ?

Où as-tu vu cette femme ?

– Je ne me souviens plus. Je me rappelle juste avoir vu une femme qui paraissait gentille et qui lui ressemblait, c'est tout.

– Cette femme était gentille ? La femme sans vêtements ?

– Je dois sans doute confondre, dis-je.

– Cette photo a été trouvée dans la mallette d'un homme mort. Il a été gelé dans une congère à six cents mètres au-dessus de Reno, dans le Nevada. Il avait tellement la trouille qu'il avait essayé de traverser les Sierra Mountains pieds nus et sans manteau. Tu as vu cette femme à Houston ?

– Dans la maison de Grady Harrelson, à River Oaks », dit Saber.

J'aurais voulu hurler sur Saber, lui enfoncer un tire-bouchon dans la bouche, me servir de sa tête comme timbale.

« Tu es en train de parler de la résidence de Clint Harrelson ? » demanda Jenks.

Saber acquiesça. « Il y a deux jours. Ils faisaient une fête autour de la piscine. Grady a une dent contre Aaron, parce qu'il pense qu'Aaron lui a piqué sa petite amie. On pensait aller mettre les choses au point.

– Tu es sûr que c'était bien elle ?

– Il y a combien de femmes comme ça ? dit Saber.

– Tu t'y connais en femmes ? dit Jenks.

– J'ai pas mal roulé ma bosse », dit Saber.

Jenks posa la photo sur le tableau de bord, et l'observa. « C'est Cisco Napolitano, les gars. Elle a baisé avec tous les principaux macaronis de la Mafia. Quels liens avez-vous avec le fils Harrelson ?

– Aucun, dis-je.

– Vous êtes juste passés comme ça chez lui à River Oaks pendant qu'il faisait une fête autour de sa piscine ?

– Je crois que Grady m'a mis Loren Nichols aux trousses, dis-je.

– Pourquoi Harrelson aurait-il des rapports avec un voyou du Northside comme Nichols ? dit Jenks.

– C'est ce qu'on ne comprend pas, dit Saber.

– Pourquoi ne voulais-tu pas me dire que tu avais vu la femme nue ? demanda Jenks.

– Elle paraissait gentille. Elle a écarté de nous les gars de Harrelson, dis-je.

– Il est entouré de durs ?

– Je les ai vus écarteler un type sur un capot, et l'assommer. »

Jenks froissa un paquet de Pall Mall vide et le jeta par la fenêtre, puis farfouilla dans la boîte à gants pour en trouver un autre. Il retira la bande de cellophane rouge tout en regardant dans le vide, et mes mots se perdirent dans le vent.

« Vous m'avez entendu, inspecteur ? dis-je. J'ai vu Grady et ses amis s'en prendre à un type et lui faire sacrément mal.

– OK, j'ai compris.

– Qu’est-ce que vous voulez qu’on fasse, monsieur ? »

Sa peau avait la texture d’une couenne de porc. « Sortez. Et tant que vous y êtes, ramassez cette bouteille de bière.

– On a dit quelque chose ? demandai-je.

– Ne vous approchez pas de Cisco Napolitano. Vous vous retrouveriez démembrés sur des crochets de boucher. Jusqu’à quel point êtes-vous mêlés à ça, sacs à merde ?

– À mon avis, le problème, ce n’est pas nous », dis-je.

Il me jeta un sale coup d’œil, puis s’éloigna comme si nous n’étions pas là. Saber prenait des notes sur le carnet qu’il avait sur lui. « Il a dit Cisco Napolitano ? Comment tu écris ça ? Pour le restant de ma vie, je resterai hanté par ces jolies aubergines.

– Elle est liée à Vegas et au syndicat, dis-je.

– Et alors ? Elle semble apprécier les types plus jeunes. Elle est peut-être nympho. T’as vu comment elle matait ma caisse ? Je pense qu’on la bottait. »

1. Tel dans le texte original.

7

Six jours plus tard, c'était les vacances d'été, et je n'arrêtais pas de penser à Valerie Epstein. J'avais trois cent quatre-vingt-cinq dollars sur mon compte en banque et treize dollars en argent dans ma boîte de munitions, un surplus de l'armée, et comme j'étais maintenant en dernière année, mon père m'avait donné l'autorisation d'acheter une Ford 1939 à un voisin qui venait d'être mobilisé, sans doute en route pour la Corée. Ainsi j'avais ma bagnole à moi, et je pouvais rouler jusqu'aux Heights quand je le voulais. Et la Ford n'était pas une guimbarde. Elle avait un double échappement, une boîte de vitesses Zéphyr, un moteur Mercury avec culasses limées, un arbre à came et un pont arrière à hautes performances. Je pouvais grimper à quatre-vingt-dix à l'heure en cinq secondes.

Je n'arrivais pas à croire à ma chance. Tous les soirs, après le travail, je prenais un bain, me changeais et montais dans les Heights pour prendre Valerie Epstein, dont on pouvait dire qu'elle était l'adolescente la plus belle et la plus intelligente de Houston. Son nom avait la cadence mélodieuse d'un sonnet ou d'une prière. Je me couchais en pensant à Valerie, et m'éveillais avec des images d'elle imprimées à l'intérieur de mes paupières.

C'était la saison des ouragans, mais il n'y avait pas d'ouragans. Il y avait des nuages pourpres, violets et orange dans le ciel du soir, et des brises venues du Golfe qui sentaient les fleurs et la pluie. Nous mangions du poulet grillé sur des assiettes en carton au drive-in Bill William's, près du Rice Institute ; nous faisions du patin à roulettes sur la piste de South Main,

au son d'une musique d'orgue, sous une tente gonflée par l'air frais soufflé par d'énormes ventilateurs électriques. Une fois, nous allâmes nager à l'hôtel Shamrock, en face d'une prairie hérissée de derricks pompant des fortunes qui allaient dans les poches d'hommes qui avaient l'éducation de gosses de quatrième. D'une certaine façon, être amoureux de Valerie me faisait tomber amoureux du monde entier.

Nous dansâmes dans l'une des nombreuses boîtes acceptant les mineurs, et fîmes des montagnes russes sur Galveston Beach, malgré la pancarte « interdit » clouée au-dessus du guichet. Je me sentais comme consacré par la présence de Valerie, et ma peur des loubards et des *greasers* s'évanouit, comme si, ensemble, nous avions un passeport pour aller où nous voulions. Un tacot rempli de durs en train de boire une canette de bière ne semblait être rien de plus que ce qu'il était : une voiture remplie de gosses nés avec moins de chance que moi et qui voulaient, juste pour un soir, faire semblant d'être heureux.

Dix jours après que j'avais vu Jenks, je me trouvais dans la fosse à graisse en train de vider un carter quand j'entendis une voix que je n'avais pas envie de réentendre. Mes oreilles s'étaient bouchées et sifflaient, j'ouvris et refermai la bouche dans l'espoir que le vent s'engouffrant dans le passage couvert ait déformé la voix et les mots que j'avais entendus.

Walter, le Noir qui avait été blessé et décoré en Corée pour sa bravoure, se pencha pour me voir sous la voiture. « Il y a un type qui te demande, Aaron.

– Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Tu lui poseras la question. »

Je sortis de la fosse, m'essuyant les mains sur un chiffon de mécanicien. Un gosse de grande taille se profilait contre le soleil ; il portait un *drape*, des pompes en daim et une chemise au col remonté sur la nuque ; ses cheveux étaient gominés et coiffés en arrière. Il émergea de l'éclat du soleil et pénétra dans l'ombre, faisant rouler un cure-dents entre ses lèvres. Les

bosses et les bleus avaient presque disparu de son visage, mais l'un de ses sourcils ressemblait à une fermeture éclair cassée.

« Qu'est-ce que tu veux ? dis-je.

– Tu connaissais ma cousine Wanda ?

– La fille qui a eu la nuque brisée ? Non, pourquoi je l'aurais connue ?

– Tu fais le malin ?

– J'ai une meilleure question pour toi. Tu as dit à Walter : "Va le chercher, mon garçon" ?

– Le nègre ? »

Je jetai le chiffon. « Il est décoré de la Bronze Star et du Purple Heart. Ça te plairait de te faire encore démolir le visage ?

– Reste calme et écoute-moi.

– J'en ai fini avec cette histoire, Loren.

– Quelqu'un t'a donné la permission de m'appeler par mon prénom ?

– Excusez-moi, monsieur Nichols. Je ne savais pas que vous étiez si important.

– Tu ferais mieux de redescendre là-dedans, mec. »

Un pick-up couleur vanille à la carrosserie nue était garé à l'ombre d'un chêne vert le long du boulevard. Le conducteur portait une chemise en jean et une casquette de base-ball, et ressemblait à un ouvrier agricole. Il faisait partie de la bande de Nichols quand ils m'avaient harcelé peu de temps auparavant. Pour la première fois, je remarquai la ressemblance.

« C'est ton frère, qui est avec toi ?

– Je suis là à propos de ma cousine. Les flics vont pas perdre le sommeil à cause d'une Mexicaine morte. Mais mon frère et moi, si. Je pense que tu sais quelque chose.

– C'est à *moi* que tu poses des questions concernant ta cousine ? Je descendais juste une rue dans les Heights un samedi matin quand vous avez décidé de me gâcher la vie, les gars. Je ne sais rien sur toi ni sur ta famille, et je n'ai envie de rien savoir.

– T’as incendié ma voiture, ou pas ? Réponds.

– Je n’ai pas fait ça, et Saber non plus. »

Il retira le cure-dents de sa bouche et le glissa dans la poche de sa chemise. « Ta famille a des connexions ?

– Des connexions ?

– J’ai entendu dire que ton oncle connaît des gens.

– Il est dans le pétrole, et il manage des boxeurs. Ça ne fait pas de lui un criminel.

– Ouais, mais il connaît des gens. Peut-être que toi aussi tu connais des gens. »

Sa naïveté me sembla incroyable. Pour lui, j’appartenais à un monde où la solution de ses problèmes était facile à obtenir pour des gens qui vivaient dans un quartier riche, ce qui n’était pas mon cas.

« Je crois que tout ce que je pourrais te dire serait inutile, dis-je. Je suis désolé de t’avoir fait mal. Tu aurais pu me moucharder, mais tu ne l’as pas fait. Je pense que c’est fair-play, mec.

– Ne rêve pas.

– Grady Harrelson t’a demandé de me suivre, non ? »

Il peigna sa queue de canard. « Non, putain de merde, il m’a rien demandé.

– Alors pourquoi ton frère et toi, et un dur de vos amis, vous en êtes-vous pris à moi devant la maison de Valerie ?

– Une question de principe.

– Regarde-moi en face, et répète-moi ça.

– On se reverra, petit. »

Il se dirigea vers le pick-up. Je ne pouvais pas laisser passer ça. « Écoute, Nichols, de quelque façon que ça se termine, tu ne manques pas de couilles. Tu t’en es sorti à Gatesville. Ce n’est pas donné à tout le monde. Mais arrête de m’appeler “petit” et de te conduire comme une merde. »

Il se retourna. « Pour être en taule, pas besoin d'être intelligent. C'est pour pas aller en taule, qu'il faut être intelligent.

– Je suis d'accord. On est peut-être du même côté. Harrelson a quelque chose contre toi ?

– Un connard comme ça ?

– Alors comment tu sais que c'est un connard ?

– Il est comme vous, les gars. Il s'encanaille. Il chasse sur la réserve. Pour lui, la réserve, c'est notre quartier.

– Je ne pense pas que votre quartier soit mal famé. Et je ne suis pas Grady Harrelson. »

Il regarda ma Ford 1939. Le capot était relevé, laissant voir les deux carburateurs sur le moteur V8 Mercury. « C'est ta caisse ?

– Ouais, c'est ma caisse.

– Pas mal, dit-il. Rends-toi service, Holland. Conduis ta bagnole, vois ta nana, mets pas la tête dans le poêle. Tu supporterais pas la chaleur.

– Avec toi, je me suis pas mal débrouillé. »

Il se lécha son peigne et se coiffa à nouveau, cette fois des deux mains. « Tu as eu de la chance. La prochaine fois, apporte une lame. »

*

* *

De retour à la maison, je pris un bain et me changeai, puis je roulai jusqu'à la maison de Valerie, et lui parlai de la visite de Loren Nichols à la station-service. « J'arrive pas à comprendre ce mec-là. Il a des couilles. Pourquoi il se conduit comme une merde ? »

Nous étions assis sur la balancelle de la galerie. Elle était vêtue d'un corsage blanc et d'un short imprimé de fleurs, comme une petite fille. Son père était à l'intérieur. Elle dit : « Il est comme la plupart des jeunes du coin. Ils n'ont pas peur du monde dans lequel ils vivent. Ils ont peur du monde qui les attend.

– Comment peux-tu être aussi intelligente ? »

Elle me donna un petit coup de pied sur la cheville. « Tu veux aller manger une glace ? dis-je.

– Bien sûr. »

Je regardai derrière moi. « Tu crois que ton père aimerait venir avec nous ?

– Il va au cinéma avec une amie. » Elle se mit un Juicy Fruit dans la bouche, me regarda et mâcha son chewing-gum la bouche ouverte. Le tuyau d'arrosage battait sur le parterre de fleurs.

« On pourrait aller prendre une glace une autre fois. Quand ton père sera là et qu'il pourra venir avec nous, je veux dire.

– Il veut te parler.

– Pardon ? » J'eus l'impression d'avoir été poussé en arrière dans une cage d'ascenseur. « À quel propos ?

– Devine.

– Seigneur, Valerie.

– Allons », dit-elle.

Elle me prit la main et me fit entrer. Son père était au téléphone dans la cuisine, me regardant à travers le couloir. Sur le mur, encadrée, il y avait une photo de lui appuyé sur un genou près d'un feu de camp, en compagnie de plusieurs hommes ébouriffés, avec des favoris, habillés de vêtements sales avec des loques autour de la tête, tous armés de pompes à graisse de parachutistes de l'armée américaine, de celles qui ont une crosse pliante. Seuls trois hommes sur la photo étaient bien rasés. Mr Epstein était l'un d'eux ; le deuxième était le maréchal Tito ; le troisième ressemblait à l'acteur vedette de *Quand la ville dort*.

Mr Epstein raccrocha et me fit signe d'entrer dans la cuisine. Il avait un teint olivâtre, des cheveux filasse aux pointes bouclées, ses manches courtes moulaient ses biceps. « Assieds-toi.

– Il y a un problème ?

– On va voir. Qu'as-tu à me dire ?

– À quel sujet ?

– Toi et Valerie.

– Le fait qu'on sorte ensemble ? répondis-je, mes cordes vocales commençant à s'atrophier.

– Appelle ça comme tu veux. Tu me sembles être un bon gosse. C'est du moins ce que pense ma fille, et c'est tout ce qui compte. Voilà les règles de ma maison. Je n'impose rien à Valerie. Elle est comme sa mère. Elle n'a pas peur, et elle n'aime pas que les autres la contrôlent. Cela dit, elle est toujours ma petite fille, et ça veut dire qu'aucun gamin ou aucun homme n'abusera d'elle, ou ne lui manquera de respect. Si ça arrive, je m'en mêle. Tu me comprends bien ?

– Oui, monsieur.

– Tu as des questions ?

– Non, monsieur.

– C'est tout. » Il prit une tasse et but une gorgée.

« C'est tout ?

– Ouais. »

Comment aurait-il pu être plus clair ?

« C'est Sterling Hayden, sur la photo ? » demandai-je.

Il acquiesça et attendit que je continue. Mais je pensais que moins j'en dirais, mieux c'était.

« Qu'est-ce que tu sais de lui ? demanda-t-il.

– Il a donné des noms au Comité des activités anti-américaines.

– Que penses-tu de ça ? demanda-t-il.

– Je n'en pense rien.

– Et tes parents ? Ils en pensent quoi ?

– Mon père dit que ceux qui ont donné des noms auraient dû se soigner. Mon père déteste la guerre. Il a été dans les tranchées en 1918. Il dit que l'objectif de la Russie est de nous saigner à blanc par procuration. »

Mr Epstein secoua la tête, le regard dans le flou, comme celui des adultes quand ils n'écoutent plus. « Tu as déjà rencontré Clint Harrelson ?

– Le père de Grady Harrelson ? Je sais qui c'est.

– Il a fondé un mouvement d'extrême droite, qui aimerait que les gens comme moi soient mis dans une machine à savon. J'ai eu avec lui quelques explications personnelles. Dans son journal, son organisation m'a traité de communiste.

– Vous n'êtes pas communiste, hein, monsieur Epstein ?

– Pas pour l'instant.

– Pardon ?

– Je pense que son fils s'en est pris à Valerie pour prouver quelque chose à son père. Devant le Rice Hotel, j'ai dit à Harrelson que si lui ou son fils faisaient du mal à ma famille, je le buterais. »

Il but une gorgée de thé. La tasse, dans sa main, semblait petite.

« Vous avez dit que vous buteriez Clint Harrelson ?

– C'était une erreur. Je ne referais pas ça.

– Je ne suis pas sûr de bien vous suivre, monsieur.

– Il ne faut pas menacer un homme. S'il s'en prend à vous, il faut le mettre hors circuit. Un méchant homme n'a pas peur des menaces. Il a peur quand on ne dit rien. »

Il me fit un clin d'œil.

Ce soir-là, quand je rentrai à la maison, je restai assis longtemps dans ma chambre sans allumer la lumière. Le ventilateur de grenier ronronnait au-dessus du couloir, attirant l'air à travers les fenêtres à moustiquaire. J'accordai ma Gibson et jouai un morceau après l'autre sans penser aux accords que mes doigts formaient. Je n'arrivais pas à croire à ce qui s'était passé un peu plus tôt. Dans sa maison, à portée d'oreille de sa fille, Mr Epstein avait évoqué la possibilité de tuer un homme, le père d'un élève qui avait été dans mon lycée. Que l'objet de sa haine fût Clint Harrelson

n'avait pas d'importance. Mr Epstein avait parlé de meurtre. Et pour aggraver mon malaise, je couchais avec sa fille.

Vous devez comprendre que, dans ces années-là, nous ressentions certaines choses de façon différente. J'étais catholique, et l'idée de tuer qui que ce soit, s'il ne s'agissait pas d'autodéfense, était inadmissible. Mon autre problème, c'était Valerie. Aux yeux du monde, nous enfreignions un commandement. Mais, émotionnellement, ce n'est pas ce que je ressentais. J'aimais Valerie, et grâce à elle toute ma vie avait changé. Notre amour n'avait rien d'impur ; il était lumineux, propre, innocent, naturel, comme la flamme d'un cierge. J'étais persuadé que Dieu ne voyait pas la situation différemment. Quand j'essayais de mettre de l'ordre dans mes pensées, je sentais un bandeau serré autour de ma tête, comme si j'avais porté un chapeau.

Je n'avais jamais autant eu besoin de parler avec mon père que ce soir-là. Il lisait dans le salon, mais je n'allai pas le déranger. Je laissai Snuggs, Bugs, Skippy, mon chat tigré, et Major, mon petit chien de chasse, monter sur le lit avec moi, chacun pointant son museau dans le flot d'air frais qui traversait la moustiquaire.

Je tentai d'imaginer une conversation avec mon père concernant la menace de Mr Epstein, et le fait que je couche avec la fille de Mr Epstein. Comment mon père réagirait-il ? Il lui arrivait de se mettre en rage pour l'usage d'un mot vulgaire.

Je pouvais essayer de parler avec ma mère, sauf que ce projet suscitait en moi encore plus d'angoisse et de mauvais pressentiments. Elle n'y était pour rien. Son père l'avait confiée à des étrangers et à une famille hostile. Les mauvais souvenirs de son enfance semblaient ramper sous sa peau. Elle m'évoquait un verre en cristal chancelant au bord de l'égouttoir, prêt à se briser dans l'évier. Quand je lui mentais à propos de là où j'avais été ou de ce que j'avais fait tel jour précis, je n'avais pas l'impression de commettre un péché.

Je prolongeai donc d'un jour ma conspiration du silence, écartai ma guitare et essayai de m'ôter des oreilles les mots de Mr Epstein. J'allumai ma radio, baissai le son et, au milieu de tous mes animaux, posai la tête sur mon oreiller, dans la fraîcheur et les senteurs de la nuit, et écoutai Jo Stafford chanter comme elle l'avait fait pour des millions de GIs.

*
* *

Saber arriva chez moi le lendemain matin tôt, juste après que mes parents étaient partis travailler. Saber avait deux boulots : râtelier les quilles dans la fosse du bowling, un travail qu'effectuaient uniquement les Noirs et les gosses blancs les plus durs de la ville ; et jeter sur les galeries le *Houston Chronicle*. Pour tous les autres, distribuer les journaux, c'était juste distribuer les journaux. Saber, lui, jouait à Charlemagne montant péniblement le col de Roncevaux. Après avoir roulé et ficelé cent quinze journaux, il les entassait comme des obus sur le siège passager et sur le siège arrière de sa bagnole et se mettait en route, jetant un journal par-dessus le toit, à travers un arroseur, jusque sur une galerie, alors qu'il aurait pu facilement le laisser tomber sur un endroit sec, dans l'allée ; frappant un bouledogue en laisse qui l'attaquait pendant qu'il effectuait sa tournée ; visant le pot de fleurs de quelqu'un qui était à l'intérieur ; se garant juste le temps de traverser en courant tout un immeuble, son sac de toile sur l'épaule, remontant et descendant lourdement les escaliers, laissant tomber ses journaux devant les portes, surgissant de la porte de derrière comme un plongeur sous-marin émerge à la lumière.

Tout en me regardant remplir les gamelles de tous mes animaux, il but une tasse de café sur les marches de derrière. « Ça va bien, Valerie et toi ? demanda-t-il.

– Pourquoi ça n'irait pas ?

– Parce que quand tu t'occupes comme ça de tes chats et de Major, c'est que tu as quelque chose en tête.

– Les animaux ne peuvent pas remplir leurs gamelles eux-mêmes, alors fiche-moi la paix.

– Krauser n’arrête pas de me suivre.

– Arrête, dis-je.

– Je l’ai vu hier soir dans mon rétroviseur. Et je l’ai encore vu ce matin.

– C’est une coïncidence. Il habite à quelques rues de chez toi.

– Il habite plutôt à deux kilomètres. J’ai vu sa voiture devant l’Éléphant Rose.

– Je n’ai pas envie d’entendre ça, Saber. Et d’ailleurs, qu’est-ce que tu faisais là-bas ?

– Je surveillais un Trou-du-cul. Jimmy McDougal était dans sa voiture. Et alors Trou-du-Cul est sorti de la boîte et il est parti. Tu te souviens de Jimmy ? Il est né avec une case en moins. Pourquoi est-ce que Krauser l’emmène dans un bouge comme l’Éléphant Rose ?

– C’est pas nos oignons.

– Quand il nous suit partout, c’est nos oignons, dit Saber.

– Tu es certain de tout ça ?

– Tu crois que ça m’amuse de penser que quelqu’un suce la bite de ce pauvre gosse ?

– Tu sais vraiment comment dire les choses, Saber. »

Il regarda les animaux manger dans leurs gamelles. « Je pense à m’engager dans les Marines.

– Tu n’as que dix-sept ans.

– Je peux imiter la signature de mon vieux. Je serai à Parris Island avant qu’il ait eu le temps de dire ouf.

– Arrête de dire des conneries.

– On semble s’enfoncer chaque jour dans un trou de plus en plus profond. Et du coup on s’engueule.

– Quoi ?

– Tu m’as bien entendu.

– Ne dis pas ça. On a toujours été potes. Jamais je ne te laisserai tomber.
– Tu m’as dit de me tirer parce que tu voulais baiser avec une nana. Je ne t’en veux pas, mais ça ne me fait pas non plus très plaisir.

– Je n’ai pas réfléchi.

– Si, tu as réfléchi. Tu voulais que je débarrasse le terrain, dit-il.

– On est désolés, tous les deux, Valerie et moi.

– *Elle* est désolée ? De quoi diable a-t-elle à être désolée ?

– Elle a des sentiments. Elle a une conscience. Tu ne la connais pas.

– C’était la petite amie de Grady Harrelson. Elle savait pas que c’était un connard ? Pourquoi ils ont rompu ? Elle a juste découvert tout d’un coup qui il était ? “Hé, Grady. Une ampoule vient de s’éteindre dans ma tête. T’es un connard. Voilà ta chevalière.”

– Je ne lui ai jamais demandé.

– Je parie qu’il y a un tas de trucs que tu lui as jamais demandés.

– Répète un peu ça ?

– Est-ce qu’elle a baisé avec Harrelson avant de baiser avec toi ? Et quels étaient les autres types avant lui ?

– Je t’interdis de parler d’elle comme ça.

– Pourquoi est-ce que tu laisses ces gens nous faire du mal, Aaron ? »

Il avait les larmes aux yeux. J’essayai de le rattraper à la porte cochère, mais il démarra sa Chevy en trombe et dévala la rue, un nuage noir acide s’épanouissant de ses tuyaux d’échappement.

8

De quelque côté que je me tourne, je ne voyais que du noir. Une jeune Mexicaine était morte, et sa mort avait peut-être un rapport avec moi. Le père de ma petite amie menaçait de tuer un homme et m'en parlait avant. Saber était persuadé que Mr Krauser était mêlé à une affaire d'homosexualité ou de pédophilie, et qu'il nous suivait. Pire, Saber m'avait fait douter de la nature de la relation de Valerie avec Grady Harrelson. Elle était trop intelligente pour ne pas avoir compris quel genre de type c'était. Pourquoi l'avait-elle laissé lui prendre sa virginité ? À moins que quelqu'un d'autre ne l'ait fait ?

Je ne pouvais me débarrasser de l'image de Grady et de Valerie enlacés nus, dans les bras l'un de l'autre. J'appelai chez elle, mais personne ne répondit. Avait-elle oublié que c'était mon jour de liberté ? Nous avions envisagé d'aller pêcher à la ligne sur les jetées de Galveston. J'appelai chez elle trois fois en moins de dix minutes.

Réfléchis, me disais-je. Je n'avais rien fait de mal. Ou du moins je n'avais pas eu l'intention de faire quoi que ce soit de mal. J'avais le droit d'affronter les gens qui se débarrassaient de leurs problèmes sur notre dos, à Saber et à moi. Soudain l'homme qui avait toujours semblé pour moi un fléau se transformait en second rôle, un homme pour qui la sécurité de son boulot exigeait qu'il se conformât à des paramètres masculins et brutaux, un homme plus bête que méchant, qui ne représentait pas une menace. Je parle de Mr Krauser.

Il vivait seul dans une maison plate au toit gravillonné qui ressemblait à un bunker, fait de briques vernissées comme du plastique. Il n'y avait dans le jardin ni arbustes ni parterres de fleurs ; l'herbe de Saint-Augustin était d'un vert chimique, et d'apparence aussi raide et peu naturelle que des pointes dans un matelas de caoutchouc. Dans le jardin de derrière, il y avait une cible de tir à l'arc rembourrée de paille, une piscine faite de bâches en plastique, et une niche où se tenait un doberman, quand il ne tuait pas les chats des voisins ou les lapins sauvages du quartier. L'herbe était grêlée de creux jaunâtres en raison des tas de crottes de chien que Krauser pelletait dans une poubelle bourdonnante de mouches.

Il arriva à la porte vêtu d'un sweat-shirt Texas A&M trempé de sueur et coupé aux aisselles, et d'un bermuda de gymnastique remonté jusqu'à l'entrejambe. Il parut surpris de me voir, et même content. « Broussard ? Qu'est-ce qui t'arrive, mon grand ?

- Il faut que je vous parle, monsieur Krauser.
- À quel propos ?
- Un sujet délicat.
- Entre. Tu as des problèmes avec une fille ?
- Non, monsieur. »

Il referma la porte derrière moi et tourna le pêne dormant, puis entrouvrit les rideaux et regarda par la fenêtre. Les climatiseurs étaient réglés à fond, l'air glacé. « Où est Saber ?

- C'est en partie à cause de lui que je suis là.
- Si c'est à cause du job de conseiller au camp d'été, c'est trop tard. Viens derrière. Je soulève de la fonte. Prends-toi un soda dans la glacière. »

Je le suivis dans une pièce dépourvue de fenêtre. Le sol était en ciment. Elle contenait un banc rembourré au cuir noir taché de sueur, un râtelier à haltères le long du mur, et au moins cent kilos de disques d'acier sur la barre de musculation au-dessus du banc. Sur le mur, il y avait des certificats de club de supporters, un cadre contenant des médailles militaires, des

rubans, des chevrons et un écusson de l'armée, deux culottes de femme sur fond de feutre rose, sous verre, avec une étiquette « En libérant la France, morceau par morceau », une plaque avec des sabres de cavalerie en croix, des photos de Krauser en train de faire du bowling, au trapèze, frappant des balles devant de jeunes garçons et jouant avec le doberman, une lettre de recommandation d'un groupe de Dallas appelé Patriots Unlimited, et un drapeau confédéré. Dans un coin, il y avait un vieux bureau en bois sur lequel était posée une lampe fabriquée à partir d'un casque allemand et d'un obus. Sur le casque, on voyait un insigne SS et, à trois centimètres de l'insigne, un trou fait par un projectile expansif. Une dague à la lame chromée, dont la poignée blanche était incrustée d'éclairs dorés, était posée sur le sous-main.

Krauser entreprit de soulever une barre de quarante-cinq kilos, ses biceps se gonflant en forme de melons blancs striés de veines. « Crache le morceau.

– Saber et moi, on a des sales types sur le dos, monsieur Krauser. Et le problème, c'est qu'on ne sait pas pourquoi.

– Ça a un rapport avec ces voyous des Heights ?

– Je pense que ça a un rapport avec la pègre.

– Conneries.

– Je ne crois pas. »

Il continua de soulever la barre, huit, neuf, dix fois. Les disques vibraient, des gouttes de sueur perlaient sur sa peau, son odeur s'épanouissait.

« Je vous demande de l'aide, monsieur, dis-je.

– Tu réfléchis trop.

– Il ne s'agit pas simplement d'un problème avec quelques durs des Heights. Je pense qu'on a affaire à des gens mauvais, des gens sans pitié. Il y a en vous des choses que je ne comprends pas, monsieur Krauser. »

Il laissa retomber la barre sur un tapis de caoutchouc, la respiration profonde, les narines dilatées. « Répète-moi ça.

– Saber dit que vous le suiviez.

– Quoi ? Pendant mes heures de libre, je suivrais des mongoliens à travers la ville ?

– Pourquoi êtes-vous venu chez moi pour nous proposer un boulot, à Saber et à moi ? Vous ne nous aimez ni l'un ni l'autre.

– J'essayais de faire une bonne action, c'est tout. Et tes parents ne m'ont pas vraiment reçu chaleureusement. » Il prit dans chaque main un haltère de quinze kilos et commença à pomper, ses yeux s'enfonçant dans son visage.

« Saber vous a vu à l'Éléphant Rose avec Jimmy McDougal. »

Krauser inversa ses haltères, les soulevant droit de sa poitrine, compta jusqu'à dix dans sa barbe, une goutte de sueur au bout du nez. Puis il les laissa tomber lourdement sur le râtelier. « Je veux que tu comprennes une chose. Il y a des gosses qui fréquentent ce quartier parce que personne d'autre ne s'occupe d'eux. D'autres vont là-bas parce qu'ils aiment tabasser des tapettes. La plupart d'entre eux sont eux-mêmes des tapettes, mais ils ne le savent pas. Jimmy McDougal est un gamin qui n'a personne pour s'occuper de lui. J'ai dit au pédé qui l'avait ramassé ce que je lui ferais s'il essayait encore une fois. Je lui en ai même donné un aperçu. D'ailleurs, si Bledsoe m'a vu à l'Éléphant Rose, c'est parce que c'est là qu'il traîne lui aussi, même s'il affirme avoir une autre raison pour y être. Dis-moi si j'ai tort ou raison ?

– Vous avez tort.

– Bien essayé, mon gars. »

Il me lança un regard menaçant. Je le soutins sans ciller. Il détourna les yeux. Du dos du poignet, il épongea la sueur de ses yeux. « Je vais me doucher. J'ai une amie qui va venir. Je ne veux pas que tu sois là quand elle arrive.

– Pourquoi avez-vous mis le verrou à la porte ?

– On a des effractions. Et maintenant sors d'ici.

– Je crois que vous avez peur, monsieur Krauser.

– Peur ? » Il avait le front strié de petits nœuds. Il remonta son sweat-shirt et me montra une cicatrice. « C'est là qu'un lieutenant SS m'a tailladé. Je lui ai pris son poignard, et je lui ai coupé le nez. Et ensuite je lui ai collé une balle dans la cervelle. Sur mon bureau, c'est son casque, et son couteau sur le sous-main. Je me servais même pas de toi comme torche-cul, Broussard. »

C'était du Krauser dans le texte : une rhétorique autosatisfaite, suivie d'une attaque sur les sentiments. Cette fois, j'étais prêt. Je fis un pas vers lui, retenant mon souffle pour éviter de respirer son brouillard de testostérone, d'odeur corporelle et de mauvaise haleine. Involontairement, il recula, comme s'il n'était pas sûr de son appui.

« Vous êtes cruel, parce que chaque jour de votre vie, vous vous réveillez dans la peur, monsieur Krauser. Je le sais parce que j'étais comme vous. Plus maintenant. J'ai donc une dette envers vous. Vous êtes le modèle de ce qu'aucun n'a envie de devenir. »

Je déverrouillai la porte et sortis dans la chaleur. Je pensais qu'il allait me suivre dans le jardin et m'envoyer un coup de poing. Mais non. J'ai même attendu près de ma voiture pour voir s'il sortait. Le soleil passa derrière un nuage, et je remontai dans ma bagnole et démarrai, sans projet en tête.

En roulant vers la maison, je vis une décapotable rouge et noire Oldsmobile Rocket 88, au toit blanc immaculé. Le conducteur ralentissait, comme s'il cherchait le numéro d'une maison. La Rocket 88 était à la pointe du progrès, hypercool, trop cool, à mon avis, pour des pauvres types comme Mr Krauser et ses amis. Je ralentis jusqu'à me trouver au niveau de la conductrice. Elle s'arrêta, retira ses lunettes de soleil et secoua ses

cheveux, puis écarta une mèche de sa bouche. « Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

– Vous êtes la dame qui était chez Grady Harrelson ? dis-je. Vous êtes miss Cisco ?

– Qui vous a dit mon nom ?

– Un inspecteur de police de Houston. »

Elle haussa les sourcils. « Ça devait être un jour calme au district.

– Vous cherchez Mr Krauser ?

– Peut-être. Tu veux faire un tour ? Je te laisserai conduire. Que dirais-tu d'un milk-shake aux cerises ? Je peux en boire toute la journée.

– Pour l'instant, je suis occupé.

– À faire la plonge ?

– Je travaille dans une station-service.

– Tu as une petite amie ? Je parie que oui, un beau garçon comme toi. Sain et propre sur lui. Un peu violent, peut-être. Les filles aiment ça. Moi, ça m'a toujours plu.

– Pourquoi me parlez-vous comme ça ?

– Parce que tu me rappelles quelqu'un que je connaissais. Monte. N'aie pas peur. » Elle portait un corsage blanc qui laissait voir ses épaules, comme ceux que portait Jane Russell dans ses films. Elle avait un grain de beauté près de la bouche, ses cheveux brillaient d'un reflet pourpre.

« Si vous aimez les garçons bien, pourquoi est-ce que vous traînez avec des connards comme Grady Harrelson ?

– Tu t'exprimes rudement, mon garçon, hein ? Monte. Vis dangereusement. Je t'en défie. »

Devant elle, je me sentais bête, stupide, sans savoir pourquoi. « Je connaissais Benny Siegel.

– Tu as joué au craps avec lui au Flamingo ?

– Mon oncle s'appelle Cody Holland. À douze ans, il s'est enfui et il a été vagabond. Puis il est devenu videur au Cotton Club et garde du corps

d'Owney Madden. Puis il s'est inscrit à NYCC pour une bourse de boxe universitaire. Il est associé en affaires avec un type qui appartenait à Murder Incorporated. »

Elle rit. « T'es mignon. J'aimerais juste que tu ne sois pas comme un cheveu dans la soupe.

– Un quoi ?

– Tu te mets toi-même en danger, petit. Tu devrais rester dans ton coin de la ville.

– Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

– Je connaissais un garçon qui te ressemblait beaucoup et qui parlait exactement comme toi. Je ne me moque pas de toi. Tu pourrais être son jumeau. Dis à ta copine qu'elle a de la chance. Et à propos de ce milk-shake aux cerises, je ne plaisantais pas.

– Vous levez des lycéens ?

– Qu'est-ce qu'une fille peut faire d'autre ? Tu veux bien ne pas être aussi sérieux ? Au fait, à propos de Grady Harrelson et de ses amis, tu as raison. Ce sont des têtes de con. C'est mon avis. Pourquoi les laisser te gâcher la vie ?

– Alors qu'est-ce que vous faites avec eux ?

– C'est pire que de se faire pincer les fesses dans un bar à cocktails. Tes parents ont fait du bon travail. Tu es un bon gosse. Et si tu as envie de ce milk-shake cerise, pense à moi. »

Elle m'envoya un baiser, puis se remit en route pour se garer devant la maison de Krauser. Quand j'arrivai au stop, ma tête était une corbeille pleine de serpents.

Une demi-heure plus tard, je me garai dans l'allée ombragée de Valerie plutôt que dans la rue, où ma bagnole aurait pu être reconnue et vandalisée par les amis de Loren. J'actionnai la clochette de l'entrée. Pas de réponse. Je remontai l'allée, en dessous des hautes fenêtres, et essayai de voir à l'intérieur en sautant plus haut que les rebords. Je vis le visage de Valerie

derrière un écran-moustiquaire de la salle à manger ; elle avait une serviette entortillée autour de la tête.

« Tu es fou ? dit-elle. Pourquoi regardes-tu par les fenêtres ?

– Je t’ai appelée toute la matinée. Où étais-tu ?

– Je suis allée à l’épicerie.

– Il faut que je te parle. C’est urgent. Dis-toi que c’est d’une importance mondiale.

– Je croyais qu’on allait à Galveston, dit-elle.

– Une fois qu’on aura réglé certains trucs.

– Arrête de crier. »

Elle alla à la porte de derrière et la poussa pour l’ouvrir. En entrant dans la maison, je l’effleurai. Je sentais sur sa peau une odeur pareille à celle des fraises. Elle était vêtue d’un jean délavé et d’une chemise en jean à manches courtes, sur laquelle étaient brodés des cactus et des fleurs jaunes et rouges. Elle avait dénoué la serviette de sa tête. Ses cheveux humides pendaient en boucles sur ses joues et sa nuque.

« Allons prendre un milk-shake à la cerise, dis-je.

– Un milk-shake à la cerise ? On ne va pas à Galveston ?

– J’ai du mal à réfléchir. Je viens de parler à une femme qui appartient sans doute à la Mafia. Elle a parlé de milk-shakes à la cerise, c’est pour ça que j’ai les milk-shakes dans la tête. Elle a parlé de toi. C’est du moins ce qu’il m’a semblé. Saber aussi. Combien de temps es-tu sortie avec Grady Harrelson ?

– Qu’est-ce que ça a à voir avec maintenant ? » Comme je ne répondais pas, elle continua. « Je suis sortie avec lui pendant deux mois. Pourquoi ?

– Il t’a fallu aussi longtemps pour découvrir le genre de type que c’était ?

– *Oui*, il m’a fallu tout ce temps. Qu’est-ce qui ne va pas, chez toi ?

– Je ne crois pas qu’il aurait fallu aussi longtemps.

– Je me fiche de ce que tu crois. C’est la vérité. Quand ça le sert, Grady peut se montrer gentil et attentif. Mais j’ai vu un autre côté de lui le soir où tu t’es approché de nous au drive-in.

– Tu as vu quel côté de lui ? »

Elle avait la bouche pincée, comme si elle se demandait combien de temps elle supporterait mon attitude. « Une Mexicaine est sortie de l’une des voitures, et elle est venue dire bonjour. Elle avait une croix *pachuco* sur la palmure de sa main gauche, comme une gosse des rues. Elle avait l’air perdue, elle ne savait pas quoi dire et n’arrêtait pas de regarder autour d’elle. Je me sentais mal pour elle. Elle s’est éloignée, humiliée devant les copains bons à rien de Grady. Il m’a juré qu’il ne savait pas qui c’était. Alors je suis allée aux toilettes. Quand je suis revenue, il parlait à un de ses amis, le type qui t’a envoyé une cigarette dans le dos. Grady ne m’a pas vue. Il a dit : “Vire-moi cette salope d’ici. Dis-lui que si elle continue à m’embêter, elle se retrouvera transformée en une tache de graisse.”

– C’est la première fois que tu le voyais comme ça ?

– Je ne sais pas ce qui te prend, mais si tu essaies de me faire du mal, tu sais y faire.

– Je me demandais juste pourquoi tu étais avec un type comme Grady. Ça n’a pas de sens. Comment ça pourrait en avoir ? Tu es tout ce que...

– Une femme de la Mafia a dit quelque chose sur moi ?

– Je l’avais vue dans la maison des Harrelson. Elle m’a demandé si j’avais une petite amie.

– Pourquoi tu me racontes toutes ces conneries ? Pourquoi maintenant ? On devait aller pêcher sur la jetée.

– J’allais te dire que tu représentes tout ce qu’il y a de bien. C’est pourquoi je ne comprends pas que tu aies pu sortir avec un type comme Harrelson. Je ne suis plus le même depuis que je t’ai vue ce soir-là au drive-in.

– Ne dis pas de bêtises. Les gens ne changent pas, dit-elle. Ils se contentent de grandir tels qu'ils ont toujours été. Ils arrêtent juste de faire semblant, c'est tout. »

J'avais la tête comme dans un étau. Mes joues étaient brûlantes. J'avais du mal à parler.

« Certaines personnes sont du genre jaloux, dit-elle. Elles ne s'aiment pas, et elles n'arrivent pas à aimer quelqu'un d'autre, ni à lui faire confiance. Il n'y a aucun moyen de les raisonner. C'est pour ça que tu m'inquiètes vraiment.

– Je crois que c'est la chose la pire qu'on m'ait jamais dite.

– Maintenant, je vais monter et m'allonger un peu, dit-elle. Je ne me sens pas bien. Ou peut-être que je vais aller faire une longue marche toute seule. Tu sais comment sortir. »

Je ne sais pas combien de temps je suis resté debout au milieu du salon, tandis que la maison s'emplissait de vent et que les pas de Valerie faisaient craquer le plafond. « Descends, Valerie », criai-je.

J'entendis une porte claquer, et pensai qu'elle piquait peut-être une crise de colère, ce qui voulait dire qu'elle changerait d'humeur et qu'à un moment donné nous nous réconcilierions. Mais des portes se mirent à claquer dans toute la maison, et je me rendis compte que le vent me jouait un tour innocent, qui n'avait rien à voir avec l'illusion nocive que je venais de m'infliger. J'avais laissé le soupçon éparpiller ma confiance en la fille que j'aimais et, en conséquence, le cadeau qui m'avait été fait m'avait été repris, et serait sans doute offert à quelqu'un d'autre. Et le pire, c'est que je savais que tout était ma faute.

C'est à peu près une parfaite définition de l'enfer, si un tel lieu existe.

Ma mère travaillait dans une banque, et le soir elle rentrait plus tôt que mon père. J'étais assis à notre table de jardin en bois rouge, dans le jardin, avec les chats, Major et ma Gibson quand je la vis à travers la portemoustiquaire, un verre de thé glacé dans chaque main. Elle descendit les

marches et s'assit en face de moi, l'air pensif, plus qu'irrité ou anxieux.
« Tu es préoccupé, Aaron ?

– Pas particulièrement.

– Le souci nous dérobe le bonheur et donne du pouvoir aux forces obscures.

– Tu as appris ça dans une église en rondins, à San Angelo. Et tu ferais bien de ne plus y penser.

– J'ai appris ça en 1931, en cueillant du coton d'un bout à l'autre de l'horizon. Quand on a assez à manger pour aujourd'hui, demain sera un autre jour. »

J'observai son visage candide et apaisé. Des instants pareils étaient rares chez ma mère, mais quand ça lui arrivait, elle se transformait comme si elle avait subi un exorcisme. Aujourd'hui on appelle ça être bipolaire. À cette époque, ça n'avait pas de nom.

« J'ai été chez Mr Krauser, dis-je. Il m'a dit qu'il avait protégé Jimmy McDougal d'un homosexuel qui traîne à l'Éléphant Rose. Et il a dit que Saber aussi traîne à l'Éléphant Rose.

– Mr Krauser pense que Saber est homosexuel ?

– C'est ce que j'ai compris. »

Elle fit cliqueter ses ongles sur son verre. « À ton avis ? »

J'hésitais à me confier à elle. Sa nature versatile était semblable à celle de mon père, mais plutôt que de devenir enragée, elle trouvait des comprimés dans le placard, ou la solitude et l'obscurité dans sa chambre. La prison de ma mère était son esprit, et où qu'elle aille elle emportait avec elle son sombre pouvoir.

« Un jour, chez Saber, quand on avait quinze ans, il m'a proposé qu'on se batte tout nus. » Je regardais mes mains, mes oreilles bourdonnaient dans le silence. Je vis ma mère prendre son verre, retirer le napperon sur lequel il était posé, et en faire lentement une boule dans sa paume.

« Alors qu'est-ce que vous avez fait, tous les deux ?

- J’ai dit une blague. Alors il a dit qu’il voulait juste plaisanter.
- Et c’est de cette façon qu’il faut s’en souvenir. Il n’y a pas de quoi s’inquiéter. Dans ce qui s’est passé à l’époque, il n’y avait rien de mal, et il n’y a rien de mal aujourd’hui non plus. C’est comme ça qu’il faut y penser.
- Vraiment ? dis-je en la regardant en face.
- Mr Krauser dit qu’il protège Jimmy McDougal ? demanda-t-elle, ayant déjà laissé tomber le sujet.
- Tu sais à propos de Mr Krauser quelque chose que j’ignore ?
- On peut dire ça. Je reconnais un menteur, une brute et un petit Blanc merdique quand j’en vois un. Est-ce que Mr Krauser est dans l’annuaire ? »

Le téléphone était dans le vestibule. Je m’assis dans le salon, et l’entendis composer le numéro de Krauser. Les chats et Major nous avaient suivis à l’intérieur. Ils se perchèrent sur les meubles comme un public dans l’attente d’une représentation. Ma mère avait une voix claire, dépourvue d’émotion, et son accent évoquait moins le Texas que le pensionnat de La Nouvelle-Orléans dont elle avait brièvement été l’élève grâce à la générosité d’une famille charitable.

« Allô, monsieur Krauser ? Ici Mrs Broussard, la mère d’Aaron. D’après ce que j’ai compris, vous pensez que son ami Saber Bledsoe a des mœurs douteuses... Vous l’avez vu à l’Éléphant Rose ? Pouvez-vous, s’il vous plaît, me dire ce que vous faisiez là-bas ? Je vois. Pourquoi Jimmy McDougal était-il dans votre automobile, au night-club, si vous ne vouliez vraiment pas que Jimmy soit en compagnie d’hommes qui le fréquentent ? Je ne vais pas vous dénoncer, monsieur Krauser. En revanche, si j’apprends que vous avez menti ou dit du mal de mon fils ou de n’importe lequel de ses amis, je vous cravacherai en public, devant témoins. Ça vous donnera l’occasion d’expliquer votre conduite honteuse aux autres, en particulier au proviseur du lycée. Merci de m’avoir écoutée. »

Il y a de bonnes journées qu’on n’oublie pas. Il y a aussi des jours où les gens sont capables de vider une tasse d’essence sur un poêle chargé de bois,

plein de braises, sans prendre la peine de réfléchir au processus d'évaporation et à son effet, quand ils jetteront sans y penser une allumette à travers la grille.

Ce soir-là, j'appelai Saber et lui dis combien j'étais désolé de l'avoir blessé, ou de m'être mal conduit avec lui. Je lui dis aussi qu'il était le meilleur type que j'aie jamais connu, et que Valerie pensait de lui la même chose, ce qui était un mensonge. Je lui dis aussi qu'il était temps pour nous de visiter un de nos repaires nocturnes préférés, Cook's Hoedown, le bastringue dont Elvis disait qu'il adorait s'y produire plus que n'importe où ailleurs. Je bouclai ma Gibson dans son étui, que je posai sur le siège arrière de ma bagnole, et pris la route de la maison de Saber. Mauvais choix.

OceanofPDF.com

9

Le club se trouvait sur Capitol Street, et tous les groupes et les stars de country, y compris Hank Williams, y avaient joué dans les années trente et quarante. Biff Collie, un disc-jockey, me laissait entrer par la porte de service, et me permettait de m'asseoir au fond de la scène avec certains groupes. Encore aujourd'hui, je raconte à des gens que j'ai joué avec Floyd Tillman, l'auteur de « Slipping Around » et avec Jimmy Heap, qui enregistra la chanson la plus célèbre de l'histoire de la country, « The Wild Side of Life ». Je ne leur précise pas que je restais dans l'ombre, ma Gibson acoustique perdue parmi les percussions et les instruments amplifiés du groupe.

C'était un bar à bière avec une petite piste de danse et un public truculent. Mes parents n'auraient pas apprécié de me voir là, et rares étaient les gamins de mon quartier de Houston qui auraient voulu y venir à moins d'avoir un programme dépendant de la disponibilité de filles d'ouvriers sans éducation. Mais pour moi la réalité physique brute de cette culture, les nœuds papillons peints à la main, les pantalons moulants, les bottes pointues bicolores, les Stetson avachis, les chemises à pressions ornées de sequins qui brillaient comme de la neige, tout cela créait une œuvre d'art tape-à-l'œil plus grande qu'elle-même, une œuvre d'art qui disait au public que la gloire et le glamour de la vie de star n'étaient qu'à une poignée de main calleuse d'eux. Quand je redescendis du fond de la scène et remis ma Gibson dans son étui, même Saber parut impressionné.

« Seigneur, j'arrive pas à croire que c'était toi là-haut avec ces gens, dit-il.

– C'est pas un exploit.

– Tu parles ! C'est Leon Payne. »

Payne avait écrit « The Lost Highway » pour Hank Williams. Comme je ne voulais pas laisser paraître ma fierté, je ne répondis pas.

« Allons prendre une bière, dit Saber. Mon meilleur ami joue de la guitare acoustique pour Leon Payne. Qu'est-ce que vous dites de ça, les fans de musique ? Hé, ces filles, là-bas, nous regardent. »

Ce n'était pas le cas, mais je ne voulais pas faire perdre ses illusions au pauvre Saber. Cook's Hoedown ne servait pas les mineurs, comme le faisaient la plupart des night-clubs et bars à bières. Nous allâmes donc au Copacabana, sur Main Street. Il y avait à l'entrée de faux palmiers, dont les troncs de toile étaient enrubannés de bandes de lumière blanche, et sur les fenêtres des ombres de bambous. C'était une boîte sombre, climatisée, avec juste un juke-box les jours de semaine. On pouvait commander de la bière ou du Champale à la serveuse, au bar ; si l'on voulait quelque chose de plus fort, il fallait apporter sa propre bouteille, et demander le matériel, c'est-à-dire des verres, un petit seau à glace, et de l'eau gazeuse, ou du Coca-Cola, ou un Collins Mix au prix fort. De plus, la bouteille devait rester derrière le bar. Le vendredi et le samedi soir, il y avait un trio de jazz, et parfois une chanteuse. Un flic en uniforme se tenait devant les toilettes des hommes, mais il ne se mêlait jamais de la vente d'alcool aux mineurs, ni ne dérangeait les clients sauf si quelqu'un entamait une bagarre, ou s'il reconnaissait un libéré sous caution.

Saber et moi nous assîmes dans le coin le plus sombre de la salle, et commandâmes à la serveuse deux bouteilles de Champale. Saber alluma une cigarette, se penchant sur l'allumette qu'il tenait dans la main en coupelle, les yeux brillants d'une information secrète. « Tu as vu qui il y avait, sur le parking du Cook's ?

– Qui que ce soit, pourquoi as-tu attendu maintenant pour me le dire ?
– Je ne voulais pas alimenter ta fournaise.
– Alors je ne veux pas le savoir.
– C’était Harrelson. Avec trois autres types. Ils étaient dans sa décapotable rose.

– Qu’est-ce que Harrelson peut faire au Cook’s ?
– Des filles de l’Assistance sociale traînent toujours à l’entrée de service. Il s’arrange pour se faire sucer, et ensuite il les largue au bord d’une petite route.

– Arrête avec ces histoires salaces, Saber. Ce type est déjà assez mauvais comme ça.

– Bref, je lui ai fait un double doigt, un double mange-ta-merde, plus le enfonce-toi-ça-dans-le-cul italien. Je sais pas s’il m’a vu ou non. On se caille, ici, mec. Regarde un peu ces types dans le coin. »

Parler avec Saber, c’était comme discuter avec le conducteur d’une bétonneuse en train de faire reculer son véhicule dans une horlogerie.
« Quels types ?

- En costard. Dis-moi que ce ne sont pas des gangsters.
- Parle moins fort, dis-je.
- Le vol de Palerme a dû se poser. »

Je me tournai lentement, comme pour chercher des yeux les toilettes des hommes. La serveuse avait sorti une table roulante, et elle y installait de l’argenterie et une bougie électrique alimentée par une batterie. Trois hommes étaient assis autour d’une bouteille de champagne plongée dans un seau à glace. Elle servit aux deux plus âgés des steaks accompagnés de pommes de terre emballées dans du papier d’aluminium, alors que le club n’avait pas de cuisine et, à ma connaissance, ne servait pas à manger. L’homme le plus jeune ne se fit pas servir de repas ; il sirotait un verre de champagne, un bras pendant sur le dos de sa chaise. Aucun ne disait un

mot. Quand la serveuse s'éloigna, le plus vieux des trois hommes glissa une serviette dans son col et se pencha sur son assiette.

C'était Frankie Carbo, l'associé de mon oncle, l'homme qui truquait les combats de boxe comme Arnold Rothstein avait truqué les World Series de 1919. Je leur avais serré la main, à Benny Siegel et à lui, et il me faudrait des années avant d'acquérir les mots capables de décrire les particularités de leur regard à tous les deux. Ils vous voyaient sans vous voir ; ou bien ils vous voyaient et vous effaçaient, comme indignes d'être vus ; ou bien ils vous voyaient et vous classaient dans la catégorie de ceux qui pouvaient leur servir.

Carbo, à un moment donné, avait sans doute été beau, mais son visage était devenu charnu, il avait des bajoues, ses cheveux noirs se mêlaient de gris. Je vis ses yeux se poser sur moi. Je regardai ailleurs.

« Je te l'avais dit, dit Saber.

– C'est Frankie Carbo, murmurai-je. Ne dis pas un mot.

– Le gangster que tu as rencontré au Shamrock ? Je le savais. Tu vois ce jeune type ?

– Non.

– C'est Vick Atlas. Le type qui ressemble à Mickey sans oreilles, c'est son vieux. On dit qu'il est dingue. Et à son fils aussi, il manque une case. Ils sont branchés avec les bordels de Galveston.

– Garde les yeux sur moi, Saber. Ne regarde plus cette table. Tu m'entends ? Et baisse la voix.

– Ne panique pas, répondit-il en pianotant sur la table. Tu devrais suivre un traitement. Je ne serai pas toujours là pour te tirer d'affaire.

– Retournons au Cook's, dis-je. Harrelson et ses copains seront sans doute partis. »

Le regard de Saber obliqua, et ne bougea plus. « Qu'y a-t-il ? dis-je.

– Problèmes à quatorze heures.

– Qui ? » demandai-je, incapable de regarder, l'estomac en feu.

Il eut un sourire douloureux. « Harrelson est parti du Cook's, c'est vrai. Mon sémaphore enfonce-toi-ça-dans-le-cul attire en général leur attention, quand tous les autres moyens échouent. »

Grady et ses amis s'installèrent à une table à côté du juke-box, près de celle de Carbo, et Grady s'approcha pour serrer la main de Vick Atlas. Puis il retourna à sa table. Au début, je pensai qu'il allait m'ignorer. Mais j'aurais dû me douter du contraire. Il me montra du doigt, puis dit quelque chose à ses copains.

« Ne réagis pas, dit Saber. Regarde-moi, et laisse-toi porter. Considère ça comme une chance. Il est temps que Harrelson soit démasqué en public.

– Démasqué pour quoi ?

– Je ne sais pas trop. Un type comme ça a toutes sortes de secrets. Tout ce qu'il y a à faire, c'est toucher le bon nerf. Relax. Je contrôle. »

La serveuse apporta une tournée de bières à la table de Harrelson. Il but à la bouteille, les épaules voûtées tandis qu'il racontait une histoire à ses amis. À chaque fois qu'ils riaient, il jetait un œil sur moi, en souriant. J'avais un bruit dans la tête, comme si quelqu'un tendait la corde des aigus d'une guitare. Harrelson se leva et se dirigea vers moi. Il portait un *drape* noir avec une mince ceinture de daim pourpre, des mocassins à glands et une chemise hawaïenne ornée d'oiseaux bleus, déboutonnée au col, laissant voir une chaîne d'or et une croix autour de son cou. Il tripotait un bouton sur sa poitrine.

« Qu'est-ce que tu veux, Grady ? dis-je.

– Elle t'a viré ?

– Qui m'a viré ?

– Valerie.

– Où est-ce que tu as entendu ça ? dis-je tandis que mon cœur se changeait en gélatine.

– Elle m'a appelé. Elle ne m'a pas dit ça dans ces termes, mais c'était l'idée.

– Tu as parlé à Valerie ?

– Qu'est-ce que je viens de dire ?

– Je ne te crois pas.

– Alors comment je saurais qu'elle t'a montré la porte ? Tu veux savoir le reste ?

– Ça ne m'intéresse pas.

– Je l'aurais parié. J'ai foncé chez elle pour la calmer. » Il but une gorgée de sa bière. « Ça faisait longtemps qu'elle avait pas été baisée. »

Je vis l'expression de Saber, et sentis sa main m'agripper le bras et le maintenir solidement contre la table. « T'es un putain de menteur, Harrelson. Retourne avec tes copains métèques.

– Qu'est-ce que tu viens de dire ?

– Regarde tes fringues, dit Saber. T'as pas fait l'affaire chez les Marines, alors tu portes un *drape* et des pompes mexicaines, et tu prétends que t'es un loubard. Quand as-tu commencé à traîner avec Mickey Jr ? Rien que d'être vu avec ce type, c'est la poisse. Au fait, j'ai quelques photos de toi en train d'enfiler cette nana, je sais plus son nom. C'est un truc de malade, mec.

– Tu l'auras cherché », dit Grady. Il fit signe à ses copains de s'approcher. « Il faut que vous entendiez ça, tous. Dites à Vick de venir, aussi. Ce type-là a envie de répéter un truc qu'il vient de dire à propos des Italiens. »

Saber savait s'y prendre.

« Ton problème, c'est avec moi, Grady, dis-je.

– Non, ce n'est pas avec toi. T'es hors champ, t'es tombé de ta selle, Broussard. Compris ? Ton histoire avec Valerie, c'est fini.

– Je ne crois pas que tu sois allé chez elle. Je ne crois pas qu'elle t'ait laissé entrer.

– Tu veux des détails ? Quand elle jouit, elle vous met sa langue dans la bouche. Elle aime être dessus. Elle peut jouir trois fois par séance. Ça te dit

quelque chose ? Ou t'as pas été aussi loin ? »

Je me levai, renversant ma chaise et, du plat de la main, le frappai au visage, fort, lui faisant claquer le menton sur l'épaule. Il fit un pas en arrière, la bouche comme barbouillée de ketchup. Je n'avais encore jamais vu personne me regarder comme lui le fit en cet instant, comme si j'avais réveillé en lui un côté sombre que personne ne connaissait.

Vick Atlas s'interposa. Il était petit et trapu, et semblait pétri de contradictions. Il avait une lèvre endommagée, et une moustache pareille à une croûte d'acier taillée au rasoir, comme s'il cultivait une barbe de trois jours. Il portait des chaussures aux talons renforcés, un costume repassé sans cravate et une chemise blanche froissée avec une ceinture et des bretelles. Il avait sans doute à peine plus de vingt ans, mais il pouvait en paraître quarante. « C'est mon copain, que t'as frappé, me dit-il.

– Il l'a cherché.

– C'est pas la bonne chose à dire, petit.

– Qui êtes-vous, pour appeler quelqu'un "petit" ? dis-je.

– Tu sais avec qui tu fais le malin ? T'arrives du pôle Sud ? T'as un pingouin dans le cul ? » Une goutte de sa salive atterrit sur mon menton.

« Je m'occuperai de ça plus tard, Vick, dit Grady.

– T'as fait une vanne sur les Italiens ?

– Son copain t'a appelé Mickey Jr, dit Grady. Crois-moi, Vick, ce type va marcher sur ses moignons.

– Je crois que vous êtes venus ici pour faire vos preuves, les gars », dit Vick.

Je voulais croire qu'il était une caricature, que ses cheveux noirs pareils à du satin étaient une perruque, que l'éclat de férocité stupide dans son regard était un reflet de lumière, et n'indiquait pas sa rage sans fond, due aux mauvais traitements de son père ou à l'échec d'un chirurgien esthétique. Quelques instants plus tôt, nous nous inquiétions d'avoir affaire à une bande de gosses riches et gâtés ; maintenant, nous étions à quelques

pas d'hommes qui truquaient les matches de boxe, faisaient du trafic de drogue, baignaient dans la prostitution et les meurtres sur commande avec l'argent pour seule motivation.

« Grady a dit du mal de ma petite amie, dis-je. Qu'auriez-vous fait à ma place ?

– Je ne me mettrais jamais dans ta situation. Toi et ton ami, vous avez dit des conneries sur les Italiens. Beaucoup de mes amis sont italiens. C'est donc une affaire de principe. La question, c'est donc ce qu'on doit faire. Hé, tu m'écoutes ?

– Ouais, et on se casse », dis-je.

Vick Atlas regarda Saber. « C'est toi qui m'as appelé Mickey Jr ? »

Saber plissa les yeux. « Ouais, je suppose.

– Un type qui a des yeux comme des fentes devrait pas insulter les autres.

– Je m'excuse.

– Tu regardes ma lèvre ? Tu me prends pour un monstre ? La seule vue de moi te choque ?

– Non, dit Saber.

– T'es en train de dire que t'as pitié ? C'est pour ça que t'as changé d'attitude ? Tu penses que ça va te sauver ? Détourne pas les yeux. Je vais t'arracher le nez.

– Je t'ai dit que j'étais désolé. Si tu veux pas de mes excuses, suce-moi », dit Saber.

Je vis Frankie Carbo se tourner sur sa chaise et claquer des doigts en direction du policier en uniforme devant les toilettes pour hommes. Il était massif, une des poches de sa chemise bourrée de cigares, son insigne épinglé sur l'autre. Il vint vers nous avec un sourire avunculaire.

« Comment ça va, Mike ? demanda Vick Atlas en lui serrant la main. Ici, tout va bien.

– Une petite discussion, hein ? dit le policier.

– Tu sais comment c’est, dit Atlas qui sortit de sa poche une pince à billets. Je vais payer une tournée à ces gars-là, pour qu’on puisse se tirer d’ici. Enfin, s’ils me laissent partir. Un peu de Champale, les gars ?

– Va te faire mettre, dit Saber.

– Vous voyez ce que je veux dire ? » dit Atlas.

Saber commença à se lever.

« Waou, dit le policier. Il faut que vous me teniez compagnie, tous les deux. Mon travail est bien solitaire.

– On veut juste rentrer chez nous, monsieur l’agent, dis-je.

– Vous allez le faire. Tout vient à point à qui sait attendre. Faites-moi confiance », dit le policier.

Il me fit un clin d’œil, tapota l’épaule de Vick, et s’éloigna. Puis Vick et Grady et ses copains sortirent ensemble. Atlas Sr et Frankie Carbo n’avaient jamais regardé dans notre direction. Je glissai une pièce dans le juke-box et revins à la table. Depuis son poste, près des toilettes des hommes, le policier me sourit.

« J’ai mal au ventre, dit Saber.

– Je pense que maintenant, on peut y aller.

– Maintenant, on peut y aller ? Écoute ce que tu dis. J’ai la même impression que si quelqu’un m’avait maintenu au sol et m’avait craché dans l’oreille.

– Ça pourrait être pire.

– Comment ? dit Saber en faisant signe au policier. Hé, monsieur l’agent, la voie est libre ? »

Le policier fit un geste en direction de la porte, comme pour nous dire que le monde nous appartenait.

« Merci ! Continuez à faire du bon travail ! dit Saber. Le Texas a les yeux sur vous ! » Il lança son poing dans l’air. Le policier nous regarda d’un air endormi.

Grady avait été plus malin que nous. Il avait réussi à faire de nous les ennemis personnels de Vick Atlas, tout en se faisant passer pour son ami et son protecteur. Saber avait foncé dans le panneau, mais, comme toujours, je ne pouvais lui en vouloir.

Nous sortîmes dans l'humidité de la nuit, l'odeur du goudron et la chaleur emprisonnée dans le bitume. Je ne sais pourquoi la boîte semblait minable, les stores aux bambous de travers, l'éclairage au néon insuffisant. J'apercevais ma voiture là où je l'avais garée, sous un lampadaire, vitres ouvertes, portières non verrouillées. À cette époque, nous croyions au mythe du monde sécurisé qui était le nôtre, et nous n'avions pas peur des braqueurs de voitures. Heureusement, j'avais mis ma Gibson dans le coffre.

*
* *

L'intérieur était strié d'urine. Il y en avait une mare sur le siège conducteur, des gouttes tombaient du tableau de bord et du volant. Nous n'avions aucun moyen de l'essuyer, ou de l'expédier sur le parking. Nous nous assîmes dans un univers de pissat de bière, roulâmes jusqu'à une station-service et passâmes l'intérieur au jet. Puis, derrière la station, nous quittâmes chemises et pantalons, nous lavâmes dans les toilettes et revînmes à la voiture vêtus de nos seuls caleçons, tandis que les curieux restaient bouche bée, et que les voitures qui passaient sur la route klaxonnaient. Je vis Saber prendre la moitié d'une brique derrière la station, et la laisser tomber sur le plancher de la voiture.

« Qu'est-ce que tu veux faire de ça ? demandai-je.

– J'en ai marre qu'on se foute de ma gueule, dit-il.

– Débarrasse-toi de ça.

– Le meilleur moyen de se défendre, c'est attaquer.

– C'est le genre de trucs que dirait un sportif décérébré.

– Il y a beaucoup de sagesse dans un vestiaire.

– Saber !

– Mets les phares, et sors-nous d’ici, tu veux bien ? J’ai envie de vomir. On est couverts de leur pisse. »

Je démarrai, quittai la station et débouchai dans la rue, manquant de heurter une voiture qui venait d’en face. Saber se pencha en avant, ses côtes visibles sous sa peau. Il alluma la radio, puis la coupa.

« Ne te laisse pas atteindre par ces types, dis-je. Là-bas, tu t’es conduit comme un chef. Tu as essayé de prendre à ma place.

– Ces types ont besoin d’une leçon, dit-il.

– Quel genre de leçon ?

– Une leçon à laquelle ils ne s’attendent pas. Il faut qu’on les marque à notre façon. Si on ne fait pas ça, on va devenir les carpettes de n’importe qui. »

Je n’essayai pas de discuter avec lui. Même si je le respectais, je n’avais jamais apprécié le pacifisme de mon père. Il l’avait gagné dans les tranchées. Quand j’essayais de pardonner à ceux qui s’étaient mal conduits envers moi, je me sentais faible, insignifiant, méritant le mal qu’on m’avait fait. Maintenant, les sièges de ma voiture, les poignées de porte, le volant, et même les boutons de la radio me collaient à la peau comme du ruban adhésif, grâce à Grady Harrelson et à ses copains.

Nous descendîmes South Main.

« Va à Herman Park, dit Saber.

– Pourquoi ?

– C’est là-bas que Harrelson fait la course en voiture. Il va sans doute donner des frissons à Atlas.

– Et une fois là-bas, qu’est-ce qu’on va faire ?

– Je vais réfléchir à un truc.

– Non.

– Il y a un robinet et un tuyau près du zoo. Je peux pas rentrer chez moi en puant comme ça. »

Herman Park était une vaste forêt urbaine pleine de chênes verts et de pins, juste au sud de South Main Boulevard, près du Rice Institute ; elle contenait un zoo et un terrain de jeux, des tables de pique-nique et des fosses à barbecue. Parfois, la nuit, elle abritait une autre culture, une culture dans laquelle les gamins ne se battaient pas pour le plaisir de se battre, mais pour se faire subir mutuellement des violences criminelles. On y voyait aussi des chemins goudronnés qui sinuaient à travers des hectares d'arbres festonnés de mousse espagnole, dont les feuilles tremblaient dans les phares, dont les ombres étaient aussi hirsutes que les contours de monstres mythiques.

J'entendis deux voitures s'approcher rapidement au-delà d'un virage. L'une d'elles semblait plus petite que l'autre, son moteur gémissant, le chauffeur tirant le maximum de ses basses vitesses, n'arrêtant pas d'en changer, crissant dans les virages, tandis qu'une voiture plus puissante le talonnait, son châssis ballottant sur ses suspensions, un enjoliveur dévissé, son bord cliquetant sur le bitume.

« C'est lui, dit Saber.

– Comment tu le sais ?

– J'ai un sixième sens. C'est nous contre eux.

– On ne parle pas du même film, Sabe. On a affaire à Grady Harrelson et à ses potes.

– Tu as vu son regard quand tu l'as frappé ? J'aimerais me le faire. J'aimerais leur mettre une balle, à tous. Arrête-toi. Ces enculés arrivent. »

Il avait raison. Une Austin-Healey rouge apparut dans le virage, dérapant ; il y avait trois types sur le siège avant. Ils tenaient des canettes de bière, et ils riaient. Juste derrière eux arriva la décapotable rose de Grady, avec un type debout qui s'accrochait au pare-brise. Je crus qu'il hurlait en brandissant le poing. Ce n'était pas ça. Il tenait un pétard qu'un type derrière lui allumait. Il le lança juste avant qu'il ne lui explose au visage.

Je me garai sur l'herbe et coupai les phares. Les deux voitures passèrent près de nous.

« On va trouver ce tuyau et se tirer d'ici, dis-je.

– Tu sais l'avantage qu'ils ont sur nous ?

– Ils n'ont pas d'avantage.

– Ils n'ont jamais à payer, dit-il. Nous, si. C'est pour ça qu'on recule toujours. Ils verrouillent le jeu dès le départ, et ils le savent. »

Je regardai Saber. Il avait le don de voir la corruption dans le cœur des gens alors que les autres ne voyaient que leur robe de moine.

« C'est une nouveauté ? dit-il. Pourquoi un rat comme Vick Atlas entamerait-il une querelle devant un flic ?

– Je vois ce que tu veux dire.

– Non, tu ne vois rien, Aaron. Mon père l'a dit. Toi et ton vieux, vous planez.

– Arrête un peu. »

Il trouva une plaquette de chewing-gum dans la boîte à gants. Il la déballa et se la fourra dans la bouche. Il poussa un soupir. « Tu devrais jouer dans un de ces groupes qui passent au Cork's. J'étais fier de te voir là-haut, sur la scène.

– Souris en traversant la fumée des canons, dis-je. Ça rend dingues les sales types. C'est un grand homme qui a dit ça.

– Qui ?

– Moi. »

Mais il était comme un oiseau qui ne sait plus chanter. Il regarda par la fenêtre, les yeux morts. J'entendais de nouveau au loin les voitures descendre la route, à plein pot, leurs phares fouettant le virage, balayant les arbres. Je mis la main sur les clefs, prêt à démarrer.

« Laisse-les passer », dit Saber.

J'allumai la radio. Hank Williams chantait « Cold, Cold Heart ». Je pensai à Valerie, et ça me donna envie de pleurer. L'Austin-Healey et la

décapotable de Grady dévalaient la route dans notre direction, des feuilles volant dans leur sillage. J'entendis exploser un autre pétard. Lorsqu'ils passèrent dans un grondement, je démarrai. Je vis Saber tendre le bras par la vitre et jeter quelque chose par-dessus le toit. Je crus entendre un bruit de verre brisé.

« Qu'est-ce que tu viens de faire ? dis-je.

– Tu m'avais dit de me débarrasser de la brique. »

Je regardai dans le rétroviseur. La décapotable tanguait sur toute la largeur de la route ; puis elle ralentit, comme si le moteur était à plat, et atterrit sur l'herbe. Les portières s'ouvrirent à la volée, des passagers tombèrent en tas en sortant, leurs silhouettes se découpant sur la lumière des phares, comme des personnages-baguettes dans un film d'animation.

« Barre-toi », dit Saber.

Mes mains tremblaient. Je n'arrivais pas à réfléchir.

« Tire-toi de là. Cassons-nous », dit Saber.

Je démarrai et roulai sur le bitume, accélérant lentement pour que mes silencieux ne fassent pas de bruit. Je pris le virage en seconde, mes phares coupés. La route était sinueuse, grise, bosselée, comme mouchetée d'écailles de serpent dans le clair de lune. Nous roulâmes en silence jusqu'à South Main. Aucun de nous ne voulait regarder l'autre, de peur de reconnaître ce que nous venions de faire.

10

Deux jours passèrent. J'appelai Valerie quatre fois. Je serais bien allé chez elle, mais je ne voulais pas de nouveaux ennuis dans le Northside, du moins tant que je ne saurais pas ce qui s'était passé au cours de l'incident à Herman Park. (C'est ainsi que j'en étais arrivé à considérer une brique s'envolant à l'intérieur d'un véhicule en marche : « L'Incident ».) À neuf heures quatorze le mercredi matin, je jetai un coup d'œil par la fenêtre du salon et vis l'inspecteur Merton Jenks s'arrêter dans notre allée et sortir de sa voiture. Le fait qu'il se soit garé dans l'allée indiquait qu'il savait que mes parents étaient au travail et que j'étais seul. Je sortis sur le porche à sa rencontre. Il tenait dans une main deux petits gobelets de glace et deux minuscules cuillers de bois. « J'ai acheté ça chez le glacier près de la caserne de pompiers sur Westheimer. Tu habites dans un joli quartier.

– Je vais partir au travail, mentis-je.

– Il faut que tu me parles. Et n'essaie pas de me raconter de bobards. Si tu ne peux pas dire la vérité, ne dis rien. Mais avant tout, il faut que tu m'écoutes. Pose ton cul.

– Ne me parlez pas comme ça.

– Je te parlerai comme je veux, nom de Dieu », dit-il.

Il portait son feutre, mais n'avait pas de veste. Il avait les manches retroussées, et je vis ses tatouages, un parachute rouge et un « 101 Airborn » enroulé sur son avant-bras. Il me mit dans la main une cuiller et un gobelet de glace.

« Quelqu'un a jeté une brique sur la voiture de Grady Harrelson, à Herman Park. Tu étais au courant ?

– Non, monsieur, je n'ai pas entendu parler de ça. Grady va bien ?

– La dernière fois que je l'ai vu, il allait bien. Il t'arrive d'aller de nuit dans le parc ?

– Pas souvent.

– Deux types disent que ta voiture était garée près du zoo, il y a quelques nuits de ça. Peut-être que ta petite amie et toi étiez en train de vous bécoter. Tu n'as pas vu des vandales passer en voiture ?

– Non, monsieur. Ni vandales, ni bécoteurs. Je ne traîne pas la nuit à Herman Park.

– Et Bledsoe ? Peut-être qu'il a emprunté ta bagnole pour aller draguer ?

– Non, monsieur, il n'a pas fait ça.

– Content de l'apprendre. Mange ta glace.

– La voiture de Grady a eu des dégâts ?

– La brique a traversé le pare-brise, et a touché dans l'œil un certain Vick Atlas. Il risque de le perdre.

– De perdre son œil ?

– C'est ce que je viens de dire. On se demande pourquoi quelqu'un a bien pu vouloir faire une chose pareille. Tu as quelque chose à me dire ?

– Non, monsieur, dis-je, liquéfié.

– C'est bien ce que je pensais. Si tu avais fait ça, tu me le dirais. Si Bledsoe a fait ça, tu ne me le diras pas. Tu me la joueras SSS.

– Pardon ?

– Sourd, Sinoque et Sais pas. »

Je ne répondis pas.

« Deux types disent qu'ils ont vu ta voiture. Des amis de Harrelson, pas d'Atlas. Atlas dit qu'il n'a rien vu, sauf la brique. Il affirme aussi qu'il n'a jamais entendu parler de toi, ni de Bledsoe. Que dis-tu de ça, Aaron ?

– Je n’en sais rien.

– Moi, je pense que si. »

La glace fondait dans mon gobelet. Je n’en avais rien mangé. J’avais envie de vomir, comme si un nuage toxique avait envahi mes poumons et souillé mon sang.

Jenks posa son gobelet de glace sur la marche de brique. Snuggs et Bugs sortirent des hortensias et le regardèrent. Jenks prit Bugs et le caressa. « Je vais te dire quelques trucs que normalement je ne dis pas à un suspect au cours d’une enquête. Tu crois que tes problèmes concernent le fils Harrelson. Ce n’est pas le cas. Ils concernent son père. Il est la personne qui, au Texas, ressemble le plus à un nazi. Tu te demandes pourquoi Loren Nichols s’en est pris à toi ? Le frère de Nichols travaille dans l’une des usines de Harrelson. Tu te demandes pourquoi Grady traîne avec un minable comme Atlas ? La Mafia effectue le sale boulot de Clint Harrelson. Harrelson construit des camps de jeunesse dans tout le pays. Si on lui laisse les mains libres, tes enfants porteront des chemises brunes.

– Vous allez m’arrêter, inspecteur ? »

Il posa Bugs dans l’allée. Il me fixa longuement. J’eus du mal à soutenir son regard. Puis ses yeux descendirent sur mon ventre. « J’aime bien ta ceinture. Tu fais du rodéo ?

– Juste en amateur.

– Les Atlas te feront du mal. Peut-être qu’ils ne te tueront pas. Mais ils te feront une chose que tu devras supporter longtemps. Ils sont tous les deux pervers, le père comme le fils. Si on me demandait mon avis, je les buterais tous les deux. Mais on ne demande pas leur avis à des gens comme moi. »

Le ciel semblait d’un bleu plus sombre qu’il n’aurait dû l’être, trop pur et immaculé pour être réel, évoquant moins de l’air qu’un flacon d’encre ; les arbres étaient d’un vert profond ; la moindre couleur de l’arc-en-ciel se répandait des parterres de fleurs le long de la rue ; le soleil dansait

follement sur les toits voisins, et tout cela était trompeur, il ne fallait pas s'y fier. « Mon grand-père était un Texas Ranger. Il a mis John Wesley Hardin en prison.

– Ce n'est pas parler de tes ancêtres qui t'aidera. Discute de tout ça avec tes parents. N'essaie pas de t'en sortir tout seul. Ils te dévoreront, mon garçon.

– Mes parents n'ont pas besoin de ce genre de souci.

– Alors confie-toi à moi. Apprends qui sont tes amis.

– Saber Bledsoe est mon ami. »

Je vis le maxillaire de Jenks se crispier. Il remit son couvercle au gobelet de glace qu'il me fourra dans la main, ainsi que la petite cuiller. « Balance ça à la poubelle pour moi.

– Je sais que vous essayez de m'aider, inspecteur Jenks. C'est juste que je ne vois pas le bon moyen de me tirer de ça. »

Il s'essuya la main avec un mouchoir. Les pointes de ses bottes de cowboy avaient été si bien astiquées qu'on pouvait s'y refléter. Il fit craquer ses articulations. « Tu sais pourquoi les jeunes gens partent à la guerre ?

– Parce qu'ils veulent défendre leur pays ?

– Non. Les guerres existent pour résoudre les problèmes d'un jeune homme. Tu comprends ce que je suis en train de te dire ?

– Je n'en suis pas sûr.

– C'est bien ce que je pensais. »

Puis il fit une chose à laquelle je ne m'attendais pas. Il me tapota l'épaule. Une minute plus tard, sa voiture s'éloignait. Je regardai le ciel. Il n'était pas bleu du tout. Il était zébré de nuages pareils à des loques sales, le vent était plein de poussière et d'engrais animaux desséchés montant du pâturage au bout de notre rue. Des gouttes d'eau s'évaporaient sur le trottoir, l'air était rempli d'une odeur de frai, de boue stagnante, de charogne et de seaux hygiéniques vidés dans des toilettes, comme si le

cercle mystique de la création avait été mis aux enchères et remplacé par un univers en guerre avec lui-même. J'eus l'impression que je perdais la tête.

Il fallait que je parle à Valerie. Quand j'entrai dans les Heights, un orage avait éclaté au-dessus de la ville. La pluie était aveuglante, les palmiers du boulevard battaient dans le vent, des éclairs crépitaient dans le parc. Sur le boulevard principal, les canalisations étaient obstruées par des ordures, et l'eau de pluie, par-dessus les trottoirs, atteignait déjà les jardins. Les coups de tonnerre étaient assourdissants. Dans le parc, une silhouette solitaire pataugeait dans les flaques, penchée dans le vent, une pile de livres serrée contre sa poitrine.

Même de loin, je la reconnus, comme je l'aurais reconnue parmi une foule vaste comme la Chine. Personne d'autre n'avait des cheveux auburn avec des mèches d'or ; personne d'autre ne portait des tennis roses sans chaussettes, un short blanc imprimé de fleurs, une casquette de base-ball et une chemise pareille à de l'étamine ornée de dentelles ; personne d'autre n'aurait essayé de traverser un terrain de softball en plein milieu d'un orage électrique, tout en serrant des livres de bibliothèque sur sa poitrine pour les garder au sec, plutôt que de s'en protéger la tête.

Je rétrogradai, m'engageai sur le bas-côté et traversai le trottoir pour pénétrer dans le parc, mes pneus incapables de trouver prise faisant tournoyer dans l'air de l'eau, de la boue et des mottes de terre. Je laissai le moteur tourner et la portière ouverte, et sprintai à travers la pluie, glissant, manquant de tomber. Je voyais Valerie loucher vers moi à travers la pluie, sous un ciel noir et sans pitié.

Je lui pris les livres des mains, l'agrippai par le bras et me mis à courir vers la voiture. Elle trébucha et tomba ; je la relevai et la pris par la taille, mes bras serrés autour de ses côtes. Quand nous arrivâmes à la voiture, je la poussai à l'intérieur, sautai derrière elle et claquai la portière ; nous étions tous les deux à bout de souffle, dégoulinant sur le sol.

« D'où viens-tu ? demanda-t-elle.

- De chez moi.
- Comment savais-tu où j’étais ?
- Qui d’autre se trouverait au milieu de nulle part en plein orage électrique ? »

Elle écarta de ses yeux ses mèches mouillées, et me scruta. Elle se mit à sourire. Lentement au début. Puis tandis que nous sortions péniblement du parc, elle regarda par la vitre.

Elle me donna deux serviettes de bain pour que je m’essuie dans le salon pendant qu’elle se changeait à l’étage. Puis elle alla dans la cuisine et sortit du frigidaire une salade de pommes de terre et du poulet froid. J’étais incapable de manger, pas avant de m’être libéré de la pelote de nœuds que j’avais dans la tête, et de la culpabilité qui était comme des charançons dans mon cœur. « Grady Harrelson m’a dit des trucs désagréables sur toi, au Copacabana.

- Quels trucs ?
- Des trucs personnels, sur quand vous étiez ensemble.
- Sois plus précis, Aaron.
- Quand il faisait l’amour avec toi.
- Il a dit qu’il avait couché avec moi ? »

Je regardai les gouttes d’eau qui glissaient comme du mercure des feuilles de bananier, les yeux vides. « Il est entré dans les détails. Je l’ai frappé.

- Quoi qu’il t’ait dit, il l’a inventé, dit-elle.
- Tu n’as pas couché...
- Tu as entendu ce que je viens de dire ?
- Il affirme que tu lui as dit que nous avions rompu.
- Grady appelle tous les jours, quel que soit le nombre de fois où je raccroche. L’autre jour, il a demandé où tu étais. Je lui ai dit que je ne savais

pas, puisque je ne vous voyais pas, ni toi ni lui. Je suis désolée d'avoir dit ça. »

Elle attendit que je parle, mais je restai silencieux.

« Ça te dérange toujours que je n'aie pas été vierge quand on s'est rencontrés ?

– Non, je m'en fiche complètement.

– Le garçon était en dernière année et moi en avant-dernière, dit-elle. Nous devons nous marier. C'est du moins ce que nous nous disions. Son unité de réserve a été appelée juste après les diplômes. Il a été tué à Heartbreak Ridge.

– Je suis désolé, Valerie. J'ignorais tout ça.

– Maintenant ça va. Mais pendant longtemps, ça a été difficile.

– Il faut que je te dise quelque chose, dis-je. Ça ne te plaira peut-être plus de me fréquenter.

– Ça ne peut pas être aussi grave que ça, non ? »

Mais je perçus le doute dans sa voix.

« De ma voiture, Saber a jeté une brique sur la décapotable de Grady, à Herman Park. » Dans le silence, j'entendais la pluie fouetter les vitres.

« Elle a atteint un certain Vick Atlas.

– Vick Atlas de Galveston ?

– Oui. »

Je la vis blêmir.

« Il risque de perdre un œil, dis-je. Ce matin, un inspecteur est venu chez moi.

– Oh, Aaron. »

Je détournai les yeux.

« Tes parents le savent ? demanda-t-elle.

– Ni l'un ni l'autre n'ont eu une très belle vie. J'essaie de ne pas ajouter à leurs problèmes. » Je me sentais idiot, comme quelqu'un qui s'est mis

dans le pétrin et demande aux autres de le sauver de lui-même. « Je ne vois aucun moyen de m'en sortir, sauf si je dénonce Saber.

– Il doit aller chez les flics. Tout seul. Tu n'as rien fait, dit-elle.

– Ils vont l'envoyer à Gatesville.

– Il n'avait pas l'intention de blesser quelqu'un. Ils prendront ça en considération.

– Loren Nichols a été envoyé à Gatesville pour avoir tiré avec un pistolet à air comprimé sur un type qui avait molesté sa sœur.

– Ton ami ne se conduit pas comme un ami.

– Saber m'a toujours soutenu quand personne ne le faisait. Il a toujours réglé mes problèmes avec les brutes. En dehors de moi, il n'a personne. »

Il était évident qu'elle ne savait pas quoi répondre. Qu'aurait-elle pu dire ? Elle avait dix-sept ans. J'avais envie de retrouver la violence de la tempête et d'emmener Valerie avec moi, pour que nous puissions disparaître dans la pluie, ou être engloutis dans un tunnel géant qui nous emporterait vers la mer. « Peut-être que je pourrais parler à Vick Atlas, dis-je.

– Mon père connaît la famille Atlas. Ne t'approche pas d'eux.

– Comment est-ce que ton père les connaît ?

– Il appartenait à l'OSS¹, qui est devenu la CIA. La famille Atlas a aidé Lucky Luciano à sortir de prison. Elle l'a aidé aussi à installer des cercles de jeu près de chantiers de la marine, de façon à ce que les ouvriers perdent leur argent et continuent à bosser. On ne parle pas à des gens comme les Atlas.

– Je peux téléphoner ? Je suis censé être au boulot à trois heures. Les feux sont sans doute en panne.

– Reste avec moi, dit-elle. Il faut que tu arrêtes de faire des trucs tout seul sans en avoir parlé à quelqu'un avant. Tu m'as bien comprise ?

– Qu'est-ce que je dois faire, Valerie ?

– Rien. Reste avec moi. C'est tout. Reste juste avec moi. Je veux que tu sois là.

- Je ne veux pas qu’on te fasse du mal.
- Ils ne me feront pas de mal. Ils sont plus malins que ça.
- Qu’est-ce que tu veux dire ?
- Personne ne cherche des crosses à mon père.
- Ce n’est pas vraiment quelqu’un de violent, non ?

– Il n’a pas à l’être », répondit-elle. Elle alla à la fenêtre et regarda la pluie et le vent qui tourmentaient les arbres. « On vient d’univers différents. La différence entre les juifs et les gentils n’est pas religieuse. La différence réside dans notre connaissance de ce dont l’être humain est capable. Tu sais que tu es le garçon le plus délicieux que j’aie rencontré ? » Elle se retourna. Dans la buée qu’elle avait laissée sur la vitre, je voyais presque les mots qu’elle n’avait pas prononcés. « Tu comprends ce que je viens de dire ?

– Je suis persuadé que le type qui est mort à Heartbreak Ridge était le meilleur type de la terre. »

Elle se mit derrière ma chaise et serra ma tête contre elle, embrassant mes cheveux, son haleine dans mon oreille. « Je serai toujours avec toi, dit-elle. Je t’en donne ma parole. Tu es mon Pégase, mon cheval ailé qui m’emporte hors de la tempête. »

J’essayai de tourner la tête. Mais elle ne me laissait pas faire. J’aurais voulu ne jamais quitter son étreinte ; et j’aurais voulu que la tempête ne finisse jamais. Et si elle devait finir, je priais pour que le monde se trouve lessivé, propre, et qu’une lumière aussi éclatante qu’au jour de la création éclate à la lisière de l’océan.

Mais le matin venu le soleil se leva, brûlant, étouffant, et l’air était chargé de la puanteur des insectes morts dans les égouts, et d’une odeur de poissons-appâts dont les météorologues affirmaient qu’ils étaient tombés des nuages. À huit heures pile, le père de Saber fut viré de l’usine d’équarrissage où il avait travaillé pendant neuf ans.

Saber vint me l’apprendre à la station-service. La zone des pompes était jonchée de feuilles et de brindilles, un chêne vert déraciné d’un jardin de

l'autre côté du boulevard pareil à une dent dénudée. Nous étions sous l'abri près des pompes tandis que je faisais un plein. Tout en parlant, Saber n'arrêtait pas de regarder derrière lui.

« Qu'est-ce qu'il a dit, le patron de ton père ? demandai-je.

– Qu'ils devaient réduire les effectifs, et que certains des vieux devaient partir.

– Et qu'est-ce que ton père a répondu ?

– Il est le seul à avoir été viré. Que dire d'autre, que “Merci pour ta reconnaissance, fils de pute” ? »

Je regardai autour de moi pour voir si quelqu'un avait entendu. Le bus municipal s'arrêta au coin. Quand les portes en accordéon s'ouvrirent, Saber tressaillit. Plusieurs Noirs sortirent par la porte arrière, et le bus s'éloigna. Saber n'arrêtait pas de cligner des yeux, comme si la lumière était trop forte. « Hier soir, quelqu'un a noué un bout de crêpe noir sur notre bouton de porte. Il était couvert de merde de chien, pour que celui qui le détacherait soit forcé d'en avoir sur les mains.

– Les flics pourront peut-être relever des empreintes digitales, dis-je.

– Essaie un peu de nettoyer de la merde de chien pour trouver des empreintes.

– C'est peut-être des gamins.

– Arrête un peu, Aaron.

– Est-ce que Jenks est venu chez toi ?

– Non. » Il attendit, rapprochant ses yeux. « Il est allé chez toi ? »

Je finis de faire le plein de la voiture, rendis sa monnaie au conducteur et le regardai s'éloigner sur le boulevard. « Jenks est venu à la maison, hier. La brique a atteint Atlas dans l'œil. »

Saber émit un son, comme s'il avait reçu un coup dans le ventre.

« Tu n'as pas dit à ton père ce qui s'est passé ? demandai-je.

– Non. Mon vieux n'a jamais dépassé la cinquième. Il n'a plus de boulot, et c'est ma faute. J'ai envie de partir en Corée, et de me faire tuer.

– Il faut qu’on en parle à quelqu’un, dis-je.
– Tu rigoles ? N’y pense même pas.
– On ne peut pas cacher ça, Saber, dis-je. Les Atlas sont des criminels. Et s’ils essaient de faire du mal à mes parents, et que je ne les ai pas prévenus ? »

Je crus qu’il allait pleurer. Je finis de remplir un autre réservoir et changeai le bec du tuyau de la pompe. Saber fixait le boulevard d’un regard vide, comme s’il ne savait pas où il était. J’aurais tout donné pour revenir sur les mauvaises décisions que j’avais prises et effacer le chagrin que j’avais infligé à mon meilleur ami. Quelques semaines plus tôt, nous appartenions à une période d’après-guerre qui était sans précédent. Aucun autre pays n’avait notre pouvoir, notre influence. Il y avait de la musique partout. L’essence ordinaire coûtait dix-huit cents le gallon. L’entretien d’une voiture – lavage des vitres, vérification de l’huile, pression des pneus – était gratuit. D’une certaine façon, de ces modestes petits détails résultait une confiance qui paraissait chasser jusqu’à l’idée de mortalité, même si Joseph McCarthy déchirait la Constitution et qu’un grand nombre de GIs mouraient dans des endroits que personne n’aurait trouvés sur une carte, ou sur lesquels personne n’aurait pris la peine de cracher.

Je m’approchai de Saber et posai ma main sur son épaule. « Il faut me faire confiance, Sabe. Si on fait ce qu’il faut, on n’a pas à avoir peur.

– Tu vas dire à ton père ce qui s’est passé ?

– Et si je le fais ?

– Mon vieux a peur quand les saucisses augmentent de dix cents la livre. Ton vieux pense qu’il est noble de brûler sa propre maison pendant que l’orchestre joue “Dixie”. Super ! Qui va s’en sortir sans s’en mettre plein les mains ? »

11

Ma mère n'autorisait pas mon père à avoir de l'alcool dans la maison. Pour boire, il allait chez le glacier, ou au bowling, ou dans le garage, où il cachait une bouteille dans le coffre de la voiture, sous la roue de secours. Cette façon de vivre était honteuse pour lui, comme était honteuse la conduite de ma mère, mais aucun ne savait comment agir autrement.

Après dîner, je m'assis à la table de bois rouge dans le jardin et me mis à jouer de ma Gibson. Par un heureux hasard, j'avais entendu un jour Lightnin' Hopkins jouer devant un bar de Dowling Street, au cœur du quartier noir de Houston. Il chantait « Down by the Riverside ». C'était l'interprétation d'un blues la plus triste et la plus belle que j'aie jamais entendue. Je ne connaissais pas l'origine de la chanson, mais je comprenais son contenu, et quand je sentais arriver l'une de mes crises, je sortais ma Gibson et je la chantais :

*Gonna lay down my sword and shield,
Down by the riverside,
I ain't gonna study war no more,
Down by the riverside,
Ain't gonna study war no more¹.*

D'une certaine façon, je savais qu'il ne chantait pas sur la guerre mais sur quelque chose de pire, peut-être la destruction de l'esprit, ou le

renoncement à l'âme. Je me demandais comment quiconque pouvait l'emporter sur le malheur qui avait été infligé à Lightning et à son peuple. Je me demandais si la prison du Texas où il avait été enfermé était pire que la prison que je m'étais moi-même construite.

J'entendis mon père ouvrir la porte-moustiquaire et prendre le chemin du garage. « Papa ? »

Il me regarda, surpris.

« J'ai quelque chose à te dire. »

Il regarda la porte du garage. « J'ai sans doute un pneu à plat. Ça peut attendre quelques instants ? »

– Oui, père. »

Je l'entendis tirer la porte qui crissa sur le ciment, puis s'arrêter et repousser la porte sans entrer dans le garage. Il traversa la pelouse et se dirigea vers moi, cherchant dans sa poche son paquet de Lucky Strike. Il l'avait laissé dans la maison.

« Si tu as envie d'une cigarette, va les chercher, dis-je.

– C'est bon. J'essaie d'arrêter. Alors, quel est ton problème ? »

Saint Augustin a dit qu'il ne fallait pas se servir de la vérité pour faire du mal. Je pense qu'il n'a pas utilisé ces mots à la légère. Tandis que je lui racontais ce qui s'était passé au Copacabana et à Herman Park, mon père essaya de rester impassible, mais son expression était celle d'un homme qui marche pieds nus sur une route pierreuse. Sa main droite était agitée d'un tremblement, le bout de ses doigts vibrait légèrement sur la nappe, une veine palpitait sur sa tempe.

Quand j'eus terminé, il s'éclaircit la gorge et regarda la silhouette de ma mère par la fenêtre de la cuisine, où elle faisait la vaisselle. « C'est toi et moi qui sommes censés faire ça.

– Je vais aller l'aider.

– Non, elle comprendra. Le garçon va perdre un œil ?

– Ce n'est pas un garçon.

- Peu importe.
- Oui, père. C’est ce que l’inspecteur a dit.
- Et Saber veut garder le silence ?
- Il a peur. Son père vient de se faire virer.
- Virer ? Quand ?
- Ce matin.
- Qu’est-ce qu’il avait fait ?
- Rien.
- Tu crois que ces criminels sont derrière ça ?
- Ou bien le père de Grady Harrelson. »

Mon père s’éclaircit une nouvelle fois la gorge et regarda le garage.

« Tu veux que j’aie te chercher un verre d’eau ? demandai-je.

- Ce garçon s’appelle Atlas ?
- Oui, père.
- Qu’est-ce que tu sais de lui ?
- Ce n’est pas quelqu’un de bien.
- Tu as eu des mots avec son père, dans le night-club ?
- Non, père.

– Il ne faut pas que tu aies le moindre contact avec eux. S’ils essaient de t’interpeller dans la rue, s’ils t’insultent depuis une voiture, s’ils te menacent au téléphone au milieu de la nuit, tu ne réponds pas, en aucune circonstance. C’est compris ?

- Oui, père. Mais quelle importance ça a ?

– Chaque mot qu’on dit à un méchant homme vous dégrade, ou le rend plus puissant. Les gens méchants craignent la solitude, parce qu’alors ils doivent entendre leurs propres pensées. » Il jeta un coup d’œil sur le ciel du soir. La lune était jaune, entourée d’un anneau de pluie qui ressemblait à l’auréole sur le portrait d’un saint byzantin. « Va chercher un parapluie. Je sors la voiture, et je te retrouve devant la maison.

- Où est-ce qu’on va ?

– À ton avis ? »

Je commençais à regretter de m'être confié à mon père. Peut-être Saber avait-il raison, après tout. Mon père appartenait à cette génération de gens du Sud enclins à l'autodestruction et à l'appauvrissement, comme si la névrose et le dénuement étaient synonymes de vertu.

« Tu veux ton chapeau et ton manteau ? demandai-je.

– Oui, je veux bien. Merci, dit-il. Dis à ta mère qu'on n'en a pas pour longtemps. »

Mon père s'arrêta le long du trottoir devant la maison de Saber. La seule lumière à l'intérieur était celle de la télévision. C'était la même chose pour la plupart des maisons de la rue. La maison de Saber ressemblait à une cabane en bord de voie ferrée qu'on aurait oublié de passer au bulldozer avant de construire un quartier moderne autour d'elle. La télévision avait un petit écran en noir et blanc encadré de plastique, et avait été fabriquée par un certain Madman Muntz, arrivé à Houston en 1951, qui en avait vendu des milliers toutes pareilles pour cinquante dollars pièce. La garantie était de trente jours. La tondeuse était immobile sur la pelouse, au bout d'une longue bande d'herbe rase. La poubelle, vidée la veille ou l'avant-veille, était encore sur le bas-côté.

Mon père ôta son chapeau, et frappa à la porte-moustiquaire. J'apercevais Saber et sa mère assis sur le plaid du canapé, devant la télévision. Ni l'une ni l'autre ne levèrent les yeux. Mr Bledsoe se leva de son fauteuil rembourré, et arriva à la porte en pantoufles, vêtu d'un jean coupé et d'un tee-shirt. Ses cheveux ressemblaient à de mauvaises herbes poussées dans un rocher. Il nous regarda en face, et ne retira pas le loquet.
« Je sais pourquoi vous êtes ici.

– On aimerait vous parler, à Saber et à vous, dit mon père.

– On s'apprête à aller au lit.

– Le problème qu'on a ne s'effacera pas aussi facilement, monsieur, dit mon père.

– On n’a aucun problème. Il ne s’est rien passé. »

Ni Saber ni sa mère ne regardèrent dans notre direction.

« C’est la vérité, n’est-ce pas, Saber ? » dit Mr Bledsoe.

Saber ne répondit pas, ni ne se retourna.

« Apparemment, votre fils vous a raconté ce qui s’est passé, sinon vous ne connaîtriez pas la raison de notre visite », dit mon père.

Le regard de Mr Bledsoe se perdit à travers la moustiquaire ; c’était un homme las dont le vocabulaire ne comptait sans doute pas plus de quelques centaines de mots, un homme sans connaissance de soi, et sans doutes ni château, en dehors de sa bicoque et de la moustiquaire cassée qui le séparait du reste du monde.

« Vous nous invitez à entrer ? dit mon père.

– Ils m’ont pris mon travail. Ils prendront ma maison et ils prendront mon fils, aussi. Et n’allez pas me dire le contraire.

– Il faut qu’on aille voir la police, dit mon père.

– Du diable si j’irai.

– Vous mettez le fardeau sur les épaules de mon fils, monsieur Bledsoe.

– Ce n’est pas lui qui court un risque. S’il a envie d’aller voir les flics, c’est lui que ça regarde, putain.

– Vous venez de reconnaître que c’est Saber qui a lancé la brique.

– Je n’ai rien reconnu du tout. Non, monsieur.

– Mon fils n’est pas un mouchard. »

Mr Bledsoe regardait dans le vide, comme s’il y voyait un soulagement qu’il était seul à voir. « On s’occupe nous-mêmes de nos affaires.

– Vous voulez bien sortir pour me parler, s’il vous plaît ?

– Il n’y a rien de plus à dire. Je lui ai déjà administré la ceinture.

– Pour vous avoir dit la vérité ? »

Mr Bledsoe redressa le menton avec un air de défi. « Peut-être que si vous aviez appris la discipline à votre fils à vous, il n’aurait pas entraîné

Saber dans un night-club, et ensuite dans un parc où ils n'avaient rien à faire.

– Et donc Aaron doit soit dénoncer votre fils, soit assumer les conséquences du fait que Saber a lancé la brique ?

– Je n'ai pas parlé de brique. Si vous voulez parler de ça, allez donc ailleurs.

– Je voudrais que vous me pardonniez ce que je vais dire, monsieur Bledsoe.

– Je ne comprends rien à ce que vous racontez. »

Mon père commença à parler, puis s'interrompit. « On vous souhaite le meilleur, à vous et à votre famille. Si vous avez besoin de notre aide, téléphonez, je vous en prie.

– Ça n'arrivera pas », dit Mr Bledsoe.

Mon père remit son chapeau. C'était un feutre classique, au bord baissé. Il avait de petits yeux, des cheveux noirs et des traits nets, qui contredisaient son âge et l'alcool qu'il consommait. Je me demandais à quoi il aurait ressemblé, s'il n'avait ni bu ni fumé. Nous montâmes dans la voiture, et il démarra. Il leva les yeux sur la lune d'un jaune gazeux ; elle avait un rayonnement particulier, comme un feu de camp qui se serait consumé dans la neige.

« Que t'apprêtais-tu à dire à Mr Bledsoe ? demandai-je.

– Que sa conduite n'est pas honorable.

– Pourquoi tu ne l'as pas fait ?

– C'est un homme pauvre et sans éducation. Ce n'est pas en le critiquant qu'on le rendra meilleur. »

Nous roulâmes en silence jusqu'à la maison. J'espérais qu'après s'être garé il allait me suivre dans la maison et que tous les deux, en équipe, nous rangerions la cuisine. Mais il me dit qu'il devait vérifier son pneu. Dix minutes après, je ressortis. La lune était passée derrière les nuages, et le jardin était rempli d'ombres aussi pointues que des épées. Mon père était

assis sur le siège passager, portière ouverte, buvant gorgée après gorgée dans un gobelet en carton, les yeux fermés comme s'il participait à une bénédiction séculaire qu'il était seul à comprendre.

Le lendemain, j'allai au travail tôt, pour avoir un après-midi libre et emmener Valerie au golf miniature. Je ne m'attendais pas à voir la décapotable Olds noire et rouge de Cisco Napolitano descendre le boulevard. Miss Cisco était au volant. Elle obliqua vers la station, et s'arrêta aux pompes. Elle avait une écharpe, des lunettes de soleil, et portait un short blanc et un dos-nu rose qui contenait à peine sa poitrine. « Quoi de beau, mon chou ? me dit-elle.

– Vous êtes de La Nouvelle-Orléans ?

– Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

– Parce que c'est comme ça qu'on parle à La Nouvelle-Orléans. »

Elle enleva ses lunettes noires, et ajusta son regard sur mon visage. « Viens faire un tour avec moi. Et cette fois, pas de discussion.

– Pourquoi ?

– Tu t'es mis dans un sacré pétrin. Je peux t'en sortir. »

Je dis à l'autre jeune qui travaillait à la station que je serais de retour bientôt. Il jeta un coup d'œil sur la Olds et la femme somptueuse qui était au volant, et me lança un regard incrédule. Je montai dans la voiture et m'assis confortablement dans la douceur du cuir. Elle appuya sur l'accélérateur avant même que j'aie refermé la portière.

« Où on va ? »

Elle me serra la cuisse, souriant derrière ses lunettes.

« Qu'est-ce que vous faites ? demandai-je, inquiet.

– Ne sois pas si sérieux. Ta virginité ne craint rien. Tu es bien vierge, non ? De toute façon, je ne viole pas les jeunes garçons. »

Elle quitta le boulevard pour entrer dans le campus du Rice Institute, et se gara à l'ombre du stade de football. Elle sortit de la boîte à gants un petit

album de photos relié en cuir, marqua une page avec son pouce et me le tendit. « Dis-moi qui c'est.

– Benny Siegel et Virginia Hill.

– Qui se trouve avec eux ?

– Vous ?

– À vingt ans.

– Qui c'est le type à côté de vous ?

– Il ressemble à qui ? »

Je levai les yeux sur les siens. « À moi ?

– Il était acteur. Je l'ai rencontré à une garden-party chez Jack Warner, le voisin de Siegel. Il a été mon premier véritable amour.

– Que lui est-il arrivé ?

– Il est mort d'une overdose. Héroïne. Il s'était sans doute *fixé*. Tu sais ce que ça veut dire ?

– Non.

– Le dealer refile au consommateur un truc très puissant auquel il n'est pas préparé. Il s'apprêtait à signer pour un autre studio. Hollywood est un endroit où on ne rompt pas les règles. À Vegas, c'est pareil, Aaron. Quand on entre dans leur monde, on applique leurs règles. On ne fait pas de procès à la Mafia. Tu m'écoutes ?

– Je n'ai pas choisi de me trouver mêlé à ça.

– Seigneur, que tu es têtu. Il y a un chariot à hot-dogs au bout de la rue. Va-m'en chercher un.

– *Quoi ?*

– J'ai faim. Allez, vas-y. Qu'est-ce qui ne va pas, chez toi ? » Elle me tendit trois dollars sortis de son porte-monnaie. « Avec du *relish*, du ketchup, de la moutarde et des oignons. Prends-en un pour toi. Et apporte-nous aussi deux Coca. J'ai envie de faire pipi. Je vais dans le stade. Allez, dépêche-toi. »

Je partis chercher les hot-dogs. À mon retour, elle se recoiffait devant le rétroviseur, examinant une tache de soleil sous son œil. Elle tapota le tableau de bord, indiquant l'endroit où je devais poser hot-dogs et boissons.

« Que pensiez-vous de Benny Siegel ? » demandai-je.

Elle prit son hot-dog, et mordit une grosse bouchée de saucisse, de pain et d'oignons, récupérant les miettes sur le dos de sa main. « C'était un psychopathe. Ce qui nous ramène à notre sujet.

– J'aimerais mieux qu'on n'évoque pas ce contexte.

– Tu t'es foutu toi-même dans la merde, petit. Maintenant, voyons ce qu'on peut faire pour te dégager. Notre problème n'est pas Vick-le-Débile. C'est son père, Jaime Atlas. Ne crois pas qu'il est un père dévoué, qui veut venger son fils. Le Débile appartient à Jaime, et toi et ton copain lui avez balancé une brique au visage à travers un pare-brise.

– Je n'ai rien lancé.

– C'est ton ami qui l'a fait ?

– Pourquoi m'avez-vous amené ici, Miss Cisco ?

– Dis à ton ami de se livrer. Et pendant ce temps, pense à l'armée. Tes parents peuvent signer pour toi. Quand tu auras fini ta période d'engagement, l'affaire sera sans doute oubliée. »

Elle s'essuya les doigts sur une serviette en papier. Un véhicule de sécurité du campus s'arrêta à côté de nous ; au volant était assis un type avec des lunettes d'aviateur et une casquette au bec laqué. « Il est interdit de se garer ici sans badge, m'dame.

– Je pars dans un instant, monsieur l'agent.

– Il faut partir tout de suite, m'dame. »

Elle lui fit un petit doigt sans le regarder, puis démarra, déboucha dans la rue et se gara sous un chêne vert.

« C'est comme ça que vous vous conduisez avec tout le monde ? dis-je.

– La ferme. “Dans le milieu”, tu sais ce que ça veut dire ?

– Non.

– Je ne sais pas pourquoi je fais ça. Je devrais te laisser te noyer. Je te passerais bien la chaîne d’une ancre autour du cou moi-même.

– Moi non plus, je ne sais pas pourquoi vous faites ça. »

Elle regarda droit devant elle, et expira. « Le père de Grady Harrelson est le partenaire silencieux de gens dangereux. Jaime Atlas obtiendra sa livre de chair², sinon il ne fera plus d’affaires avec Clint Harrelson. C’est toi ou ton ami. Mais c’est sans garantie. Ça pourrait être tous les deux.

– Je n’y peux rien. »

Elle écarta une mèche de ses yeux. J’éloignai ma tête de sa main.

« Pour toi, je quitte la route, et voilà ce que tu éprouves ? dit-elle. Tu es un drôle de gamin. Tu es peut-être une cause perdue, qui ne vaut pas le mal qu’on se donne. À ton avis ?

– Je ne voulais rien de tout ça.

– Va dire ça aux gens qui ont voté Hitler. »

Elle remit ses lunettes noires, démarra, puis alluma la radio. Je pensais qu’elle allait mettre de la musique. Elle tourna la molette jusqu’aux cours de la Bourse, et ne parla pas pendant tout le trajet jusqu’à la station-service. Quand je sortis, je me retournai et la remerciai. Elle s’éloigna sans répondre.

Je rentrai chez moi à trois heures, pris un bain et me changeai. Je m’apprêtais à partir chez Valerie quand mon père s’engagea dans l’allée et s’arrêta sous la porte cochère. Il sortit de sa voiture, un sac en papier à la main.

Je le croisai devant la maison. « Tu rentres tôt, aujourd’hui.

– Où est ta mère ? demanda-t-il.

– À l’épicerie.

– Si tu as une minute, suis-moi dans le jardin. »

Il ouvrit le portail, s’assit sur les marches de derrière et attendit que je m’assoie à côté de lui, le sac posé sur les genoux.

« Alors, père ?

– Le jour où j’ai eu le plus peur de ma vie, c’est la première fois que j’ai dû monter à l’assaut, début 1918. J’y suis monté quatre fois, mais jamais je n’eus plus peur que la première. Quiconque n’y était pas ne peut comprendre ce qu’était un moment pareil. Personne. »

Il parlait rarement de la Grande Guerre, et quand il y faisait allusion, il ne mentionnait jamais son expérience de soldat. La plupart de ceux qui pensaient bien le connaître ne savaient même pas qu’il avait été en Europe. Quand d’autres commençaient à parler de la guerre – et surtout lorsqu’ils en parlaient de façon pompeuse –, il quittait la pièce. Le sac en papier était plié en une forme oblongue et bosselée, comme s’il contenait un gigot, ou des livres de taille différente.

« Tu penses que je vais arrêter les études et m’engager dans l’armée ? dis-je.

– Non, je pense que tu crains que des gens mauvais ne s’introduisent dans ta vie. Et c’est de ça que je veux te parler. Quand nous montions les marches de la tranchée, il y avait de grandes chances que l’homme qui marchait devant se soit souillé. Il fallait respirer son odeur et le maintenir à bras tendu pour qu’il ne vous tombe pas dessus, et on le détestait pour ça. Une fois qu’on était à découvert, plus moyen de revenir en arrière. Il fallait traverser leurs barbelés sous des pluies de balles, tandis que les copains tombaient à droite et à gauche. Je l’avais fait une fois, et je pensais que je ne serais jamais capable de le refaire. Je le dis au lieutenant. C’était un Anglais qui servait dans l’AEF³, et un type bien. Il me dit : “Caporal Broussard, n’y pensez jamais avant que ça arrive, et une fois que c’est fini, n’y pensez plus.” Je me suis souvenu de ses paroles jusqu’à la fin de la guerre. Ça m’apportait une paix que les autres n’avaient pas. »

Je ne savais pas pourquoi il me racontait tout ça, et je le lui dis.

« Je ne peux pas t’en vouloir, dit-il. Ces gens qui nous veulent du mal viendront peut-être nous voir, ou peut-être pas. Si ça arrive, on les affrontera selon ce qu’exigeront les circonstances. »

Il déplia le sac et en sortit une lourde arme de poing bleu acier, à la crosse quadrillée, glissée dans un holster de toile de l'armée. « Voici le modèle 1911 du .45 automatique. C'est facile de s'en servir. Et il peut avoir un effet dévastateur. Tu libères le chargeur de la carcasse, tu remplis le chargeur en insérant les cartouches une par une en comprimant le ressort, ensuite tu remets le chargeur à sa place et tu chasses une cartouche en tirant la culasse en arrière. Ne le sors de son holster que si tu as l'intention de t'en servir.

– Maman est au courant ?

– C'est elle qui m'a dit de l'acheter. Aaron ?

– Oui, père ?

– Quand on tue un homme, son visage reste en vous pour toute la vie.

– Je peux le prendre ? » dis-je.

Il me mit le .45 dans la main. Le chargeur n'était pas dedans. La carcasse et la crosse quadrillée étaient froides et lourdes. Il y avait dans son poids quelque chose de solide, de rassurant, un potentiel onirique et presque érotique. Je passai mon doigt dans la garde de la détente et visai un caladium dans le parterre que ma mère avait planté le long du garage du voisin, juste à l'instant où mon chien, Major, émergea des plantations et regarda le canon de l'arme, puis me regarda moi. Il recula au milieu des caladiums et des colocasia, comme s'il ne savait plus qui j'étais.

« Tout va bien, Major, dis-je. Allez, viens là, petit mec. N'aie pas peur. »

Mon père me reprit le .45 et, du plat de la main, renfonça le chargeur dans la carcasse, remit le tout dans le holster, puis, d'un coup sec, referma le rabat.

« Pourquoi est-ce que Major a peur ? dis-je. Il n'a jamais vu d'arme à feu.

– C'est l'instinct, dit mon père. Il sera dans le tiroir du bas à droite de mon bureau. Il y restera jusqu'à ce que nous en ayons un besoin urgent. Ne

t'amuse pas avec. Ne le montre pas à tes amis. C'est bien compris ?

– Oui, père, dis-je. Aujourd'hui, une certaine Cisco Napolitano est venue à la station-service. Elle est mêlée à la Mafia de Las Vegas. Elle m'a dit que Jaime Atlas ne se calmerait pas avant d'avoir obtenu sa livre de chair. »

Mon père se leva. « Bien. Remercie-la pour son avertissement. Si l'un de ces criminels arrive, dis-leur que je suis chez le glacier, et que j'aurai de quoi leur répondre. »

J'adorais le golf miniature, et j'adorais y jouer avec Valerie. C'était amusant de rouler sur les pistes de tissu rouge pâle, de regarder la balle brinquebaler par-dessus des ponts et des cascades minuscules, traverser le rez-de-chaussée des moulins à vent, puis la voir se planter sèchement dans le trou.

La soirée était fraîche et venteuse, et sentait les arroseurs et la viande cuite. Après avoir fait neuf trous, nous allâmes au stand de pastèques de l'autre côté de la rue, tandis que Tommy Dorsey gémissait son « Song of India » dans un haut-parleur fixé dans la fourche d'un chêne vert au tronc peint en blanc. Puis j'entendis un double échappement qui ne ressemblait à aucun autre – un son lyrique, grave, vibrant comme l'équivalent à moteur d'une ode classique, produit par les silencieux bricolés par Saber, et par l'huile qu'il avait enflammée à l'intérieur. Il gara sa guimbarde le long du trottoir et en sortit, vêtu d'un jean, d'un tee-shirt blanc et de demi-bottes munies de chaînes, en train de se peigner des deux mains, affectant une assurance dont je soupçonnais qu'elle s'effriterait à tout instant.

J'étais content de le voir. Je ne pouvais supporter de voir en Saber un nouveau Benedict Arnold⁴. Les gens comme Saber mouraient sur la croix, ou étaient lobotomisés, mais ne faisaient jamais de compromis avec le troupeau, et ne se laissaient jamais absorber par lui.

« Je pensais bien que vous seriez là, dit-il, ses yeux allant de moi à Valerie.

– Je te présente Saber, Valerie, dis-je.

– Enchanté, Miss Valerie, dit-il en s’asseyant à la table en bois.

– Inutile de m’appeler “Miss”, dit-elle.

– Je tiens ça d’Aaron. » Ses yeux furetaient mais ne s’arrêtaient jamais sur le visage de Valerie. Avec les filles, il était une vraie catastrophe. Un jour, il était grimpé sur le rebord d’une fenêtre au deuxième étage alors qu’une fille tentait de le tirer sur la piste de danse.

« Qu’est-il arrivé à tes bras ? demanda Valerie.

– Tombé du toit. » Il croisa ses avant-bras, essayant d’en dissimuler les zébrures. Il avait une zébrure fraîche sur la joue, de la même nuance de rouge que celles qu’il avait sur les bras, toutes de la largeur d’un ceinturon. « Je prendrais bien un peu de cette pastèque. Ce sont des pastèques de Hampstead. Ce sont les meilleures.

– Ton père t’a encore battu ? demandai-je.

– Il ne pense pas correctement. Quand il est sobre, il est bien.

– C’est ton père qui t’a fait ça ? » dit Valerie.

Il regarda droit devant lui, prisonnier de sa honte. Valerie lui coupa un morceau de sa tranche, et le posa sur une serviette en papier qu’elle poussa vers lui. « Aaron dit que tu es le meilleur ami qu’il ait jamais eu. Il dit que tout le monde te respecte. »

Il y avait dans les arbres des guirlandes électriques, et je n’aurais su dire si l’éclat dans les yeux de Saber venait ou pas de leur reflet.

« Comment tu savais où on était ? demandai-je.

– J’ai appelé ta maman. Aujourd’hui, Krauser a fait son apparition. Il est venu à la maison juste après Jenks.

– Qu’est-ce qu’il veut, Krauser ? »

Saber regarda Valerie, ne sachant pas trop ce qu’il pouvait dire. « Il travaille à mi-temps pour le service de probation. Il dit qu’il sait que je vais finir à Gatesville. Il peut m’envoyer dans une espèce de camp de jeunesse, où je serai protégé.

– Tu parles d’un camp de vacances ?

– Non, c’est plutôt une connerie politique.

– Qu’ont dit tes parents ?

– Aucun des deux n’a fini l’école primaire. Ils prennent cette merde de Krauser pour une grosse huile, pour l’intellectuel du système scolaire de Houston. » Il fit un clin d’œil à Valerie. « Désolé. »

Elle lui sourit des yeux.

« Ne t’approche pas de Krauser. N’écoute rien de ce qu’il peut te dire, dis-je.

– Raconte ça à mon vieux. Il avale les histoires de guerre de Krauser. “C’vieux mec de Caroline a explosé les pneus d’un Panzer SS et y a j’té un lance-flammes. On l’a surnommé Pied-chaud.”

– Tu m’as bien compris, Sabe ?

– Sûr.

– Ah bon ? Je n’aurais pas cru ça.

– Je crois que je vais me livrer, dit-il.

– Tu es certain que c’est ce que tu veux faire ?

– Jenks dit qu’ils ont trouvé la brique, et qu’ils vont examiner les empreintes.

– Alors pourquoi il te l’a dit ? Pourquoi ne pas se contenter de te boucler ?

– Je ne sais pas. Je ne sais plus rien. »

Une voiture passa. Elle avait un échappement libre, et un moteur qui ronflait comme celui d’une benne à ordures. Les types à l’intérieur étaient costauds, avec des bras tatoués qui pendaient par la fenêtre, leurs manches coupées ou remontées aux épaules. L’un d’eux cria quelque chose. Saber garda les yeux sur la voiture jusqu’à ce qu’elle ait tourné au coin, au bout de la rue. « Tu sais qui sont ces types ? demanda-t-il à Valerie.

– Je n’ai pas vu leurs visages.

– Et la voiture ? Une Hudson ‘49 ?

– Non, je ne me souviens pas l’avoir vue, dit-elle.

– Tu les as reconnus ? me demanda-t-il.

– Non.

– Ça me paraît louche. » Il regarda la rue, puis me regarda moi. « Je crois qu’ils nous filent.

– C’est juste des types normaux. S’ils cherchaient la bagarre, ils se seraient arrêtés.

– Tu n’en sais rien.

– Qu’est-ce qui t’arrive, Sabe ? demandai-je.

– Rien. Je ne prends pas des types comme ça à la légère. J’en ai eu mon soûl.

– Tu ne veux pas venir faire un golf miniature ? dis-je.

– Non. Il faut que je rentre. Je ne me sens pas trop chaud. Il faut que je les fasse réagir. Ne jamais laisser l’ennemi prendre l’avantage. Règle numéro un de l’Armée de Bledsoe, non ?

– Pourquoi ne pas passer plus de temps avec Aaron et moi ? dit Valerie.

– Moi ? dit-il.

– Le rodéo et le salon du bétail se préparent, dit-elle. Mon club 4-H a quelques places.

– Ça serait bien *simpatico*, dit-il.

– Je peux te dire quelque chose ? demanda-t-elle.

– Vas-y.

– Cesse de te bagarrer avec ces gens. D’une façon ou d’une autre, ils disparaîtront.

– Je ne pense pas que ça marche comme ça.

– Si, ça marche comme ça. Et arrête d’imaginer des trucs », dit-elle. Elle tendit le bras à travers la table, et lui pressa la main. Je crois qu’elle l’avait presque convaincu.

La voiture occupée par les types costauds passa de nouveau, plus lentement cette fois. Un type assis côté passager, torse nu, nous fit un doigt

en passant la main sur le toit. Saber se leva. Un objet étroit dépassait de sa botte, pointant à l'intérieur de son jean.

« Assieds-toi, dis-je.

– J'en ai assez de ces mecs », dit-il. Il leur fit un bras d'honneur.

La voiture ne s'arrêta pas, franchit l'intersection, son échappement droit faisant trembler l'air. Je retroussai le bas de son jean. « Qu'est-ce que tu fous avec ça ?

– Je prends soin de moi. Je ne subis plus cette merde. Désolé, Miss Valerie.

– Donne-moi ça, Saber, dis-je.

– Je te le donnerai quand on n'aura plus sur le dos les gens comme Krauser et cette bande de l'Hudson. »

Il avait, fixé sur le mollet, un couteau de commando britannique dans son étui. Il était à double tranchant, en acier d'un bleu sombre, y compris le manche, la lame effilée comme une lame de rasoir pointue, un éventreur meurtrier et absolu qu'on pouvait acheter pour 2,95 dollars et un coupon dans n'importe quel magazine pour hommes.

Saber nettoya sa place, et jeta la serviette en papier dans une poubelle.

« Reste avec nous, dit Valerie.

– Merci. On se voit bientôt, dit-il. Si ces types se repointent, dites-le-moi. Et notez leur immatriculation. Il me semble qu'il est temps de commencer à passer quelques appels. »

Tout en marchant vers sa voiture, il alluma une cigarette, sans même prendre la peine de remonter le bas de son pantalon sur le manche du couteau. Il jeta l'allumette avec un geste de colère.

Valerie me regarda. « Il a parlé de Jenks ?

– C'est l'inspecteur qui nous fait des histoires depuis que la bagnole de Loren Nichols a flambé, et que la Mexicaine a été assassinée.

– Merton Jenks ?

– Ouais, il s'appelle comme ça. Tu le connais ?

– Jenks a été dans les services secrets avec mon père », répondit-elle.

1. Je vais poser mon sabre et mon bouclier / Au bord de la rivière / Je ne m'occuperai plus de la guerre / Au bord de la rivière.
2. Le « *pound of flesh* » de Shylock, dans *Le Marchand de Venise*.
3. American Expeditionary Force.
4. Général américain de la guerre d'Indépendance, resté célèbre surtout pour avoir tenté de livrer le fort de West Point aux troupes britanniques.

OceanofPDF.com

12

C'était la première fois que je me trouvais menotté. Ou qu'on me poussait dans le dos, contre une voiture, et qu'on me palpait les aisselles et l'entrejambe. Ça se passa à la station-service, le lendemain matin, devant mon patron et nos clients. Un agent en civil me tira les bras dans le dos, inséra les languettes d'acier à leur place, et me menotta les poignets, me meurtrissant la peau. Puis il me retourna et m'assit sur le siège arrière. « Sors les pieds.

– Sortir les pieds ? »

Il avait un visage étroit, de grandes oreilles, une haleine parfumée à la nicotine, et dans les yeux un degré de colère et de malveillance qui semblait sans rapport avec la situation, comme s'il portait une croix invisible et désirait faire au monde le plus de mal possible. « Tu fais des études. Tu ne comprends pas l'anglais ?

– Vous voulez que je tende les jambes hors de la voiture ? »

Je regardai à nouveau ses yeux, et n'attendis pas sa réponse. Je tendis mes jambes à l'extérieur. Il me retira mes chaussures, jeta un coup d'œil sur les semelles, et laissa tomber les chaussures dans un sac en papier.

« Que faites-vous, monsieur ? demandai-je.

– Attention à tes pieds », dit-il en claquant la portière.

On n'était pas loin de chez Mr Krauser. Un véhicule de patrouille et un camion grillagé de la SPA étaient garés devant chez lui. Par la vitre arrière du véhicule de patrouille, j'aperçus la tête de Saber. Krauser se tenait

debout dans la cour, en tennis, tee-shirt de sport jaune et pantalon taché de peinture, ses épaules et ses bras hérissés de poils. Il avait le visage enflé, comme s'il avait été piqué par des guêpes. L'homme qui m'avait menotté s'appelait Hopkins. Dans la voiture, il avait retiré son chapeau ; il avait une ligne pâle au sommet du front. Il me regarda à travers le grillage. « J'ai parlé de vous avec l'inspecteur Jenks, les gars. Je ne sais pas comment il vous supporte. Mais c'est son problème, pas le mien. Cet homme debout dans la cour a la Purple Heart et la Bronze Star. Quelqu'un devrait vous tabasser, tous les deux. Ton copain dans la voiture dit que c'était ton idée. C'est vrai ?

– Quelle idée ?

– Une dernière chance. C'est toi, ou lui, ou vous deux. Il t'a déjà donné.

– Saber dit que j'ai commis un délit ?

– Il a dit : “C'était l'idée d'Aaron. Je l'ai juste suivi.”

– Apparemment il vient juste d'arriver. Quand lui avez-vous parlé ? »

Il détourna les yeux. « J'ai vu la boucle de ta ceinture. Cette fois, essaie de tenir jusqu'à la sonnerie. Tu finiras à Gatesville.

– Je n'ai rien fait.

– Tu as déjà un casier. Tu crois que ta merde pue pas ? Tu crois que tu vas pouvoir te sortir de ça ?

– De quoi ? »

Je voyais bouger les poils de ses narines. Il sortit et ouvrit la portière arrière. Ses pupilles ressemblaient à des têtes d'allumettes brûlées. Il serra une main autour de mes biceps. « Ne parle que si on t'adresse la parole, dit-il. Et baisse les yeux. »

Tandis que nous remontions l'allée, Krauser me regardait. En se rasant, il s'était entaillé le visage, il avait un bout de papier toilette taché de sang collé au menton, un de ses yeux était exorbité et l'autre creux et humide, comme s'il avait une maladie.

« Je ne sais pas ce qui s'est passé, monsieur Krauser, mais je n'ai rien à voir avec ça, dis-je.

– Broussard ?

– Oui, monsieur. »

Il cilla et regarda Hopkins. « Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

– Vous devriez peut-être rentrer et vous rafraîchir, prendre un verre d'eau, dit l'inspecteur. Ne vous inquiétez pas. Ces garçons finiront par nous dire la vérité.

– C'est Bledsoe le chef de bande, dit Krauser. Sa place est dans une institution pour jeunes délinquants. Celui-là est une vipère. Ne lui tournez pas le dos. »

Les autres flics sortaient Saber du véhicule de patrouille. Il était menotté et pieds nus, son tee-shirt déformé lui pendant autour du cou, des traces d'herbe sur un genou, ses coudes éraflés saignaient. Hopkins me poussa pour remonter l'allée.

« Je veux appeler mes parents », dis-je.

Il ne répondit pas. Je marchai sur une capsule de bouteille, ou sur un caillou, et je dus sautiller sur un pied. Puis nous fîmes le tour de la maison. Le jardin était en plein soleil, l'humidité comme du verre filé, l'air épais d'une odeur d'excréments. Des mouches bourdonnaient autour de la poubelle. Le doberman était étendu sur l'herbe, à quelques centimètres d'un bol vide. Le vent avait collé contre la barrière en maillons métalliques un morceau de papier de boucher zébré d'un liquide cuivré.

« Vous pensez que c'est nous qui avons fait ça ? dis-je.

– Tu fais du quarante-quatre ?

– Mes chaussures ?

– Non, la taille de ton chapeau.

– Oui, je chausse du quarante-quatre.

– Monte les marches.

– Ce sont les Harrelson ou les Atlas qui sont derrière tout ça.

– Les qui ?

– Si vous avez vu Jenks, il vous a parlé d’eux.

– Ce qu’il m’a dit, c’est que c’est à cause de vous qu’un garçon risque de perdre un œil, les gars. Maintenant, bouge ton cul.

– Je veux appeler mes parents.

– Ce n’est pas toi qui fais la loi, mon garçon.

– Pas question que je coopère.

– Tu feras ce qu’on te dira de faire. »

La porte de derrière était ouverte. La porte-moustiquaire aussi, coupée en diagonale par un couteau affûté, ou par un cutter. Le verrou avait été arraché du jambage. Hopkins appuya son poing contre ma colonne vertébrale. De la sueur me coulait du nez ; le soleil avait la couleur chaude d’un jaune d’œuf, la touffeur montant du bitume et de l’herbe de Saint-Augustin était comme une couverture de laine sur ma peau. Quand j’essayai de les tortiller à l’intérieur des menottes, je sentis mes poignets s’écorcher, et du sel pénétrer dans les coupures. Hopkins enfonça de nouveau son poing dans ma colonne.

« Espèce de fils de pute, dis-je.

– J’ai pas bien compris. »

Mon nez coulait, mes yeux me brûlaient, le jardin et la maison devenaient flous. « Je m’excuse, dis-je.

– Entre.

– Pour quoi faire ? Hier soir, je faisais un minigolf avec une amie. Et ce matin je suis parti de chez moi pour aller travailler. Je ne suis pour rien dans ce qui s’est passé ici.

– Entre, mon garçon. Je ne le répéterai pas.

– Je veux un témoin.

– Témoin de quoi ?

– De ce que vous vous apprêtez à faire. »

Nous étions seuls dans le jardin. J'entendais, dans l'allée, Saber et les autres flics. Soit Saber était tombé, soit il s'était assis, et ils étaient forcés de le tirer dans le jardin. Hopkins alluma une Camel, en tira une bouffée et expira lentement. Il regarda sa cigarette, puis leva les yeux sur moi. « Tu fumes ?

– Non monsieur.

– Tant mieux pour toi. Un de ces jours, il va falloir que j'arrête. »

Bras tendu, il me poussa pour me faire entrer. Je trébuchai contre le mur. « Je n'ai jamais rien fait à Mr Krauser. Ça va sans doute me coûter mon boulot. À l'école, tout le monde déteste Mr Krauser. C'est une tête de con, cruel et méchant, et tout le monde le sait. J'exige mon putain de coup de téléphone.

– Tu téléphoneras de la prison. »

Je savais que rien de ce que je pourrais dire ne ferait aucune différence. Il appartenait à l'immense armée des gens persuadés que leur autorité sur les autres est une consécration, et que la violence d'un homme prouve son courage.

Hopkins, à travers la moustiquaire déchirée, balança sa cigarette dans le jardin et me conduisit dans un vestibule brillant de peinture fraîche, et plein de traces de pas. Il se tint au bord du vestibule, sortit une de mes chaussures du sac en papier, s'accroupit et ajusta ma chaussure sur une empreinte. Il fit pareil avec l'autre. « Les deux chaussures correspondent, non ?

– Qu'est-ce que ça fait ? Je n'ai pas marché dans cette peinture. Je n'étais pas là. Ni hier ni aujourd'hui, du moins. »

Il ne répondit pas. Les autres flics amenèrent Saber par la porte de derrière, l'un d'eux tenant ses chaussures, qu'il tendit à Hopkins. Il lui fallut trois tentatives pour adapter l'une des chaussures de Saber à une empreinte. Puis il appliqua l'autre chaussure sur une autre empreinte, le dos courbé. « Vous n'étiez là ni l'un ni l'autre ? C'est votre version ?

– Ces traces ont pu être laissées par n'importe qui », dit Saber.

Hopkins retourna la semelle de nos chaussures. « Comment la même peinture est-elle arrivée là ?

– C’est vous qui avez fait ça, dit Saber. On vous a vu.

– Cette peinture est sèche depuis des heures. » Il s’accroupit de nouveau, effleura le sol et se frotta le pouce contre le bout des doigts. « Vous voyez ? »

Par la porte de derrière, je vis l’homme de la SPA emballer le doberman de Krauser dans un morceau de toile, et le sortir du jardin. Hopkins entra dans la salle de musculation, et se retourna. « Amenez-moi ces deux-là ici. Je veux voir s’ils sont fiers de leur travail. »

Je marchai devant Saber, la peinture du vestibule collant à mes pieds. Au premier regard, tout semblait en ordre dans la pièce. Les haltères étaient sur leur portant, la barre de musculation chargée de plaques de cinquante livres insérée dans les montants au-dessus du banc de cuir rembourré, les souvenirs accrochés sur les murs. Tandis que mes yeux s’habituèrent à la pénombre, je me rendis compte de la minutie méthodique dont le vandale, ou les vandales, avaient fait preuve pour détruire tout ce qui, quotidiennement, rassurait Krauser sur lui-même.

Ils avaient brisé le verre des cadres du mur, puis coupé et déchiré les citations, les photos, les décorations, qu’ils contenaient, les réduisant en confettis, et miniaturisant la vie de Krauser. Ils s’étaient servis de pinces ou de tenailles pour endommager les médailles que Krauser avait reçues pour son courage, et son insigne de combattant d’infanterie. Le drapeau confédéré était réduit en bandes pendant sur le mur, et chaque bande était nouée. La lampe fabriquée à partir d’un casque allemand était renversée par terre, appuyée contre le mur. Hopkins la toucha de la pointe de sa chaussure. Un ruisseau de liquide jaune coula sur le ciment. La dague nazie à la poignée blanche incrustée d’éclairs SS dorés avait disparu.

Personne ne disait rien. Le système d’air conditionné de la fenêtre dégoulinait d’humidité, son moteur ronflait. J’avais beau détester Krauser,

j'étais désolé pour lui. « Pourquoi avez-vous fait une chose pareille, tous les deux ? dit Hopkins. Cet homme a servi son pays. C'est comme ça que vous le remerciez ?

– On n'a jamais rien fait à ce fils de pute, dit Saber.

– Comment vous appelez ça ? dit Hopkins.

– C'est à *moi* que vous demandez ça ? dit Saber.

– À côté de ton pied, c'est sa Purple Heart. Oui, c'est à toi que je pose la question.

– J'ai laissé pendre ma baguette magique par un trou dans le plafond au-dessus de sa salle de biologie. J'ai mis une grenouille morte dans sa salade de chou. Mais vous voulez mon opinion sur le bordel qu'il y a ici ?

– On brûle de la connaître », dit Hopkins.

Saber émit un son pareil à une lente fuite d'air dans un ballon de basket. Il essayait de le retenir, le visage déformé ; ses genoux commencèrent à fléchir, son rire réprimé secouait sa poitrine, ses canaux lacrymaux passèrent en surmultipliée.

« Comment j'appelle ça ? dit-il. Comment j'appelle ça ? À votre avis, mec ? C'est un putain de chef-d'œuvre. »

Je n'avais jamais pensé que les prisons étaient bruyantes. Celle de Harris County retentissait de bruits de toutes sortes : des gens hurlaient dans les couloirs et par les fenêtres ; les portes des cellules claquaient ; les radios beuglaient ; les seaux de nettoyage crissaient sur le ciment ; une douzaine d'hommes en route pour le tribunal descendaient un escalier métallique en spirale, enchaînés par le poignet ; un cinglé, dans une salle d'isolement, cognait un plateau de fer à travers la fente destinée à la nourriture. Le degré de cacophonie n'augmentait ni ne diminuait ; le bâtiment semblait englouti comme par une tempête ; en pressant la paume contre le mur, on palpitait réellement le bruit, comme si le bâtiment était un système vasculaire.

Nous nous trouvions à huit dans une cellule rectangulaire aux murs de laquelle quatre couchettes métalliques munies de charnières étaient

suspendues par des chaînes. Le siège des toilettes avait disparu, et la cuvette était zébrée de taches couleur de thé. Nous avions pour compagnons un ivrogne qui avait commencé à se bagarrer à la banque de sang, un distributeur de prospectus accusé de voyeurisme, un escroc qui était sorti de prison depuis six jours quand il avait fait un nouveau chèque sans provision, un minable endurci qui n'avait pas respecté les modalités de sa conditionnelle, et deux Mexicains torse nu, voleurs de voitures, dont les poitrines étaient cerclées de cicatrices de couteau et de tatouages de prison. Tous semblaient se connaître ou avoir des amis communs, accepter le système pour ce qu'il était, et ne protester ni contre l'environnement, ni contre leur sort.

Je fus autorisé à donner un coup de téléphone. J'appelai le bureau de mon père. Il était sorti et je dus laisser un message à une secrétaire, tout en sachant l'embarras que ça lui causerait. À quatre heures, un *trusty*¹ en pantalon de coton blanc et tee-shirt blanc sur le dos duquel on lisait HARRIS COUNTY PRISON arrêta un chariot à côté des barreaux et tendit par la fente un plateau chargé de huit sandwiches de Bologne et de huit gobelets d'étain de Kool Aid.

- « Quand doit passer le responsable des cautions ? demanda Saber.
- Vous devez d'abord entendre votre mise en accusation.
- C'est quand, la mise en accusation ?
- Demain matin.
- Je n'ai pas prévu d'être encore là demain matin.
- Au petit déjeuner, on a de la *Cream of Wheat*, des saucisses et du café.

C'est très bon. »

Le *trusty* poussa son chariot plus loin dans le couloir.

« Revenez ! cria Saber. Hé, je vous parle ! » Il appuya sa tête contre les barreaux, puis les agrippa des deux mains et essaya de les secouer.

« Relax, dit l'un des Mexicains. Garde ton calme. Ne crie pas contre les *trusties*. Ils cracheront dans ta soupe.

– J’ai une bonne nouvelle pour eux. Je ne mange pas.

– C’est pas malin, dit le Mexicain. Il faut marcher droit, mec. T’es en prison.

– Merci de me l’apprendre. »

Je posai la main sur l’épaule de Saber. « Ton père ou le mien ne vont pas tarder à arriver. »

Je me trompais. Les heures passèrent, les lumières électriques s’allumèrent dans le couloir, puis à 11 h 1 du soir elles s’éteignirent toutes simultanément dans un bruit sec, plongeant le bâtiment dans l’obscurité, hormis les sorties de secours et une guérite près de l’entrée principale.

À sept heures du matin, le *trusty* revint avec une marmite de *Cream of Wheat*, un seau en aluminium rempli de saucisses et un grand pot de café. Une heure plus tard, les poignets enchaînés à une longue chaîne, nous prîmes le chemin de la mise en accusation. Mon père était dans la salle parmi une poignée de spectateurs. Celui de Saber n’était pas là. Nous fûmes accusés d’effraction, de vandalisme et de vol dans une propriété privée. Notre caution fut fixée à cinq cents dollars, ce qui à l’époque représentait une grosse somme.

Mon père avait apporté du liquide. Saber n’arrêtait pas de tordre le cou vers l’entrée de la salle. Mr Bledsoe n’arriva jamais. Il fallut une demi-heure pour qu’on me reconduise dans la rue. On donna à Saber une tenue de prison, en jean, et on lui dit de se changer pour être transféré dans un service à l’étage. Je lisais dans ses yeux la crainte et le chagrin. « Ton père doit être en train de réunir l’argent, dis-je.

– Non, il ne fait pas ça. Il est bourré. Il s’en fiche.

– Je suis désolé, Saber. Ne parle pas devant ces types. Quoi qu’ils disent, et quoi qu’ils fassent.

– Je peux y arriver les doigts dans le nez. » En boutonnant sa chemise, il rata une boutonnière, comme si ses doigts étaient insensibles.

Je baissai la voix. « Fais attention à ce que tu dis à *n'importe qui*, d'accord ? Dans un endroit comme ça, il n'y a pas de secrets.

– Je vais peut-être me faire de nouveaux amis.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– C'est comme ça que ça marche. Je suis là. Tu rentres chez toi. Je t'ai dit qu'ils allaient nous choper. J'avais à moitié raison. »

À l'extérieur, dans la fraîcheur du matin et le bruit de la circulation au milieu des grands immeubles de Houston, je marchai avec mon père jusqu'à sa voiture pendant que Saber était enfermé avec des droits communs.

« Tu as fait ça ? dit mon père.

– Non, père.

– Tu me donnes ta parole ?

– Oui, père.

– Et Saber ?

– Jamais il n'aurait tué le chien de Mr Krauser. J'en suis sûr.

– J'ai parlé avec le dénommé Hopkins, celui qui vous a arrêtés. Il a dit que l'homme de la SPA pensait que le chien avait avalé des somnifères, pas du poison.

– Comment il pouvait dire ça ?

– Le poison aurait causé des convulsions et des vomissements. Le chien s'est simplement endormi. Tu crois que Saber n'est pas mêlé à ça ? »

Il attendit ma réponse.

« On peut lui trouver un prêteur de caution ? demandai-je.

– Il sera peut-être mieux en prison. De toute façon, on ne peut pas se mêler des problèmes familiaux des autres.

– Hopkins a passé nos semelles sur la peinture fraîche du sol de Mr Krauser.

– Je pense qu'il est temps qu'on aille discuter avec Mr Harrelson.

– Grady ?

– Non, son père. »

Nous traversâmes la rue jusqu'au Kelly's Steak House, un des repaires préférés de mon père dans le centre. Il avait l'air serein, peut-être même apaisé, son feutre incliné sur un œil, ses vêtements ne sentant pas la cigarette. Je me demandai si nous venions d'entrer dans une époque nouvelle.

1. Détenu bénéficiant d'un régime de faveur.

OceanofPDF.com

13

Je fus étonné de la facilité avec laquelle nous pûmes accéder à Mr Harrelson, pourtant réputé être un reclus et un introverti. Mon père lui téléphona, et il nous invita à venir le voir chez lui. Quand nous ouvrîmes le portail hérissé de pointes et pénétrâmes dans la propriété, je remarquai l'attention que mon père portait à ce qui l'entourait ; je savais à quoi il pensait. Le domaine Harrelson était une reproduction, dans les grandes lignes, de la maison de Louisiane où mon père était né en 1899, sauf que les allées pavées de brique, les chênes verts, les buissons de camélias, les colonnes d'un blanc cassé, la pelouse couleur d'émeraude, les parterres de glycines couleur rose et lavande et le garage souterrain des Harrelson étaient réels. Ils n'étaient pas une abstraction, ni n'appartenaient à une après-guerre devenue à peine plus qu'un souvenir en train de s'effacer sur les rives d'un bayou pollué.

Grady n'avait ni frère, ni sœur, ni mère. Il racontait qu'elle était morte d'un cancer du sein dans une clinique de Mexico. D'autres disaient qu'elle était morte dans un accident d'avion avec son amant brésilien, un célèbre joueur de polo propriétaire d'une plantation de café. Indépendamment de la façon dont elle était morte, elle avait dû transmettre à son fils tous ses gènes et ses caractéristiques, parce qu'il ne ressemblait en rien à son père. Le Texas était rempli de pétroliers bruyants et porcins, qui avaient fait fortune pendant la guerre. Ils combinaient une forme de capitalisme prédateur avec un populisme bon enfant à la John Wayne, et étaient capables de cracher

une pleine bouchée de tabac à chiquer Red Man sur la pelouse d'un country-club. Mr Harrelson n'appartenait pas à ce type. C'était un homme mince, d'apparence ascétique, avec un nez fin et exsangue, un menton en V, un large front, des lunettes bordées de métal et des cheveux d'un blanc doré coupés court. Il était vêtu d'un peignoir blanc, des pantoufles chaussaient ses petits pieds, et il avait un livre à la main.

« Ah oui, vous êtes Mr Broussard. » Il jeta un coup d'œil à sa montre.
« Vous êtes ponctuel. Entrez. »

Il ne prit pas la peine de remarquer ma présence. Mon père attendit qu'il lui tende la main, mais il n'en fit rien.

« Voici Aaron, mon fils, dit mon père.

– Oui, comment allez-vous ? dit Mr Harrelson. Suivez-moi, si vous voulez bien. » Il s'arrêta près de l'escalier. Il était assez large pour qu'on puisse le faire monter à un camion, la rampe et les marches faites en cyprès réhabilité, poli jusqu'à une couleur d'ambre satinée. « Nos invités sont là, Grady ! »

Sa voix était dépourvue d'inflexion et d'accent. Ses yeux étaient d'un bleu-gris. Ils ne manifestaient ni intérêt ni mécontentement, et semblaient regarder à l'intérieur de lui. Il m'évoquait un mathématicien ou un chimiste, et pas un propriétaire de rizeries et d'une compagnie pétrolière. Il y avait en lui une propreté antiseptique qui me faisait me demander si ses glandes étaient capables de sécrétions. S'il avait un équivalent botanique, c'était une plante de serre qui n'avait jamais vu le soleil, ou dont la chlorophylle avait été saignée par une sangsue.

Il entra dans le salon et s'assit sur un fauteuil rembourré, près de la cheminée. Sur la table basse était posé un service à thé, avec une tasse pour une personne. Il leva les sourcils, et montra un canapé, de l'autre côté de la cheminée. « Voyons si nous sommes bien d'accord. Ça a commencé avec la fille Epstein, et ça a empiré jusqu'au jour où une brique a été lancée dans le pare-brise de la voiture de Grady, c'est ça ? Ainsi, soit votre fils veut

reconnaître les faits, s'excuser et payer les dégâts, soit vous voulez que je parle au père du jeune Atlas ? Ou une combinaison des deux ? Est-ce qu'on en est là ? »

Je jetai un coup d'œil furtif sur mon père. J'étais incapable de compter le nombre de balourdises que, à ses yeux, Mr Harrelson avait déjà commises.

« Vous avez une maison très agréable, dit mon père. J'admirais vos camélias. Ils m'ont rappelé l'endroit où j'ai grandi. »

Mr Harrelson posa son livre à l'envers sur la table, le dos cassé ; il croisa les jambes, et son peignoir s'écarta. Il se gratta sous un œil. De part et d'autre de la cheminée, il y avait des bibliothèques blanches. Les livres portaient sur l'histoire et l'économie. Le seul romancier que je repérai était Ayn Rand¹.

« Pouvez-vous me dire ce que vous faites là ? demanda Mr Harrelson.

– Mon fils a été accusé de choses qu'il n'a pas faites. Ce matin, il a été inculpé d'effraction. Je ne supporte pas l'idée que quelqu'un s'en prenne volontairement à lui. » Il soutint le regard de Mr Harrelson.

« Votre indignation va-t-elle jusqu'au fait que le fils de Mr Atlas perde un œil ? dit Mr Harrelson.

– Oui, elle va jusque-là. Et une autre chose me gêne. Les Atlas sont des criminels. Votre fils était en compagnie du père et du fils, tous les deux, ainsi que d'un gangster du nom de Frankie Carbo. Est-ce que cela vous paraît normal ? »

Mr Harrelson s'effleura le nez avec une jointure. Il regarda vers l'escalier. « Descends ici, Grady. »

Pieds nus, Grady descendit les marches et entra dans le salon. Il portait un tee-shirt coupé à mi-ventre et un Levi's sans ceinture qui pendait sous son nombril. Il était encore plus bronzé, et son corps était aussi lisse et souple qu'une chandelle chaude. « Qu'y a-t-il, papa ?

– Ce monsieur dit que tu étais avec un gangster du nom de Carbo.

– Ce n'est pas ça. J'ai vu Vick Atlas dans une boîte de nuit. Vick se trouvait à une autre table, et il nous a rejoints. Il n'y a rien de plus à dire.

– Vous avez uriné dans la voiture d'Aaron, dit mon père.

– Sans vouloir vous manquer de respect, je ne fais pas de choses comme ça, monsieur. »

J'essayai de forcer Grady à me regarder. En vain.

« Eh bien, voilà, dit Mr Harrelson. Il semble que nous ayons des perceptions différentes d'événements passés. J'aimerais que nous en restions là. Une enquête est en cours à propos de la brique. J'attendrai ses conclusions. » Il se tourna vers son fils. « Je pense que le vrai problème, c'est la fille Epstein. Je pense que mieux vaut ne pas s'occuper d'elle. Son père est un communiste. En général, un chien ne fait pas des chats. C'est juste mon opinion. Tu as quelque chose à dire à Mr Broussard ou à Aaron, Grady ?

– Je veux leur serrer la main, dit Grady.

– Que dites-vous de ça ? dit Harrelson. Laissons la loi s'occuper de cette affaire. Grady n'a jamais eu d'ennuis. Et il n'a jamais fait de mal à personne. »

Grady avait les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés sur le sol, un modèle d'humilité. Dehors, le système sous-terrain d'arrosage se mit en marche. C'est la première fois que j'en voyais un. Des jets d'eau partaient en spirale et se tordaient dans tout le jardin, frappaient le patio, se cognaient contre les troncs des chênes verts, les treillis, les portes-fenêtres, scintillant dans le crépuscule. Simultanément, les lumières sous-marines dans la piscine s'allumèrent, créant à la surface un rayonnement turquoise qui évoquait de la fumée colorée. Était-il possible de vivre dans un environnement plus parfait ? Et au milieu de tout ça se tenait Grady Harrelson, qui mentait comme un arracheur de dents pendant que Saber Bledsoe, sans doute, mangeait du gruau et des haricots dans une assiette de métal, en se posant des questions sur les visiteurs qui risquaient de

s'approcher de son bat-flanc quand le couvre-feu plongerait le bâtiment dans l'obscurité.

Je regardai le père de Grady, le forçant à en faire autant. « Grady fait du mal aux gens, monsieur Harrelson. L'été dernier, des voyous venus de l'autre côté de la ville ont fait irruption dans une fête sur Sunset Boulevard. Grady et ses amis les ont tellement tabassés qu'ils les ont suppliés d'arrêter. Ils ont étendu un type sur le capot d'une voiture, et lui ont défoncé le visage.

– Ils n'auraient sûrement pas dû, mais apparemment ces gars-là l'avaient bien cherché, dit Mr Harrelson.

– Peut-être devriez-vous parler avec l'inspecteur Jenks, dit mon père. Une jeune Mexicaine, une prostituée, a été assassinée dans les Heights. Quelqu'un lui a brisé le cou à deux rues de là où une voiture a été incendiée. L'inspecteur Jenks pense que ces deux événements sont liés. Il apparaît que quelqu'un essaie d'en faire porter la responsabilité à mon fils et à son ami Saber Bledsoe. »

Mr Harrelson plissa le nez sous ses lunettes, et sourit. « Nous n'avons rien à voir là-dedans, dit-il. Au point où nous en sommes, je pense que mieux vaudrait en rester là. Et, la prochaine fois, si vous vous posez des questions sur la conduite de mon fils ou celle de ses amis, adressez-vous aux autorités. Cependant, avant de conclure, je dois dire une chose : vous semblez peu vous préoccuper des dommages subis par le fils Atlas. D'après ce que j'ai compris, il a eu de la chance de ne pas être décapité. Je suis désolé, je ne voulais pas reparler de ça. Grady, tu veux bien t'assurer que les lumières sont allumées, dehors, pour Mr Broussard et Aaron ? »

Mon père regarda dans le vide. Son chapeau était posé à l'envers sur la table. Il le prit, et en redressa le bord. Puis il se leva. Il avait mal dormi la nuit d'avant, et s'était levé tôt afin de se rendre à la banque pour retirer les cinq cents dollars de ma caution. Il faisait dix ans de plus que son âge.

« Nous trouverons la sortie. Ne vous levez pas, je vous en prie », dit-il.

Mr Harrelson acquiesça, ouvrit son livre et se mit à lire. Je pensai n'avoir jamais vu de ma vie un homme aussi arrogant.

Grady poussa la porte d'entrée, et nous la tint ouverte pendant que nous sortions. La soirée était douce de l'odeur des fleurs et du lichen, et de la buée du système d'arrosage. Grady commença à refermer la porte. Mon père se retourna et, à bout de bras, la rouvrit. « Demandez à votre père de sortir.

– Il n'a plus envie de parler, dit Grady. Il est comme ça. Il est spécial, parfois. »

Mon père n'avait pas remis son chapeau. Il en pinçait la couronne entre deux doigts, et le dirigea vers Grady. « Allez le chercher, jeune homme. Je ne veux pas vous mettre dans l'embarras, mais il faut que vous fassiez ce que je vous demande. *Tout de suite.*

– Si c'est ce que vous voulez... »

Grady retourna dans le salon et en revint quelques instants plus tard avec Mr Harrelson, qui tenait toujours son livre, la page marquée par son pouce. Pour la première fois, je vis la jaquette de couverture. Il s'agissait d'un volume d'essais de Harry L. Laughlin.

« Oui ? dit-il.

– Votre conduite malséante est sans doute due à votre manque d'éducation et à votre milieu, monsieur Harrelson, et on ne doit donc pas vous en tenir pour responsable, dit mon père. Cependant, votre degré de grossièreté semble indiquer le mépris du monde civilisé, plus que son ignorance. Vous semblez manquer de ce que William James appelait "le sens critique". Il s'agit de la faculté qui agit en nous un peu comme l'empreinte de Dieu sur l'âme. C'est une faculté qui ne peut s'acquérir. On l'a ou on ne l'a pas à la naissance. Visiblement, vous, vous ne l'avez pas. » Mon père remit son chapeau. « Vous avez un cadre superbe. Comme je vous l'ai dit, il me rappelle un autre cadre, dont je ne pense pas que vous ayez la moindre idée. Bonne soirée, monsieur. Viens, mon fils. »

Nous suivîmes l'allée gravillonnée jusqu'à notre voiture. Je n'entendis pas la porte se refermer derrière nous. Je ne me retournai pas. J'avais le sentiment qu'il faudrait un moment à Clint Harrelson pour absorber ce qu'il venait d'entendre. J'avais aussi le sentiment que Grady allait sous peu se transformer en tête de Turc.

Je ne me trompais pas. Mais je devais faire à propos des souffrances privées de Grady des découvertes que je n'aurais jamais crues possibles.

Pour l'instant, j'invitai mon vieux à prendre un milk-shake cerise au Walgreen de Westheimer, où nous nous sommes assis côte à côte au comptoir, tandis que jouait le juke-box et que, sur le mur, un gros ventilateur vibrait au rythme de la musique.

Je gardai mon boulot à la station-service, en partie, je pense, parce que les autres jeunes Blancs qui y travaillaient avaient été appelés, et qu'il ne restait plus que moi pour manipuler de l'argent quand le propriétaire n'était pas là. Mais je devais y aller aussi le dimanche, ce qui signifiait que si je voulais aller à la messe, je devais assister à l'office de sept heures. L'église était située non loin de la lisière est de River Oaks.

Je n'avais pas mangé, et après la messe je traversai la rue pour aller au drugstore Costen où je commandai un toast et une tasse de café au comptoir, avant de me rendre compte que j'avais laissé mon missel sur le banc. L'église était vide. C'est du moins ce que je pensais. Je récupérai mon missel et je m'apprêtais à sortir sur le côté quand j'entendis quelqu'un quitter le confessionnal, soit parce qu'il avait cogné le heurtoir, soit parce qu'il avait claqué la porte. Un instant plus tard, Grady Harrelson apparut devant l'église. Nous étions à quelques pas l'un de l'autre, dans une petite surface de pelouse ombragée entre l'église et le couvent, d'un côté, et, de l'autre, un passage couvert. Nous étions seuls. Le matin était encore frais, les moulures de stuc de l'église et du couvent tachées d'humidité.

« Tu me suis ? » demanda-t-il.

Il avait les yeux rouges, les traits pincés, peut-être à cause de la chaleur, peut-être à cause de la gêne, peut-être à cause du remords, je n'aurais su le dire. Ou peut-être à cause du ressentiment. Quoi qu'il en soit, j'eus pitié de lui. « Comment ça va, Grady ?

– Je t'ai demandé si tu me filais.

– C'est ici que je vais à la messe. Je ne savais pas que tu étais catholique.

– Je ne suis pas catholique.

– Tu passes juste par hasard ?

– Tu fais le malin ?

– Non, dis-je. Je suis content de te voir.

– J'ai du mal à le croire.

– Il s'est passé quelque chose là-dedans ? »

Il me regarda d'un air méfiant. « Ces types, est-ce qu'ils peuvent répéter ce qu'on leur dit ? Je veux dire, si on n'est pas catholique, ils peuvent le répéter ?

– Pas à ma connaissance.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Non, ils ne peuvent le répéter à personne. »

Il se retourna pour voir l'église, puis me regarda. Puis il fixa sa décapotable garée au soleil. La capote était baissée, ses plis blancs claqués contre la carcasse, chaque pouce de peinture d'un rose onctueux qu'on aurait pu manger à la cuiller.

« Entre nous, ce n'est pas fini, dit-il.

– Qu'est-ce qui n'est pas fini ?

– Personne ne peut me gifler.

– Si je pouvais revenir là-dessus, je le ferais. Pour moi, de toute façon, c'est fini. »

Il avait essayé de détourner la conversation, sans succès. Il arrondit les épaules et se gratta le bras en plissant les yeux, imitant la posture avachie et

le regard des loubards que, sans doute, il enviait. « Il arrive qu'on fasse des conneries qu'on n'avait pas prévu de faire, tu vois ce que je veux dire ?

– Je n'en suis pas sûr.

– Ces trucs que je t'ai dits sur Valerie, que j'ai conclu avec elle. Ce n'est pas vrai. »

Je secouai la tête. Je ne voulais pas en dire plus. Il enserra sa poitrine de ses bras. « Si tu racontes ça à quelqu'un, tu sais ce qui se passera, hein ?

– Si je raconte quoi à qui ? demandai-je.

– Que tu m'as vu ici.

– Ne te fâche pas, Grady, mais j'ai une nouvelle pour toi. Tout le monde se fiche que toi ou moi soyons venus ici. Un oiseau vient de souiller ton pare-brise. Et tout le monde s'en fiche aussi. Tout ça n'est pas important.

– Tu trouves toujours la réplique pour faire le malin », dit-il.

Que répondre à ça ? Je me demandais ce qui s'était passé dans le confessionnal. Je ne voulais pas lui poser la question, mais je pensais le savoir. « Je peux t'aider, Grady ? J'ai connu quelques moments difficiles. Entre nous, c'est parti sur le mauvais pied. Mais ce n'est pas forcé que ça reste comme ça. »

Son visage était comme un portrait peint dans l'espace, les yeux vides, les lèvres immobiles. « Non, dit-il.

– Non, quoi ?

– Non, je n'ai pas besoin de ton aide.

– Il faut que j'aille au boulot. À une autre fois », dis-je.

Le soleil n'était pas monté au-dessus de l'église et, à l'ombre du bâtiment, l'air était bleu. Des roses pourpres s'épanouissaient contre le mur de stuc. Grady secoua son col, comme s'il était trop vêtu, et que la chaleur de son corps était prisonnière de sa chemise. Il toussa sur le dos de son poignet. « Comment va-t-elle ?

– Qui ?

– Val.

– Elle va bien.

– C’est bien. Fais en sorte qu’elle reste comme ça. »

Pourquoi est-ce qu’il disait ça ? Qu’est-ce que m’avait dit Valerie à propos des gens jaloux ? On ne pouvait rien leur apprendre, ni les changer ?
« J’ai bien entendu ?

– J’ai dit ce que j’ai dit.

– Tu t’es engagé dans l’armée, dis-je. Si tu n’avais pas eu des problèmes de santé, tu aurais fini en Corée. Pourquoi ne laisses-tu pas tomber ces conneries de gros dur ?

– Tu ne sais rien sur mon passage dans l’armée, alors ferme-la, Broussard.

– Ne me dis pas comment je dois traiter Valerie.

– Tu te crois obligé de me dire que je ne suis pas un lâche ? Tu as dit à mon père que j’ai aidé à démolir ces types qui s’étaient pointés à une fête sur Sunset. Eh bien, permets-moi à mon tour de t’apprendre une nouvelle. Je n’ai embrigadé personne. Le type derrière tout ça, c’était Vick Atlas, le même type qui veut vous tirer au bout d’une chaîne attachée à son pare-chocs, Bledsoe et toi. Et je n’exagère pas. »

Peut-être n’aurais-je rien dû ajouter d’autre. Je m’adressais à un gosse qui ne serait jamais autre chose qu’un gosse. Mais j’avais assisté à la fête sur Sunset Boulevard, j’avais vu ce qui s’était passé, et je ne pouvais accepter son mensonge, ou alors je ne pouvais accepter son attitude de propriétaire envers Valerie. Même maintenant, plus de soixante ans après, j’ai du mal à l’admettre. Il l’appelait « Val » ?

« Les types qui ont étendu ce mec sur le capot, c’était tes amis, dis-je. Tu aurais pu les arrêter. Quand vous êtes tous partis, tu riais. Le gars a dû aller à l’hôpital, à Jeff Davies, en soins gratuits. J’ai trouvé que ça faisait plutôt *chicken*. »

Il ne répondit pas. Il se mordit la lèvre inférieure, tourné sur le côté, en position pour me balancer un crochet au visage.

« Tu veux dire quelque chose ? demandai-je.

– Je ne peux pas te dire ce que j’ai envie de te faire, tout de suite.

– Alors fais-le. Je veux que tu le fasses. »

Il avait un caillot de sang au coin de l’œil gauche. Ses paupières papillonnaient.

« Tu crois que t’as des couilles parce que ton père a fait la leçon au mien ? dit-il. Mon père aurait pu forcer ton vieux à laver ses chiottes, sauf qu’il n’avait pas de temps à perdre. Ton vieux est un ivrogne. Ta mère a subi des électrochocs. Si on le voulait, on pourrait vous réduire en chair à pâté.

– Le prêtre t’a dit de te rendre », dis-je.

Il blêmit. « Qu’est-ce que tu viens de dire ?

– Tu as avoué quelque chose de grave. Ça a peut-être un rapport avec la mort de la Mexicaine. Mais tu ne vas pas te rendre parce que tu es un pauvre type, Harrelson. Tu ne mérites même pas qu’on te crache dessus. »

Je m’éloignai sans me retourner. Au coin de la rue, je le vis sortir lentement du parking et s’insinuer dans la rue, trop lentement pour la circulation. Une voiture klaxonna. Grady ne réagit pas, n’accéléra pas et s’arrêta au feu, comme figé dans ses pensées. Quand le feu passa au vert, il conduisit de la paume d’une main, sans faire attention à un camion qui essayait de tourner devant lui. Il semblait avoir toutes les caractéristiques d’un homme sans passé digne du souvenir, ni avenir digne d’être vécu. Mais les mots qu’il avait prononcés sur mon père et ma mère m’avaient ôté toute compassion à son égard. La pitié et la charité que j’éprouvais quelques instants plus tôt avaient disparu. C’était le moins que je pusse faire pour eux.

J’avais toujours mon missel à la main. Je me demandais ce qu’aurait pu dire saint Paul concernant mon rôle de porteur de bonnes nouvelles.

1. Romancière américaine d'origine russe, auteur de *The Fountainhead* (*La Source sacrée*) adapté au cinéma par King Vidor. Elle est le symbole d'un anticommunisme viscéral.

OceanofPDF.com

14

Les jours passèrent. Le père de Saber prit une seconde hypothèque sur la maison délabrée des Bledsoe, et se servit de l'argent pour payer la caution de son fils et consulter un avocat qu'il avait trouvé dans les pages jaunes. Saber m'appela dès qu'il fut rentré chez lui. Je crus qu'il voulait qu'on se retrouve. Ce n'était pas le cas.

« À la maison on en est réduits au cheddar et aux crackers, dit-il. Le vieux récupère des journaux qu'il traîne à l'usine à papier. Tu es déjà allé à l'usine à papier ? »

Elle était située sur quelques centaines d'acres de tas d'ordures grouillant de mouettes. C'était un endroit pitoyable peuplé de malheureux et de miséreux gagnant péniblement leur vie en faisant du porte-à-porte pour récupérer des cartons et des vieux journaux qu'ils revendaient ensuite pour un penny la livre, au mieux. Il y avait sur leur visage le désespoir des chiffonniers du Moyen Âge.

« Tu veux que je demande à mon père s'il peut trouver à ton papa un boulot sur un pipeline ?

– Mon vieux pense que ton papa lui parle comme à un nègre. Ce sont ses propres mots.

– C'est ridicule.

– Si tu ne me vois pas pendant un moment, ce n'est pas parce que je me serai engagé, dit-il.

– Tu vas quelque part ?

– En taule, je me suis fait quelques relations. Tu te souviens des Mexicains pendant la garde à vue ?

– Ces types sont des *pachucos*. Ils sont capables de t'étripier du foie jusqu'aux yeux.

– Tu as été à une réunion du KKK, récemment ?

– Tu sais de quoi je parle, répondis-je, rougissant.

– *See you later alligator*. Surveille bien ta queue. Oops, trop tard. Comment va Valerie ? »

Je raccrochai.

J'adorais l'été. Les orages de l'après-midi étaient de ceux qui donnent envie de rester dehors sous la pluie. Quand le ciel s'éclaircissait et redevenait d'un bleu doux, les nuages à l'ouest étaient comme des bandes de feu ou, parfois, comme des tas de prunes et de pêches. Chaque jour nouveau, quoi qu'il arrivât, était l'occasion d'une fête. Et la joie que je ressentais était facile à expliquer : non seulement j'étais amoureux de la saison, mais j'aimais Valerie Epstein et je savais que Valerie m'aimait.

J'aimais son odeur, la douceur de sa peau et la façon dont ses yeux se plissaient quand elle riait. Les soirées étaient trop courtes pour faire toutes les choses qui semblaient avoir été créées spécialement pour nous deux. Quoi que nous fassions, c'était une aventure. Nous allions à la patinoire dans l'un des quartiers les plus pauvres de Houston, aux matches de baseball au Buffalo Stadium, aux concerts de R&B à l'auditorium municipal où les Blancs devaient s'asseoir au balcon, parce que les meilleures places et la piste de danse étaient réservées aux Mexicains et aux gens de couleur.

Pour un dollar et un quarter, nous avons vu B. B. et Albert King, Big Mama Thornton, Johnny Ace. Un vendredi, nous avons roulé jusqu'à Galveston et au Balinese Club, tenu par la famille Maceo sur une jetée de deux cents mètres. La lune était haute, le golfe d'un vert ardoise, les vagues cognaient les piliers. L'entrée était encadrée de néons et festonnée de lanternes japonaises, le ciel noir et semé d'étoiles, l'air lourd de l'odeur

d'une tempête imminente. Nous entendions la musique d'un orchestre de danse.

Alors que nous nous apprêtions à entrer, Valerie me prit la main. « C'est vraiment chic, hein ?

– Ouais. Frank Sinatra y a chanté.

– Tu plaisantes ?

– Et Bob Hope y a joué, aussi. »

Elle commença à entrer, me tirant par la main. Sans savoir pourquoi, j'hésitais. Ce n'est pas parce que la boîte appartenait à la famille Maceo. Ils possédaient des casinos, des salles de bingo, des boîtes de nuit, des restaurants, les machines à sous des bars à bière dans toute l'île. Je sentais une vibration dans ma poitrine, la pression sur ma tempe réapparaissait, signaux d'avertissement que j'éprouvais parfois avant l'une de mes crises. Je jetai un coup d'œil sur le boulevard. « On pourrait aller au Jack Tar faire un gros dîner de crevettes frites.

– Il n'y a pas de fruits de mer, ici ? J'ai toujours entendu dire que c'était réputé pour ça.

– C'est vraiment bon, c'est vrai », dis-je en me touchant légèrement le côté de la tête.

La porte d'entrée s'ouvrit. Un homme blond en smoking d'été et une femme splendide apparurent en haut des marches, les cheveux pleins de confettis. L'orchestre venait de se lancer dans « Tommy Dorsey's Boogie-Woogie ». Valerie étrennait une nouvelle robe blanche.

« Allons-y, dis-je. Je te montrerai les photos de Sinatra et de Hope, sur le mur. »

Pourquoi avais-je hésité ? Ce n'était pas la boîte en elle-même ; c'était l'environnement. Galveston était le territoire réservé de la Mafia. La boîte me rappelait une chose que Grady Harrelson avait dite devant l'église, que Vick Atlas voulait nous tirer attachés au bout d'une chaîne accrochée à son pare-chocs, Saber et moi. J'avais du mal à me sortir cette image de la tête

et, essayant vainement d'éviter de ressusciter le mal, je n'avais parlé de ce qu'avait dit Grady ni à mon père ni à Saber.

À l'extrémité de la jetée se trouvait un casino. N'y étaient admis que des clients choisis et les flambeurs. Mais n'importe qui pouvait s'asseoir aux tables et aller sur les pistes de danse qui se télescopaient, salle après salle, jusqu'à la zone du casino. Sept marins français dansaient ensemble, pas rasés, leurs bérêts sur la tête. Nous trouvâmes une table à côté d'une fenêtre ouverte, d'où nous sentions l'odeur du sel dans le vent, et entendions les vagues frapper les piliers sous le bâtiment. Sur notre nappe à carreaux, il y avait une bougie dans un chandelier de verre en forme de cheminée, et de l'argenterie roulée dans des serviettes rouge vif. Valerie tendit la main et prit la mienne. Jamais je ne l'avais vue aussi heureuse. Nous avons commandé des cocktails de crabe, un plateau avec des échantillons de tout ce qu'il y avait sur le menu et un pichet de thé glacé sur lequel flottaient des feuilles de menthe.

C'est alors que je le vis, de la même façon qu'on remarque une personne qui détonne parmi une réunion de gens ordinaires, de la même façon qu'on prend note d'un sourire qui ne correspond pas aux yeux de quelqu'un, de la même façon qu'une poignée de main huileuse peut vous envoyer une vague de nausée le long des bras et jusque dans le ventre.

Elle suivit mon regard. « Il me dégoûte, dit-elle.

– Tu l'as déjà vu ?

– Il allait à tous les matches Reagan – San Jacinto. Personne n'avait envie de l'y voir, en particulier les majorettes. Il essayait toujours de les peloter. »

Vick Atlas nous regardait depuis une table de l'autre côté de la piste de danse, avec un grand sourire malgré le bandeau noir qu'il avait sur un œil. Il agita les doigts. Je fis semblant de ne pas le voir. « Allons danser.

– Je pense qu'on ne devrait pas bouger.

– Pourquoi ?

- Il va essayer de s’immiscer.
- On lui dira d’aller se faire voir. »

Nous avons dansé, puis sommes revenus à notre table. Une bouteille de champagne, verte, nous attendait dans un seau à glace en argent. J’appelai le serveur. « Ça doit être pour quelqu’un d’autre.

– Non, monsieur. C’est Mr Atlas qui vous l’envoie avec ses compliments. » Le serveur portait une veste blanche amidonnée, un nœud papillon noir et un pantalon noir remonté sur les hanches. « Je crois que ça ferait plaisir à Mr Atlas que vous la buviez.

– Nous sommes des baptistes purs et durs. Dites à Mr Atlas que nous apprécions son geste. »

Le serveur prit le seau des deux mains, impassible, et se dirigea vers le bar en prenant soin de ne pas regarder dans la direction d’Atlas.

« Tu n’aurais pas dû faire ça, dit Valerie.

– On n’a pas de place sur la table, dis-je. Voilà nos plats qui arrivent. »

Nous commençâmes à manger, gardant l’un et l’autre l’œil sur notre assiette. Je sentis, plus que je ne vis, Atlas s’approcher de notre table. Une ombre tomba sur mon bras. « Comment ça va ? dit-il.

– Ça va très bien, répondis-je.

– Tu n’aimes pas le champagne ?

– Pas ce soir.

– Parce qu’au Copacabana, je t’ai vu boire de la bière. Vous voudriez peut-être une bière, tous les deux. Que diriez-vous d’une bière allemande ? »

Je ne répondis pas. Valerie mangeait par petites bouchées, les yeux baissés.

« Non ? dit-il. En regardant par la fenêtre, vous verrez les poissons appâts bondir dans les vagues. C’est parce qu’un requin ou un barracuda les pourchasse. Le monde est dur, par ici. Sous l’eau, je veux dire.

– C’est vrai que ces barracudas sont des sales types, dis-je.

– Pas aussi sales types que certains que je connais. De vrais minables. Que penses-tu de mon bandeau ? »

Je cessai de manger et regardai la flamme brûlant à l'intérieur de la cheminée de verre du chandelier. « Je n'ai pas remarqué.

– Que faut-il faire pour attirer ton attention ? Je risque de finir avec une orbite vide.

– Je suis désolé de l'apprendre.

– Je suppose que c'est la vie. C'est comme ça que tu vois les choses ? Juste un coup de malchance ?

– Ce n'est pas moi qui t'ai fait ça, Vick.

– J'ai dit que c'était toi ?

– Laisse-nous tranquilles, dit Valerie.

– Tu t'appelles Valerie Epstein, dit-il. Tu es à Reagan. Je connais certaines de tes copines. »

Elle regarda par la fenêtre les vagues qui gonflaient, aussi noires et lisses que de l'huile sous la lune, la lumière du chandelier vacillant sur son visage. Elle avait les joues rouges, comme brûlées par le vent.

« Si tu me lâchais un peu, Vick ? dis-je.

– Que je te lâche ? OK, Eustache. Je te posais juste une question à propos de mon champagne. Je pensais que peut-être tu n'aimais pas l'année. La prochaine fois, je t'offrirai du thé glacé. Vous voulez bien danser avec moi, Miss Valerie ?

– On est en train de manger, répondit-elle.

– Quand vous aurez fini, je veux dire. Je veux danser avec vous. T'es d'accord, Aaron ?

– Partons, me dit Valerie.

– Non, dis-je.

– Non, il dit. Bien joué, Aaron. Tu sais te tenir droit. Tu sais que quelqu'un a piqué la décapotable rose de Grady, cette nuit ?

– Non, je l'ignorais.

– Un expert. Il n’y a pas beaucoup de gens capables de court-circuiter une Caddy. Grady est désespéré.

– C’est à briser le cœur, dis-je.

– C’est pour ça que mon père a demandé à certains de ses amis de chercher le type qui a fait ça. Je peux m’asseoir, en attendant qu’on danse ?

– Qu’est-ce que tu veux, Vick ? On ne t’a jamais fait de mal.

– Ça, je le sais maintenant que tu me l’as dit. Si un type comme toi me dit quelque chose, je sais que je dois le croire. Sa parole est en or. Elle vient du cœur. Il ne me raconterait pas de craques. » Il tira une chaise d’une autre table et s’assit. « Où est le petit Bledsoe, ce soir ? demanda Atlas. Toujours au trou ? Ou bien il est sorti, et il prépare un mauvais coup ? Quel numéro !

– Il faut qu’on y aille, dit Valerie.

– Attendez un peu, petite dame, dit Atlas. Il faut qu’on danse. Personne croira à une histoire pareille. Je rencontre Aaron, je perds un œil à cause de lui, et ensuite je danse avec sa nana. À condition que ça le dérange pas, je veux dire. À toi, ça te va, hein, Val ?

– Qu’est-ce que tu as demandé, à propos de Saber ? dis-je.

– C’est un mec fascinant. J’ai entendu dire que la plupart des pièces de sa bagnole sont des pièces volées. Un type qui vole des pièces de bagnole n’est sans doute qu’à un pas de piquer toute la voiture. Mais tu ne traînerais probablement pas avec un mec comme ça. Donne-moi ta réponse à propos de notre danse, tu veux bien ? Ma dame à moi m’attend. Tu la connais. »

Je suivis son regard qui balayait la piste de danse. À une longue table, dans le coin, Cisco Napolitano était assise en compagnie d’un groupe de gens qui semblaient arriver droit de Miami. Elle portait une robe du soir sans bretelles, noire, et un chemisier rose. Pendant une seconde, je crus qu’elle me retournait mon regard.

« Alors, Aaron ? dit Atlas. Et je ne parle pas d’un slow. On attendra une danse rapide. J’adore le bop. Le jitterbug, c’est ringard ; le bop, c’est

branché. Il existe même un bop crasseux, tu savais ça ? On peut en danser un, Valerie. Toi et moi. Un bop normal, je veux dire.

– Je ne veux pas danser avec toi, dit Valerie. C’est bien clair ? Et quitte notre table, s’il te plaît.

– La dame est directe. Je respecte ça. Dommage que tu sois pas monté au créneau, Aaron. » Il se pencha près de moi. Je sentais son haleine sur ma joue. « Mais ça n’a pas d’importance. On est potes. Hein ? Dis-moi quelque chose. Le vrai pote, c’est le pote pour la vie. » Il adressa un grand sourire à Valerie et me passa un bras sur l’épaule. Inconsciemment, je mis la main sur le couteau à viande posé à côté de mon assiette. Il secoua légèrement le bras. Je sentais l’odeur fétide de son aisselle. « Amis ?

– Ouais, dis-je, regardant droit devant moi.

– C’est comme ça qu’on parle, Charles. »

Il retira son bras. Je pensais que c’était terminé. J’aurais dû me douter du contraire. Il suçait son doigt, me le mit sur la tempe et enfouit sa salive dans mon oreille.

Jamais je n’avais éprouvé une telle répulsion, une telle impression de viol. Je donnai à Atlas un coup de coude au visage et, en même temps, m’enfonçai ma serviette dans l’oreille. Mentalement, je me voyais le tabasser, réduire son visage en compote, lui casser les côtes comme des bâtonnets d’esquimaux. Mais je ne fis rien de tout ça. Je ne fis pas couler le sang. L’orchestre faisait trembler les murs avec « One O’Clock Jump » ; personne, ou presque, n’avait remarqué ce qui se passait à notre table.

Valerie me tendit sa serviette. Je la plongeai dans mon verre d’eau, et me lavai l’oreille. Atlas, par ailleurs imperturbable, appuyait les doigts sur sa pommette. Puis je compris qu’il avait payé un prix auquel il ne s’attendait pas. Son bandeau était tombé de son œil, exposant la véritable nature de sa blessure. L’œil était un orbe bleu de la taille d’une pièce de monnaie, suintant, soit à cause de l’infection, soit à cause des médicaments, soit à cause des deux, mais la peau qui l’entourait n’était ni coupée, ni

contusionnée, ni recousue ; elle était plissée, et sa paupière cautérisée. L'œil d'Atlas avait été brûlé, et non pas frappé par une brique.

« C'était un pétard, dis-je.

– Un pétard ? De quoi tu parles ? dit-il en remettant son bandeau en place d'un coup sec.

– Vous jétiez tous des pétards, dis-je. Peut-être des Baby Giants ou des M-80. Un pétard t'a explosé au visage. Grady et toi, vous vous êtes foutus de nous, Vick.

– Tu viens de reconnaître que tu étais dans le parc, gros malin.

– Barre-toi de notre table. Si tu ne le fais pas, je vais te faire un truc qui t'embarrassera pour le restant de tes jours. »

Il y eut un silence. Son bon œil devenait humide. Sa lèvre inférieure commençait à gonfler là où mon coude l'avait touchée. « Tu vas faire quoi ?

– Pas la peine que tu le saches. Tous ceux qui verront ça se le rappelleront. »

L'orchestre acheva « One O'Clock Jump ». Vick se retourna vers l'estrade, comme si, on ne sait pourquoi, elle contenait la solution à son problème. « Je vais laisser passer ça pour l'instant. Mais tu me reverras.

– Non, tu enverras quelqu'un d'autre. Vous êtes tous pareils, les gars. Vous ne faites jamais les trucs vous-mêmes. »

Il se leva et regarda autour de lui comme si de rien n'était. « Bonne nuit, Miss Val. Vous avez de la classe. Et je respecte beaucoup ça. Si vous avez besoin de quelque chose, dites-le-moi. C'est un honneur pour moi de m'être assis à votre table. »

Il attendait qu'elle réponde. Elle regarda son assiette.

« Qu'il en soit ainsi, dit-il. Bonne nuit à tous les deux. Je reverrai peut-être Aaron. Ou peut-être pas. Qui sait ? L'univers est grand, par ici.

– Pas assez, dis-je.

– On verra, petit malin. »

L'orchestre se remit à jouer. Pour retourner à sa table, Atlas traversa la piste au lieu d'en faire le tour.

Valerie leva la tête et ouvrit les yeux. « Jamais de ma vie je n'avais vu une chose pareille. C'est quoi, ce truc embarrassant que tu voulais faire ?

– Rien. »

Elle me regarda un long moment. « Tu es le meilleur garçon que j'aie jamais connu. »

Il y a des compliments qu'on n'oublie jamais et dont on ne parle jamais à personne ; au contraire, on les dissimule en un endroit invisible, et pendant toute la vie, quand le monde autour de vous part en lambeaux, on les ressort et on les relit pour réapprendre qui on est.

OceanofPDF.com

15

Quand j'eus réglé l'addition, Valerie et moi émergeâmes dans la chaleur de la soirée et le vent qui agitait les palmiers le long de Seawall Boulevard. Une minute plus tôt, j'avais vu Cisco Napolitano sortir, seule, par la même porte, pendant qu'Atlas parlait encore à ses amis à la table dans le coin. Tandis que Valerie et moi nous dirigions vers ma voiture, Cisco sortit du parking dans une Buick bleu foncé et s'arrêta le long du trottoir de l'autre côté de la rue, pour attendre Atlas, pensais-je.

« C'est la femme dont tu m'as parlé, celle qui connaissait Bugsy Siegel ? demanda Valerie.

– C'est elle.

– Pourquoi est-ce qu'elle nous regarde ?

– Je pense qu'elle est paumée. Elle aurait peut-être eu une vie différente si elle n'avait pas été en relation avec des sales types. Tu veux que je te la présente ?

– Non. »

Mais Cisco ne nous laissa pas le choix. Quand nous passâmes à côté de la Buick, elle ouvrit la portière et sortit. Sa peau bronzée, sa robe du soir noire et son chemisier rose orchidée étaient marbrés par la lueur du néon ; elle avait les cheveux torsadés autour de la gorge, comme des serpents. « Est-ce que le Débile arrive ?

– Je n'ai pas fait attention à lui. Que faites-vous avec ce sale type, Miss Cisco ? dis-je.

– Je paye le prix de la pauvreté. J’ai voulu t’avertir, mais tu n’as pas voulu m’écouter, petit. Maintenant, va te faire foutre. »

Comment comprendre un tel message ?

Mais ce n’était pas terminé. À l’instant où nous nous éloignons, Atlas sortit du club. Quand il nous vit, il ouvrit le coffre de la Buick et en sortit quelque chose, qu’il prit avec lui sur le siège passager avant de refermer la portière. Cisco Napolitano fit demi-tour pour pouvoir passer près de nous. Par la fenêtre, Atlas tenait une chaîne. Trois boucles de corde étaient entrelacées dans ses maillons. En passant près de nous, il agita la chaîne. « Voilà ce qui t’attend, trou-du-cul. »

Le lendemain matin, je téléphonai à Saber. Pas de réponse. Je rappelai le soir, et Mr Bledsoe me raccrocha au nez. Je réessayai le lendemain matin, et Mrs Bledsoe répondit. « Il n’est pas avec toi ? » dit-elle.

Deux jours plus tard, Saber vint chez moi avec sa bagnole. Ses vitres étaient voilées de poussière, ses ailes et ses enjoliveurs couverts de boue. Mes parents étaient au travail. Saber ne coupa son moteur qu’en arrivant à la porte cochère. Quand il sortit, il se retourna pour jeter un coup d’œil sur la rue, alors qu’il n’y avait pas de circulation, ni personne dans les jardins. Une enveloppe dépassait de sa poche arrière, moulée sur ses fesses. Il mâchait un chewing-gum, qu’il faisait éclater ; ses yeux étaient comme des pois sauteurs mexicains. « Ma mère m’a dit que tu me cherchais.

– J’ai eu une histoire avec Vick Atlas au Balinese Club, à Galveston. Son bandeau est tombé. Tu te souviens des pétards qu’ils jetaient ? Son œil a été brûlé. Cette brique a peut-être touché le pare-brise, mais ce n’est pas elle qui lui a endommagé le visage.

– Les flics ne l’ont jamais su ?

– Ils n’ont sans doute pas regardé le rapport médical. Ou peut-être qu’ils s’en fichent.

– Fils de pute.

– On est libres, dis-je. Tout ce qu'ils ont contre nous, c'est cette accusation bidon d'une effraction chez Krauser. »

Il se mit à mâcher son chewing-gum plus rapidement, ses yeux faisant dans l'air des trous brûlants.

« L'accusation est bidon, hein ? dis-je.

– Tout le monde s'en fiche. De toute façon, Krauser et ces têtes de nœud qui m'ont cassé la gueule vont nous mettre ça sur le dos.

– Mon père a parlé avec mon patron, à la station-service. Mon patron a vu le policier examiner mes chaussures. Il dit qu'il n'y avait aucune trace de peinture dessus. C'est le flic qui a frotté de la peinture dessus, chez Krauser.

– C'est sans importance. S'ils n'arrivent pas à nous coincer d'une façon, ils le feront d'une autre. Rien n'a changé. » Il retira de sa poche arrière l'enveloppe qu'il me tendit. Le rabat était collé. « Ouvre-la dans la maison.

– Elle contient quoi ?

– Huit cents, en cash.

– Combien ?

– Pour ta caution, pour ta voiture pleine de pisse, et pour les amendes que ton papa a dû payer. Si t'as besoin de plus, je les ai.

– Ça vient d'où ?

– Self Dépannage Nocturne. Houston est allégée d'une Caddie décapotable rose, autrefois propriété de Grady Harrelson.

– C'est ce qu'a dit Vick Atlas. J'ai pensé qu'il était dingue. Tu as piqué la voiture de Grady ?

– Les Mexicains que j'ai connus en prison m'ont un peu aidé. Un officier de police de Nuevo Leon adore sa nouvelle bagnole.

– Je n'arrive pas à croire que tu aies fait une chose pareille. Et tu as touché combien, pour ça ?

– Pas grand-chose. On a partagé en trois, et il a fallu qu'on graisse la patte à des types de la frontière. Alors on a fait un pot commun, et on a fait

une autre affaire. Celle-là, ça a été le jackpot. Ma part était de deux mille huit cents.

– Pour faire quoi ? demandai-je, le cœur battant.

– Pour faire passer le Rio Grande à un peu de cannabis et à un plein chargement de *yellow jackets* et de *redwings*. »

Je lui remis l'enveloppe dans la main. « Je ne veux pas le savoir, Saber. Laisse cet argent dans une église. Balance-le par la fenêtre dans le Cinquième District. Ne l'apporte pas ici.

– C'est ce que tu penses ?

– Et pas qu'un peu. »

Il retira de sa bouche le chewing-gum qu'il jeta dans le parterre d'hortensias de ma mère. « Qu'est-ce qu'on est censés faire ? Rester accroupis pour être tous les jours forcés de baiser le cul de quelqu'un ?

– Ne t'approche pas de ces Mexicains.

– Manny et Cholo sont mes amis. Ils ont été tous les deux à Gatesville. Manny a fait une période à Huntsville. Ils sont pas prêts à se faire enculer.

– Écoute-toi un peu, dis-je.

– Prends cet argent.

– Pas question. »

Il monta dans sa voiture et referma la portière, puis il démarra et fit ronfler son moteur, remplissant la porte cochère d'une odeur d'huile. Je fis le tour jusqu'à sa vitre. Il avait l'épaule appuyée contre la portière, comme les jeunes voyous. Il leva les yeux sur moi, son tee-shirt roulé jusqu'aux aisselles, une cigarette pas allumée collée à sa lèvre, le Saber insouciant de toujours.

« Grady Harrelson m'a dit que Vick Atlas avait menacé de nous traîner tous les deux au bout d'une chaîne, dis-je. Quand je l'ai vu à Galveston, il a sorti une chaîne par la fenêtre de sa voiture et il a dit : "Voilà ce qui t'attend, trou-du-cul." »

– Et c'est moi le mec dont la vie est foutue ? C'est le comble. »

Il recula dans la rue et s'éloigna, ses haut-parleurs volés hurlant « Lawdy Miss Clawdy », de Lloyd Price.

Je me rendis au commissariat dans le centre et demandai à parler à l'inspecteur Merton Jenks.

Le policier à la réception ne leva pas les yeux. « Il est en train de déjeuner.

- Il est onze heures.
- Il mange cinq fois par jour.
- Il sera rentré à quelle heure ?
- Il ne l'a pas dit.
- Où est-ce qu'il déjeune ? »

Le policier leva la tête. « À deux rues d'ici. Là où il y a un brancard et une pompe gastrique devant la porte. »

Je crus qu'il plaisantait jusqu'au moment où j'arrivai à une salle de billard avec un comptoir pour manger, et où je vis Jenks par la fenêtre. Il y avait aussi une cabine en bois où les clients pouvaient toucher leurs chèques d'allocations et payer leurs cautions. Jenks était penché sur un sandwich *meatball* et un bol de haricots secs qu'il mangeait à la cuiller. J'avais une envie urgente d'aller aux toilettes. Je longuai toute la longueur de la salle à travers une fumée aussi dense et toxique que du venin de serpent, fis ce que j'avais à faire et me lavai les mains que j'essuyai sur mon pantalon. Puis j'attendis que quelqu'un pousse la porte pour ne pas avoir à en toucher le bouton. Je sortis et m'assis à côté de Jenks sans y avoir été invité. « Vous avez vu ces toilettes ?

- Tu devrais voir la cuisine, me répondit-il.
- Pourquoi est-ce que vous mangez là ?
- Un aperçu philosophique. » Il s'essuya la bouche avec une serviette en papier. « Qu'est-ce que tu veux ?
- Vous avez eu un rapport médical sur Vick Atlas, non ?

– L’avocat de ton vieux a fait du bon boulot. Alors qu’est-ce que tu veux ?

– Mon père a trouvé un témoin qui peut prouver que Saber et moi, on n’est pour rien dans l’effraction de la maison de Mr Krauser.

– Exact. Tu ne m’as toujours pas dit ce que tu veux. »

La dernière fois que je l’avais vu, il s’était conduit de façon amicale, et je comprenais mal sa mauvaise humeur. Je le lui dis.

« Je suis inspecteur aux homicides, dit-il. J’ai autre chose en tête que des conneries d’adolescents.

– Vick Atlas menace de nous tirer au bout d’une chaîne derrière sa voiture, Saber et moi. Dites-moi ce que nous devons faire pour nous libérer de ça.

– Ce que vous devez faire ? Tu me poses cette question ?

– À qui d’autre puis-je la poser ? Et cet inspecteur Hopkins, ce type qui a essayé de nous coincer pour l’effraction chez Mr Krauser ? »

Deux hommes bruyants, pas rasés, en vêtements froissés, rangèrent leurs queues de billard et s’assirent à côté de nous. Ils prirent des menus et commencèrent de commander.

« Ces sièges sont occupés, dit Jenks.

– Par qui ?

– Par moi », dit Jenks.

Ils se levèrent, l’un d’eux faisant tourner le siège sur le tabouret, et nous regardèrent.

« Hopkins a travaillé aux mœurs à Galveston, dit Jenks.

– Ah ouais ? »

Il regarda droit devant lui, écarquillant les yeux pour jouer la consternation. « Je vais essayer de dire les choses autrement. Hopkins a les mêmes opinions politiques fascistes que ton professeur de métallurgie. Et il a la cervelle comme du tabac à chiquer. Ajoute à ça son passé à Galveston, et tu as ta réponse. » Il mordit dans son sandwich.

« Je ne comprends pas.

– Seigneur. » Il posa son sandwich. « Des fortunes partent de Galveston, destinées aux casinos et aux hôtels de Vegas et de Reno. Les Ritals deviennent respectables. Clint Harrelson joue un grand rôle là-dedans, mais il ne continuera pas à financer des Ritals tant qu'ils n'auront pas mis de l'ordre dans le bordel que vous avez semé. Le cœur du problème, c'est la Mexicaine assassinée. Est-ce que c'est toi qui l'as tuée ?

– Bien sûr que non.

– Alors, si ce n'est pas toi, c'est qui ?

– Grady Harrelson et ses amis ?

– Je savais que tu comprendrais.

– J'ai vu Grady à mon église. Il est entré dans le confessionnal. Il n'est pas catholique. »

Jenks s'était remis à son sandwich. Il le posa sur son assiette. « Il t'a dit quelque chose ?

– Pas directement. Il craignait que le prêtre ne le dénonce.

– Que lui as-tu répondu ?

– La confession est sous le sceau du secret, que celui qui se confesse soit catholique ou non, dis-je.

– Répète-moi exactement ce que Grady Harrelson t'a dit. »

Je répétais à Jenks tous les détails dont je me souvenais. Avant que j'aie terminé, il secoua la tête. « Ça ne suffira pas.

– Je pense qu'il reconnaissait avoir tué la fille », dis-je.

Il avait les manches retroussées, sa veste pliée sur le comptoir. Je voyais sur son bras le tatouage du parachute rouge, traversé par une veine verte.

« Ma petite amie m'a dit que vous étiez ensemble dans les services secrets, son père et vous, dis-je.

– Comment elle s'appelle ?

– Valerie Epstein. »

Je vis que le nom lui disait quelque chose. « Son père, c'est Goldie Epstein ?

– Je ne connais pas son prénom. Elle a raison ? Vous étiez dans l'OSS ? »

Il regarda dans le vide, son pouce lissant le manche de sa cuiller.

« J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ? demandai-je.

– Qu'est-ce que Mr Epstein pense de tout ça ?

– Je sais qu'il n'aime pas le père de Grady Harrelson. Il a dit à Mr Harrelson qu'il le tuerait s'il essayait de leur faire du mal, à Valerie ou à lui.

– C'était ses propres mots ?

– Oui, monsieur. »

Jenks prit sa tasse de café, sans la boire.

« Vous pensez que Mr Epstein exagérait ? » dis-je.

Les deux joueurs de billard bruyants parlaient de plus en plus fort. « Fermez-la avant que je me lève, les gars », dit Jenks. Il se retourna vers moi. Il respirait par le nez. Visiblement, il se demandait jusqu'où il pouvait me parler. « Je vais la faire courte : Mr Harrelson devrait vérifier que ses polices d'assurance sont à jour.

– Vous n'avez pas répondu à ma question, inspecteur.

– À quelle question, bon Dieu ? Je te jure que je compatis avec tes parents !

– Comment vais-je me sortir de tout ça ?

– C'est *moi* qui te pose une question. Où est ton copain Bledsoe ? Je ne sais pas pourquoi, mais tu ne m'as pas du tout parlé de lui.

– Je m'inquiète pour lui.

– Inquiète-toi pour toi-même. Ce gamin est un gibier de prison né.

– Je crois que je sais comment me sortir de ça, inspecteur. J'ai besoin de votre aide.

– Tu as dix-sept ans, et tu trouves une solution magique ? Ça ne te paraît pas un peu présomptueux ?

– La Mexicaine assassinée était la cousine de Loren Nichols.

– Et alors ?

– Il sait qui a fait ça, mais il a peur. Il faut que je lui parle. Je dois lui donner quelques assurances.

– Qu'est-ce qui te fait penser qu'un gosse comme Nichols serait prêt à faire quelque chose pour un gosse comme toi ?

– Je sais ce que c'est qu'être comme lui. »

Jenks fit signe au serveur. « Emballez mon sandwich et donnez-moi l'addition, vous voulez bien ? »

Après le travail, je trouvai le numéro de Loren Nichols dans l'annuaire. Lorsque j'appelai, il décrocha à la deuxième sonnerie.

« Il faut qu'on parle. Je peux venir chez toi ? dis-je.

– C'est Broussard ?

– Ouais.

– Dis-moi ce que tu as à me dire par téléphone.

– Ce n'est pas une bonne idée.

– Papa et maman sont à côté ?

– Respecte mes parents. Je pense que Grady Harrelson a tué ta cousine.

Tu veux bien te sortir la tête du cul ou pas ?

– Monte dans les Heights, et répète-moi ça.

– Compte là-dessus », dis-je. Puis je raccrochai.

Mais je n'eus pas l'occasion de tenir ma promesse.

16

Ça commença avec ma mère. Certains jours, elle quittait tôt son travail et prenait le bus jusqu'à une clinique où elle parlait avec un psychologue. Là, il lui arrivait de voir le gosse bizarre et efféminé qui s'appelait Jimmy McDougal. Pauvre Jimmy. Il était la cible des plaisanteries de tout le monde, bon gosse, maladroit et crédule si quelqu'un lui manifestait la moindre gentillesse. Il était dans un coin de la salle d'attente, les mains entre les cuisses, les yeux baissés comme s'il s'était fait pipi dessus. Ma mère s'assit à côté de lui, et lui mit la main dans le dos. « Qu'est-ce qui ne va pas, Jimmy ? Ça ne peut pas être aussi grave que ça, non ?

– Non, m'dame, dit-il, ses semelles tapotant le sol. Ça va super.

– Tu n'as pas à dissimuler des choses, Jimmy. Tu veux bien me dire pourquoi tu es tout le temps soucieux ? »

Il secoua la tête de façon catégorique. « Tout va très bien. C'est sûr, madame Broussard.

– Mr Krauser t'a fait du mal ?

– Mr Krauser m'emmène aux matches de base-ball, et fait du basket avec moi à la YMCA. Enfin, c'est ce qu'il faisait.

– Dis-moi la vérité, Jimmy. »

Il se voûta, les articulations blêmes. « Je ne veux plus parler de tout ça, madame Broussard.

– Viens à la maison avec moi. On va vider l'abcès. J'ai déjà averti Mr Krauser.

– Oh, madame Broussard, je ne veux pas que vous fassiez une chose pareille.

– J’ai dit à ce pervers qu’il ferait mieux de te laisser tranquille, et que sinon je m’occuperais de lui à coups de cravache.

– J’ai déjà des ennuis, madame Broussard. Je ne peux pas en supporter plus.

– Pourquoi as-tu des ennuis ?

– Il m’arrive de dire des choses qu’il ne faut pas. Je me répète la chose que je dois dire, mais je dis toujours faux. Ça n’a pas d’importance. Je finis par paraître idiot.

– C’est ta casquette de base-ball ?

– Oui, m’dame.

– Mets-la », dit-elle.

Ils prirent un bus bondé au milieu de la circulation, des fumées de diesel et d’une chaleur de 38 °C en Alabama de l’Ouest, descendirent au niveau du glacier où mon père buvait, et marchèrent jusqu’à notre petite maison de brique, couverte de lierre, sur Hawthorne Street. Je m’apprêtais à partir pour les Heights et la maison de Loren Nichols quand ils franchirent la porte.

« Aaron, prépare-nous de l’eau glacée pendant que je discute avec Jimmy », dit ma mère. Elle retira la longue aiguille de sa toque, ôta son chapeau et alluma le ventilateur au plafond du salon.

« Que se passe-t-il ? dis-je.

– J’ai croisé Jimmy à la clinique, et maintenant on va parler un peu, tous les deux. »

J’allai à la cuisine, mais par la porte ouverte j’entendais le moindre mot.

« Je reconnais ces signes, Jimmy. Où cet homme t’a-t-il touché ?

– C’était un accident. La première fois, je veux dire.

– La première fois qu’il t’a touché ?

– Je prenais une douche chez lui. Nous nous étions entraînés. Il attendait que j’aie fini avec la douche pour prendre la sienne. On s’est rentrés dedans quand je sortais.

– Quand tu sortais de la douche ? dit-elle. Tu étais déshabillé ?

– Si j’étais...

– Tu étais nu ?

– Oui, j’étais nu. Il m’a presque renversé. Il m’a redressé. C’est à ce moment-là qu’il s’est penché et que ça m’a touché. Par accident.

– Ça ? Tu veux dire...

– Oui, m’dame.

– Et ensuite il l’a fait une autre fois, mais pas par accident ?

– La semaine suivante, j’étais resté chez lui. Je me suis réveillé au milieu de la nuit, sur le divan. Il faisait quelque chose.

– Tu n’as pas à m’en dire plus, Jimmy.

– Si, il le faut, madame Broussard. Il me frottait la jambe. Il m’a dit que j’avais une crampe, et que je hurlais en dormant.

– C’est bon, Jimmy. Où est l’eau glacée, Aaron ? »

Je ne voulais pas entrer dans le salon. Je ne voulais pas susciter chez Jimmy plus de honte, plus de gêne. À cette époque, nous n’avions pas de moyens adaptés pour dénoncer les viols ou la pédophilie. En général, on mettait tout sur le dos de la victime, ou on l’accusait de mensonge ; on enterrait le problème, et quiconque le soulevait à nouveau était condamné.

Je mis deux verres d’eau glacée sur un plateau que je posai dans le salon, puis m’assis sur les marches de brique de la porte cochère en compagnie de Buggs, Snuggs, Skippy et Major. Les fenêtres étaient ouvertes, et j’entendais toujours ma mère qui parlait avec Jimmy.

« Vous n’avez pas l’intention de le dénoncer, n’est-ce pas ? dit-il.

– Je suis tellement en colère que, pour l’instant, je ne sais pas.

– Il ne le fera plus. Il en a fini avec moi à cause de cette femme.

– Quelle femme ?

– Miss Cisco. Elle a une Rocket Eighty-Eight, et elle vient de Las Vegas ou de par là-bas. Mr Krauser a dit qu’il passerait la plus grande partie de son temps avec elle, et que je ne devais plus venir traîner chez lui. Et ensuite elle l’a jeté. Je suis content.

– Elle a rompu avec lui ?

– J’étais là quand elle l’a fait. J’étais allé récupérer ma bicyclette. Il avait dit qu’il la réparerait, et ensuite il l’avait accrochée à un clou dans son garage. Elle a dit qu’il avait rompu sa promesse d’envoyer des garçons dans un camp de jeunesse, et qu’il était sur la liste de m... de Clint Harrelson.

– Sa quoi ?

– C’est un gros mot.

– Je pense que je survivrai !

– Elle a dit que Mr Krauser était sur la liste de merde de Clint Harrelson.

– Je me fiche de tout ça. Mais je ne me fiche pas de toi, Jimmy, et de ce qui t’est arrivé. On va avoir une petite conversation avec Mr Krauser. »

La personnalité obsessionnelle de ma mère était passée en surmultipliée. Je savais que ça finirait mal. Je me levai et entrai dans le salon par la porte-moustiquaire, sur le côté. « Mère, je pense qu’on devrait ramener Jimmy chez lui, et oublier tout ça.

– Il n’en est pas question. Conduis-nous chez Mr Krauser, Aaron.

– C’est une mauvaise idée, mère. Mr Krauser ne va pas changer ses habitudes parce qu’il se fait engueuler.

– Il n’y a qu’une manière de traiter les petits Blancs minables, répondit-elle. Comme des petits Blancs minables. En plus, cet homme n’est pas seulement un petit Blanc minable, c’est un pervers. Et maintenant, conduis-nous, je te prie.

– Oui, m’dame. »

Les événements qui suivirent restent encore parmi les plus gênants et les plus tragiques de ma vie. Même aujourd’hui, j’ai du mal à écrire à leur

propos.

Je nous conduisis tous les trois à la maison-bunker de Mr Krauser, ma mère sur le siège passager et Jimmy McDougal à l'arrière. Avec son grand front, ses fins cheveux blonds, sa peau d'un blanc laiteux et ses sourcils presque invisibles, il ressemblait à une créature venue de l'espace prise au piège et enfermée dans une cage. Ma mère avait sa cravache sur les genoux.

« Tu ne vas pas te servir de ça, hein ? dis-je.

– Ça dépend de lui », répondit-elle.

Je me garai le long du trottoir devant chez Mr Krauser.

« Non, dans l'allée, dit-elle. Pour qu'il n'essaie pas de s'enfuir avec sa voiture. »

Quand j'eus coupé le moteur, elle se pencha, klaxonna, sortit de la voiture, et cogna contre la porte de Mr Krauser. Quand il ouvrit, il portait un costume bleu marine et une chemise habillée, sans cravate. Il avait les cheveux humides et bien peignés, comme s'il se préparait à sortir. Je n'ai jamais vu personne d'aussi estomaqué.

« Sortez, monsieur Krauser, dit ma mère.

– Vous ne voulez pas entrer ? dit-il.

– Non, je ne veux pas entrer. Venez ici tout de suite, et faites vos excuses à ce garçon. Et vous ferez aussi la promesse, devant moi, devant lui, devant Aaron, devant Dieu, et devant quiconque vous entendra, de ne plus jamais vous approcher de lui. »

Je voyais dans les yeux de Mr Krauser de la confusion et de la peur. Mais il se passait aussi autre chose, de bien pire, dans sa psyché ou son métabolisme. J'étais trop jeune pour comprendre à quel point la mortalité peut, sans cause apparente, s'insinuer dans la vie d'un homme qui aurait dû être dans la fleur de l'âge. Sa peau, grise, commençait à s'affaïsser ; il avait des poils dans les oreilles et dans le nez ; il avait boutonné sa chemise de travers. Il donnait l'impression d'avoir traversé la longue nuit de l'âme.

« Je m'apprêtais à aller chez le médecin, dit-il.

- Vous feriez sans doute mieux d'appeler votre confesseur, dit ma mère.
- Aaron, Saber et toi, vous vous êtes introduits dans ma maison, n'est-ce pas ? Dis-moi la vérité. Je ne t'en voudrai pas. Il faut que je le sache.
- Non, on n'a pas fait ça, monsieur Krauser.
- Sortez immédiatement, espèce de salaud, ou je viens vous chercher, dit ma mère.
- Mère, je t'en prie », dis-je.

Les voisins d'à côté étaient sortis de chez eux. Le facteur et une femme sur son porche, de l'autre côté de la rue, avaient les yeux fixés sur nous. Dans la rue, une voiture ralentit, le chauffeur et une femme nous regardèrent.

« Allez au diable », dit ma mère. J'étais sûr qu'en cet instant elle ne s'adressait plus à Krauser, mais à un personnage de son passé, un homme dépourvu de traits qui l'avait violée dans son sommeil.

Elle donna le premier coup de cravache sur son visage, puis le fouetta méthodiquement, le cinglant partout où elle le pouvait. La cravache était raide et dure, le cuir cousu très serré autour d'une baguette de métal, avec un nœud tressé à l'extrémité. Krauser se mit les mains en coupe sur la tête comme s'il était attaqué par des guêpes. Pour la forcer à arrêter, je dus plaquer les bras de ma mère sur ses flancs.

Nous abandonnâmes Mr Krauser en sang devant sa porte et retournâmes à la maison, tous silencieux, sous le choc de ce que nous avions fait ou vu.

Une fois à la maison, ma mère alla dans la salle de bains, la verrouilla et resta là. Quand mon père revint du travail, je lui racontai ce qui s'était passé. Il frappa à la porte de la salle de bains, les yeux baissés. Comme il n'obtenait pas de réponse, il mit son chapeau et alla chez le glacier.

Cette nuit-là, Mr Krauser parvint à s'introduire dans l'un des immeubles les plus hauts du centre de Houston. Puis il monta dans une cage d'escalier, et trouva une sortie de secours qui ouvrait sur le toit. Il plongea de quinze étages sur le ciment.

Le lendemain matin, je parlai à Saber au drugstore Costen. « C'était presque comme s'il avait préféré que ce soit nous qui ayons mis en pièces ses diplômes et ses médailles, plutôt que quelqu'un d'autre.

– Pourquoi il aurait voulu que ce soit nous ? dit Saber qui, avec une paille, aspirait un milk-shake à la fraise.

– Parce qu'il pensait que c'était quelqu'un envoyé par Clint Harrelson ou ses amis.

– Pourquoi ils auraient fait ça ?

– Je n'ai pas de réponse, Sabe. Ma mère n'est pas allée travailler. Elle est restée à la maison, et elle s'est rendue à l'église. Elle ne va jamais à l'église.

– Tu crois que Krauser n'a pas dormi pendant qu'on était en prison ? Tu crois que ça le préoccupait, que mon père se soit fait virer ? Il était en affaires avec le vieux de Grady Harrelson. Ils méritent tous ce qui leur arrive. »

Par la fenêtre, je voyais nos deux bagnoles dans le parking. Par hasard, nous nous étions garés l'un à côté de l'autre, nos capots dans des directions opposées. Une Studebaker était garée à côté de la caisse de Saber. Deux Mexicains en *drapes* se trouvaient sur le siège avant, portières ouvertes pour laisser entrer la brise.

« Hier, j'ai vu Jenks, dis-je. Il m'a posé des questions sur toi. »

Saber leva les yeux. Un gros ventilateur électrique oscillait près de l'éventaire des bandes dessinées, chaque souffle en feuilletant des centaines de pages. « Qu'est-ce que tu lui as dit ? demanda-t-il.

– Rien d'important.

– De toute façon, il peut aller se faire foutre.

– Ne fréquente pas ces types-là, dis-je.

– Quels types ?

– Ceux qui sont dans la Studie. »

Il poignarda son milk-shake avec sa paille.

« Ils l'ont piquée ? demandai-je.

– Qui va aller piquer une Studie ?

– Quelqu'un qui sait qu'elles sont déjà des pièces de collection. »

Il jeta un coup d'œil sur le parking, puis me regarda. Je pensai qu'il allait dire quelque chose suggérant que l'ancien Saber était toujours avec moi. *Allez, Sabe. Deux ou trois mots. Ou juste un.*

Mais je n'entendais pas d'autre son que celui des bandes dessinées feuilletées par le vent. Par la fenêtre, je regardai les deux Mexicains. Ils se détendaient, les sièges poussés en arrière, les yeux fermés. Ils avaient déboutonné leurs chemises, exhibant les poils et les tatouages sur leur poitrine. Pendant un instant, je les détestai, ou du moins je détestai ce qu'ils représentaient.

« Pourquoi tu les regardes comme ça ? dit Saber.

– Ce sont des fournisseurs de drogue, dis-je. Pires que des maquereaux. Ils trahissent leur peuple.

– Qui sont les pires ? Les mecs qui sont nés dans un champ de haricots, et qui passent leur vie à se faire traiter de *chicanos* ou de *métèques*, ou des tas de merde comme cet inspecteur qui a essayé de nous coincer ?

– Pourquoi est-ce que Krauser préférait croire que c'était nous qui étions entrés dans sa maison ?

– Quand on aura un peu de temps, on pourra le déterrer et lui poser la question. »

Je me levai. « À un de ces jours, Sabe.

– Aaron ? » dit-il.

Il tira une longue gorgée du fond de son milk-shake presque à sec. Je lui souris. *Dis-le, Sabe. Sois le gamin pur que tu es. Sois mon pote de toujours.*

« À Reynosa, j'ai perdu ma virginité, dit-il. Être hors la loi, ça a ses avantages. Le mauvais côté, c'est que j'ai sans doute chopé la chtouille. Krauser était un salopard. J'espère que le diable lui lancera une bière de temps en temps. »

Il sourit largement, comme s'il venait de combler le golfe qui s'étendait entre nous.

En sortant du drugstore, j'achetai une BD du Captain Marvel, pour faire semblant de la lire et de ne pas voir les Mexicains que nous avions eus comme compagnons de cellule. J'entendis l'un d'eux enfoncer un ouvre-boîtes dans une canette, puis je sentis la bière asperger l'air et éclabousser le bitume. Quand je regardai derrière moi, ils riaient tous les deux en secouant la bière de leurs cheveux, indifférents aux familles qui poussaient des chariots à travers le parking.

Je démarrai, et pris la direction de la maison de Loren Nichols.

Comme l'aurait dit Saber, je retournais en territoire indien, plus précisément sur la piste de terre menant chez Loren, à côté de sa maison XIX^e à un étage, rongée par les termites, posée sur des parpaings. La vieille femme au regard fou était assise sur son rocking-chair, ses cheveux emmêlés comme du fil de fer. Je sortis de ma voiture. « Est-ce que Loren est là, m'dame ? »

Elle ne me répondit pas. Son corps était flétri, on voyait ses seins, ses mains n'étaient guère plus que des serres d'oiseau.

« Si tu veux me parler, je suis derrière », dit une voix.

Loren se tenait dans l'entrée d'un garage sans peinture, torse nu, un tournevis à la main. La femme ne fit pas attention à lui. Je ne savais pas si son visage était tordu par la peur ou par une rage muette. Mais je ne voulais pas me montrer grossier et m'éloigner d'elle comme ça. « Merci, m'dame, dis-je. Loren arrive. J'ai été content de vous connaître. »

Pourquoi me gênait-elle à ce point ? Parce que j'avais vu dans les yeux de ma mère le même regard, d'aussi mauvais présage qu'une grotte pleine de chauves-souris affolées. Je me dirigeai vers le garage. « C'est ta grand-mère ? demandai-je à Loren.

– C'est ma mère.

– Désolé. Ton papa est là ?
– Qu'est-ce que ça peut te faire ?
– Je ne sais pas. C'était juste une question. Je n'ai pas réfléchi.
– Il est à Huntsville.
– Il purge une peine ?
– Non, il est maton. Tu poses trop de questions. Tu viens à propos de ton prof qui a sauté d'un immeuble ?
– Je viens à propos de ta cousine Wanda Estevan.
– Tu me fais penser à une hémorroïde, Broussard. Où que j'aille, tu es là.

– Tu as envie que Vick Atlas et son père s'occupent de toi ? Il a menacé de me tirer derrière sa voiture. Tu sais qui est Vick Atlas, non ? »

Son attention paraissait vagabonder, s'attarder dans le vide. Il jeta le tournevis en l'air et le rattrapa. « Atlas t'a dit ça en face ?

– Plus ou moins.
– Raconte-moi ça pendant que je travaille. Ne t'appuie pas contre le mur. Toute cette baraque va s'écrouler. » Il s'avança dans le garage jusqu'à un établi sur lequel étaient posés un ampli, un fer à souder et une guitare électrique rouge cerise. Il s'appuya sur l'établi, et fixa les particules flottant dans un rai de lumière. Sa colonne se dessinait sous sa peau, les deux côtés de son dos zébrés de cicatrices, certaines aussi fines que des moustaches de chat. Quand nous nous étions battus, il était torse nu, mais je n'avais pas remarqué les dégâts que quelqu'un avait infligés à son corps.

« Je vais mettre les choses au point avec toi, dit-il. Si tu dis à n'importe qui qu'on s'est parlé, on se battra encore. *Comprendo* ? Wanda faisait le tapin devant quelques clubs de Galveston, et parfois à Big D¹, parce que beaucoup de types dans la politique habitent là-bas. Les boîtes, c'était une combine pour faire chanter des politiciens et des gros bonnets du pétrole. C'est là qu'elle a connu Harrelson.

– C'était un client ?

– Non, il traîne avec Atlas, et il fait semblant d’être un loubard et un dur à cuire friqué. Il est sorti deux fois avec Wanda, et il a sans doute couché avec elle, puisque à elle, c’était son boulot. Sauf qu’elle est tombée amoureuse de lui. Alors il l’a larguée, et elle est devenue folle. C’est à ce moment-là que tu es arrivé.

– Au drive-in à Galveston ?

– Harrelson savait que tu irais chez Valerie Epstein, et il nous a demandé de t’enquiquiner.

– Et vous l’avez fait parce qu’il vous l’avait demandé ? »

Il commença à souder un fil à l’intérieur de l’ampli. Puis il posa son fer à souder. Les cicatrices dans son dos ressemblaient à des blessures mal soignées. « Harrelson a dit que si on le débarrassait de toi, il libérerait Wanda de son boulot et l’enverrait dans une école d’esthéticiennes. Et il avait promis à mon frère une carte du syndicat des camionneurs.

– Il la libérerait ?

– Où t’as été élevé ? Tu crois qu’il suffit de démissionner de la Mafia et de s’inscrire au chômage ?

– Qu’est-il arrivé à ton dos ?

– Sumac vénéneux.

– On t’a déjà dit que tu ressemblais à Chet Baker ?

– Ouais, j’entends ça tout le temps. C’est quoi ton problème, mec ? T’as une carotte noire qui te pousse dans la cervelle ?

– Je peux voir ta guitare ?

– Vas-y. »

Je la pris, et me passai la sangle sur l’épaule. Le vernis cerise était écaillé, mais le manche était droit, toutes les surfaces propres, les chevilles bien huilées, les cordes neuves, tendues au-dessus des frettes.

« Elle est un peu désaccordée. Ça ne te dérangerait pas, si...

– Fais ce que tu veux », dit-il avant de se remettre à travailler à l’ampli. Mais il regardait du coin de l’œil, et il était plus intéressé qu’il ne voulait le

paraître.

« Tu sais ce que c'est, un problème de conscience ? dis-je en tournant les chevilles.

– Arrête ces conneries, mec.

– Je te comprends. Je ne supporte pas les gens mielleux.

– Tu ne supportes pas *qui* ?

– Quand nous nous sommes battus, j'avais envie de te tuer, Loren. Et si Saber ne m'avait pas arrêté, c'est ce que j'aurais fait.

– Je t'ai dit d'arrêter avec ça, non ? Je ne dois rien à personne, et personne ne me doit rien. T'as posé une question à propos de mon vieux. Ma mère m'a eu à quarante ans. Mon père l'a échangée contre une paire de jeunes. J'ai passé mon enfance à dévaliser des ivrognes et à vandaliser des distributeurs automatiques. Tout ce que Gatesville pouvait m'apprendre, je le savais déjà. À ce moment-là, j'ai dit : Allez tous vous faire foutre ; et maintenant je dis : Allez vous faire foutre. C'est mon drapeau, un grand "Allez vous faire foutre" en lettres capitales. Tu me suis ?

– Ouais. » Je sortis un médiateur de ma petite poche, et formai un accord de *mi* sur le manche de la guitare. Je passai le médiateur sur les cordes. « Où tu l'as achetée ?

– À la boutique d'Eddy Pearl, le prêteur sur gages, sur Congress.

– Elle a un bon son. Les frettes ne vibrent pas. »

Il fit de nouveau semblant de ne pas prendre garde à l'intérêt que je portais à sa guitare. Il se pencha sur l'ampli, la fumée du fer à souder lui montant au visage, ses cicatrices s'étirant en pâles filaments.

« Tu as déjà vu une photo du suaire de Turin ? demandai-je.

– Le *quoi* ?

– Oublie ça.

– Excuse-moi de te demander ça, mais est-ce que tu prends des pilules ? Parce que, franchement, t'es un peu bizarre. Non, ne parle plus. Branche la

guitare. On va voir ce qui se passe. Je rigole pas, mec. Je crois que t'es devenu dingo quelque part en cours de route.

– Merci », dis-je. Il fit les yeux ronds.

Je branchai la guitare dans la prise de l'ampli, et fis résonner un nouveau *mi*. Les six notes de l'accord s'épanouirent, comme par magie. Pour la première fois depuis que je le connaissais, Loren Nichols sourit. « Waou », dit-il.

Je commençai à retirer la bride et à lui tendre l'instrument.

« Non, je connais le *sol* et le *ré*, mais c'est tout, dit-il.

– Je vais te montrer un truc, dis-je. Tu connais déjà le *ré*. Alors voilà comment on fait un *mi* sauf que tu le transformes en ce qu'on appelle un *mi* barré, et tu parcoures le manche. Regarde, je ne me sers que du *mi* et du *ré*. »

Je commençai à jouer « The Steel Guitar Rag ». Il croisa les bras sur sa poitrine et leva les sourcils. « Ça, c'est quelque chose, mec.

– Tu connais “Malaguena” ? Encore un accord de *mi*. » Je formai les trois premiers accords de la célèbre chanson andalouse d'Ernesto Lecuona.

« Merde, mec, dit Loren.

– Essaie. » Je lui tendis la guitare.

Au début, il batailla pour faire les accords. Je plaçai ses doigts sur chaque corde, puis lui montrai comment faire glisser l'accord sur les frettes, en utilisant les six cordes.

« Tu es meilleur que tu le croyais, dis-je.

– Je n'en sais rien. » Il prit une cigarette derrière son oreille, et se la mit entre les lèvres. Il sortit de son jean une plaquette d'allumettes, puis la jeta sur l'établi sans allumer sa cigarette et essaya à nouveau de faire glisser l'accord sur le manche de sa guitare.

« Il faut que je t'avoue quelque chose, Loren. Si je te disais que la menace de Vick Atlas ne me fait pas peur, je te mentirais.

– T'as la trouille ?

– Appelle ça comme tu veux.

– Tu veux savoir la vérité ? » dit-il.

J’attendis.

« T’as raison d’être inquiet, dit-il. Atlas a la cervelle endommagée. Son vieux a dû le cogner sur la tête, ou un truc comme ça. Quand on a en face de soi un type comme lui, on ne le laisse pas distribuer les cartes.

– C’est moi qui dois l’attaquer ?

– Non, c’est ce qu’il veut. Attends qu’il s’en prenne à toi. Et, crois-moi, il va le faire. Un sac à merde comme lui a besoin d’un public. Alors laisse-le faire son show. Joue au con. Fais pas ton malin. Essaie pas d’être sympa. T’es S, S et S. Tu sais ce que ça veut dire, non ? »

J’acquiesçai.

« Alors, il bande. Il va prendre son pied. Peut-être que sa nana le regarde. Il pense que t’es en train de te chier dessus. Et c’est à ce moment-là que tu lui plombes le cul.

– Plombe ? »

Il posa la guitare sur la couverture et ouvrit un tiroir sous l’établi. « Voilà un calibre 32. Tous les chiffres ont été brûlés à l’acide. Le ruban adhésif est à l’envers, pour qu’on puisse pas relever tes empreintes. Tu lui en colles une entre les deux yeux. Si t’as le temps, tu lui en colles une supplémentaire dans l’oreille et une dans la bouche. Si tu le prends, remplis-le d’huile de moteur, et jette-le dans un bayou ou dans la mer. Prends-le. Il est à toi.

– Non, merci.

– Tu as tort.

– Je suppose que ça ne regarde que moi.

– Il y a un instant, tu as dit quelque chose à propos d’un suaire de je ne sais quoi. Qu’est-ce que c’est ?

– Le linge dans lequel le Christ a été enterré.

– Putain, t’es dingo ?

– Sans doute », dis-je.

Il laissa tomber le revolver dans le tiroir, qu'il referma. « Si t'as pas envie de fumer Atlas, c'est ton choix, Broussard. Il y a une possibilité dont on n'a pas parlé. S'il met la main sur Valerie ? Ferme les yeux, et laisse courir ton imagination. Dis-moi le genre d'image que tu vois. »

Une goutte de sueur me glissa comme une chandelle de glace le long du corps, dans mes sous-vêtements.

1. Dallas.

OceanofPDF.com

17

Cinq jours après le saut de la mort de Mr Krauser, ma mère et moi assistions à ses funérailles, dans la petite église protestante près de chez lui. Le cercueil était fermé. Il y avait une dizaine de personnes sur les bancs, parmi lesquelles le principal adjoint. Deux membres de l'université. Pas d'élèves. Le père de Mr Krauser, qui se tenait voûté, des pellicules sur ses épaules chargées d'une bonbonne d'oxygène, posa une rose jaune sur le cercueil. Le prêtre lut trois passages du *Livre des Psaumes*, qui paraissaient n'avoir que peu de rapport avec Mr Krauser. Un membre de son équipe de bowling essaya de lire un hommage, mais il laissa tomber ses notes, ne parvint pas à les remettre en ordre et finit par improviser. Il termina en disant : « Emmerde-les, où que tu sois, Krausey. » À l'extérieur, un pic-vert martelait de son bec un poteau téléphonique.

Peut-être Mr Krauser avait-il des qualités. Peut-être avait-il refusé de livrer des jeunes gens aux camps d'endoctrinement de Clint Harrelson, et en payait-il le prix. Peut-être était-il mû par des instincts qu'il ne comprenait pas. Quoi qu'il en soit, je n'étais pas désolé pour lui. Il s'était servi de son pouvoir pour humilier les autres, les diminuer, leur apprendre la honte et la haine de soi. Pour moi, il représentait le point le plus bas de l'espèce humaine, plus bas que les vendeurs de drogue et les maquereaux.

J'étais persuadé qu'il n'y avait dans l'église qu'une seule victime, et c'était ma mère. Ses yeux ne voyaient pas, ses paroles étaient sans vie, sa capacité d'attention était inexistante. La dépression chronique transmise de

génération en génération dans la famille Holland, comme un héritage, s'était une fois de plus installée dans son âme. Au fil des années, les médicaments, les piqûres de vitamines, les hospitalisations, les traitements par électrochocs, étaient devenus comme des gouttes de pluie soufflées contre la vitre blindée de sa névrose. J'avais appris très jeune qu'on n'a pas à mourir pour aller en enfer. Assis à côté d'elle sur un banc, je compris qu'elle nous avait déjà quittés et qu'elle s'était installée dans la privation et l'abandon qu'elle avait connus dans sa jeunesse.

Si j'éprouvais quelque chose pour Mr Krauser, c'était du ressentiment. Comme la plupart des suicidés, qui mettent en scène leur départ en Technicolor, arrosant de leur sang les murs ou les trottoirs, Krauser avait laissé un héritage de sac et de cendre que quelqu'un comme ma mère devait porter. Tandis que nous sortions de l'église, je passai un bras autour d'elle. Ses os étaient aussi frêles et creux que ceux d'un oiseau. J'avais envie de virer à coups de pied le cercueil de Krauser de son chariot.

S'il y eut un drame quelconque à l'enterrement, il eut lieu de l'autre côté de la rue, là où je vis Jimmy McDougal assis sur son vélo sous un chêne vert. Je fis entrer ma mère dans la voiture, et rattrapai Jimmy alors qu'il s'apprêtait à s'éloigner en pédalant. J'étais convaincu que, d'une façon ou d'une autre, Mr Krauser l'avait brutalisé. Les parents de Jimmy étaient pauvres et sans éducation, et il portait souvent des vêtements sortis du secours populaire. J'étais convaincu aussi qu'il ressentait, à propos de la mort de Krauser, le même type de culpabilité que ma mère.

« Où vas-tu, camarade ? demandai-je.

– Nulle part. »

Il avait les jambes enfourchées de part et d'autre de son cadre, les mains agrippées au caoutchouc du guidon. Dans la corbeille à provisions installée sur le garde-boue avant, il y avait un havresac de l'armée, avec des poches.

« Tu as ton déjeuner, là-dedans ? dis-je. Ça sent bon.

– Je travaille au drugstore. Je passais par là, c'est tout. Il faut que j'y aille.

– Ne te laisse pas tourmenter par cette histoire, Jimmy. Tu n'as rien fait de mal.

– Ouais, c'est vrai, dit-il.

– Tu es un type bien. Tout le monde le sait. Mr Krauser n'était pas un type bien.

– Comment ça se fait que t'es là ?

– Ma mère ne se sent pas bien. Mais elle ne devrait pas se sentir comme ça, et toi non plus.

– Je suis en retard, Aaron.

– Passe quand tu en as envie. On pourrait aller voir un rodéo ou un match de base-ball au Buffalo Stadium. Qu'est-ce que tu en dis ?

– Ça marche, Aaron. Merci. À bientôt. »

Il posa son pied droit sur la pédale, et il était presque en route quand je vis un petit objet lisse, blanc et cylindrique, dépasser de la poche de son havresac. Je saisis le guidon. « Attends.

– Lâche-moi, dit-il.

– Non. C'est quoi, ce qui dépasse de ton sac ?

– Rien, dit-il en tirant le rabat.

– Comment as-tu eu ça ? demandai-je.

– C'est Mr Krauser qui me l'a donné.

– Un type comme Krauser ne distribue pas ses souvenirs.

– Il l'a fait. Je te jure qu'il l'a fait.

– Vous vous êtes introduits chez lui, Saber et toi, et vous avez saccagé ses affaires. Dis-moi la vérité. Allez, mon pote. »

Il essaya de tourner le guidon pour que je le lâche, puis fit rebondir le pneu avant, secouant la corbeille. « Il faut que j'y aille. Je vais me faire virer.

– Je ne le dirai à personne, Jimmy. Mais il faut que tu me dises la vérité. Saber m’a raconté des craques. Et maintenant il traîne avec de vrais sales types. Et en attendant, je me suis fait arrêter pour ce que vous aviez fait, les gars.

– J’irai à Gatesville. Tu as déjà entendu dire comment c’est, là-bas ? Pourquoi tu me fais une chose pareille ? Tu sais ce qu’ils vont me faire ? »

Il avait raison. On appliquait la loi à ceux à qui on pouvait l’appliquer. Dans le cas présent, un garçon attardé à qui, depuis le jour de sa naissance, on n’avait laissé aucune chance. Je lâchai le guidon. « Tu t’es contenté de rendre à Mr Krauser la monnaie de sa pièce, Jimmy. Viens avec moi au rodéo. Cette année, je monte des taureaux dans la compétition adulte. »

J’essayai de sourire. Mais Jimmy était terrifié. Il se donna de l’élan avec un pied, fonçant hors de l’ombre, luttant pour garder le contrôle de son véhicule, sa peau pâle et ses cheveux fins presque translucides dans la lumière crue du soleil.

Ce soir-là, j’emmenai Valerie au cinéma. Je ne me souviens plus du nom du film, ni de quoi il s’agissait. J’avais découvert que ma mémoire devenait bizarre. Quand j’étais avec Valerie, je me souvenais juste d’avoir été avec Valerie. Tout le reste était secondaire. Où que nous allions, j’avais conscience de son contact, de l’odeur de ses cheveux, de la lumière dans ses yeux.

Elle portait des jupes plissées, des richelieux et des tennis roses et des corsages blancs à ruchés, et on voyait facilement en elle quelqu’un de sa génération, mais d’une certaine façon elle était toujours au-dessus. Elle mâchait constamment du chewing-gum. Je n’ai jamais connu quelqu’un qui mâchait autant de chewing-gum, des tonnes de chewing-gum. Elle appartenait à la National Honor Society¹, au club de théâtre, au club 4-H, au club d’échecs et au club d’éloquence. Où que j’aie avec elle, j’en étais fier. Je me suis toujours demandé qui, de sa mère morte ou de son père veuf, avait le plus d’influence sur elle. Peut-être aucun des deux n’en avait-il. Les

nazis avaient tué sa mère pendant la guerre, et le travail de Mr Epstein l'obligeait à s'absenter plus souvent qu'il n'était chez lui. Pour autant que je sache, elle s'était élevée toute seule. Ce soir-là, je lui demandai quel genre de règles son père lui avait enseignées.

« Aucune, répondit-elle, comme étonnée de ma question. Quand j'ai eu mes premières règles, il m'a emmenée danser. Il a dit que maintenant, j'étais une jeune femme, et que ça voulait dire qu'il respecterait toujours mes choix de femme, et qu'il ne m'influencerait pas. Il a dit qu'il ne me jugerait jamais, mais qu'il serait toujours là pour me défendre, quelles que soient les circonstances. Il a dit que si jamais un homme me violait ou essayait de me violenter, il le tuerait, et qu'il tuerait aussi les gens qui étaient avec lui. »

L'Évangile selon Mr Epstein.

Elle m'embrassa sur la joue.

« Pourquoi tu fais ça ?

– Pour te remercier d'être le bon garçon que tu es, répondit-elle.

– J'aurai dix-huit ans cet automne. »

Elle m'embrassa encore.

Vous vous demandez encore pourquoi j'avais tout le temps envie d'être avec Valerie ?

Ce qui prenait le plus de temps à Valerie, c'était ses clubs ou ses engagements scolaires ; c'était de lire à la bibliothèque municipale. Le plus beau cadeau que le gouvernement fit à notre génération fut le programme WPA² connu sous le nom de bibliobus. Ce n'est pas à l'école que ceux d'entre nous qui aimaient les livres avaient appris à les aimer ; nous avons appris à aimer la littérature en lisant les aventures de Nancy Drew³, des Hardy Boys⁴, et Richard Halliburton⁵. Un jour, sans doute, Valerie serait bibliothécaire. Pour l'instant, elle s'était forgé une foi presque religieuse dans le savoir qu'on peut acquérir tout seul, sur les étagères moisies d'une petite bibliothèque de North Houston.

Après le film, nous allâmes prendre un soda, et je lui dis que Saber et Jimmy McDougal avaient vandalisé la maison de Mr Krauser, et que Saber m'avait trahi.

« Tu n'en es pas certain, n'est-ce pas ? dit-elle. Jimmy Je-ne-sais-plus-quoi ne t'a pas vraiment dit ça ?

– C'était inutile. J'ai toujours pensé que Saber était mêlé à ça. Quand je lui ai posé la question, il a esquivé. Ce qu'il y a de marrant, c'est que Krauser voulait se persuader que c'était nous les coupables.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il redoutait Clint Harrelson, et le genre de types qui travaillent pour lui. Il pensait que lui, Saber et moi étions manipulés, et que Cisco Napolitano l'avait largué parce qu'il ne voulait pas user de son influence pour envoyer des gosses dans les camps d'endoctrinement de Harrelson. Un type qui avait fait tout le chemin jusqu'à l'Elbe s'est tué sans raison. »

Peut-être que ce raisonnement m'arrangeait et que je disculpais ma mère aux dépens d'un suicidé, mais ça m'était égal. Elle avait payé assez cher dans ce monde, et Krauser non, quel que soit le nombre de nazis qu'il ait pu tuer.

Valerie écarta son Rootbeer Float⁶, et sortit de son sac un stylo et un bloc-notes. « Quel était le titre du livre que Clint Harrelson lisait quand toi et ton père avez été chez lui ?

– J'ai vu le mot "eugénique" sur la couverture. L'auteur était un certain Laughlin. »

Elle nota le nom. « Je vais me renseigner.

– Tu devrais peut-être ne pas trop te mêler de ça », dis-je.

Elle me lança un regard qui me fit ciller. Quand on était amoureux de Valerie Epstein, c'était le revers de la médaille. Il ne fallait pas lui dire ce qu'elle avait à faire.

« Ce que je veux dire, c'est que l'inspecteur Jenks est forcément après ces types depuis des années. Il doit en avoir une indigestion.

– Où est Saber, en ce moment ?

– Avec deux Mexicains vendeurs de drogue.

– Dis-lui que je veux lui parler.

– Lui parler de quoi ?

– Il t'a laissé arrêter pour un délit qu'il avait commis. Je vais lui dire ce que je pense de ça.

– Laisse tomber », dis-je.

Sous la table, elle mit ses deux tennis roses sur mes bottes de cow-boy.

« Si je le vois, je lui dirai », dis-je.

Elle martela mes pieds de ses tennis.

« Je vais l'appeler, dis-je.

– Tu ne sais jamais quand je plaisante, hein ? » répondit-elle.

Je n'ai jamais vu personne avec une pareille lumière dans les yeux.

Elle fit de Clint Harrelson l'objet de son enquête privée à la bibliothèque municipale de son quartier, puis élargit son enquête à la bibliothèque du Rice Institute. La station-service où je travaillais n'était pas loin. Le campus restait vert pendant l'été et l'hiver, rempli de chênes, et, au crépuscule, les bâtiments étaient plongés dans l'ombre. Quand, dans la salle de lecture, je m'approchai d'elle et la vis à l'une des tables, en train d'écrire dans son bloc-notes, des livres étalés autour d'elle, je me souvins de Nancy Drew et de son stylo à encre, faisant la guerre aux forces sinistres qui menaçaient de détruire River Heights. Même si la mère de Valerie avait été tuée par les nazis, elle croyait en la bonté fondamentale des gens. Je ne pensais pas qu'elle trouverait dans une bibliothèque, qu'elle soit municipale ou universitaire, quoi que ce soit qui pût nous apprendre à propos de Clint Harrelson et des dirigeants de la mafia de Galveston une chose que nous ne savions pas. Mais je n'osai pas le lui dire.

« Qu'est-ce que tu as trouvé ? demandai-je, m'asseyant en face d'elle, encore vêtu de la chemise rayée blanc et vert que je portais à la station-service.

– Clint Harrelson a été l'élève d'un collège militaire en Virginie, dit-elle. Il a eu une affectation sénatoriale à West Point, mais il en a été exclu pour avoir harcelé un autre cadet. Et devine ? Il a fait la même chose à Northwestern. Mr Harrelson et ses camarades de la fraternité ont suspendu par les pieds un garçon à une jetée, et ont fini par le laisser tomber sur les rochers. Non seulement ils l'ont tué, mais ils ont caché le corps, et ils ont fait pareil, plus tard, à un autre gosse qui, lui, a survécu.

– Comment as-tu appris tout ça ?

– Les journaux de Chicago sont sur microfilms. Devine en quoi Mr Harrelson est diplômé ? En anthropologie. Regarde ce que j'ai trouvé sur la famille Atlas et sur les agissements de la Mafia sur la côte du Golfe. »

Je n'avais pas envie de voir ça. Je n'avais aucun doute sur le genre de gens qu'étaient les Harrelson et les Atlas. Eux, et d'autres comme eux, faisaient des affaires à coups de batte de base-ball pendant que la loi et les honnêtes gens détournaient les yeux. Il y avait des bordels et des cercles de jeu tout le long de la côte du golfe du Mexique, y compris dans le Mississippi, pourtant censé être un *dry state*, et ils agissaient ouvertement, sans être sanctionnés par les autorités. Les machines à sous et les jeux de courses de chevaux étaient partout et, en Louisiane, des flics en uniforme, leur insigne épinglé à leur chemise, travaillaient derrière le bar et servaient des cocktails à des mineurs. Mais je ne voulais pas que Valerie sache ce que je pensais des informations qu'elle avait si durement obtenues. Qui aurait voulu faire de la peine à Nancy Drew ?

Je lus ses notes et regardai les pages qu'elle avait cochées dans ses livres, feignant autant d'intérêt que j'en étais capable. « Je n'ai pas encore dîné. Si on allait prendre du poulet grillé au Bill William's ?

– Il faut que je rentre pour aider mon père avec ses impôts, dit-elle.

- Tu as le temps de prendre un soda ?
- Il vaut mieux pas. À demain, Aaron. »

Je l'accompagnai à sa voiture. C'était celle de son père, une Chevrolet quatre portes. À cette époque, dans la plupart des familles, il n'y avait qu'une seule voiture ; et bien des familles n'en avaient pas. La voiture des Epstein était garée dans un cul-de-sac, à l'ombre d'un pin d'Elliott qui se découpait dans le soleil. Il venait de pleuvoir, et les fenêtres et les toits étaient semés d'aiguilles de pin. Les lumières étaient allumées dans les dortoirs et les bureaux de quelques professeurs. J'aurais voulu croire qu'ils nous rappelaient que la civilisation était éternelle, et que le mal ne l'était pas. Mais je ne parvenais pas à me libérer de la trépidation dans ma poitrine. Je me sentais comme le jour où j'avais nagé au-delà du troisième banc de sable au sud de Galveston Island, et où j'étais tombé dans un banc de méduses. Je ne voulais pas la laisser partir.

« Je te suis jusque chez toi.

– Non, pas question.

– Je t'en supplie. »

Elle me posa un léger baiser sur la bouche. « On se voit demain matin, Kemosabe. »

Le soleil tomba derrière les bâtiments du campus. Je la regardai s'éloigner, ses feux arrière clignotant comme des rubis dans l'ombre.

1. La National Honor Society est une organisation nationale pour les élèves du secondaire aux États-Unis. La sélection est basée sur quatre critères : bourse, leadership, service et caractère.

2. Works Progress Administration.

3. Jeune fille détective amateur, héroïne de la série – en français, *Alice* – signée par Caroline Quine, pseudonyme collectif de plusieurs auteurs.

4. Les Frères Hardy sont les héros d'une série de romans policiers pour la jeunesse créée par Franklin W. Dixon (pseudonyme collectif de plusieurs auteurs).

5. Écrivain et aventurier américain (1900-1939).

6. Glace mélangée avec de la *rootbeer* (bière sans alcool, à base d'herbes).

C'était un soir de semaine, et il y avait peu de circulation sur la deux-voies qu'elle prit vers le nord de la ville. Le ciel était sombre, crépitant d'électricité, comme si quelqu'un froissait de la cellophane. Ses vitres étaient baissées. Elle sentait l'odeur de propre d'un orage, et la fraîcheur de la poussière qui soufflait dans les rues. Puis, à un stop, à une intersection où il n'y avait pas d'autres voitures, elle sentit une odeur d'essence. Le feu changea ; elle passa en première et traversa l'intersection, puis regarda dans le rétroviseur à l'instant où un éclair éclata dans les nuages. Pendant un instant, elle crut voir sur le goudron une ligne de gouttes menant à son pare-chocs arrière. Elle regarda la jauge d'essence. Elle indiquait « vide ».

Il y avait de part et d'autre de la route un terrain vague plein de mauvaises herbes, une maison abandonnée à un angle, un large chêne à un autre, quelques maisons éclairées à une rue de là. Elle était à trois kilomètres de chez elle, mais elle se souvint qu'une station-service à trois rues derrière elle était encore ouverte. Elle fit demi-tour et roula lentement en direction du feu. Puis son moteur toussa, une secousse, et s'arrêta. Elle passa en seconde et appuya plusieurs fois sur l'embrayage, de petits coups, pour essayer de redémarrer. Son pneu avant droit heurta le trottoir, ses phares se voilant tandis que la batterie se vidait. Une voiture passa, qui allait dans la même direction. Elle essaya de faire signe au chauffeur, mais il ne s'arrêta pas. Le vent se mit à souffler plus fort, secouant sa voiture, les premières gouttes heurtant son pare-brise, dures comme des grêlons.

Elle remonta toutes les vitres. Deux feux apparurent au coin de la rue, et s'approchèrent de l'arrière de sa voiture. Le conducteur était en pleins phares. Il s'arrêta le long du trottoir à cinq mètres d'elle et coupa son moteur, mais laissa les phares allumés. Le ciel était noir, les gouttes de pluie sur le pare-brise aussi grosses que des pièces de monnaie. Personne ne sortit de la voiture.

Elle pompa sur l'accélérateur et appuya sur le starter, puis abandonna, retira les clefs du démarreur et les serra dans sa main droite, laissant une clef dépasser entre son index et son majeur. Elle fixa son rétroviseur jusqu'à en avoir les larmes aux yeux. Le conducteur coupa ses phares. Les vitres de la voiture étaient noires comme de l'ardoise, complètement opaques. De la fumée montait du capot. Elle ouvrit sa portière et sortit sous la pluie.

« Qui êtes-vous ? » cria-t-elle.

Pas de réponse.

« J'ai un pistolet. Je vais m'en servir », dit-elle.

La voiture était une Ford '49 ou '50, avec un feu extérieur du côté du chauffeur. Quand un éclair fendit le ciel, elle aperçut un visage d'homme au volant. Il portait une casquette sombre à la visière laquée. Quand il ouvrit la portière, elle crissa. Il avait un lourd imperméable en caoutchouc, des chaussures noires pas cirées, et un pantalon avec une rayure le long de la jambe. Un autre homme sortit du côté passager. Lui aussi portait un imperméable, et une casquette à visière ; il tenait une lampe-torche et un bidon d'essence de quatre litres. Les deux hommes s'approchèrent d'elle. Le chauffeur était grand, dans les trente ans, avec un visage en lame de couteau, l'air calme, rassurant. Il se tenait à un mètre d'elle.

« J'ai vu couler des gouttes. J'ai pensé que c'était un problème d'essence », dit-il. La pluie coulait de sa casquette et de son imper. Il tâta sous le pare-chocs et sentit sa main. « Vous devez avoir un trou dans votre réservoir, dit-il.

– Vous n'êtes pas des flics, dit-elle.

– Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

– Vous n'avez pas de manteaux de flics.

– On n'est pas des flics de Harris County, mais on est des flics, dit-il. Vous avez de la chance qu'on soit passés par là. C'est un mauvais quartier.

– J'habite ici. Ce quartier n'a rien de mauvais. »

Une voiture remontait la rue. L'autre homme lui fit signe avec sa lampe-torche.

« Je peux marcher jusqu'à chez moi, dit-elle.

– On va vous y conduire, dit le chauffeur.

– Non, pas question.

– Vous avez une drôle d'attitude, mam'selle. On est des officiers de police, et on essaye de vous aider. Il y a dans votre voiture une chose que vous ne voulez pas qu'on voie ?

– Vous n'êtes pas des flics, dit-elle. Vos chaussures ont des œillets. Ils reflètent la lumière. »

Les deux hommes se regardèrent. « Il faut que vous vous abritiez, dit le chauffeur. Et il faut qu'on jette un coup d'œil dans votre voiture.

– Écartez-vous de moi », dit-elle.

Le chauffeur lui tordit le poignet et lui prit les clefs de la main. Puis il les jeta sur le sol de la voiture, et la poussa à l'intérieur. Quand elle essaya de sortir, il la repoussa violemment et la menotta au volant. Il regarda derrière lui. Une voiture arrivait, ses pneus miaulant sur le goudron. Ses phares éclairèrent brièvement son visage. Ses cheveux n'étaient pas coupés et il avait les dents en avant ; il était plus vieux qu'elle ne le pensait. Tandis que son ami faisait signe à la voiture de continuer, il bloqua la vue à Valerie.

« Mon père va me chercher, dit-elle. Il sait par quelles rues je passe pour rentrer. »

Le chauffeur lui passa sur la joue le dos de sa main. « Ça ne me plaît pas de vous faire ça, mam'selle. Mais un boulot est un boulot. Vous auriez dû vous en tenir à vos études, et aux trucs comme ça. »

L'autre homme ouvrit la portière passager et se pencha à l'intérieur.

« Qu'est-ce que vous faites, tous les deux ? » demanda-t-elle.

Elle entendit le deuxième homme dévisser le bouchon du bidon, et sentit l'essence éclabousser le sol et le plastique des sièges. Elle rua contre ses menottes.

« Écoutez-moi, mam'selle, dit le chauffeur. Je veux vous faciliter les choses au maximum. Je vais vous faire une piqûre. Je vous garantis que dans dix secondes, vous ne sentirez plus rien. Fermez les yeux. »

Elle crut que son cœur grossissait au point de lui obstruer les poumons. Ses yeux se gonflèrent de larmes. « Pourquoi est-ce que vous faites une chose pareille ?

– Les gens essaient toujours de gagner du temps. Ça change rien au résultat, mon cœur.

– Je vous interdis de m'appeler comme ça.

– Vous êtes mal placée pour donner des ordres. »

Elle lui cracha au visage.

« Je ne vous en veux pas », dit-il. Il s'essuya la joue et la bouche.
« Mais maintenant, vous vous débrouillez toute seule. Recule, Seth. »

L'autre homme reboucha le bidon et fit un pas en arrière sous la pluie, puis referma d'un coup de pied la portière passager, prenant garde à ne toucher aucune surface. Le chauffeur sortit de sa poche de chemise une plaquette d'allumettes, et il en détacha une. Il abrita de son corps la plaquette, et passa l'allumette sur le frottoir.

Elle garda les yeux fixés sur ceux de l'homme et, de ses deux avant-bras, appuya sur le klaxon. Elle ne cilla pas, même lorsque toutes les allumettes s'enflammèrent en une torche miniature.

« Tu aurais dû me laisser te faire une piqûre, dit-il. T'es mignonne. Ça ne me plaît pas du tout de faire ça. Mais tu l'as cherché, fillette. »

19

La flamme brûla jusqu'au bout de ses doigts, et mourut dans sa main. Il laissa tomber le reste de la plaquette et s'écarta d'un pas de la voiture de Valerie. Une grosse Buick à la calandre pareille à des dents chromées dévalait la rue en grondant et, dans une embardée, s'arrêta à soixante centimètres du pare-chocs de Valerie. La portière du conducteur s'ouvrit à la volée, et Vick Atlas se retrouva dans la rue, sa veste de costume déboutonnée, un pistolet en nacre glissé dans sa ceinture. Il portait son bandeau. « Qu'est-ce que vous voulez faire, les gars ?

– Monsieur Atlas ? dit le chauffeur de la Ford.

– Écarte-toi de cette voiture, dit Atlas.

– Oui, monsieur », dit le chauffeur. Il essuya de ses doigts la saleté des allumettes éteintes, et leva les mains pour montrer qu'elles étaient vides.

« Toi, avec le bidon, dit Atlas. Pose-le par terre.

– D'accord », dit l'homme.

Atlas s'approcha pour voir Valerie dans la voiture. « Ôte-lui ces menottes. »

Le conducteur se pencha à l'intérieur avec une clef minuscule, qu'il inséra dans chaque serrure. Ses dents en avant et la vacuité de son regard évoquaient pour Valerie un barracuda nageant le long de la vitre d'un aquarium. Il retira les menottes et les laissa tomber dans sa poche, sans jamais la regarder.

« Tu paieras pour ça, l'ami », dit-elle.

Il ne répondit pas. Son attention était concentrée sur Vick Atlas. « On voulait lui faire peur.

– Vous travaillez pour qui ? demanda Atlas.

– Je ne sais pas.

– Vous êtes en train de me dire que vous ne savez pas pour qui vous travaillez ? Vous me prenez pour un con ? C'est ce que vous êtes en train de dire ? Vous m'insultez en face ?

– On a reçu un coup de téléphone. On fait le boulot, dit le conducteur.

– Je sais qui vous êtes, dit Atlas. Je vais m'occuper de vous. Vous voyez ce que je veux dire ?

– On est partis, monsieur Atlas, dit le conducteur, reculant vers sa voiture, les mains levées.

– D'accord, vous êtes partis, dit Atlas. Je compte jusqu'à trois. »

Les deux hommes montèrent dans leur Ford. L'homme aux dents en avant démarra et recula droit jusqu'au croisement suivant, puis alluma ses phares et descendit une petite rue. Atlas se pencha dans la voiture de Valerie, et lui proposa sa main. « Je vais vous ramener chez vous, Miss Valerie. Je m'occuperai de ces types demain. Vous ne les reverrez plus jamais. »

Elle ne fit pas un mouvement.

« Vous n'avez pas confiance en moi ? dit-il.

– Comment saviez-vous que ma voiture n'allait pas démarrer ?

– Si vous aviez pu la démarrer, vous vous seriez enfuie loin de ces minables. C'est ce qu'ils sont. Des minables. Ils vont payer ça cher.

– Ils étaient habillés comme des officiers de police. Ils auraient pu me forcer à m'arrêter. J'aurais pu avoir un bidon d'essence plein. Vous n'aviez aucun moyen de savoir que quelqu'un avait percé mon réservoir, ou endommagé ma conduite de carburant. »

Il sourit. « Là, je ne comprends plus. Je vous ai proposé de vous ramener chez vous parce que je pensais que vous étiez un peu secouée et

que vous ne vouliez pas conduire. Je commence à être mouillé. Vous voulez que je vous ramène, ou pas ?

– Comment saviez-vous où j'étais ?

– Parce que j'allais chez vous, dit-il. Parce que je voulais vous dire que j'avais appris que quelqu'un allait vous faire du mal. Je peux m'asseoir sur le siège arrière ? Je suis trempé. J'étais embêté à cause de ce qui s'est passé au Balinese Club. Ce n'est pas mon genre.

– Si, c'est votre genre. Vous êtes un criminel.

– Seigneur, vous êtes folle ? Je vous ai sauvé la vie. Ce sont des sales types. Je monte à l'arrière. Si ça ne vous plaît pas, tant pis pour vous. »

Elle essaya de verrouiller la portière arrière, mais il l'ouvrit et monta dans la voiture avant qu'elle ait pu enfoncer le bouton de la porte. Il sortit un mouchoir et s'en épongea le visage et les cheveux. « Ces gars travaillent en indépendants. Vous vous demandez qui les a envoyés après vous ? Sans doute Grady. Vous avez entendu le type – ils voulaient vous faire peur pour que vous reveniez en courant vers Grady.

– Jamais Grady ne ferait une chose pareille.

– Vous étudiez la psychologie ? Il est resté trop longtemps au biberon. Il est prêt à n'importe quoi pour arriver à ses fins. Son vieux l'a fait renvoyer des Marines pour qu'il ne soit pas affecté en Corée.

– Très bien, vous m'avez sauvé la vie. Et maintenant, sortez, s'il vous plaît.

– Vous êtes malade de la cervelle ? dit-il en se donnant un petit coup sur la tempe. Je suis votre ami. Écoutez, si vous avez besoin d'aller où que ce soit, appelez-moi. Je vous enverrai une voiture. Si des types vous embêtent, appelez-moi. Je les mettrai hors course. Tout ce que vous demanderez, vous l'aurez.

– Pour l'instant, je vais rentrer à pied. Et ne me suivez pas, s'il vous plaît. »

Il se pencha et lui posa les mains sur les épaules. Elle percevait son haleine humide. Il semblait chercher ses mots, rassembler ses pensées avant de parler, comme s'il était sur le point de dire une chose qu'il n'avait jamais dite, et dont il voulait que personne ne l'entende la dire une autre fois. « J'ai des sentiments pour vous. Je n'ai jamais vu quelqu'un comme vous. Je suis un mec régulier. Ça veut dire que je suis pas un sale type, même si j'ai l'air différent et que les autres disent que je suis un sale type. Je suis pas comme mon père. Il fait du mal aux gens parce qu'il aime ça. Moi je défends les gens. Je combats pour moi et pour mes amis. Je vous défendrai. Je suis différent des autres. C'est tout ce que je voulais vous dire, Miss Valerie. »

L'odeur d'essence était suffocante, dense, humide, collant à l'intérieur de sa tête et de ses poumons. Elle n'arrivait pas à comprendre ce qu'il avait dit. Elle crut qu'elle allait s'évanouir. Elle sentit les doigts d'Atlas s'enfoncer dans ses épaules. Il la secoua, comme s'il la réveillait d'une sieste. « Parlez-moi.

– Merci, Vick, dit-elle. Mais laissez-moi seule. »

Il enfonça le visage dans ses cheveux. Il pleuvait moins, le pare-brise s'éclaircissait. Puis la respiration de l'homme s'éloigna de sa nuque.

« Maintenant, je vous ramène chez vous, dit-il. Vous pouvez aller voir les flics, ou vous fier à moi pour que je m'occupe de ce qui s'est passé. J'ai entendu dire que votre père était un héros de guerre. Il a peut-être des idées à lui, les mêmes que moi. Montez dans ma voiture. Ne déshonorez pas ce qu'il y a entre nous. »

Ce qu'il y a entre nous ?

Elle ouvrit la portière et sortit, son sac à main et son sac de livres serrés sur sa poitrine. Son sang s'était accumulé dans ses jambes ; son corps était de plomb. Atlas se dégagea du siège arrière, incapable de dissimuler son érection, ses cheveux aussi lisses qu'une peau de phoque, ses dents apparaissant derrière sa lèvre déformée, son œil visible scintillant comme

une pierre précieuse au fond d'un aquarium sale. « Hé, où tu vas ? Je ne suis pas un ogre. Ne me traite pas comme ça ! »

Elle se mit à courir vers l'intersection, arriva au virage, dévala le long du terrain vague en direction des maisons éclairées de la prochaine rue. Elle l'entendit ouvrir et claquer la portière de sa voiture, démarrer, appuyer sur l'accélérateur alors qu'il était au point mort. La lune apparut à travers les nuages, inondant le trottoir, le terrain vague, les chênes et les jardins d'un éclat couleur d'étain. Elle se précipita dans le terrain vague pour qu'il ne puisse pas la suivre en voiture ; elle franchit en courant des tas de débris de construction hérissés de mauvaises herbes, un matelas moisi sur lequel il y avait une capote usagée, un tas de verre brisé, la carcasse d'un chien dont la peau aurait pu faire un abat-jour. Elle passa à côté d'un hangar à chevaux fait de lattes et de panonceaux RC Cola, arriva à un autre trottoir et traversa en courant une intersection éclairée pour gagner un quartier dense en chênes verts et en magnolias, aux larges porches où pendaient bacs à fleurs, balançoires et carillons à vent, toutes les images emblématiques qui auraient dû la rassurer et lui offrir un refuge, mais qui ce soir n'en faisaient rien.

Elle s'était abandonnée à ses pires fantasmes, mais ça lui était égal. Elle les préférait aux souvenirs que trois hommes venaient de lui infliger, et auxquels elle n'échapperait jamais. Elle ne se retourna pas avant d'avoir tourné au coin de la rue suivante et d'avoir vu sa maison. Il n'y avait pas de circulation, nulle part, ni personne sur les trottoirs ou les porches, ni même en ombre chinoise sur les stores, comme si la terre avait été vidée de toute humanité et transformée en une scène de théâtre.

*

* *

Je pris un jour de congé et passai le jour suivant avec elle. Une dépanneuse tira la voiture des Epstein au garage. Mr Epstein parla à quelques flics en uniforme, puis à un inspecteur en civil. Aucun d'eux n'était convaincu par la déposition de Valerie. Vick Atlas possédait un

penthouse dans le quartier de Montrose, mais personne ne l'avait vu depuis trois jours. L'avocat de son père dit qu'il était au Mexique. Personne ne répondait au téléphone dans le domaine familial de Galveston. Deux jours après que les faux flics avaient terrorisé Valerie, l'inspecteur Merton Jenks apparut chez elle alors que j'y étais. Je n'avais jamais imaginé pouvoir être heureux de revoir Merton Jenks. Quand il frappa à la porte, le salon trembla. J'allai lui ouvrir. Il jeta un coup d'œil à travers la moustiquaire, et dit : « J'aurais dû m'en douter.

– Ça ne me semble pas très juste, inspecteur, dis-je.

– Où est la fille ?

– Elle s'appelle Valerie.

– Va la chercher. Et son vieux aussi.

– Il est absent.

– Super », dit-il, écoeuré. Il ouvrit la porte et entra sans rien demander.

« Où est-elle ? »

J'appelai en haut. Le regard scrutateur de Jenks me vrillait le visage. La source de son agitation était un mystère, du moins pour moi.

« Rien de ce que je peux vous dire ne semble vous atteindre, les enfants, dit-il. On n'a pas beaucoup de sympathie pour vous, en ville. En général, on pense que les ennuis vous suivent, ou que vous les cherchez. En ce moment, je suis votre seul ami.

– Ils ont failli la faire brûler, inspecteur », dis-je.

Il marcha jusqu'à l'escalier et donna un coup de poing sur la rampe.

« On a besoin de vous ici, Miss Epstein. Descendez.

– Et si vous lui manifestiez un peu de respect ? dis-je.

– Tu ferais mieux de la fermer.

– Quand les gens comme vous ont la trouille, ils déchargent leur colère sur les gens impuissants, dis-je.

– Quand est-ce que Goldie sera là ?

– Mr Epstein ?

– À ton avis ?

– Il travaille », dis-je.

Je me rendis compte qu'il ne me regardait plus. Il avait les yeux fixés sur Valerie, en haut des marches. Elle portait un jean, des sandales et une chemise western brun clair aux poches brodées de chevaux d'élevage.

« Je suis l'inspecteur Merton Jenks, dit-il. Je veux que vous me confirmiez votre déposition, et que vous répondiez à quelques questions. Ça ne prendra pas longtemps, Miss.

– Avez-vous retrouvé Vick Atlas ?

– Pas pour le moment, dit Jenks.

– Alors qui va croire à mon histoire ?

– Je ne sais pas très bien quelle est votre histoire. C'est pour ça que je suis là. »

Nous nous assîmes dans le salon, sous le ventilateur, et elle raconta à nouveau son histoire en détail.

« Atlas n'a pas pu expliquer comment il savait que vous étiez en panne d'essence ? demanda Jenks.

– C'est exact. Comment savait-il que ces faux flics ne m'avaient pas remorquée ? Ils avaient un spot côté conducteur, comme les voitures de police.

– Vous pensez qu'Atlas a monté tout ça ?

– C'est ce que j'aimerais croire.

– Pourquoi ?

– Parce que sinon, ils avaient l'intention de me brûler vive.

– Vous avez craché au visage de l'un des types ?

– Celui qui avait les dents en avant. »

Il sortit de la poche de sa veste une enveloppe en papier kraft. « J'ai ici deux jeux de photos d'identité judiciaire. Est-ce que vous avez déjà vu ces hommes ? »

Elle lui prit des mains les photos, qu'elle regarda. Elle désigna le profil d'un homme dont les dents du haut dépassaient de sa lèvre inférieure. « C'est celui qui m'a mis les menottes. Pour l'autre, je ne suis pas certaine. Son copain l'appelait Seth.

– C'est Seth Roberts. Il a été à Huntsville et à Raiford, en Floride. Le type sur qui vous avez craché, celui avec les allumettes, a passé neuf ans dans une prison d'État du Nevada, pour avoir étouffé sa conjointe. Je vais vous montrer encore deux photos. Je n'ai pas pour but de vous inquiéter, ni de satisfaire un désir de vengeance que vous pourriez avoir. Mon but est de m'assurer que les hommes sur le deuxième jeu de photos sont ceux qui vous ont menottée, et ont versé de l'essence dans votre voiture. Votre père ne sera peut-être pas content que je vous aie montré ces images, mais tant pis.

– Montrez-moi les photos, s'il vous plaît, monsieur Jenks.

– On dit inspecteur Jenks. »

Il s'agissait de deux photos de huit sur dix. Les deux corps qu'on y voyait étaient nus, recroquevillés dans un fossé. Leurs mains avaient été coupées. Les balles avaient été tirées dans l'oreille, la bouche et le front.

« Je reconnais l'homme qui m'a menottée, dit-elle. Pour l'autre, je ne sais pas.

– C'est Seth Roberts.

– Qui les a tués ? demanda-t-elle.

– Vick Atlas a bien dit qu'il allait régler le problème pour vous ?

– Il n'a pas utilisé ces mots-là.

– Mais il avait l'intention de vous venger ?

– C'est ce qu'il a dit. »

Jenks rangea les photos. « Qu'est-ce que vous en pensez ?

– À votre avis ? répondit-elle.

– Vous êtes une fille courageuse, dit-il.

– Êtes-vous persuadé que c'est Vick Atlas qui a tué ces deux hommes ?

– Il a vingt et un ans. Il en paraît quarante. Son vieux est un psychopathe. Si j'avais un fils comme Vick, je me ferais couper chirurgicalement les couilles, et je les enterrerais dans du ciment. » Jenks secoua la tête et se frotta les paumes sur les genoux. « Je ne sais pas qui les a tués.

– Qu'est-ce que vous nous cachez ? demandai-je.

– Vick Atlas ne décide pas de qui vit et de qui meurt. C'est son père qui donne les ordres. Si le vieux a fait buter quelqu'un, c'est une affaire de fric. Et ça, ce n'est pas une affaire de fric.

– Comment vous le savez ? demanda-t-elle.

– Je n'en sais rien. Si je devais répondre, je dirais que Vick Atlas a mis en scène une situation dans laquelle il apparaîtrait comme votre sauveur, Miss Epstein. Et puis quelqu'un d'autre s'en est mêlé.

– Qui ? demandai-je.

– Quelqu'un qui est dépourvu de conscience, dit-il. Avez-vous vu récemment une certaine Cisco Napolitano ? »

*

* *

Cet après-midi-là, je fis une chose à laquelle je n'aurais pas osé penser quelques mois plus tôt. J'appelai le responsable de l'information des services de police de Houston en lui disant que j'étais reporter au *Houston Chronicle*, et que je préparais un article sur plusieurs membres éminents du service.

« Il a été membre de l'OSS, c'est bien ça ? dis-je. C'est quelque chose, non ?

– Ouais, mais vous devriez lui en parler à lui, dit l'officier de police.

– D'accord. J'ai presque tout ce qu'il me faut. J'ai oublié le nombre d'années qu'il a passées dans les services de police en Californie. À moins que ce ne soit le Nevada ?

– C’était le Nevada. Cinq ans, je crois. Vérifiez avec lui. Comment vous appelez-vous, déjà ?

– Franklin W. Dixon.

– Pardon ? »

Je voyais ma mère s’enfoncer jour après jour, peut-être même heure après heure, convaincue que si Mr Krauser s’était suicidé, c’était parce qu’elle l’avait publiquement humilié. Le ciel, à l’ouest, pouvait être fileté de nuages pareils à des ailes de flamants roses ; la pluie pouvait crépiter sur ses caladiums, ses hibiscus, ses hortensias et ses rosiers et emplir l’air d’un parfum pareil à ceux des *Mille et Une Nuits*, le livre qui, lorsqu’elle était enfant, avait probablement sauvé sa santé mentale. Aussi magnifique qu’ait pu être le monde, les yeux de ma mère conservaient l’expression absente de quelqu’un qui regarde dans une crypte. Mon père et moi l’amenions manger mexicain chez Felix, et en observant la tristesse sur son visage, je comprenais que des voix qu’elle était seule à entendre lui parlaient, et que bientôt notre médecin de famille lui prescrirait un nouvel électrochoc, un bâillon de caoutchouc dans la bouche, les poignets attachés à une table.

À cet instant, en plein milieu du restaurant, je pris la décision de faire tout ce qui serait nécessaire, y compris mentir, pour l’empêcher de sombrer dans la folie qui était dans les gènes des Holland, et que le monde scientifique enfermait davantage dans sa propre serre de charlatanisme et d’ignorance.

« J’ai parlé à l’un des inspecteurs chargé de la mort de Mr Krauser, maman, dis-je. L’inspecteur m’a dit qu’il se pouvait que Mr Krauser ait été enlevé, et jeté du toit du bâtiment. »

Elle mangeait par petites bouchées, le regard perdu. J’attendis qu’elle dise quelque chose. Mes paroles semblaient n’avoir eu aucun effet. Puis elle me regarda, les yeux vides, fixés sur un point à côté de mon visage. « Pourquoi est-ce qu’on aurait fait ça ?

– Peut-être Mr Krauser fréquentait-il des gens qui envoient des garçons sans foyer dans des camps d’endoctrinement, dis-je.

– Il faisait ça ?

– On n’en est pas sûr », dis-je.

Ma mère prit une autre bouchée, qu’elle mâcha lentement. Mon père la regardait comme il aurait regardé quelqu’un marcher sur un fil de fer au-dessus d’un canyon. Les seules fois où mon père buvait en présence de ma mère, c’était lorsque nous étions tous les trois au restaurant, comme si un armistice géographique avait été déclaré entre les forces de son addiction et celles de l’intolérance de ma mère. Ce soir-là, il n’avait pas commandé de bière avec son dîner. C’était la première fois que je le voyais ne pas le faire, et je soupçonnais que ça ne lui avait pas été facile.

« Écoute Aaron, dit-il. Je crois qu’il sait ce dont il parle. »

Elle s’arrêta de manger, et posa sa fourchette et son couteau en croix sur son assiette.

« Tu n’as pas faim ? demanda-t-il.

– Je n’aurais pas dû manger un sandwich cet après-midi, dit-elle. Ils ont un dessert au menu, ici ? Je ne m’en souviens plus. Comment s’appelle ce dessert fait avec de la glace, de la cannelle et des feuilles de menthe ?

– J’appellerais ça de la glace avec de la cannelle et des feuilles de menthe, dit-il.

– Je prendrais bien ça maintenant. Oui, quelque chose de froid et de sucré, avec un arrière-goût de menthe. Quand j’étais petite fille, on faisait de la glace à la manivelle sur le porche, sur la Guadalupe. C’est merveilleux de manger de la glace sur le porche par un soir d’été. On devrait monter là-haut un de ces week-ends.

– Je trouve que c’est une très bonne idée, dit mon père. Qu’en penses-tu, Aaron ? »

Peut-être y avait-il un peu de vérité dans mon mensonge à propos de la mort de Mr Krauser. Ou peut-être un mensonge peut-il nous apporter la

grâce et la miséricorde, quand la vertu en est incapable. Je n'avais pas envie de creuser la question. Ma mère paraissait heureuse. C'était un moment rare dans ce qui avait été l'arc décroissant de l'existence d'une personne malheureuse.

OceanofPDF.com

20

Le lendemain soir, mon père roula jusqu'aux Heights pour se présenter à Mr Epstein. Mr Epstein m'avait dit que « maintenant » il n'était pas communiste. Je ne savais pas trop ce que ça voulait dire. Pour moi, le communisme était un système ridicule qu'aucune personne sensée ne pouvait ni respecter, ni craindre. De la même manière, je ne pensais pas que quiconque ayant été doté d'un tel degré d'amertume pût avoir la capacité de s'en débarrasser.

Mon père ne me demanda pas de l'accompagner. Je ne voulais pas imaginer la collision politique qui risquait d'avoir lieu entre Mr Epstein et lui. Mon père revint à la maison moins d'une heure après, alla dans son petit bureau et reprit son travail sur le livre concernant sa famille, son stylo à encre se déplaçant sur une feuille vierge, une Lucky Strike se consumant dans le cendrier à côté de son bras. Je savais qu'il était au milieu de la horde des hommes en uniforme gris et *butternut* en lambeaux montant en un juillet étouffant à l'assaut de Cemetery Hill.

J'approchai une chaise derrière lui. Il ne leva pas les yeux de son travail. « Tout se passe bien ? dis-je au bout d'un moment.

– Salut, Aaron, dit-il. Tu m'as fait peur. Je t'ai pris pour un tireur d'élite yankee.

– Mr Epstein était chez lui ?

– Oui, pour être chez lui, il était chez lui. »

J'attendis qu'il continue. Mais il n'en fit rien. « À t'entendre, ça ne sent pas très bon.

– Mr Epstein est un idéologue irréductible. Un homme de gauche, mais néanmoins un idéologue.

– Qu'est-ce que c'est, un idéologue ?

– Quelqu'un qui apporte une passion religieuse à une abstraction politique à laquelle ne peuvent croire que les crétins, dit-il. Quand on en croise un, il faut le fuir à tout prix. Il serait capable d'incendier la moitié de la planète pour sauver l'autre moitié, sans comprendre ses propres motivations.

– Et quelles sont ses motivations ?

– Le contrôle, le pouvoir, l'envie de sexe, le besoin de téter un sein, le fait que la plupart d'entre eux étaient laids dès la naissance, Dieu seul le sait. En une seule nuit, des hommes comme Mr Epstein pourraient mettre le feu à New York. » Je jetai par-dessus son épaule un coup d'œil à l'encre en train de sécher sur sa page. « Tu travailles encore sur la charge de Pickett ?

– En partie, mais il existe à propos de la charge une autre histoire que peu de gens connaissent. Quand les pentes eurent été jonchées de blessés et de morts confédérés, les soldats de l'Union ont martelé le sol avec leurs mousquets, en scandant "Fredericksburg, Fredericksburg, Fredericksburg" pour plaisanter à propos de la raclée qu'ils avaient prise à Marye's Heights. »

Je ne voyais pas où il voulait en venir. Il anticipa ma question. « Il n'y a aucune gloire, dans rien de tout ça. Rien de bon ne sort de la guerre. Elle ne fait que susciter plus de haine, de souffrances et de meurtres. Des Nègres nés libres, hommes, femmes, enfants, ont été arrachés de leur maison à Chambersburg, pour être vendus aux enchères à Richmond. Et des bandes de Louisiane ont participé à ça. Robert Lee a vu la ville se faire terroriser, et n'a rien fait pour l'arrêter. Le rapt et la vente de Nègres, ce n'était pas

différent de ce qu'ont fait les nazis. Voilà où nous mène l'idéologie, Aaron. »

C'était la première fois que je l'entendais parler de cette façon. J'allai à la cuisine et préparai du café pour tous les deux, puis je retournai dans son bureau et but un café avec lui en le regardant travailler.

Le premier appel au poste de police de River Oaks concernant la propriété de Clint Harrelson tomba le soir à 10 h 33. La voisine qui appela refusa de donner son nom, mais dit : « La musique de sauvage qui sort de cette maison détruit mon sommeil, me casse les tympanes et déränge mon mari, qui est sourd comme un pot. Seriez-vous assez gentils pour faire quelque chose ? » Les deuxième, troisième et quatrième appels furent donnés par des voisins qui avaient entendu des cris et des coups de feu, et assisté, depuis leurs balcons, ou à travers les bambous derrière la maison, à la fin étrange de Clint Harrelson, anthropologue, pétrolier, producteur de riz et suprématiste aryen affiché.

Une chanson beuglait dans les haut-parleurs haute fidélité de la salle de détente. La batterie assourdissante, les énormes basses explosant du piano, les volées de clarinette, le gémissement des cuivres et l'entraînant quatre-quatre du rythme agressaient les habitudes du quartier. Les lumières sous-marines de la piscine étaient allumées, et des ronds de pluie faisaient onduler la surface. La porte vitrée coulissante de la salle de jeux s'ouvrit violemment, puis Clint Harrelson surgit, pieds nus et en short, la peau aussi malsaine qu'un champignon vénéneux. Il se mit à courir et à glisser le long de la piscine, jetant des coups d'œil derrière lui comme un homme pris dans l'éclat d'une ampoule. Une silhouette en coupe-vent à capuche sortit de la salle de jeux et, des deux mains, pointa un semi-automatique. La première balle transperça un parasol et s'écrasa contre le mur de brique au fond de la propriété. La seconde pénétra à l'arrière du genou de Harrelson, lui fauchant une jambe. Les douilles rebondirent sur le ciment.

Harrelson était tombé en travers d'une chaise longue en toile. Il agrippa son genou, comme s'il voulait l'approcher de sa poitrine. Il avait les doigts luisants de sang, la bouche grande ouverte en un rictus ; sa douleur, visiblement, était au-delà des sons et des mots. « Pourquoi faites-vous ça ? réussit-il à dire. S'il vous plaît. On peut s'arranger. Vous n'avez rien de bon à en tirer, ni vous ni personne. Réfléchissez un peu. Si vous vouliez bien écouter, on aurait des alternatives. »

La silhouette en coupe-vent à capuche s'approcha de lui. Harrelson tenta de se remettre à courir, s'agrippant à des meubles de piscine, tirant une jambe comme si elle était dépourvue d'os. Les balles suivantes lui transpercèrent la poitrine, le ventre et la gorge. Il tomba tête la première dans la piscine, ses bras flottant sur ses côtés. Il s'enfonça à mi-fond, une brume rouge s'échappant de ses blessures, puis remonta à la surface et resta immobile, les cheveux collés au crâne, l'eau bleutée ondulant sur son dos.

Le tireur longea le patio, marcha sur la pelouse, traversa un bosquet de camélias et pénétra dans l'obscurité, puis referma le portail qu'il secoua pour vérifier qu'il était bien ajusté. Sur le coup, aucun des témoins ne fut capable de bouger. Plus tard, tous affirmèrent qu'ils avaient eu l'impression que le temps s'était arrêté, et que, dans le calme qui suivit la fusillade, ils se sentaient comme prisonniers d'un film muet, et traumatisés par le destin de ce malheureux Mr Harrelson. Ils se rassemblèrent en robe de chambre sur un porche, burent des whiskies secs versés par le propriétaire de la maison, et partagèrent leur perplexité. Le lendemain, leurs avocats déclarèrent que leurs clients ne pouvaient jurer de la véracité de leurs témoignages à cause du mauvais temps qu'il faisait la veille. Ils demandèrent aussi que leurs noms ne soient pas donnés à la presse, et que, si elles voulaient plus d'informations, les autorités prennent contact avec les procureurs.

Le matin, des ouvriers mexicains vidèrent la piscine, lessivèrent toutes les tuiles et le ciment, et nettoyèrent les filtres avec un désinfectant. En dehors des restes allongés sur une table de la morgue du comté, tous les

fluides terrestres et les signatures chimiques de Clint Harrelson partirent dans les égouts avec les aiguilles de pin.

L'histoire eut droit aux gros titres à la une des trois quotidiens de la ville. Le *Houston Press* publia une photo de Grady arrivant à la maison funéraire en lunettes noires et costume blanc, un œillet noir à son revers, la mâchoire fermée, les poings serrés à ses côtés comme un gangster de New York ayant du mal à maîtriser son chagrin et sa colère. La légende disait qu'il avait été un élève brillant, *quarterback* et Marine. Sur la photo, derrière lui, on voyait Vick Atlas.

L'article racontait que, lorsqu'il avait appris la mort de son père, Grady était en train de faire de la voile. Après l'avoir lu, j'allai chez Valerie. J'étais certain que nous allions tous nous trouver mêlés à l'enquête. J'étais devenu aussi cynique que Saber à propos du système judiciaire, et ce n'était pas sans raison. Dès que j'arrivai chez Valerie, elle me dit que Merton Jenks avait déjà interrogé son père.

« Pourquoi ? demandai-je.

– Jenks pense que c'est peut-être lui le coupable », dit-elle.

J'évitai son regard, et il y eut un silence. « Ton père n'aurait pas vraiment pu commettre un crime pareil, hein ? » dis-je.

Ma question n'était pas honnête. J'en savais plus que ça. Mr Epstein n'était pas du genre à prendre des chemins de traverse. J'espérais que Valerie avait un alibi pour lui. Je ne voulais pas penser à lui comme à un homme capable d'un meurtre.

« Quelle différence y a-t-il entre quelqu'un qui fait *vraiment* quelque chose, et quelqu'un qui le *fait*, tout simplement ? dit-elle.

– Ce que les gens disent et ce qu'ils font, ce n'est pas toujours pareil, répondis-je.

– Je sais qu'il n'aurait pas tiré sur un homme non armé.

– C'est tout ? Avec les gens armés, c'est bon ?

– En Yougoslavie, il a vu des SS pendre des civils avec des fils de fer sur la place du village, et on forçait les familles à regarder. »

Valerie était capable de créer des images qui ne cessaient de vous claquer dans la tête comme une bande de caoutchouc.

« Mais il était à la maison, avec toi, au moment où Mr Harrelson a été assassiné. C'est ça ? dis-je.

– Non, il n'était pas là. Il était en train de revenir de Beaumont. Jenks m'a demandé si tu étais avec moi quand Mr Harrelson a été tué.

– Pourquoi moi ?

– Il voulait savoir si tu avais vraiment des crises. »

Jenks était passé maître dans l'art d'embrouiller la tête des gens. « Alors, tout ce que je dirais pourrait m'incriminer, c'est ça ? Si je n'avais pas de crises, j'étais un menteur. Si j'en avais, j'étais coupable de tout et de n'importe quoi ?

– C'est à peu près ça.

– Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

– Que tout ce que tu lui avais dit était la vérité. Et qu'il vire son gros cul de chez moi.

– Tu as dit ça à *Jenks* ? »

Elle fit claquer son chewing-gum sans répondre. À quel point on peut aimer une fille !

*

* *

Cet après-midi-là, Jenks était chez moi. Je savais qu'il allait venir, et j'avais compris qu'à ce stade sa mission ne concernait plus ni moi, ni ma mère ni mon père, ni le meurtre de Clint Harrelson, ni le suicide de Mr Krauser, ni la mort de Wanda Estevan la prostituée mexicaine, ni Saber vandalisant la maison de Krauser, piquant la décapotable de Grady ou mettant le feu à la bagnole customisée de Loren Nichols, ni le fait que Valerie ait été terrorisée par les deux anciens détenus qui avaient fini nus

dans un fossé, les mains tranchées au poignet. l'inspecteur Jenks n'avait pas de programme précis ; il était en guerre sur une échelle globale. Il sortait droit de la mythologie médiévale, le chevalier du Temple qui dormait vêtu de son armure et rendait hommage à Dieu en chargeant dans une catapulte les têtes des Sarrasins décapités qu'il réexpédiait derrière leurs propres lignes.

Je m'assis avec lui à la table de bois rouge du jardin, sous le regard de tous mes animaux. Étrangement, ils semblaient comprendre quand j'avais besoin d'eux. Major était étendu dans l'ombre, son ventre et sa bite écrasés dans l'herbe. Bugs, Snuggs et Skippy étaient sur le dessus de la table, qu'ils avaient hachurée des marques de leur derrière depuis qu'ils étaient bébés. Jenks portait une chemise à manches courtes et n'arrêtait pas de soulever ses avant-bras de la table en bois rouge et de les essuyer, sans se rendre compte de la source de la matière gluante qui lui collait à la peau. « Il y a un mûrier, par ici ?

– Je crois que oui. »

Il s'essuya encore une fois l'avant-bras, le visage en point d'interrogation. « Quand tes parents doivent-ils rentrer ?

– C'est difficile à dire. Ils sont à l'épicerie. Ma mère ne conduit pas, alors mon père doit l'y amener.

– Est-ce que ton père croit à la protection privée ?

– Oui, monsieur. On peut dire ça.

– Quel type d'armes à feu a-t-il ?

– Il n'a jamais été très féru d'armes à feu.

– Ce n'est pas ce que je t'ai demandé.

– J'avais cru que si.

– Tu aurais dû être lanceur au base-ball, dit-il. Est-ce que tu as déjà vu un lanceur tirer sur le bord de sa casquette, ou remonter sa ceinture, juste avant de prendre son élan ? C'est à ça que tu me fais penser.

– Je mets de la vaseline sur les balles, c'est ça ?

– Je peux revenir avec un mandat. Ou quelqu'un de beaucoup moins sympathique que moi peut le faire.

– Vous avez demandé à Valerie si j'ai menti à propos de mes crises.

– Oui, je lui ai demandé ça. Penses-tu être capable de tuer quelqu'un comme Clint Harrelson, au cours d'une crise ?

– Peut-être.

– Moi, je ne crois pas, dit-il.

– Vous pouvez répéter ça ?

– Un tueur, je le sens. Des hommes peuvent tuer d'autres hommes, mais ça ne fait pas d'eux des tueurs. Un tueur sort du ventre de sa mère avec une puanteur qui ne disparaît jamais.

– Alors qu'est-ce que vous faites là ?

– J'ai été au magasin d'armes où ton père a acheté le .45 de l'armée. C'est une arme du même calibre qui a servi à tuer Mr Harrelson.

– Vous pensez que mon père serait capable d'un crime ? C'est insensé.

– Je vais te confier un secret, dit Jenks. Il arrive que l'État se fiche de savoir à qui on rase la tête et à qui on fourre du coton dans le cul avant de l'attacher à une chaise et de le faire ruer jusqu'au plafond. Parfois, ils s'en fichent même s'il s'agit d'une femme. Tant que quelqu'un prend le jus, le mec moyen s'en fout. Tu crois que ton problème, c'est les flics, mon garçon. Tu te trompes.

– Je ne veux plus parler avec vous, inspecteur Jenks. »

Il avait ouvert son carnet sur la table, mais n'y avait rien écrit. Le vent faisait tourner les pages sur l'anneau métallique. « Tu sais qui est Jack Hemingway ?

– C'est le fils aîné d'Ernest Hemingway.

– J'ai sauté avec lui derrière les lignes allemandes, le jour J. Il a reçu une balle et a été capturé par les SS. Les SS ne gardent pas de prisonniers blessés. Jack allait être exécuté, mais un colonel SS qui avait skié avec le père de Jack l'a fait transférer dans un hôpital. C'est une histoire vraie.

– Que vous est-il arrivé ?

– Je me suis échappé.

– Pourquoi me raconter ça ?

– Parce que les gosses comme toi, de Southwest Houston, vous avez lu quelques livres et vous pensez que vous savez tout.

– Pourquoi vous n’arrêtez pas de mentir, inspecteur ? »

Il portait son feutre, mais l’obscurité sur son visage n’était pas due à l’ombre du chapeau. Il ferma son carnet, et leva l’index. « Je n’hésiterais pas à te frapper. Et je vais le faire.

– Vous ne m’avez jamais dit que vous aviez été flic dans le Nevada. »

Il se leva du banc, une odeur grise de nicotine, d’anti-transpiration et de sueur de bière émanant de son corps. Il laissa tomber sa carte professionnelle sur la table. « Dis à ton père de m’appeler. Il n’est pas un suspect. Nous avons trouvé son nom dans un journal tenu par Clint Harrelson. Il est évident qu’il considérait ton père comme quelqu’un de subversif, et qu’il allait le dénoncer à ses copains paranoïaques de Dallas. Dis à ton père que je dois lui poser quelques questions de façon à pouvoir l’écarter de l’enquête.

– Miss Cisco était votre petite amie ? »

Il parut ne pas m’entendre. Ou il fit semblant. Il se renifla l’avant-bras. « Est-ce que c’est ce que je crois ?

– Je continue à penser qu’elle a des qualités. Sa vie aurait peut-être été différente si on lui avait laissé une chance ou deux.

– Petit, tu mérites tout ce qui va sans doute t’arriver. À propos, un inspecteur des mœurs m’a dit que ton ami Bledsoe vendait des amphètes dans les Heights. Si tu le vois, dis-lui qu’il ferait mieux de venir me voir avant que ça soit moi qui y aille. »

21

Le père de Saber avait trouvé un boulot chez un glacier Jolly Jack. Je me doutais qu'il se sentait terriblement humilié. Les charrettes de Jolly Jack avançaient à coups de pédales, et en général elles étaient conduites par des adolescents qui avaient abandonné l'école. Tous les matins, Mr Bledsoe se présentait dans un dépôt à côté d'un pâturage pour chevaux et, en même temps que les jeunes, remplissait sa charrette de glace carbonique emballée dans des journaux, de boîtes de Popsicles, de barres chocolatées, de gobelets glacés, puis partait en pédalant par une chaleur de 35 °C, pas rasé, pas lavé, et sentant le vin en cubi et parfois le vomi de la soirée de la veille. Qui aurait pu en vouloir à Saber d'être désespéré ?

Évidemment, le problème était plus grave que ça. Il s'était livré à deux méchants péquenauds mexicains. Je passai chez lui ; sa mère me dit qu'elle ne savait absolument pas où il était.

« Il habite toujours ici, n'est-ce pas, madame Bledsoe ? dis-je.

– Comme si ça t'intéressait », dit-elle en me refermant la porte au nez.

Cependant, je savais où le trouver. Du moins par une soirée embaumée de printemps. Saber avait ses fantasmes. L'un d'eux consistait à rencontrer une fille magnifique sur la piste de patin à roulettes de South Main. Il roulait avec sa bagnole jusqu'à la grande tente pleine de musique d'orgue, du grincement des roues sur le sol en bois et du ronflement perpétuel des ventilateurs géants dans le fond, et se garait près de l'entrée pour pouvoir observer les patineurs à l'intérieur. Il se peignait en se regardant dans le

rétroviseur, se lissant bien les cheveux en arrière sur les tempes, fumait, buvait une petite bouteille de Jax en faisant semblant d'attendre quelqu'un. Finalement, il se hasardait à l'intérieur, mangeait une barre Baby Ruth et regardait les filles le frôler dans un grondement, se tenant toutes par la main, accélérant, ralentissant, parfois patinant en arrière. Elles portaient des pulls pastel en angora, des *poodle skirts*¹, de larges ceintures noires brillantes. Les plus délurées avaient parfois des anneaux d'oreilles et des soutiens-gorge pigeonnants, et quand elles passaient, en groupe, il pouvait les sentir comme un jardin plein de fleurs. Il ne croisait jamais leurs regards. Il aurait aussi bien pu être un piquet.

Puis il rentrait chez lui, allait au lit et, sans doute, se masturbait avant de cacher son slip au fond du coffre à linge puis, le matin venu, reprenait son rôle de fripon insouciant qui méprisait les rituels romantiques gouvernant tous les lycées d'Amérique.

Je devais me forcer à me rappeler toutes ces choses concernant le monde secret de Saber ; sinon, j'oublierais le garçon innocent et vulnérable qui était mon meilleur ami depuis l'école primaire. Même s'il traînait avec des mauvais garçons, je savais que Saber, pour moi, se serait coupé un bras. Quand on a un ami comme ça, on ne le laisse jamais tomber, quoi qu'il fasse.

Au crépuscule, j'entrai dans le parking près de la tente. La bagnole de Saber était là, vitres baissées laissant entrer la poussière. À côté était garée une Ford 1946 jaune canari avec des jantes à rayons, des pneus à flancs blancs, des petits feux arrière bleus, klaxon chromé et double échappement. Je ne voyais pas Saber. Près de l'entrée, un homme au chapeau en papier vendait des cornets de glace pilée à la main. J'en achetai un à la menthe, franchis le battant de toile et m'assis sur les sièges en bois provenant des gradins du base-ball. Je vis Saber au comptoir du snack, qui payait avec des billets qu'il sortait d'un portefeuille artisanal retenu par une chaînette. Je n'avais encore jamais vu ce portefeuille. Les deux Mexicains de la prison se

tenaient à côté de lui, buvant des sodas à la paille, vêtus de chaussures en cuir verni, de *drapes* noirs brodés de blanc et de chemises à manches longues en rayonne boutonnées aux poignets, et dont les pans dépassaient de leurs ceintures.

Saber et les deux loubards parlaient à quatre filles de quinze ou seize ans, le genre de filles à la vilaine peau qui habitent les logements sociaux, portent les shorts les plus moulants qu'elles puissent trouver et se font tatouer entre les cuisses le nom de leur petit ami. C'étaient les filles les plus mal dégrossies que j'aie jamais connues, et en même temps elles étaient une cible facile pour un type malin qui leur disait qu'elles étaient très belles, intelligentes, sacrément canon et drôles, beaucoup trop bien pour les pauvres types des logements sociaux avec qui elles sortaient.

Je m'approchai de Saber, par-derrière. Il mangeait avec une cuiller en plastique un chili dog dans une assiette en papier ; je pensai qu'il ne m'avait pas vu.

« Qu'est-ce qui se passe, Aaron ? dit-il sans se retourner.

– Pas grand-chose. Je me demandais où tu pouvais bien être passé », dis-je.

Les Mexicains proposaient aux filles de boire avec leurs pailles, affichant un large sourire quand les filles glissaient les pailles dans leur bouche.

« Ces temps-ci, je suis dans les voitures d'occasion, dit Saber.

– À qui appartient le coupé Ford qui est dehors ?

– C'est l'oncle de Manny et de Cholo qui le leur a donné. Tu veux faire un tour ?

– Non, merci. Je n'ai jamais aimé me faire menotter. Qui sont ces filles ?

– Elles traînent par là. On va au Prince's. Tu veux venir ?

– Tu as appris, pour le père de Grady Harrelson ?

– Une tragédie de proportions cosmiques. J’ai pleuré à en perdre la vue. Viens au Prince’s avec nous.

– Non. »

Il regarda derrière lui pour voir si les Mexicains pouvaient nous entendre. « Tu as un problème racial ? dit-il.

– Non. Et arrête de te cacher derrière ça. »

Il haussa les épaules et se remit à manger.

« Est-ce que tu connaissais ces types qui voulaient faire brûler Valerie ? » demandai-je.

Il perdit son expression désinvolte. Pendant une petite seconde, je vis l’ancien Saber qui me regardait, dépouillé de sa fausse apparence. « Non, je n’ai pas entendu parler de cette histoire.

– Il se peut que ce soit Vick Atlas qui ait monté le coup. Les deux types ont fini dans un fossé. Ils étaient nus, et on leur avait coupé les mains. »

Son regard s’écarta de moi et se perdit dans l’espace, pendant qu’il cherchait des excuses pour continuer à faire ce qu’il faisait. Il se remit à manger son chili dog. « Manny et Cholo ont des relations. Des gens qui peuvent rendre de sacrés services.

– Les hommes de Vick Atlas ne permettraient pas à ces gars-là de nettoyer leurs chiottes.

– Et peut-être que toi non plus, dit-il. Parce que c’est bien l’impression que j’ai, Aaron.

– Va raconter ça à quelqu’un d’autre », dis-je.

Il jeta son chili dog à la poubelle. « On va rouler jusqu’au Prince’s, si tu veux bien. Il faut que je rejoigne les miens.

– Les tiens ?

– Mon vieux vend des Popsicles. C’est moi qui nourris la famille, et qui paie l’hypothèque. Et si je peux le faire, c’est grâce à Manny et à Cholo. Ce sont de bons gars. Ils me prennent comme je suis.

– Tu leur sers de torche-cul.

– Tu es comme ton vieux, dit-il. Tu joues au gentleman du Sud, mais tu te crois meilleur que les autres. »

Il s'éloigna de moi, la mâchoire crispée, les épaules arrondies à la façon des loubards.

« Je t'interdis de parler comme ça de mon père », dis-je dans son dos.

Il n'y fit pas attention. Je montai dans ma bagnole et descendis lentement South Main en direction d'Herman Park, tandis que les lumières s'allumaient le long du boulevard et dans les chênes verts du campus de Rice. J'aurais dû continuer de rouler, mais je ne pouvais laisser passer ça. Je fis un demi-tour sous les coups de klaxon, allai jusqu'au Prince's drive-in et en parcourus les allées en roulant. La caisse de Saber n'était pas là, ni la décapotable Ford jaune canari. Ils n'avaient pas envie de venir là sans les filles, pensai-je. Tout était une affaire de filles. Je repris le chemin de la piste de patin à roulettes.

Est-ce que je suis injuste ? me demandai-je. Pas du tout.

Il faisait presque nuit, et il commençait à faire frais. Je m'arrêtai sur le parking. La bagnole de Saber et la Ford étaient toujours là. Je sortis de ma voiture, et entrai sous la tente. Maintenant, elle était plus encombrée, la musique plus rapide, il y avait dans l'air une légère odeur de sueur, de talc et de laque. Je ressortis, et je vis Saber, les Mexicains et les filles rassemblés entre deux échoppes, en train de boire des bières en canette, de s'allumer, de ricaner. Le vent tourna, et je compris qu'ils fumaient des joints. Je commençai à me diriger vers eux.

« Viens avec moi, Sabe, dis-je.

– J'peux pas. J'suis avec mes partenaires. »

Les filles faisaient passer les pétards, se penchaient quand elles riaient, me regardaient comme si j'étais un ballon ayant rompu ses amarres et flottant au milieu de leur groupe.

« Je m'appelle Manny, dit l'un des Mexicains. Et voici Cholo. Pourquoi t'arrêtes pas de te pointer dès qu'on est quelque part, mec ? »

Il était plus mince que son copain, habillé plus moulant, avec une peau plus sombre et plus de tatouages sur les bras et la nuque. Cholo avait un regard doux, chaud, pas menaçant. J'étais persuadé que chacun d'eux était capable de m'éventrer tout en continuant à se gargariser de bière.

« Hé, tu m'entends, *gusano* ? dit Manny. Tu étais dans notre cellule. Et ensuite je te vois au drugstore, et maintenant à la patinoire. T'arrêtes pas de te pointer, mec. Ça commence à m'énerver.

– Je suis désolé de l'apprendre, dis-je.

– C'est pas une manière de parler, mec, dit Cholo. Tu veux nous rejoindre ? On crèche dans le Cinquième District. Dans ce quartier, il y a pas que des colorés. On s'y plaît bien. Hé, t'aimes la musique ? On a un tas de disques, mec. T'aimes danser, aussi ? » Son regard passa sur les filles.

« Qu'est-ce que c'est, un *gusano* ? demandai-je.

– À peu près comme un *compadre*, dit Manny.

– Ça veut dire “ver de terre”, dis-je.

– T'es vachement malin.

– Il est OK, Manny, dit Saber. On a longtemps été partenaires.

– Pour moi il a pas l'air d'un partenaire. Mais si tu le dis, mec, ça va », dit Manny. Des yeux, il me parcourut des pieds à la tête. « Maintenant on est amis. Tu veux une accolade ? »

Je lui rendis son regard sans rien dire.

Il avait les yeux vitreux, sans expression. Il tira sur son joint, qu'il pinçait entre deux doigts, sans ciller. « Parce que t'es grand, tu te prends pour un macho ? Tu passes deux heures en taule, et tu crois que t'es un ancien détenu ? Dès ton premier jour à Huntsville, tu serais dans la suite nuptiale. Un train de marchandises te passerait sur le cul.

– Putain d'espigouin », dis-je.

Je n'avais encore jamais employé ce mot, pas une seule fois. Ma bouche devint sèche. J'essayai de déglutir, mais je n'avais plus de salive dans la bouche, juste un goût amer.

« Il ne pensait pas ça, dit Saber.

– Ah, si, il le pense, mec, ce *chico*. C'est bon, Saber », dit Manny. Il ramena les yeux sur moi. « On t'aime bien, mec. On n'a pas de rancune. À propos d'Huntsville, je plaisantais. Ça te plairait, mec. Quelqu'un s'occuperait de toi. Te cintrerait. Te présenterait à des amis. Te ferait sucer son cigare.

– Avance un peu, dis-je.

– Laisse tomber, Aaron », dit Saber.

Manny affichait un grand sourire, les dents aussi blanches que des Chiclets. Saber fit un pas entre nous puis, comme je ne reculai pas, il me poussa. « Rentre chez toi, Aaron. »

Je le regardai longtemps. Les filles cessèrent de ricasser. L'une d'elles baissa la tête. Cholo crocheta son pouce dans sa poche droite. Une voiture de police passa à toute vitesse sur South Main, gyrophare allumé, sirène coupée. « Amuse-toi bien, Sabe, dis-je.

– Ne sois pas comme ça, dit-il dans mon dos. Allons, Aaron. On est copains. »

Quand je rentrai à la maison, mon père était chez le glacier. Ma mère faisait la vaisselle.

« Tu aurais dû me laisser ça, dis-je.

– Ça ne me dérange pas. L'inspecteur Jenks a téléphoné, dit-elle. Il veut que tu le rappelles.

– À quel sujet ?

– Il a dit qu'il voudrait te consulter.

– Me consulter ?

– C'est le terme qu'il a employé. Il a été tout à fait courtois.

– Ne te laisse pas prendre, dis-je.

– Cette attitude cynique ne te convient pas, Aaron. Il a été très gentil. Visiblement, il a de l'éducation, même s'il est d'origine modeste. »

Je savais depuis longtemps que n'importe quelle incarnation de l'autorité traitant ma mère avec un minimum de respect devenait immédiatement un substitut du père qu'elle n'avait jamais eu. La conséquence de ça était presque toujours un désastre. Mais je ne discutai pas. Je me servis du téléphone dans le bureau de mon père pour appeler Merton Jenks au numéro qu'il avait laissé.

« Que voulez-vous ? demandai-je.

– Et si tu apprenais un peu les bonnes manières ? répondit-il.

– On ne peut rien pour vous, inspecteur Jenks. On ne fait rien de mal. Si vous nous laissez tranquilles ?

– Tu t'y connais en musique. Tu sais ce que les jeunes écoutent. Maintenant, ferme ta putain de gueule si tu n'as pas envie que je revienne, dit-il.

– Que voulez-vous, inspecteur ?

– Quand Clint Harrelson s'est fait dézinguer dans la piscine, un quarante-cinq tours passait sur la chaîne dans la salle de jeux. La chanson, c'était « Boogie Woogie Stomp » par Albert Ammons. Tu la connais ?

– Évidemment.

– Voilà l'affaire. Dans le casier à disques, il n'y avait pas d'autre musique de jazz, ni de swing, ni de musique de nègres. Les gens qui connaissaient Harrelson savaient qu'il ne supportait aucun de ces trucs, et qu'il ne les autorisait pas dans sa maison. Tu as une idée de qui aurait pu passer cette chanson sur sa chaîne ?

– Non, monsieur, dis-je.

– Grady Harrelson n'écoute pas ce genre de musique ?

– Les types comme Grady écoutent de la merde de Pat Boone, répondis-je. En plus, j'ai lu que Grady faisait de la voile quand il a appris la nouvelle à propos de son père.

– Personne de tes connaissances n'aurait eu un motif pour abattre Clint Harrelson ? » demanda-t-il.

Je me rappelai déjà ma conversation avec les amis mexicains de Saber, en particulier Cholo, qui avait dit qu'ils vivaient dans le Cinquième District, le cœur du quartier noir. Là-bas, ils avaient beaucoup de disques. La musique d'Albert Ammons était de celles qu'on achetait dans un magasin de coiffure ou un salon de beauté pour les Noirs, et pas dans un quartier blanc. Saber était persuadé que Clint Harrelson était responsable du renvoi de Mr Bledsoe. Et il avait volé la décapotable de Grady et l'avait vendue au Mexique. Son désir de vengeance allait-il au point de s'introduire sur la propriété des Harrelson, de harceler le père avec un disque de rhythm and blues, puis de le tuer ?

Ça paraissait ridicule, sauf qu'il s'était introduit chez Mr Krauser, avait saccagé ses biens les plus précieux et avait pris pour l'aider Jimmy McDougal, un gosse attardé. « Tu es dans le coma ? dit Jenks.

– Pourquoi passez-vous votre temps à m'insulter ?

– Parce que tu me gonfles. »

Dans le fond, j'entendis un bruit, comme celui qu'on fait en enfonçant un ouvre-boîtes dans une canette de bière.

« *Moi, je vous gonfle ?* » dis-je.

Ma mère apparut, sortie de nulle part. « Ne parle pas comme ça dans cette maison », dit-elle. Elle m'arracha le récepteur des mains. « Inspecteur Jenks, je vous ai entendu depuis la cuisine. Vous me décevez beaucoup. J'ai envie de vous laver la bouche au savon. Vous ne devez plus appeler ici. »

Elle reposa le récepteur sur son socle, et le lâcha très vite, comme pour éviter les microbes.

Je pris un bain et m'allongeai sur mon lit dans le courant d'air frais que le ventilateur tirait à travers la moustiquaire. Major et les chats étaient entassés à côté de moi, ronflant du merveilleux ronflement des animaux. J'éprouvai une étrange sensation de paix dans mon foyer. Ça ne dura pas.

Mon père rentra tard, effleurant le montant de la porte et les gravures au mur du couloir. Quelques minutes plus tard, je le vis par la porte entrouverte

de la salle de bains. Il était assis sur le rebord de la baignoire, fumant une cigarette en maillot de corps, slip et chaussettes, ses jarrettières fixées sur ses mollets. Il avait les traits tirés, sa barbe de trois jours était grise, sa main tremblait quand il levait sa cigarette.

« Papa ? » dis-je.

Il tourna la tête vers moi, comme si je lui parlais de très loin. « Aaron ? Qu'est-ce que tu fais encore debout ? Tu n'as pas de travail, demain ?

– Je peux faire quelque chose pour toi ? »

Il regarda dans le vide. « Non, non, pas vraiment. Personne d'entre nous ne le peut. C'est ce qu'il y a de drôle. C'est parti. Tout. C'était juste un rêve à propos du Bayou Teche. *Parti avec le vent*². »

Je percevais le crissement du papier à cigarettes quand il inhalait. Je pensais qu'un jour les cigarettes le tueraient. Mais ce n'était pas cette inquiétude que j'avais en regardant mon père. Personne n'avait à me convaincre de la réalité de l'enfer. Ce n'était pas une fosse ardente. Il vivait et prospérait dans le cœur des hommes et, du soir au matin, consumait son hôte.

1. Jupes rondes en tweed décorées d'un animal (à l'origine un caniche) en vogue chez les jeunes Américaines des années cinquante.

2. En français dans le texte, tel quel.

22

Le lendemain, j'emmenai Valerie prendre un hamburger, la reposai chez elle et, sans lui en parler, allai chez Loren Nichols. J'avais finalement pris conscience que je m'étais conduit comme un imbécile. J'avais été élevé dans la croyance que le bien triomphait du mal, que la justice finissait par l'emporter, et que Dieu était avec nous. Grâce au plan Marshall, nous avions reconstruit les pays bombardés de nos ennemis, à un moment où nous aurions pu transformer la terre en un camp d'esclaves. Est-ce que, après ça, nous ne devons pas rendre justice à notre peuple, chez nous ?

Je crois toujours à ces préceptes, mais au fur et à mesure que nous vieillissons et laissons derrière nous les nuages roses de notre jeunesse, nous apprenons que, souvent, la vérité est relative plus qu'absolue. J'avais cru que les gens qui nous avaient fait tant de mal devraient en rendre compte. Valerie avait failli être brûlée vive, et personne n'était enfermé. Je doutais qu'aucun personnage important eût été interrogé. Je pensais que Jenks la croyait, mais que rares étaient ceux de ses collègues qui en faisaient autant. Pourquoi quiconque se serait-il inquiété de ce qui arrivait à une gamine juive de dix-sept ans habitant les Heights ?

Quand je frappai à la porte de Loren, il s'était mis à pleuvoir. Il arriva en tee-shirt blanc et pantalon blanc, l'air absent. La moustiquaire était fermée au loquet, mais il ne fit aucun geste pour l'ouvrir. Il avait les cheveux humides et peignés, bouclés derrière la nuque. « Je m'apprête à partir au travail.

- Tu travailles où ?
- Je débarrasse les tables à la cafétéria.
- Je vais t’y conduire. »

Il regarda derrière moi pour voir s’il y avait quelqu’un dans ma bagnole, puis libéra le loquet. « Monte. Ma mère dort. »

L’intérieur de la maison évoquait un mausolée rempli de meubles d’occasion. Je pensais que la rampe de l’escalier allait céder avant que nous n’arrivions sur le palier. L’intérieur de sa chambre, c’était une autre histoire. Les murs étaient couverts de dessins au crayon représentant des gens, des voitures anciennes et des animaux ; au plafond étaient suspendues des maquettes d’avions de la Deuxième Guerre mondiale, tous les fins morceaux de balsa coupés et ébarbés avec un cutter, collés ensemble, punaisés sur un plan, puis assemblés et couverts de papier de soie, puis peints avec un pinceau fin et décorés de décalcomanies représentant des croix gammées, l’étoile blanche américaine à l’intérieur d’un cercle bleu, et le soleil levant du Japon impérial. Sa guitare électrique était sur son lit, branchée à un ampli posé sur la carpeite. À travers la vitre, je voyais sous la pluie les toits de tôle des maisons voisines, que la rouille avait rendus pourpres, les palmiers, les chênes verts et les pins d’Elliott courbés par le vent. On se serait cru aux Caraïbes plus que dans un quartier délabré de North Houston.

- « Combien veux-tu du .32 que tu m’as montré ? demandai-je.
- C’est à propos de ces types qui ont voulu faire du mal à Valerie ? »
- Je ne répondis pas.

« Je n’aurais pas dû te donner cette idée, dit-il. Tu en as contre quelqu’un en particulier ?

- Je pense que Vick Atlas est derrière tout ça.
- Je ne parierais pas là-dessus, mec.
- Alors qui a essayé de la faire brûler ?
- Si je l’apprends, il y en a certains qui auront vraiment mal, crois-moi.

– Combien veux-tu pour ce pistolet, Loren ?

– Rien. Il n'est pas à vendre. Valerie est au courant ?

– Non, elle n'en sait rien. Et je ne veux pas lui en parler.

– Ce n'est pas toi qui donnes les ordres. Qui a tué le vieux de Grady Harrelson ?

– Pourquoi tu me demandes ça ? dis-je.

– Parce que tu n'as aucune idée de ce que tu fais. Parce que tu finiras sans doute par buter le mauvais mec.

– J'ai besoin de cette arme. Tu vas me la donner, ou pas ? »

Il me regarda longuement.

« Je m'en vais, dis-je.

– T'es en train de franchir une sacrée ligne, Broussard, dit-il.

– C'est un autre truc qui me gêne chez toi, Loren. Tu appelles les gens par leur nom de famille.

– Si tu fumes un mec, ils viendront te voir.

– *Qui* viendra me voir ?

– Les morts, ils font ça. C'est pas comme dans les films.

– Tu as tué quelqu'un ?

– La ferme.

– Tu m'as proposé le pistolet. Maintenant, honore ta parole, ou pas. »

Je le vis blêmir.

« Je vais chercher un parapluie, dit-il.

– Alors, ces leçons de guitare ?

– Ne détourne pas la conversation. Il faut pas que tu ailles à Gatesville, mec. J'en parle jamais parce que les gens me croiraient pas. C'est pire qu'à Huntsville, surtout dans les douches ou à l'atelier. Tu comprends ?

– C'est *toi*, que je ne comprends pas.

– Quoi ?

– Tes dessins et tes maquettes d'avions, ce sont des œuvres d'art. Avec ton talent, tu pourrais faire tout ce que tu veux. Tu n'as jamais pensé aller à

Hollywood ? Et je ne blague pas. »

Par la fenêtre, il regarda une poubelle qui descendait la rue en roulant sous la pluie. « Ton père est un ingénieur, ou un truc comme ça. Tu vis dans un bon quartier. Tu es un musicien, et tu sors avec la plus belle fille de Houston. Et tu viens me voir pour que je te file un *drop*¹ pour pouvoir buter un débile comme Vick Atlas ? J'ai grandi dans un centre pour mineurs et à Gatesville. Et c'est moi qui dois te redresser ?

– Qu'est-ce que c'est, un *drop* ? »

Il secoua la tête. « Je vais m'en vouloir pour le restant de mes jours. Suis-moi. »

Ce que je fis ensuite n'était pas rationnel. Mais je m'en fichais. Je trouvai l'adresse du bureau professionnel de la famille Atlas à Galveston, et je dis à Valerie que je la verrais ce soir-là.

« Tu vas aller là-bas tout seul ? dit-elle.

– Pourquoi pas ? Les flics ne nous ont pas aidés.

– Alors je viens avec toi.

– C'est pas une bonne idée. »

J'avais mal choisi mes mots.

« Aaron, on s'occupe de ça ensemble, ou on laisse tomber. Choisis. »

Une heure plus tard, on était à Galveston et on descendait Seawall Boulevard ; le golfe était d'un gris d'ardoise, les vagues sillonnées de ruisselets de sable jaune quand elles montaient en crête et s'écrasaient sur la plage. L'air avait une odeur d'iode, de cuivre et d'algues. Le bureau d'immobilier et de distributeurs automatiques des Atlas se trouvait dans une maison du XIX^e siècle peinte en gris cuirassé, près de la mer. Il y avait une petite pelouse entourée de piquets, avec des parterres de fleurs, un parking pavé de coquillages sur le côté, des paratonnerres et une girouette sur le toit, des rocking-chairs sur le porche, un kiosque en bois dont un pilier portait un

drapeau américain incliné. Un client n'aurait pu, pour faire des affaires, trouver environnement plus accueillant, rassurant et confortable.

Quand nous entrâmes, une clochette tinta au-dessus de la porte. Il n'y avait personne à la réception. Par la porte ouvrant sur la salle à manger, je vis quatre hommes en train de manger des sandwiches, s'enfonçant des morceaux de viande dans la bouche, et s'essuyant le menton du poignet ou de la main.

J'avais peur, et j'avais encore plus peur que les autres voient que j'avais peur. Par une fenêtre latérale, j'apercevais le golfe et les énormes vagues franchissant la troisième barre de sable, et je repensai au jour où j'avais nagé à travers un banc de méduses.

Les trois hommes qui mangeaient avec Jaime Atlas étaient entre deux âges, avec des bajoues, de lourdes épaules, de gros ventres, et leurs chemises tropicales sortaient de leurs pantalons. C'était le genre d'hommes qui abusent de leur corps à coups de cigarettes, d'alcool et de nourriture indigeste, et portent leur usure physique comme une décoration. Leurs yeux étaient aussi mornes que ceux de Benny Siegel et de Frankie Carbo quand je les avais vus. J'aurais voulu revenir au milieu des méduses. Atlas s'arrêta de manger, son sandwich chiffonné dans une main, les yeux rapprochés, comme ceux d'un furet. « Qu'est-ce que vous voulez ? dit-il.

– Voir Mr Atlas. Vous êtes Mr Atlas, c'est ça ?

– Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ? Vous avez rendez-vous ? »

Mes paumes me picotaient ; ma langue était collée à mon palais. « Je suis Aaron Broussard Holland.

– Celui qui a lancé une brique au visage de mon fils ?

– Ce n'est pas ce qui s'est passé, monsieur Atlas. Vick a voulu lancer un pétard sur une autre voiture, et il s'est brûlé le visage.

– Où vous avez entendu une connerie pareille ?

– Le bureau du procureur, ou les flics, ne vous l’ont pas dit ? Vick s’est blessé tout seul. »

Je vis son visage se rétrécir, comme si sa colère lui asséchait les glandes. « Pour qui vous vous prenez, à venir ici me raconter des bobards ? Qui vous a autorisé à le faire ? Ne restez pas là sans rien dire. Vous avez un défaut d’élocution ? Vous avez des muets dans votre famille ? »

Je compris alors que non seulement Vick avait menti à son père, mais que son père n’avait pas pris contact avec les autorités. Et en attendant, Vick avait laissé son père déverser sa rage sur Saber et sur moi.

« Il se peut que Vick ait envoyé deux types pour terroriser mon amie, Miss Valerie, dis-je. Il a mis la bouche dans ses cheveux. Il est par là ? J’aimerais en discuter avec lui.

– On ne vous a jamais appris les bonnes manières ? dit-il. Vous vous introduisez dans la salle à manger de quelqu’un, et vous commencez à lancer des accusations. Où travaille votre père ? Faites-le venir ici. Qui est-il ? Qu’est-ce qu’il fait ? »

Son accent portait des échos du Bronx, ou des quartiers ouvriers de La Nouvelle-Orléans, avec des voyelles aussi rondes que des balles de baseball. Ses sourcils ressemblaient à des demi-lunes de poils collées sur son front. Il essuya la mayonnaise de ses lèvres, puis s’essuya la main sur la nappe. Pendant ce temps-là, ses trois amis déshabillaient Valerie des yeux, indifférents à ma présence ou à la gêne qu’elle éprouvait.

« Et si vous montriez aussi un peu vos satanées bonnes manières ? » dis-je.

Mr Atlas posa son sandwich. Il respirait fort, les yeux en feu, une canine scintillant derrière sa lèvre inférieure. Mais quoi qu’il eût en tête, il n’eut pas l’occasion de l’exprimer.

« J’ai mené une enquête sur vous, au Rice Institute, dit Valerie. Où que vous ayez vécu, vous êtes connu comme quelqu’un de terrible. Lucky Luciano a dit qu’il ne fallait pas se fier à vous. Vous avez été expulsé de

Grèce comme maquereau et trafiquant de drogue. Vous avez tué un chauffeur de taxi à La Nouvelle-Orléans. Vous devriez rejoindre une église, ou une synagogue, pour voir si vous pouvez changer de vie, parce que les gens sont gênés d'être avec vous. »

Je fixai le profil de Valerie. Il était comme le grand mât d'un navire fendait les vagues.

« Ce qu'elle dit est vrai, dis-je. J'étais à la bibliothèque avec elle. Il y a une tonne d'archives à votre sujet. »

Les yeux de Mr Atlas étaient aussi noirs qu'une obsidienne. « Sortez.

– Non, on ne sortira pas, répliqua Valerie. Votre fils a de graves problèmes psychiques. Il se peut qu'il ait le cerveau endommagé. Des gens racontent que c'est vous qui lui avez fait ces cicatrices au visage. Vous devriez avoir honte. Pensez à l'exemple que vous avez donné. Regardez les hommes avec qui vous êtes. Ils brutalisent les femmes parce qu'ils sont lâches, physiquement et moralement. Ne me regardez pas. Regardez-vous, vous. Qu'est-ce que vous êtes ? Rien. Des gros hommes qui sentent le salami. »

Atlas alla dans l'entrée, et composa un numéro sur le téléphone du réceptionniste. « Ici Jaime Atlas, dit-il dans l'appareil en se retournant pour nous regarder. J'ai devant moi des gamins qui viennent me chercher des ennuis dans mon bureau. Envoyez-moi quelqu'un. »

Il raccrocha et revint dans la salle à manger. « Répétez-moi ce que vous avez dit sur ce pétard qui a brûlé le visage de Vick.

– C'est ce qui s'est passé, dis-je.

– Si vous mentez...

– Dans ma famille, on ne ment pas, monsieur Atlas. Vous m'avez demandé qui est mon père. Il est monté à l'assaut cinq fois pendant la Première Guerre. Voilà l'homme qu'il est. »

*

* *

Tandis que nous nous éloignons, j'enlaçai Valerie et la tirai contre moi.
« Pourquoi tu ris ? demanda-t-elle.

– La tête de ces types quand tu leur as dit leurs quatre vérités.

– Ils dégoupillent facilement. Si mon père pense qu'ils étaient liés avec les mecs qui ont versé de l'essence dans ma voiture, ce sont des hommes morts. Et je n'exagère pas, Aaron. »

Nous nous apprêtons à tourner sur Seawall Boulevard quand la Rocket 88 rouge et noire de Cisco Napolitano, capote baissée, apparut au coin.

« Arrête-toi ! dit Valerie.

– Pourquoi ?

– Je veux lui dire quelque chose.

– Lui dire quoi ?

– Tu as vu la façon dont ces hommes me regardaient ? J'ai envie de prendre un bain. Elle est en plein milieu de tout ça, mais elle n'en paie jamais le prix. Et elle se pointe toujours quand tu es là. Maintenant, arrête la voiture.

– Calme-toi, Valerie.

– Elle veut te mettre le grappin dessus. J'en ai marre de ces gens-là. »

Je ralentis au milieu de la rue. Cisco en fit autant. Elle avait ses lunettes noires sur le front, le visage brûlé par le vent. « Qu'est-ce que vous faites là ? » dit-elle.

Avant que j'aie pu répondre, Valerie s'était penchée par-dessus moi pour pouvoir parler par la fenêtre. « On vient de quitter la bande de minables avec qui vous traînez, dit-elle. Quand on est arrivés, ils étaient en train de parler de vous. Je ne sais pas exactement ce qu'ils disaient, mais ça les faisait rire. À votre place, je chercherais un autre bac à sable.

– Bien essayé, mon cœur, dit Cisco.

– Ah ouais ? dit Valerie. Et qu'est-ce que vous dites de ça ? Ils disaient que Merton Jenks vous avait baisée quand il était flic dans le Nevada. Ils l'ont peut-être inventé. »

Cisco blêmit. Valerie lui fit un doigt d'honneur, et forma silencieusement le mot 'You'. Je m'éloignai avant qu'il n'arrive autre chose.

« Je n'arrive pas à croire que tu aies fait ça.

– Ne t'approche pas d'elle, Aaron. Je ne veux pas que tu t'approches d'elle. » Elle reposa la tête sur le siège et ferma les yeux. « J'adore l'odeur du golfe et le bruit des vagues quand elles s'écrasent sur le sable. Tu ne voudrais pas aller nager ? Au-delà de la jetée, peut-être jusqu'à la troisième barre de sable ?

– On n'a pas pris nos maillots de bain.

– On peut aller à la pointe de l'île. Il n'y a jamais personne, à cette heure-ci.

– Mais les requins-marteaux et les méduses sont là.

– Ça m'est égal, dit-elle. Elle te plaît ?

– Miss Cisco ?

– Ouais. Tu as le béguin pour elle ?

– Absolument pas, mentis-je, incapable d'admettre qu'elle me fascinait et que je l'espérais meilleure que les gens ne le pensaient.

– Oh, que si ! Tu crois qu'elle est bonne. C'est faux. Elle est diabolique. Elle essaiera de nous détruire.

– Je pense que ce n'est pas vrai du tout. »

Elle retira sa main de la mienne et regarda par la fenêtre. Quand je lui demandai si elle avait toujours envie d'aller nager à la pointe de l'île, elle ne me répondit pas. Elle ne dit plus rien avant que nous n'ayons repris la nationale en direction de Houston.

Le lendemain Saber apparut à la station-service portant un *drape* au lieu d'un jean, des chaussures brillantes en cuir verni au lieu de ses demi-bottes avec des chaînes, sa coupe en brosse rafraîchie et lissée en arrière sur les

côtés. Il alluma une cigarette avec un briquet japonais que je n'avais jamais vu, avec un dessin du mont Fuji gravé sur l'étui en cuir.

« Où tu as trouvé ces nouvelles fringues ? demandai-je.

– Dans un magasin sur Congress Street, dit-il en tournant la tête vers la rue. Ils ont aussi des chemises Mr. C, celles avec les grands cols remontés.

– Pourquoi tu ne portes pas une pancarte “Arrêtez-moi” ? » demandai-je.

Il avait les yeux cernés. Il n'arrêtait pas de cligner, comme un accro à la caféine. Il recrachait la fumée par pleines bouffées. Je me suis demandé depuis quand il n'avait pas eu une bonne nuit de sommeil.

« J'ai réglé une affaire pour nous », dit-il.

Nous étions debout sous l'abri qui couvrait les pompes à essence. Je regardai derrière moi pour voir si quelqu'un pouvait nous entendre. « Je ne suis pas certain d'avoir envie d'entendre ça.

– Je pense que ça va te faire plaisir. On a piqué la Buick de Vick Atlas. Il avait un système de sécurité autour du démarreur, alors l'oncle de Manny nous a prêté sa dépanneuse, et on l'a soulevée de l'allée. » Il sourit, content de lui, attendant ma réaction.

Je croisai les bras sur ma poitrine, incapable de le regarder. « Quand ?

– Cette nuit. Il était en train de tirer une pute au-dessus d'un garage près de Montrose. J'ai écrit “Suce-moi, Mongolo” à la craie, dans l'allée.

– Remets cette bagnole où elle était. Ou largue-la à un endroit où il pourra la trouver. »

Il secoua la tête. « C'est logique. On vole la voiture du type qui a essayé de nous expédier à Gatesville, et ensuite on la lui rend. Je dois laisser un mot d'excuses ?

– Valerie et moi, on a insulté son vieux, hier, à Galveston. Ils vont finir par penser qu'on est coupables. »

Il regarda les voitures qui passaient sur le boulevard, dans les deux sens. Il tira sur sa cigarette. J'avais envie de le frapper. Au lieu de ça, je lui retirerai

des doigts la cigarette que j'écrasai sous mon pied avant de la jeter dans un bidon d'huile qui nous servait de poubelle.

« Je suis venu aussi pour une autre raison, dit-il. On a dépouillé la Buick avant de la faire passer à un type de Juárez qui participe au système. Cette chaîne avec des nœuds était dans le coffre. Manny s'est demandé ce que c'était.

– Je me fiche de Manny. Pourquoi tu me racontes ça ?

– Manny et Cholo ne croient pas que la Buick appartienne à Vick Atlas. Tu vois, je suis ce qu'ils appellent un repéreur. Je trouve le genre de bagnole que quelqu'un veut. Ensuite, on se met au travail. La situation peut devenir un peu délicate s'ils s'aperçoivent qu'ils ont piqué une caisse qui appartient à un membre de la famille Atlas.

– Je ne sais pas quoi te dire. »

Il commença à sortir une autre cigarette de son paquet, puis il la remit dedans. « Tu te souviens quand on a été pêcher dans les vagues, à Freeport ? Tu étais dans l'eau jusqu'à la poitrine, et tu as harponné une raie manta qui devait bien faire un mètre. Tu l'as tirée sur le sable, et tu es retourné dans l'eau. Tu n'avais jamais peur, Aaron. Tu croyais avoir peur, mais tu n'avais jamais peur.

– Écarte-toi de ces types, dis-je. On repartira à zéro.

– Je leur dois de l'argent. J'ai remboursé l'hypothèque sur la maison.

– Combien ?

– Inutile que tu le saches. Ils font les mules pour de la brune mexicaine depuis la frontière jusqu'à San Antonio et Houston.

– De l'héroïne ?

– J'ai mis le pied dans un tas de merde. »

Ses yeux brillaient. J'essayai de poser la main sur son épaule, mais il recula, essayant de sourire, puis monta dans sa bagnole et démarra en trombe. Tandis qu'il rebondissait dans la rue, il leva les pouces à mon intention. Il franchit un stop comme s'il ne le voyait pas, appuya pied au

plancher sur l'accélérateur et disparut dans l'ombre des chênes qui faisaient une arche au-dessus du boulevard.

Dans l'univers darwinien de la culture des lycées américains, je n'ai appris qu'une seule leçon : les feux de l'amour et de la pitié s'éteignaient souvent très tôt, et beaucoup d'amitiés étaient basées sur la nécessité et la dépendance émotionnelle, rien de plus. J'avais le sentiment que Vick Atlas et Grady Harrelson se méprisaient secrètement, car chacun voyait dans l'autre le reflet de sa solitude et de l'indifférence de son père. Dans le cas de Vick et de Grady, cependant, il y avait un autre ingrédient : leur jalousie à propos de Valerie Epstein.

Le lendemain, quand je rentrai du travail, aucun de mes parents n'était à la maison. Je pris un bain, enfilai des vêtements propres et essayai de réfléchir. J'avais dit que, dans ma famille, on ne mentait pas. C'était vrai la plupart du temps. Mais dans un monde imparfait, imaginai-je, il existait des cas où le mensonge avait plus de mérite que la vérité. Je nourris Major, Bugs, Snuggs et Skippy, puis tirai une chaise près du téléphone du vestibule, et trouvai le nom de Vick Atlas dans l'annuaire. Il répondit à la deuxième sonnerie. « Allô ! aboya-t-il.

– Salut, Vick. Comment ça va ? répondis-je.

– Qui est à l'appareil ?

– Aaron Holland Broussard. »

Il y eut un silence. « Qu'est-ce que tu veux, petit malin ?

– Tu as empêché ces deux faux flics de faire du mal à Valerie. Je te revaudrai ça.

– Toi et moi, on est loin d'en avoir fini. Si tu crois que tu peux me prendre par mes bons côtés, oublie ça. Tu finiras comme une longue trace sanglante sur le bitume, Buster Brown.

– Peut-être ton père t'a-t-il dit que Valerie et moi étions allés à son bureau, il y a deux jours.

– Tu as de la chance de pas avoir fini sur un crochet à viande.

– Est-ce que tu t’es fait piquer ta caisse, il y a deux soirs de ça ? »

Nouveau silence.

« Tu m’entends ? dis-je.

– Continue de parler.

– Je craignais que tu ne penses que c’était Saber et moi.

– Cette pensée m’est venue.

– Moi, je sais que c’est faux.

– Et si c’était Spaceman ?

– Saber ? Pareil pour lui. Est-ce qu’on te piquerait ta voiture, et qu’on t’appellerait ensuite pour te dire qu’on y est pour rien ?

– Alors qui a fait ça ? Le coin de Montrose est pas le genre de quartier où on se fait tirer sa bagnole sans clef. T’as un truc à dire là-dessus, gros malin ? »

Il m’avait pris dans un piège verbal. Le démarreur n’avait pas été court-circuité. Vick était plus futé que je ne le pensais.

« J’étais au Prince’s, hier soir, dis-je. Quelques copains de Grady parlaient fort dans la voiture d’à côté. J’ai entendu un type dire : “Vick Atlas était en train de baiser quand on a piqué la Buick. Il ne la retrouvera jamais.”

– Des gosses de riches qui piquent une bagnole sans clef de contact ? C’est bon à savoir. Tu es une mine d’or.

– Je pensais que je te ferais passer l’information. Fais-en ce que tu veux.

– Pourquoi Grady aurait-il voulu voler ma voiture ?

– Je n’en sais rien, Vick. Quelqu’un a volé sa décapotable, et il pense peut-être que tu avais quelque chose à voir là-dedans.

– Non. Mal tenté, tête de pine.

– Désolé de t’avoir dérangé, dis-je. Au fait, on n’a pas démarré ta voiture en bricolant le contact. Du moins d’après ce qu’ils m’ont dit. Il y avait une sorte de boîtier autour du démarreur. »

J'entendais sa respiration sur la surface du récepteur. « Alors comment ils l'ont volée, tête de nœud ?

– Aucune idée.

– Non, *moi*, je n'en ai aucune idée. Va te faire mettre. Il y a un tas de voitures qui ont un boîtier de sécurité, clou de girofle.

– Ils ont dit qu'ils avaient laissé un message sur l'allée. Je crois que c'était "Suce-moi", ou "Suce moi, Mongolo". Un truc comme ça. Ils ont dit qu'ils avaient écrit ça à la craie. Ils trouvaient que c'était à hurler de rire. »

Je croyais presque sentir sa chaleur corporelle passer par le récepteur. « Ce suceur de bite, dit-il.

– J'essayais juste de faire ce que je devais faire. Je suis désolé de t'avoir dérangé, Vick. J'aime bien tous les noms dont tu m'as traité. Un jour, peut-être que j'aimerais devenir écrivain. Tu m'as donné une sacrée matière. »

La communication fut coupée.

1. « Drop », ou « throwdown » : arme dont le numéro a été limé, la crosse entourée parfois de fil de fer, et qui a été rendue intraquable, de façon à pouvoir la laisser sur un homme abattu et faire croire que celui-ci était armé, et abattu en légitime défense.

23

Les gens du rodéo parlent des deux semaines précédant le 4 juillet et des deux semaines qui suivent comme de la période de Noël. C'est le moment de l'ouverture du circuit, le moment où le pays se rappelle un peu ses origines, et une grosse somme d'argent attend n'importe quel cowboy prêt à passer les huit secondes les plus longues du monde. À Houston, le rodéo, la foire et l'exposition de bétail étaient de grands événements. Des fusées explosant au-dessus du foirail, les grandes roues se découpant sur le ciel, l'odeur de pop-corn, de hot-dogs et de barbe à papa, la musique du carrousel, le bruit sec des stands de tir, les baratineurs présentant les attractions, un cracheur de feu soufflant de sa bouche des nuages d'essence enflammée, les monteurs de taureaux mangeant des sandwiches au steak sous un auvent secoué par le vent, tous les cavaliers portant des jambières papillon et des éperons à grosses molettes fixés à leurs bottes. Pour moi, ces images auraient pu être tombées du plafond de la chapelle Sixtine, mais je doutais qu'elles fussent jamais reconnues comme telles.

J'ai fait avec Valerie un tour de grande roue, ce qui était comme monter au milieu des étoiles, car lorsque la gondole s'arrêtait au sommet pour laisser embarquer d'autres passagers, le monde entier paraissait soudain tomber loin de nous, la gondole oscillant, les gens sur le sol réduits à des bonshommes en allumettes, tous nos problèmes enfermés plus bas, comme si on était soulevé par une main divine. Je passai mon bras sur son épaule. « Tu as dit que Miss Napolitano essaierait de nous détruire. C'est le

contraire. Elle se voit en toi. Elle est persuadée que Jaime Atlas poussait Mr Harrelson et Grady à s'occuper de nous parce que Saber et moi avons blessé Vick.

– Cette fille voudrait être moi ? demanda Valerie. D'où sors-tu cette idée brillante ?

– Tu es tout ce qu'elle n'est pas. Tu es admirée et aimée. Elle non. Elle est utilisée par les pires ordures du monde. Tu sais quel est le grand mystère, le mystère dont je pense que personne ne veut y penser ?

– Non. Quel est ce mystère, Mr Le-Gros-Malin ?

– Savoir pourquoi une fille comme toi sort avec un type comme moi. »

Elle essaya de prendre un air sérieux, mais je vis ses yeux se plisser.

« Quand on me pose la question, je réponds que non seulement tu vois mal, mais que tu es un très mauvais juge des caractères », dis-je.

Cette fois, elle se mit à rire. Et quel rire elle avait ! C'était comme la façon dont elle mâchait un chewing-gum. C'était une expression de joie.

Nous mangeâmes des hamburgers puis nous rendîmes à l'exposition de bétail. J'avais remarqué deux fois que nous étions suivis par un mastodonte coiffé d'un feutre. Je m'assis sur un banc près de l'entrée du Colisée pendant que Valerie cherchait les toilettes. Je fixais la pointe de mes bottes, quand je sentis un poids énorme s'installer sur le banc. Inutile de lever les yeux pour savoir qui c'était. Je voyais la Pall Mall dépasser de doigts en coupelle. Je sentais aussi son odeur, un nuage portable de nicotine, de savon solide, de bonbons à la menthe pour l'haleine ou de désodorisant inefficace.

« Bonsoir à vous, inspecteur Jenks, dis-je.

– Tu montes, ce week-end ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur. Demain. Je monte un taureau qui s'appelle Pêché Originel.

– Tu montes en junior ?

– J'ai menti sur mon âge. Je serai dans la compétition adulte.

– Miss Valerie est avec toi ?

- Vous devriez le savoir. Ça fait une heure que vous nous suivez.
- Je dois me relâcher.
- Vous avez une tête de plus que tout le monde.
- J’ai quelques informations sur ces deux voyous armés qui ont terrorisé Miss Valerie. Ils dirigeaient quelques cercles de jeu itinérants, et ne partageaient pas. C’est sans doute pour ça qu’on les a tués.
- Ça n’avait rien à voir avec Vick Atlas ou Grady Harrelson ?
- Ces fils de putes n’ont pas besoin d’avoir beaucoup de raisons pour s’entre-tuer. » Il toussa, sortit d’une poche de sa veste une petite bouteille emballée dans du papier kraft et en but une gorgée. Il sembla se sentir mieux, ragaillardi. « C’est de la codéine. On appelait ça du GI gin. Ça débouche les tuyaux.
- Qu’est-ce que vous nous voulez, inspecteur ?
- J’ai des gens sur le dos. Clint Harrelson abattu dans sa piscine dans la partie la plus riche de River Oaks. Les voisins ont du mal à admettre l’idée que son assassin puisse vivre dans les environs.
- Quel rapport avec nous ?
- Peut-être tout, peut-être rien. Pour tout te dire, je ne sais pas très bien qui tu es, fiston. J’ai parlé à votre médecin de famille.
- Notre médecin de famille ? C’est un charlatan qui a fait subir des électrochocs à ma mère.
- Il m’a dit que tu souffrais de troubles mémoriels, comme tu me l’avais dit, sauf qu’ils sont plus sérieux. Il dit que c’est comme un black-out alcoolique sans alcool, ce qui signifie que la personne qui fait ce black-out peut causer beaucoup plus de dégâts que ne le peut une personne ivre. Est-ce que ça te semble un compte rendu honnête de tes crises ?
- Vous pensez que j’ai tué Mr Harrelson ?
- Apparemment, dans ta famille, tout le monde a abattu quelqu’un. Il faut aussi que j’aie une conversation avec Miss Valerie. »

Il laissa tomber sa cigarette et, de sa semelle, l'écrasa par terre. Au bout du tunnel d'entrée, je voyais la sciure sur le sol du Colisée, les animaux dans leurs stalles, et les lumières allumées au-dessus. J'aurais voulu être parmi eux, dans l'odeur des copeaux de bois, des bouses, de l'ammoniaque et de la nourriture des animaux dans les bacs. « Je ne comprends rien à votre raisonnement, monsieur. Des gens comme Vick et Jaime Atlas, Grady et ses amis se promènent librement, et vous interrogez Valerie ?

– Grady Harrelson dit que, le soir où son père a été tué, il faisait de la voile près de Kemah. Les voisins de Valerie disent que, ce soir-là, Grady était chez Valerie. »

Je sentis l'air sortir de ma poitrine. « Ils se mélangent peut-être dans les dates.

– Non, ils savent qui est Grady et qui était son père. Et ils n'ont aucun doute en ce qui concerne la date.

– Pour moi, c'est incompréhensible.

– Parce que Valerie ne t'a pas dit que Grady était allé chez elle ? »

J'étais incapable de le regarder. « Peut-être qu'elle n'était pas là. Peut-être que Grady est passé, et qu'il est reparti.

– Non. Ce soir-là, elle était chez elle, dit-il. Tout était allumé. Trois voisins nous ont dit la même chose. »

Je vis Valerie traverser la foule, dans sa jupe de coton, ses tennis et sa chemise en jean brodée de cactus. Je me levai, comme on m'avait toujours appris à le faire quand une femme s'approchait de moi. Elle souriait, et apparemment elle se demandait ce que l'inspecteur Jenks faisait là. Lui aussi se leva, lui proposant sa place sur le banc. Elle s'assit entre nous deux. Il lui répéta ce qu'il m'avait dit. Pendant qu'il parlait, elle ne réagit pas, le regard perdu sur les animaux à l'intérieur du Colisée.

« Je ne me rappelle plus ce qui s'est passé ni qui j'ai vu ce soir-là, dit-elle quand il eut terminé.

– Vous ne vous souvenez plus de qui est venu chez vous ? Le soir où le père de votre ex-petit ami est assassiné ?

– J’ai cessé de voir Grady, même s’il a continué à appeler régulièrement.

– Les voisins m’ont donné une fausse information ?

– Posez-leur la question.

– C’est ce que j’ai fait. C’est pour ça que je suis là, dit Jenks. N’essayez pas de me contrarier, Miss Valerie.

– Vous vous sentez martyrisé par une lycéenne de dix-sept ans ? dit-elle.

– C’est pour ça que j’ai utilisé le mot “contrarier”. Pour ça, vous êtes une experte, mademoiselle.

– Grady était-il ou non à Kemah ? » demandai-je à Jenks. Mais je n’avais pas le cœur à ma question. Je croyais à ce qu’avait dit Jenks. Grady était allé chez Valerie, et elle ne me l’avait pas dit. Je sentis un gouffre s’ouvrir sous mes pieds.

Jenks toussa comme s’il avait eu un chat dans la gorge. Il se mit une nouvelle cigarette entre les lèvres. « On dirait que quelqu’un ment. Qui ment, Miss Valerie ?

– Je n’ai pas de commentaire », répondit-elle en tournant la tête.

Jenks alluma sa cigarette, soufflant la fumée droit devant lui. Il s’essuya la bouche du dos du poignet.

« Ces clopes vont vous tuer, monsieur, dis-je.

– Non, c’est vous qui allez me tuer, les jeunes. Du matin au soir vous ne m’attirez que des emmerdements.

– Il est impoli de jurer devant une dame, dis-je.

– L’un de vous, ou tous les deux, est sur le point de commettre un crime, dit-il. Qui s’appelle se montrer coupables d’aide et de complicité après le fait. »

Il se leva. Il avait le visage gris, fatigué. Son long nez tubulaire était comme une larme, sa peau rêche comme du papier émeri. Il laissa tomber sa

cigarette et l'écrasa sur le sol, mais j'avais eu le temps de voir des traces de sang sur le mégot.

« Si vous couvrez Grady Harrelson, vous commettez l'erreur la plus grave de votre vie, Miss Valerie, dit-il. Et toi, Aaron Broussard Holland, tu te conduis comme si tu t'étais caché derrière un nuage quand Dieu a distribué la cervelle. Ne te laisse pas avoir par ce minable. Tu en vaux cent comme lui. C'est quoi, le nom du taureau que tu vas monter ?

– Pêché Originel.

– J'espère que tu atterriras bien. »

Il se perdit dans la foule, le feutre baissé sur le front, sa veste cachant l'insigne à sa ceinture et son canon court dans son holster, ses larges épaules et sa démarche assurée dissimulant mal la mort qu'il portait dans ses poumons.

Valerie et moi parcourûmes les allées au milieu des stalles et des cages de la volaille et des lapins, sans jamais nous regarder. J'éprouvais un sentiment de trahison, pareil à une flamme brûlant au centre d'une feuille de papier, ses cercles s'étendant, transformant en carbone le papier friselant. Quand on grandit dans un foyer alcoolique, on apprend une leçon qui ne vous quitte jamais : le besoin de satisfaire une addiction arrive en premier, tout le reste est secondaire. La trahison au quotidien devient un mode de vie.

Nous nous arrê tâmes devant une stalle où une énorme truie York/Hamp nourrissait une rangée de porcelets roses et gris. J'ai toujours aimé les animaux. Mon histoire préférée de l'Ancien Testament est celle de Noé et du déluge, dont j'étais persuadé alors – et je le suis toujours – qu'elle est volontairement mal interprétée à la fois par les juifs et par les chrétiens. Dans le monde antédiluvien, Yahvé apprenait à l'homme que le couteau de pierre ne doit jamais percer la peau d'un animal. Les premières créatures chargées sur l'arche n'étaient pas des hommes, mais des animaux qui avancèrent deux par deux dans leur nouvelle maison faite en bois de

gopher¹. Quand la terre eut été balayée par les eaux et que la proue de l'arc se trouva suspendue dans le ciel, l'homme devint un domestique, pas un exploiteur, et il n'avait pas le droit de faire du mal à son chargement. J'aurais voulu dire tout ça à Valerie. Mais j'en étais incapable. J'étais convaincu qu'elle avait coupé le fil qui nous reliait et qu'elle flottait en direction d'un endroit où Grady Harrelson l'attendait.

« Pourquoi as-tu menti pour lui ? demandai-je.

– Je n'ai pas menti pour lui. Simplement, je n'ai pas donné d'information qui pouvait lui nuire.

– Ça s'appelle un mensonge par omission. »

Elle croisa les bras au sommet de la porte d'une stalle et regarda la maman porc nourrir ses bébés. « Au fond de lui, Grady est un enfant. Jamais je n'aurais dû sortir avec lui. Je savais que ça ne mènerait à rien.

– Alors pourquoi tu l'as fait ?

– Parce que le garçon que j'aimais et avec qui je voulais me marier a été tué en Corée. »

Un homme et une femme nous regardèrent, puis détournèrent les yeux. Valerie continuait à ouvrir et refermer les mains, ses yeux lançant des éclairs. Des enfants parcouraient les allées en courant avec des ballons, pataugeant dans la sciure et l'écoulement des stalles. Ma tête tournait à cause de l'odeur d'ammoniaque, et du sentiment que soit Valerie m'était une étrangère, soit j'étais mené par le même type de jalousie que je trouvais insupportable chez les autres. Le couple proche de nous s'éloigna.

« Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu le couvrais ? demandai-je.

– Je sais ce qu'est l'obstruction à la justice. Je ne voulais pas que tu y participes. Pourquoi est-ce que Jenks a dit que tu valais cent fois Grady, à ton avis ?

– Parce qu'il pense que je me sens inférieur à un type comme ça ?

– Oui, c'est exactement ce qu'il pense. Alors ne te conduis pas comme ça.

– Vois ça autrement, dis-je. Et si Grady avait joué un rôle dans la mort de son père ?

– C'est idiot, répondit-elle.

– Qui a brisé la nuque de Wanda Estevan, la Mexicaine ? Elle n'a pas fait ça toute seule. »

Je vis ses joues se colorer, ses narines frémir. Et ce n'était pas qu'elle avait peur. Quand je voyais la peur, je la reconnaissais, surtout chez quelqu'un qui n'était pas craintif.

« Grady n'aurait jamais fait une chose pareille, dit-elle.

– Souviens-toi de ce que tu lui as dit quand tu lui as lancé au visage sa chevalière, au drive-in ? Tu lui as dit qu'il était cruel. Et tu m'as averti de ce que lui et ses amis pouvaient me faire. Tu avais raison, Val. Grady et tous ses amis sont cruels, et s'ils sont cruels, c'est pour une raison bien simple, comme Mr Krauser : ils savent qu'on ne les aime pas, qu'ils sont des imposteurs, et qu'ils sont sur le point de se faire démasquer. »

Je m'apprêtais à en dire plus. J'étais persuadé que Valerie pensait son père capable de tuer Mr Harrelson, et qu'elle ne voulait pas qu'un innocent soit accusé de cette mort. Mais cette fois-ci, je gardai mes réflexions pour moi.

« Alors, toi, tu sais tout ça ? dit-elle en faisant la moue.

– Oui, je sais tout ça, parce que j'ai grandi dans la peur, tout comme Grady, et pour les mêmes raisons. Mais je ne suis plus comme ça. Ma vie a changé à cause d'une personne, et c'est la personne avec qui je suis en ce moment, la plus belle fille du Texas. Maintenant, allons voir ce que ces animaux pensent de tout ça. »

Contrairement à ce que je montrais, je n'en avais pas fini avec la peur. Cette nuit-là, je rêvai de taureaux. Lors d'un rodéo, il n'y a rien de plus dangereux que la monte de taureaux sauvages, le *bull riding*², et à l'époque où n'existaient ni vestes rembourrées ni casques munis de masque de protection, c'était encore plus meurtrier. On peut se faire embrocher, briser, se retrouver enchevêtré et tiré par la bête, se faire piétiner et mettre en marmelade, être éjecté dans la palissade. Un taureau peut vriller, tourner en cercles rapides, se dresser sur ses pattes avant avec le dos à deux mètres dans l'air, planer au-dessus de la piste, vous empaler sur ses cornes et, ensuite, vous briser la nuque ou vous casser le dos. Il peut reconfigurer tout son réseau musculaire le long de son épine dorsale de vingt-cinq à quarante centimètres, si bien que le dos ne va pas dans la même direction que les pattes. Imaginez-vous conduire un camion à grande vitesse le long d'une falaise alors que les roues ne sont plus dans l'axe, que les freins lâchent, que les vitesses patinent et que le pare-brise part en morceaux devant votre visage.

Péché Originel était tristement célèbre. Il avait embroché un cavalier à Amarillo, piétiné un clown à San Angelo et s'était écrasé dans les gradins, derrière la palissade, à Dallas, Big D. À deux heures du matin, je me réveillai roulé en boule, tremblant après mon cauchemar. Je m'assis au bord du lit et essayai de reprendre mes esprits. Mon rêve ne concernait pas Péché Originel. J'avais rêvé de l'inspecteur Merton Jenks. Dans mon rêve, Merton Jenks était devenu moi, ou j'étais devenu Merton Jenks, et l'un de nous – ou tous les deux – était sur le point de mourir. Le rêve me racontait aussi autre chose. La respiration que j'aspirais dans mes poumons et que je tenais pour une chose acquise était pour lui un supplice incessant, aussi bien qu'un luxe qu'il allait bientôt perdre. Il avait survécu à des raids de commando en Yougoslavie, et à un parachutage en France derrière les lignes allemandes pour mourir d'une mort douloureuse et humiliante due aux Pall Mall. Jésus s'arrêta devant un aveugle au bord de la route, alors que tout le monde

passait. J'avais le sentiment que Merton Jenks était cet aveugle. Dans mon esprit perturbé, je voulais faire quelque chose pour lui.

La lumière était allumée dans la salle de bains, la porte entrouverte. Mon père était assis au bord de la baignoire, en train de fumer une cigarette.

« Tu n'arrives pas à dormir ? demandai-je.

– Je ronfle. Je voulais laisser ta mère un peu tranquille. »

Évidemment, c'était faux. Comme tous les dépressifs, mon père souffrait d'insomnie. Et il avait besoin de sa nicotine, comme il avait besoin de son alcool. J'aurais voulu lui parler de ce que je ressentais, mais je ne le faisais jamais, parce que je savais que je n'aurais fait qu'ajouter à sa souffrance. Au lieu de ça, je lui parlai de mon anxiété à l'idée de m'installer, dans la cage de contention, sur le dos de Péché Originel, huit cents kilos de mortalité noire.

« Je serai dans les gradins, dit-il.

– Maman ne vient pas ?

– Tu la connais. Elle n'aime pas la foule.

– Elle n'aime pas se trouver parmi ceux qu'elle appelle les gens du commun.

– Tous les gens ont leurs bizarreries. C'est ce qui les rend humains. Quand on ignore les défauts des autres, on n'a pas à se défendre contre les siens propres. »

Au cours de toutes mes années d'adolescence, je ne l'avais jamais entendu parler en mal de ma mère ni la critiquer, quelle que soit la dureté avec laquelle elle s'adressait à lui.

« J'avais peur de monter Péché Originel, mais j'ai rêvé de l'inspecteur Jenks, dis-je. Maintenant, ça va. Comment ça se fait ?

– Parce que lorsqu'on pense aux problèmes des autres, les nôtres nous semblent moins importants.

– J'ai l'impression qu'il en pince toujours pour Miss Cisco.

– La femme du Nevada ? Il faut oublier cette personne, Aaron. De la même façon que nous devons sortir de nos vies les Harrelson et les Atlas.

– Qui a tué Mr Harrelson, à ton avis ?

– Quelqu'un fait de la même étoffe que lui. Quelqu'un qui est plein de haine, qui est tordu et qui se prend pour la main gauche du Seigneur. »

Il laissa tomber dans la cuvette des toilettes sa cigarette, qui se mit à siffler.

« Tu crois que Mr Epstein aurait pu être capable de ça ? demandai-je.

– Est-ce qu'il est capable de tuer quelqu'un ? Je dirais que oui. Est-ce qu'il tirerait sur un homme désarmé ? J'en doute. C'est le problème de quelqu'un d'autre. N'en fais pas le tien, Aaron.

– Parfois, c'est difficile d'y arriver.

– Je sais », dit-il.

1. Genèse, 6, 14. Certaines traductions donnent « en bois résineux ».

2. Le *bull riding* consiste à rester précisément huit secondes en équilibre sur un taureau une main dans la *bull rope* (corde munie d'une poignée qui entoure le taureau au niveau du poitrail) et l'autre en l'air.

24

Je ne suivis pas le conseil de mon père de ne pas m'en mêler. Le lendemain matin, tôt, j'allai chez Grady Harrelson et frappai à sa porte. Comme personne ne répondait, je frappai plus fort. Grady vint m'ouvrir vêtu d'un peignoir japonais en soie bleue couvert de dragons verts. Il n'était pas rasé, il avait les yeux chassieux et visiblement il était mécontent d'avoir été réveillé. « C'est quoi, ton putain de problème, Broussard ?

– Mon putain de problème ? dis-je. Que je voie un peu. Le fait que tu aies menti aux flics à propos de l'endroit où tu étais le soir où ton père a été assassiné ? Le fait que Valerie t'a couvert en se mettant elle-même dans le pétrin ? Non, ce n'est pas vraiment ça qui me turlupine. Est-ce que tu peux me mettre en contact avec Cisco Napolitano ?

– Pourquoi Cisco aurait-elle envie de te voir ?

– Un de ses amis est en train de mourir. Je veux la prévenir.

– Quel ami ? demanda-t-il.

– Qu'est-ce que ça peut te faire ? Pour une fois, essaie de ne pas te conduire comme une merde. Fais une bonne action. » Il essaya de m'agripper par la chemise. « Écoute...

– Touche-moi encore une fois, et je t'arrache la main et je te la fourre dans la bouche », dis-je.

Derrière lui, j'apercevais une fille debout en haut de l'escalier. Elle était pieds nus et en petite culotte, et je ne voyais que ses genoux. Elle avait la peau foncée, les genoux plissés. Même si je ne la voyais pas en entier, je

savais que, d'une certaine façon, elle était innocente et qu'elle n'était pas à sa place chez Grady. « Retourne au lit, lui cria-t-il.

– Qui est cette fille ?

– Tu poses toujours des questions. Une amie. Ce n'est pas Cisco, si c'est ce que tu penses.

– Ça, je le savais », dis-je.

Il me regarda sans aménité. Il avait l'haleine aigre, le blanc des yeux rougi par des capillaires éclatés. « Entre. J'ai une question à te poser.

– À quel sujet ?

– Vick Atlas.

– Je n'ai pas envie de parler de Vick Atlas.

– Si tu m'aides, je t'aiderai », dit-il.

J'entrai. Il referma la porte derrière moi, faisant tinter les gouttelettes de cristal du lustre. Je le suivis à la cuisine. J'avais du mal à croire qu'il m'avait proposé d'entrer. Je lui avais pris sa petite amie, je l'avais frappé au visage, et j'étais persuadé qu'il ne me voulait que du mal. « Je suis désolé pour ton père, dis-je dans son dos.

– C'est lui qui a eu le dernier mot.

– Pardon ?

– Mon vieux avait tout mis dans un trust. Je toucherai une pension jusqu'à quarante ans. C'est comme si quelqu'un te léguait un paquet de couches. Assieds-toi. » Il versa de l'eau dans une cafetière, laissa tomber le café moulu dans l'eau et posa la cafetière sur le feu. « Est-ce que c'est Vick qui a envoyé ces loubards contre Valerie, pour pouvoir apparaître comme un héros ?

– Pose-lui la question, répondis-je.

– Il jure qu'il n'avait rien à voir avec ça. Je ne sais pas quoi croire. La famille Atlas, c'est une bande de psychopathes. Ils mentent même quand ils ne sont pas forcés de le faire. Je ne sais même pas de quel pays ils viennent. On dirait qu'ils sont constitués des membres d'autres personnes collés

ensemble. Mon père disait qu'ils se vantaient de meurtres qu'ils n'avaient pas commis.

– Alors pourquoi t'es-tu mêlé à eux ?

– L'argent, c'est l'argent. Soit on en a, soit on n'en a pas. Si on n'en a pas, on finit par passer la tondeuse sur la pelouse des autres. T'es un mec futé. Tu crois aux conneries qu'on lit dans les journaux ? Ces types écrivent ce qu'on leur dit d'écrire. C'est pareil pour les affaires et pour la politique. C'est une scène de théâtre destinée aux petites gens. »

Il sortit une bouteille de lait du frigidaire, et une boîte de céréales d'un placard. Je commençais à avoir l'impression qu'il ne m'avait pas fait entrer pour parler de la famille Atlas.

« Dis-moi la vérité à propos d'un truc, Broussard. Vous avez volé ma décapotable, Bledsoe et toi, non ? Si vous l'avez fait, je ne vous en veux pas. Je vous ai fait passer un sale moment.

– Je ne vole pas de voitures.

– Alors c'est Bledsoe ?

– Je ne suis pas le gardien de mon frère. »

Il versa du lait sur les céréales et s'assit. « Tu en veux ?

– Non. Qui est la fille qui est là-haut ?

– Une Mexicaine. Qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Tu te conduis brutalement avec elle.

– Seigneur », dit-il. Il se leva, alla au pied de l'escalier et appela. « Sophia, tu veux quelque chose à manger ? » Pas de réponse. Il revint à la table. « Tu as vraiment des crises ? dit-il. On raconte que si tu as pris quelques bières, ou si quelque chose ne va pas, tu pars en vrille et tu fais des conneries que tu ne peux pas contrôler.

– Ça doit être quelqu'un d'autre », dis-je.

Il scruta mon visage, du lait et des céréales coulant de la cuiller quand il la porta à sa bouche. « Mon père devait mettre trois cent mille dollars dans un nouveau casino à Vegas. Puis il a commencé à avoir des réserves sur

l'idée de faire des affaires avec des Ritals. Quand on a eu cette altercation, toi et moi, il a dit aux Ritals qu'il fallait qu'ils te rectifient et, plus important, qu'ils rectifient le vieux de Valerie. Il a gelé les fonds, et je n'ai aucune idée de là où ils se trouvent. »

À travers la porte vitrée de la cuisine, je voyais la piscine vide, la brutalité de la lumière sur le ciment du patio, les austères meubles de jardin et les plantes en pots qui n'avaient pas été arrosées et commençaient à virer au brun.

« Que veux-tu que j'y fasse ? dis-je.

– Ton oncle est proche de la Mafia, il fait des affaires avec Frankie Carbo, répondit-il.

– Mon oncle organise des matches de boxe.

– Je dois te le répéter ? Il connaît Frankie Carbo. Tu sais combien de gens Frankie Carbo a assassinés ? Je veux cet argent. Frankie Carbo peut me le récupérer.

– Ainsi, ton père nous a fait tous ces ennuis pour régler ses problèmes avec la Mafia ?

– C'est le genre de type super qu'il était. En plus, ça ne lui plaisait pas que tu l'emportes sur moi.

– Qu'est-ce que je tire de ça, à part les coordonnées de Miss Cisco ? demandai-je.

– Ton ami Bledsoe collabore avec des trafiquants de drogue. Je peux les faire mettre hors course.

– Je ne veux rien avoir à faire avec tes copains minables, et je ne prendrai pas non plus contact avec mon oncle pour toi.

– Comme tu voudras.

– Et le numéro de téléphone de Miss Cisco ? »

Il s'essuya le nez. « Si tu imagines que tu vas la faire fondre, oublie ça. Derrière ses nibards king size, c'est un glaçon.

– Je fais ça pour quelqu'un d'autre, Grady. Pas pour moi. »

Il sortit d'un tiroir un stylo-bille et un morceau de papier sur lequel il griffonna quelque chose, puis il me le tendit. Je pliai le papier et le mis dans ma poche. Par un interstice à mi-hauteur de l'escalier, je voyais les pieds nus de la fille. Je voulais essayer une dernière fois d'éveiller la conscience de Grady, et je ne songeais pas seulement à la fille dans l'escalier, mais à la fille à qui on avait brisé la nuque à deux rues de la voiture carbonisée de Loren. « Pourquoi est-ce que tu aimes les Mexicaines ?

– Fiche-moi la paix, Dr Freud.

– Je pense que la mort de Wanda Estevan était sans doute un accident. Pourquoi ne pas le reconnaître, et en finir avec ça ? »

Il se massa l'arrière de la nuque, en ouvrant et refermant les yeux comme s'il venait juste de s'éveiller. Il avala cul sec une gorgée directement à la cafetière, ses lèvres tachées de marc. Il se pencha vers moi. « Tu me demandes pourquoi j'aime les Mexicaines ? Elles savent quand elles doivent fermer leur bouche et quand elles doivent l'ouvrir en grand. Compris ?

– Tu es un drôle de type, Grady. Ne bouge pas. Je trouverai la sortie tout seul. »

Je n'appelai pas Cisco Napolitano. Dans l'annuaire croisé de la bibliothèque publique, je trouvai son adresse. Elle habitait le même immeuble du Montrose District que Vick Atlas. Mais j'avais consacré aux problèmes des autres assez de temps pour la journée. Ce soir, je surgirais de la cage de contention au sommet de Péché Originel.

Les gradins étaient bourrés de spectateurs vêtus de leurs plus belles robes de coton, de leurs plus beaux jeans propres, de leurs plus belles chemises à manches courtes. Tout le bâtiment ronronnait d'un bourdonnement continu, comme une ruche. J'étais derrière les cages, en compagnie de tous les concurrents qui grouillaient là. C'était une fraternité semblable à nulle autre. Pour la plupart, ils venaient du Texas, de l'Oklahoma, du Wyoming, du Montana ou du Canada. Quelle que soit leur

origine, tous paraissaient avoir le même accent nasal. Ils semblaient sculptés dans le chêne. Ils marchaient en canard, comme s'ils n'avaient pas l'habitude de se déplacer au niveau du sol. Je portais des jambières, comme tout le monde, sauf que les miennes n'avaient pas de franges et étaient d'une seule couleur, d'un jaune brunâtre délavé par le soleil, car elles avaient été portées par mon grand-père quand il était vieux. J'avais une heure à attendre avant de devoir grimper en haut de la cage et de m'installer sur le dos de Péché Originel. Pendant l'heure passée, j'étais allé trois fois aux toilettes.

Valerie était assise en compagnie de quelques-unes de ses amies du club 4-H, de l'autre côté de l'arène, mais je ne voyais pas mon père. Quand il assistait à une manifestation publique, il s'asseyait toujours aux mêmes places. À un match de base-ball, il s'asseyait derrière la première base ; à la messe, il s'asseyait sur le dernier banc ; au cinéma, il s'asseyait sur le dernier siège de la rangée ; aux spectacles équestres, il s'asseyait près de la rambarde ; et aux rodéos il s'asseyait dix rangs derrière les cages. Je levai les yeux vers les gradins, mais je ne le vis nulle part. Il n'y avait que quelques sièges de vides, et la plupart furent occupés par des gens qui allaient aux stands. Je sentis mon cœur faiblir, ma résolution s'effriter. Puis je le vis escorter ma mère en bas des marches, vers deux sièges vides. Elle portait des gants blancs, et une toque à la voilette remontée. Je leur fis signe, mais, dans l'ombre, ils ne pouvaient pas me voir.

Je vis aussi Saber, Manny et Cholo. Saber me fit signe, et j'en fis autant. Ses deux amis mangeaient des sandwiches barbecue, se léchant la sauce sur les doigts. J'allai aux toilettes. Dans l'allée, un Noir avait installé un stand de cireur avec des sièges surélevés, et une bande de coureurs de rodéos de la petite bourgade de Tomball faisaient cirer leurs bottes, tout en matant les filles et en fumant des cigarettes roulées, tandis que le cireur agitait son chiffon au rythme du R&B sortant de sa radio portable. Ç'aurait dû être une

scène idyllique, du genre de celles qu'on voit en couverture du *Saturday Evening Post*. Ce n'était pas le cas.

Un groupe de loubards de North Houston, vêtus de *drapes*, de pompes pointues à claquettes, aux coiffures en queue de canard gominées, s'avança d'une allure nonchalante, les épaules voûtées, à grands pas excessifs, les bras pendant aux côtés. Parmi eux, je vis Loren Nichols, en bottes de cowboy et en jean, qu'il portait bas sur les hanches et sans ceinture, façon *greaser*. À l'instant où ils passèrent devant le stand du cireur, un des garçons de Tomball dit : « Coin coin. »

Ça ne pouvait pas passer comme ça. Il fallait absolument répondre à l'insulte et au défi. Les deux groupes se méprisaient mutuellement, pire que les Blancs avec les Noirs ou les Hispaniques, et si on leur demandait pourquoi, ils n'étaient pas capables de l'expliquer, sinon de dire : « Ils sont toujours en train de le chercher, mec. »

Loren entra dans les toilettes, seul. Je le suivis à l'intérieur, et m'installai à un urinoir à côté du sien. Il ne m'avait pas remarqué, et pendant qu'il se soulageait il regardait derrière lui, vers l'entrée.

« Salut, dis-je.

– C'est toi, Broussard ? Ça te va bien, ce chapeau et ces jambières, dit-il.

– Je monte dans quelques minutes. Ne reste pas avec ces types, Loren.

– Quels types ?

– Les loubards avec qui tu es.

– Ce sont mes amis. Ne les insulte pas.

– OK, je ne les insulterais pas. Je connais ces jeunes au stand du cireur. Ils viennent de Tomball. Ils ne pensent pas à mal. Laissez tomber.

– Si, ils pensent à mal.

– Ne te mêle pas de ça, mec. Ça n'en vaut pas la peine.

– C'est pas moi qui ai commencé », dit-il.

Je remontai ma fermeture éclair, me lavai les mains et allai au lavabo. Il se peignait devant la glace. Je sortis mon portefeuille. « J'ai deux passes, des sièges réservés. Ils étaient pour Valerie et une amie, mais elle est venue avec les filles du club 4-H. Prends-les.

– Non, mec.

– Si, mec, dis-je, en lui enfonçant un doigt dans le sternum.

– Tu te fais trop de souci, Broussard.

– Ne m'appelle pas par mon nom de famille.

– OK, Aaron. Tu es un extraterrestre. Mais tu es un bon gars. » Il me prit les billets des mains.

« Il vaudrait mieux que tu poses ton cul sur l'un de ces sièges, dis-je.

– Tu montes quoi ?

– Des taureaux.

– Je savais que t'étais suicidaire. » Il brandit les places. « Merci. »

Je sortis des toilettes avant lui, sans me retourner. Ses amis étaient rassemblés à un stand à environ six mètres de celui du cireur. Aucun d'eux n'avait rien acheté. Ils paraissaient attendre Loren. Je traversai le passage, franchis un portail de sécurité et longeai l'enclos des broncos avant d'entrer dans la zone de chargement, derrière les cages. Je levai les yeux sur les gradins pour tenter de localiser mes parents, mais le soleil m'empêchait de les voir. Je vis toutefois Manny, un sourire satisfait sur les lèvres. Il se leva et me fit un doigt d'honneur, puis se mit les mains en coupe sur le phallus. Derrière moi, j'entendis un taureau défoncer sa cage de contention.

Tandis que je m'abaissais sur Péché Originel, mes dents claquaient si fort que j'étais persuadé que le préposé à la porte les entendait. Je tirai fort sur le lasso, et je sentis entre mes cuisses Péché Originel se gonfler, comme un orage, puis s'écraser des deux côtés de la cage ; de la main gauche, j'effleurai ma médaille sainte, prononçai dans ma barbe les premiers mots

du « Je vous salue Marie », puis, ne parvenant pas à me rappeler le reste de la prière, je hurlai : « Dehors ! »

La porte s'ouvrit à la volée. Péché Originel et moi surgîmes de l'ombre dans un monde de spots aveuglants, de toréadors munis de crampons, vêtus de vêtements voyants et fardés à la manière de clowns, la cloche de métal tintant sur le lasso, Péché Originel frappant des quatre fers, me tordant la colonne comme une chaîne de bicyclette prête à rompre, le choc si violent que j'étais sûr que mon corps allait craquer, tandis que mes éperons n'arrêtaient pas de racler la nuque de Péché Originel, ma tête tendue en arrière vers sa croupe.

Les toréadors semblaient tourner autour de moi, les spots étaient d'un bleu aveuglant, mes jambières battaient, mes fesses semblaient glisser sur le côté à chaque secousse, tandis que j'attendais en vain la sonnerie. Je crus entendre mon père dire *Tiens bon, fiston. Le taureau que tu ne pourras pas monter n'est pas né*. Péché Originel se mit en tire-bouchon et inversa sa rotation. Pendant une fraction de seconde, je vis les autres cavaliers dressés sur les palissades, l'air inquiet. Je sentis du sang sur mon visage et compris que j'avais reçu un coup de corne et étais sur le point de basculer ; je compris aussi que mon bras gauche était coincé et que je courais un grand risque d'être traîné au bout d'un lasso sous les sabots de Péché Originel, ou empalé et secoué comme une poupée de son.

Mais rien de tout ça n'arriva. J'entendis la sonnerie comme la voix de Dieu. Puis je me trouvai expédié en l'air, mon bras libéré du lasso, et même si je m'écrasai au sol sur le flanc, je savais que j'étais en un seul morceau et que les toréadors faisaient diversion pour éloigner Péché Originel de moi. J'avais encore mon chapeau sur la tête, la coupure sous mon œil était une médaille d'honneur, le public applaudissait, criait, se levait, les autres concurrents m'époussetaient, me donnaient des tapes dans le dos en disant des trucs comme « Un sacré parcours, petit » ou « Casey Tibbs n'a qu'à bien se tenir ».

Mais je fus disqualifié. De ma main libre, j'avais effleuré le taureau lors de sa première ruade après la sortie de la cage. Cela dit, c'était sans importance. Mériter les compliments des professionnels du rodéo était en soi une récompense. Un aide soignant nettoya ma coupure et posa un bandage. « Fais-toi mettre quelques points, ou tu auras une cicatrice », dit-il.

J'entendis un bruit à l'extérieur de l'arène, quelque part dans les allées, près des stands. Au début, ce fut un seul cri, peut-être le cri d'une femme, puis le bruit commença à augmenter, comme un vent qui tourbillonne dans une forêt, qui gagne en puissance, qui se gonfle de débris organiques. Voici les mots que j'entendis :

« Poignardé. »

« Combien ? »

« Qui a été poignardé ? »

« Une dame dans le coin a dit que c'était son fils. »

« Quelqu'un est mort ? »

« Je sais pas. »

« J'espère qu'ils tueront la bande qui a fait ça. »

« Un gosse a tiré un poignard, un de ces Italiens. C'est ce qu'ils ont dit. »

Avec une compresse de gaze de dix centimètres carrés sur le visage, je débouchai dans l'entrée et me dirigeai vers le rassemblement qui s'était formé autour du stand du cireur. Je grimpai sur la rambarde qui entourait le stade pour voir par-dessus les têtes. Un gamin blond en jean, chemise de cow-boy et cheveux en brosse, son chapeau roulé sous sa tête, était allongé sur le dos, la chemise ouverte, la cellophane d'un paquet de cigarettes collée sur la blessure sous son mamelon gauche. Deux ambulanciers essayaient de pousser un brancard à travers la foule. Un cran d'arrêt ouvert, ses surfaces ondulant de lumières et de traces rouges comme du vernis à ongles, était posé sur le ciment. Les amis rituels de Loren étaient alignés, les

bras tendus et appuyés contre le mur, tandis que trois flics en uniforme les secouaient, leur écartant les chevilles à coups de pied, leur retournant les poches, expédiant sur le ciment des pièces de monnaie, des clefs et quelques couteaux. Je ne voyais pas Loren parmi eux.

Une bulle savonneuse couleur de vin se forma sur les lèvres du garçon. Une femme, qui devait être sa mère, était inconsolable. Elle donnait des coups de poing sur la poitrine d'un homme qui tentait de la calmer. Une des mains du garçon s'agrippait au poignet d'un homme vêtu d'un pantalon mou, d'un nœud papillon à clip et d'une chemise blanche, et qui tenait une bible qu'il maintenait ouverte avec le pouce. Le visage du garçon était exsangue ; il y avait un triangle sombre sur son jean, là où il s'était uriné dessus. Les ambulanciers finirent de traverser la foule à l'instant même où le garçon regarda droit au plafond et cessa de respirer, comme si quelqu'un avait débranché une prise à l'arrière de sa tête.

Chacun dans la foule se tut, même ceux qui ne voyaient pas ce qui se passait. Tous semblèrent sentir, en même temps, que le garçon était mort. Je m'écartai de la rambarde et me mêlai à la foule. Un homme devant moi murmura à un ami : « Chez nous, il n'irait même pas en prison. »

Quelqu'un me toucha le dos. C'était Loren Nichols. « Que s'est-il passé ? » dit-il.

Je ne répondis pas. Je le pris par le bras et le tirai en direction des toilettes. Il essaya de se libérer, tordant le cou pour voir par-dessus la foule. « Réponds-moi, Aaron. Que s'est-il passé ?

– L'un de ces jeunes de Tomball est mort. Où étais-tu ?

– Dans les gradins. On s'est servis des passes que tu m'as données, une fille et moi. Les flics chopent quelqu'un ?

– Je m'en fiche bien. » Je le poussai contre le mur. « Ne lève pas les yeux.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Ils te connaissent. Je t'ai dit de ne pas lever les yeux.

– *Qui me connaît ?*

– Les flics.

– Ce sont mes amis, là-bas.

– Ouais, et l'un d'eux vient de tuer un lycéen.

– Pour quelle raison ?

– Pour rien. Absolument rien. C'est toujours comme ça que se terminent ces conneries de gros dur. Un gamin fait des bruits de canard et quelqu'un lui plante une lame. C'est sa mère, qui hurle, là-bas. Tu veux lui expliquer pourquoi son fils est mort ?

– Arrête avec ça. Je ne porte jamais de lame.

– Ouais, mais ces types, eux, si. À ton avis, que va-t-il se passer si la police met la main sur eux ?

– Ils sont toujours mes amis. » Il entreprit de se dégager.

« Ils ne sont pas tes amis. Ce sont des bêtes de somme, exactement comme les gosses de riches qui traînent avec Grady.

– Je ne suis pas comme Grady Harrelson, et mes amis non plus.

– La ferme. »

Il y avait plusieurs cabines téléphoniques contre le mur. Je le poussai dans l'une d'entre elles, et me tins sur la porte, pour qu'il ne puisse pas sortir. Il avait les cheveux dans les yeux, le visage en feu. « Dégage.

– Je t'ai dit de la fermer. Où est ta copine ?

– Aux toilettes.

– Tu as une bagnole ?

– Le camion de mon frère. »

Je retirai mon chapeau, que je lui mis sur la tête. « Suis-moi. Regarde le sol.

– Pourquoi tu fais ça ?

– Parce que tu es trop stupide pour t'occuper de toi.

– Tu es sûr que ce gamin est mort ?

– Le couteau l'a touché au cœur.

– Seigneur. Il faut que je récupère ma copine.

– Pour qu'elle se fasse arrêter ou lyncher avec toi ? », dis-je.

Les gens passaient près de nous en courant en direction du stand du cireur. Par une fenêtre, je vis les gyrophares d'une ambulance, la sirène mourant comme si elle descendait au fond d'un puits. Je pouvais presque sentir la chaleur de la foule, une puanteur collective, quasiment fécale.

« J'en ai vu un, dit une voix.

– Où ? demanda quelqu'un d'autre.

– Près des toilettes. Il y a un instant. Il est arrivé avec eux.

– Continue à marcher, dis-je à Loren. Ne te retourne pas. »

Je serrai son bras plus fort, mais il ne résistait plus. Un homme qui allait dans la direction opposée me heurta ; il ne s'excusa pas, ne me regarda même pas, mais continua à avancer, suivi par d'autres. J'entendais la mère hurler, ce qui attirait de plus en plus de gens qui quittaient les gradins pour gagner le lieu du rassemblement.

« Ça ne me plaît pas de m'enfuir, dit Loren. Je n'ai rien fait de mal.

– J'en vois encore un de leur bande ! cria quelqu'un. Ce Rital, par ici ! »

Un policier sifflait. La populace qui s'était écoulée près de nous parut se mettre au ralenti, les têtes tournant lentement, les yeux venant se poser sur nous. Je tirai Loren avec moi. Devant nous s'ouvrait le tunnel menant à la zone de chargement derrière les cages. « Hé, toi ! cria une voix. Que quelqu'un arrête ce type ! C'est leur chef, nom de Dieu ! Celui avec une queue de canard. »

Nous traversâmes le tunnel, puis franchîmes une porte latérale qui ouvrait sur un espace vide, au sol en terre battue, sous les gradins. Je fermai la porte, retirai mes bottes, débouclai mes jambières et les écartai de mon jean. « Enfile ça. Je les récupérerai plus tard. Prends-en bien soin. Elles étaient à mon grand-père.

– J'ai pas peur, dit Loren.

– Moi si, dis-je. Maintenant enfile-les. Si tu me réponds quoi que ce soit, je te mets la tête à l’envers. »

L’orchestre se mit à jouer « The Eyes of Texas », puis un énorme piétinement secoua les gradins et les poutres, comme une charge d’éléphants dans un escalier, si retentissante que de la poussière et des graviers nous tombèrent en cascade sur la tête. Soit la foule quittait les stands, soit elle y revenait, je n’aurais su le dire. Quelqu’un ouvrit la porte d’un coup de pied, et projeta à l’intérieur la lumière d’une torche. Au-delà de son éclat, j’aperçus son insigne, sa casquette et son revolver dans son holster. « Qu’est-ce que vous foutez là ? dit-il.

– On est venus pisser, dis-je. On ne voulait pas pénétrer dans cette cohue sur le passage.

– Pourquoi tu as retiré tes bottes ?

– J’ai basculé, et elles sont pleines de terre.

– Bon, termine ce que tu fais, et sors de là, dit-il. Là-haut, un gamin s’est fait assassiner. L’assassin s’est peut-être enfui.

– Quel âge avait le gamin qui s’est fait suriner ? » demanda Loren.

La ferme, Loren.

« Dix-sept ans, dix-huit, dans ces eaux-là, dit le flic. Il était venu avec sa mère. Vous connaissez ces gosses de Tomball ?

– Non, monsieur, dit Loren.

– Ce sont de bons gars, dit le flic. C’est une véritable honte. »

Il balaya à nouveau de sa torche nos visages et nos corps, puis éteignit sa lampe et s’en alla, laissant la porte ouverte. À l’intérieur des jambières de mon grand-père, les jambes de Loren paraissaient longues, comme des tuyaux de poêle.

« Ne t’arrête pas avant le camion de ton frère, dis-je. Et ne regarde pas autour de toi. Même si tu en as très, très envie.

– Est-ce que ce flic essayait de me dire quelque chose ?

– Non, tu n’avais rien à voir avec ça, Loren.

– Ce gosse a dû faire quelque chose. Peut-être que c’est lui qui a sorti la lame.

– Arrête de te raconter des histoires. Ces jeunes de Tomball pensent qu’une exposition de tracteurs John Deere dans le gymnase du lycée est un grand événement. Et le rodéo aussi. Leur seul péché est leur innocence. Pour eux, on ne se bat qu’à mains nues. »

Je ne voulais pas rendre sa situation pire qu’elle n’était. Mais l’incrédulité et la peur sur le visage du gosse, et l’impuissance qu’exprimait son regard, étaient des images dont j’aurais du mal à me libérer. Secrètement, j’espérais que les amis de Loren seraient réduits en purée.

« Quand je pense à ce gosse, je me sens mal, mec, dit Loren. Qui prend les fouteurs de merde au sérieux ? Si j’avais été là, j’aurais calmé le jeu.

– Tu crois qu’ils se font du souci pour toi ? Le cran d’arrêt était sur le ciment. Et je parie qu’il ne porte pas d’empreintes. Je parie que c’est le moment du jeu de la queue de l’âne.

– Non, le type qui a fait ça saura se tenir droit.

– Ouais, c’est pour ça qu’ils étaient tous menottés, dis-je.

– Ils étaient menottés ?

– Et ils se sont fait mettre par terre. Personne n’est resté droit. Le type qui a poignardé ce même était un minable. » Loren écarquilla les yeux et regarda derrière lui. « Et ma nana ?

– Ce sont des sièges réservés. Je sais où elle est. Je la ramènerai.

– Il faut que je dise quelque chose. J’ai été à Gatesville pour avoir failli tuer un type avec un pistolet à air comprimé. Il avait peloté ma sœur à une sortie pique-nique, au lycée, et il l’avait cherché. Mais ça m’avait quand même embêté. Je suis pas ce genre de type, Aaron.

– Ça, je le sais.

– Comment ?

– Tu es comme moi. Tu ne te rends jamais compte de ce que tu fais de bien. »

Il descendit le passage, mon chapeau de paille incliné sur les yeux, les jambières de mon grand-père battant sur ses jambes. Personne ne le remarqua. Puis il franchit la porte et disparut.

Je ne trouvai pas sa copine, mais je trouvai Valerie, et nous remontâmes dans les gradins et nous assîmes avec mes parents. Je ne leur racontai pas ce que j'avais vu dans le passage, et ne leur parlai pas de Loren. Le rodéo reprit, mais nous partîmes tôt. Dans une salle d'urgences, on me posa vingt et un points sur le visage, puis nous allâmes dans un grill, pour un dîner tardif.

Je dis une prière silencieuse pour le gosse qui s'était fait assassiner, et tentai d'oublier son regard. Après toutes ces années, je le porte encore en moi. C'était un regard de regret, non pas à cause des mots imprudents qu'il avait peut-être prononcés, mais parce qu'on ne lui avait pas laissé assez de temps pour juger du côté éphémère de la vie. Je pensai à ce que mon père m'avait raconté des soldats yankees qui martelaient de la crosse de leurs mousquets la crête de Cemetery Ridge en psalmodiant « Fredericksburg, Fredericksburg, Fredericksburg », et je me demandai s'ils étaient à jamais marqués par leur visite dans les Abysses, ou s'ils entretenaient volontairement ce souvenir.

Pour une raison inexplicable, j'avais le sentiment de mieux comprendre la solitude de mon père.

25

Le lendemain matin, je me rendis à la tour qu’habitait Cisco Napolitano, donnant sur un rond-point fleuri du Montrose District. Quand elle m’ouvrit, elle était encore en pyjama, et pas maquillée. Elle s’appuya contre le jambage. Je voyais le haut de ses seins, mais apparemment elle s’en fichait. Je n’étais même pas sûr qu’elle allait parler. « Que se passe-t-il, petit ? dit-elle.

– Il se passe rien. »

Elle ne m’invita pas à entrer. Son visage paraissait plus vieux, plus desséché, prêt à s’écailler, les yeux bordés de rouge, et plus creux, comme si elle me regardait à travers un masque.

« Puis-je entrer ? demandai-je.

– Puis-je ? C’est pour ça que je t’adore. Oui, tu peux entrer, mon petit cœur. »

Je me demandai si elle faisait une descente après avoir pris une *goofball*¹. Elle referma la porte derrière moi, et montra le bandage que j’avais entre les yeux. « Tu as franchi la ligne rouge avec Je-ne-sais-plus-son-nom ?

– Valerie ? On n’a pas ce genre de relations.

– Tu as été blessé au rodéo ?

– J’ai été jusqu’à la sonnerie, mais j’ai été disqualifié.

– Laisse-moi m’habiller. Je me sens un peu barbouillée, ce matin. Je voudrais que tu m’emmènes quelque part. »

Les rideaux étaient fermés, la décoration de la pièce imprégnée d'une chaude lumière jaune qui accentuait ses couleurs et le fouillis des meubles de style arabe ou oriental. « Je suis venu vous parler de l'inspecteur Jenks, dis-je.

– Encore lui ?

– Je crois qu'il a de l'emphysème, ou un cancer du poumon. Je pense qu'il est au bout de son rouleau. »

À travers une fente des rideaux, elle regardait les voitures tourner, ou les fleurs au milieu de leur cercle, ou les véhicules dans la rue. « Pourquoi me parler de ça ?

– Parce que je sais que vous étiez en couple à Reno ou Las Vegas. Et malgré ses manières de *redneck*, je pense que c'est un brave type.

– Tu te mêles de trop de choses. Où as-tu trouvé cette histoire d'emphysème ?

– Quand il parle, on dirait qu'il a des paillettes de métal dans la poitrine, et il y a du sang sur ses mégots.

– Laisse-moi te dire une chose à propos de Merton Jenks, petit.

– Et si vous m'appeliez Aaron ?

– Merton était un infiltré des mœurs à Vegas. Et crois-moi, ça lui allait comme un gant. Tu vois ce que je veux dire ? »

Elle attendit. Comme je ne répondais pas, elle continua : « Au tribunal, il m'a donnée. J'ai été détenue pendant onze mois dans la prison du comté, comme témoin clef. J'ai eu de la chance d'en sortir vivante.

– C'est peut-être pour ça qu'il se tracasse pour vous.

– Avec toi, on rit tout le temps.

– Où allons-nous ?

– À La Farmacia, dans le Cinquième District, mon cœur. Je suis salement atteinte par je ne sais quoi. » Elle se tut, le regard vide. « Merton est vraiment en train d'y passer ?

– Qu'est-ce que j'en sais ? »

Elle ferma et rouvrit les yeux, comme si elle avait perdu le fil de la conversation. Je ne me rappelais plus si je l'avais déjà vue les bras nus. Je reconnaissais les signes. Les drogues ne faisaient que frayer leur chemin à travers l'Amérique, depuis les taudis et la frontière jusqu'aux quartiers des classes moyennes. À Houston, cette culture avait toujours été superficielle. Les loubards versaient du liquide de briquet sur un mouchoir plié et le reniflaient en se promenant, à la fois pour se faire voir et pour planer. Parfois, lors d'une fête, il y avait des pétards. Les fouteurs de merde se roulaient des Zig-Zag² depuis qu'ils étaient hauts comme trois pommes. Mais le smack ou le H ou la horse ou le *joy juice* ou le tar ou la *china pearl*, comme on le disait sans distinction, était le dragon qu'on venait juste de mettre à feu.

Miss Cisco alla s'habiller dans sa chambre. Son sac à cordon était posé sur une table près de la fenêtre. Je n'avais jamais regardé sans permission dans un sac de femme. Le cordon était dénoué, et le haut du sac s'affaissait. J'y fis pénétrer mon petit doigt, et agrandis l'ouverture. J'étais certain que j'allais y trouver son outillage – une cuiller, ou une seringue hypodermique, ou un tourniquet en caoutchouc, ou tout au moins un briquet. Faux. Au milieu de ses produits cosmétiques, de ses Kleenex, de son portefeuille, de ses clefs de voiture, de sa petite monnaie, il y avait un .45 automatique de l'armée, le même modèle que mon père avait acheté quand il nous pensait en danger, une arme du même calibre que celle qui avait tué le père de Grady Harrelson.

Je m'écartai du sac et me croisai les bras sur la poitrine, comme si j'avais pu oublier la découverte que je venais de faire.

« Qu'est-ce que tu fais ? demanda Miss Cisco.

– Pardon ?

– Tu regardes les fleurs du rond-point ? Il m'arrive de les arroser. »

Elle s'approcha de moi. Plus près. Encore plus près. Elle avait enfilé une chemise à manches longues magenta en rayonne qui semblait se

modifier à la lumière, un pantalon kaki couvert de poches, un blouson en cuir souple à la fermeture baissée et des bottines avec des chaussettes blanches, comme aurait pu en porter une petite fille. Je reculai d'un pas.

« Ne bouge pas », dit-elle, ses yeux à quelques centimètres des miens. Elle détacha à moitié le bandage de ma peau, et embrassa les points de la cicatrice en forme d'étoile recousue que Péché Originel m'avait faite avec sa corne. Elle remit en place la gaze et le sparadrap, et les lissa. Elle s'était brossé les dents, ou avait pris un bain de bouche ; elle avait le regard brumeux, vicieux.

« Vous prenez de la *redwing*³ ?

– C'est comme ça que vous appelez ça, dans le coin ?

– Ça va vous pourrir la tête.

– Tu m'aimes bien ?

– Bien sûr.

– À quel point ?

– Je suis venu vous voir, non ?

– Pourquoi ?

– Parce que je pense que vous n'avez pas d'autre ami. Parce que je voulais aider l'inspecteur Jenks. »

Elle se pencha et posa sa bouche sur la mienne. Je reculai et me cognai dans la table.

« Ne t'inquiète pas, dit-elle.

– À propos de quoi ?

– De ce que tu penses. » Elle prit son sac, déconcertée. « Si tu n'avais pas de petite amie, ce serait peut-être différent. Les Français appellent ça une transition, de la mère à la petite amie. Qu'est-ce que tu cherchais dans mon sac ?

– Je n'en avais pas l'intention.

– Ne mens pas, Aaron. Tu te demandes pourquoi j'ai un pistolet ?

– Non, mentis-je.

– Le père de Grady a investi trois millions dans un consortium. Ils sont bloqués dans des banques quelque part. Non seulement cet argent est engagé, mais il a déjà été dépensé dans deux casinos en construction. Tu crois que les mecs de Kansas City et de Chicago vont le laisser à un gosse gâté comme Grady ?

– Quel rapport avec vous ? demandai-je.

– Je suis censée le récupérer.

– Avec votre allure et votre cerveau, vous pourriez être une star de cinéma, Miss Cisco, dis-je. Pourquoi est-ce que vous fréquentez ces troglodytes ?

– Parce que je ne veux pas me retrouver le visage aspergé d'acide. »

Je tentai de suivre sa logique, et commençai à avoir mal à la tête. Elle écarta les cheveux de mes yeux, observant mes traits comme si elle voulait me maquiller. Il était évident que je ne comprendrais jamais son système de référence, ni le monde dans lequel elle vivait. « Je pense que je devrais y aller, Miss Cisco.

– Tu peux conduire ma Rocket 88, le rêve humide de tous les adolescents. Je pense que je vais reculer le siège et que je vais dormir. Pour l'instant, je ne suis pas moi-même.

– Pourquoi allez-vous à cette Farmacia ?

– C'est là que je me soigne. Il faut que tu m'aides. Ne discute pas.

– Je ne discute pas.

– Tiens-toi tranquille. » Elle plaça sa main à l'arrière de ma nuque, me mordit délicatement le cou, et me relâcha.

« Pourquoi avez-vous fait ça ?

– Je suis perverse », dit-elle. Puis elle me fit un clin d'œil. « Et dis-moi que tu n'as pas un peu bandé ! »

Je ne sais pas pourquoi j'aimais bien Miss Cisco. Je suppose que j'imaginai que ce que l'on appelle parfois le mal est simplement une forme

de besoin. De plus, elle avait pris des risques pour me protéger, alors qu'elle n'avait rien à y gagner, et tout à y perdre.

Je la conduisis dans le quartier où j'avais acheté le cran d'arrêt. C'était un dimanche matin, et il y avait peu de mondes dans les rues. Une aveugle de couleur jouait du bottleneck sous un auvent devant un magasin d'alcool. Le quartier me rappelait les crises qui m'avaient causé autant d'ennuis. Il arrivait qu'elles me frappent de paralysie, me laissant inerte et à peine capable de respirer. Je ne voulais pas les voir ressurgir, et je ne voulais pas y penser. Miss Cisco sembla lire dans mon esprit. Juste avant que nous n'arrivions à destination, un drugstore avec, sur sa façade, une pancarte perpendiculaire sur laquelle on lisait simplement La Farmacia, elle tourna la tête vers moi et dit : « Quel est le genre de fardeau que tu traînes, petit ?

– Le genre de quoi ?

– Ne fais pas semblant. Tout le monde a sa honte secrète. C'est ma mère qui m'a dit ça. Elle l'avait appris de sa clientèle. Elle était pute à La Nouvelle-Orléans.

– J'ai des *black-out*. Plus tard, j'ai des trous dans ma mémoire. Je ne peux pas les combler. Ça peut venir de l'alcool. Et du fait de me mettre en colère, aussi. Il m'arrive de plonger dans un profond sommeil, de marcher comme un zombie et de ne pouvoir me réveiller que si quelqu'un me secoue. »

Elle referma les yeux. « Apprécie ta chance. J'aimerais oublier la moitié des choses que j'ai faites dans ma vie.

– Ce que je veux dire, c'est que je ne sais pas de quoi je suis capable. Alors j'imagine le pire. Et ensuite je ne sais pas si j'imagine des choses, ou si je me souviens de ce qui s'est passé. »

Elle sentit que la Olds ralentissait, et regarda autour d'elle. « On y est. C'est le moment d'une petite médication.

– Le magasin est fermé.

– Pas pour moi, dit-elle.

– Vous avez entendu ce que j’ai dit, Miss Cisco ?

– Ouais, j’ai entendu. Arrête ces conneries. Même défoncé jusqu’à l’os, tu ne ferais pas de mal à une mouche. Je reviens dans quelques minutes. Je vais vomir. Ça n’a rien à voir avec toi. J’ai la gueule de bois. »

Un quart d’heure plus tard, elle n’était pas revenue. Dans une petite rue, je crus entendre le grondement rauque des silencieux jumeaux de Saber résonner sur les vitrines. Je ne savais pas s’il habitait ou non avec ses amis hors-la-loi. Ça me faisait du mal de penser à Saber et à la façon dont notre amitié avait disparu comme de l’eau dans une canalisation. Ma mère, adolescente, n’avait jamais eu d’amis, ni de père, ni de foyer. Et elle avait été malheureuse la plus grande partie de sa vie. C’était pour ça que je savais l’importance d’un ami comme Saber. Nous nous étions rencontrés en cinquième. Il avait vu deux brutes me malmener à un arrêt de bus, et leur avait tiré en plein visage avec un pistolet à eau rempli d’urine qu’il avait récupérée à la clinique vétérinaire où il travaillait.

J’entendis le bruit des silencieux jumeaux diminuer au bout de la rue. Quelques instants plus tard, je les entendis de nouveau. Je regardai dans le rétroviseur et vis la caisse de Saber se diriger vers moi, de la fumée d’huile montant du capot et des pots d’échappement. Je sortis de la Olds et tentai de l’arrêter. « Hé, Saber ! C’est moi ! »

J’avais du mal à voir à travers la fumée. Il passa devant moi, son pare-chocs arrière me frôlant la jambe. Je ne savais pas s’il m’avait vu ou non. Je me mis à courir le long de sa voiture, essayant de l’arrêter. « Saber ! Qu’est-ce que tu fous ? C’est Aaron ! »

Je continuais à agiter les mains quand il franchit le carrefour en grillant le feu. J’étais au milieu de la rue, abasourdi, tentant de me persuader qu’il ne m’avait pas reconnu. La femme aveugle qui jouait de la guitare sous l’auvent du magasin d’alcool glissa son *bottleneck* le long des frettes en chantant « I was sitting down by my window, looking at the rain.

Something came along, got ahold of me, and it felt just like a ball and chain⁴. »

Tandis que je regardais la rue, les trottoirs déserts, les magasins fermés, la station-service abandonnée, sous un chêne vert, au coin, les lambeaux de nuages de fumée laissés par la bagnole de Saber, j'étais persuadé de voir le visage de la mort elle-même, et pas au sens métaphorique du terme. Elle était aussi présente qu'une tombe fraîchement creusée au bord d'un marais, la terre fourmillante de limaces blanches.

Je frappai à la porte du drugstore, puis secouai le montant. Les vitres étaient sales, le comptoir et les étagères à l'intérieur couverts de poussière. Je fis le tour jusqu'à la porte de derrière et, à travers la vitre, regardai une pièce meublée uniquement d'une table et de deux chaises, éclairée par une ampoule solitaire pendue au plafond par un cordon. Miss Cisco était assise, le dos tourné à moi, ses cheveux noirs emmêlés sur ses épaules. Un homme au visage de la couleur et de la forme d'une chaussette à repriser tachée de thé était penché sur elle, en train de dénouer une sorte de cravate qu'elle avait sur le bras. Le moignon d'une bougie tremblotait dans le col d'une bouteille de vin. Une cuiller tordue, noircie sur le dessous, était posée à côté. Miss Cisco tourna son visage à la lumière. Il était illuminé par la paix et par un plaisir viscéral, comme après un orgasme. Je crus la voir me regarder en face, avant de me rendre compte que ses yeux étaient devenus des puits d'obscurité qui, sans doute, étaient incapables de voir.

Elle ouvrit la porte, sortit et s'accrocha à mon bras. « Oh, dit-elle. Oh, mon Dieu. Le *white horse* se déchaîne sur moi, pauvre petite que je suis. Accompagne-moi à la voiture et ramène-moi chez moi. Tu peux faire ça, mon grand ? Tu sais comment aller à la maison ? »

Elle était superbe, même abîmée, et j'eus des pensées qui me suivirent la nuit, le genre de pensées que, à mon avis, tous les hommes ont et qui leur font honte, leur donnent l'impression de mentir et d'être indignes de la véritable femme de leur vie. Mais, du moins, je ne pensai pas à traduire mes

désirs en actes, même si j'aurais pu le faire. Je suppose que j'étais en train d'apprendre que lorsqu'on s'approche de la mort, on est prêt à échanger tout ce qu'on possède pour un jour de vie en plus.

*
* *

Trois jours plus tard, je me rendis chez Loren Nichols, dans les Heights. À l'instant où je m'arrêtais le long du trottoir, je le vis au coin de la rue, qui descendait du bus et marchait vers sa maison, en tee-shirt blanc et pantalon blanc sale, une boîte à déjeuner à la main. Jamais je n'avais vu un homme à la démarche aussi décontractée que celle de Loren.

« Tu reviens du travail ? dis-je.

– En ce moment, je travaille dans un dancing-restaurant.

– Et il faut que tu apportes ton repas ?

– On voit que tu n'as jamais travaillé dans un restaurant.

– Non, c'est vrai.

– Si ça t'arrive, tu ne sortiras plus jamais dîner nulle part. La moitié des gens en cuisine sont des alcoolos qui couchent à la mission. Si les boulettes de viande tombent par terre, quelqu'un les ramasse avec une pelle à poussière, et les saupoudre de fromage râpé. La nuit, ils passent sur les tables la serpillière des toilettes, parce que ça prend trop de temps de les essuyer à la main. Tu es venu pour tes jambières ?

– Ouais. Et je voulais savoir comment tu allais.

– À propos du gamin qui s'est fait poignarder ? »

Je ne répondis pas.

« J'ai vu sa photo dans les journaux, dit-il. Et, honnêtement, je n'arrive pas à me sortir son visage de la tête.

– Ce soir, avec Valerie, on va jouer au golf miniature. On pensait que peut-être tu aimerais venir.

– Je ne sais pas trop.

– Tu n'aimes pas le golf miniature ?

– Ce n’est pas ce que je préfère.

– Je t’ai apporté quelque chose. »

Il regarda ce que j’avais dans la main. « Un livre ?

– Il s’appelle *La Chanson de Roland*.

– De quoi ça parle ?

– De courage, et de la bataille de Roncevaux. Mon cousin Weldon l’a gardé sur lui pendant la guerre. Il a reçu trois Purple Hearts, la Bronze Star et la Silver Star. »

Il se gratta la joue en détournant les yeux. Il me prit le livre de la main. « Merci. Tu n’es pas en train de me pousser à aller à l’église, ou un truc comme ça ?

– Ça ne me viendrait pas à l’esprit.

– Entre une minute. »

Nous entrâmes dans son atelier, derrière la maison. Il posa sa boîte à repas sur l’établi, et décrocha d’une cheville les jambières de mon grand-père, qu’il me tendit. « Après la mort de ce gosse, j’ai repensé à quelques trucs. Je n’aurais pas dû te donner le .32. Pas la peine que t’aies du sang sur les mains. Tu ne saurais pas comment t’en sortir.

– Ce que tu me dis me fait vraiment plaisir.

– La ferme. Deux copains sont passés ce matin. Ils m’ont dit que t’étais dans le collimateur. Bledsoe aussi.

– Comment, dans le collimateur ?

– Grady Harrelson et Vick Atlas étaient au Prince’s drive-in avec deux putes. Maintenant ils sont copains. On raconte que tu as appelé Atlas pour lui dire que les amis de Harrelson avaient piqué la voiture d’Atlas. Un de mes amis connaît très bien Atlas. Mon ami dit qu’Atlas t’a vu avec cette nana de Vegas. Atlas dit qu’elle appartient à la Mafia.

– Elle habite dans l’immeuble d’Atlas. Je l’ai conduite dans une pharmacie du Cinquième District dimanche matin.

– Elle doit aller au milieu du quartier de couleur pour une ordonnance ?

– C’est un peu plus compliqué que ça.

– Tu parles de *Mexican skag* ?

– Ouais.

– Tu t’es fait exploser un vaisseau dans la cervelle, ou quoi ?

– Je pensais faire une bonne action. Elle était en couple avec Merton Jenks. Il est en train de mourir d’un cancer, ou d’emphysème. »

Il pianota dans le vide. « Ce taureau, comment s’appelle-t-il déjà, Péché Originel, il a dû te piétiner la tête.

– J’espère que le livre te plaira.

– Je n’en ai pas terminé, dit-il. Ton pote Bledsoe vend de l’héro pour deux Mexicains. Et elle est pas coupée. Ils vont tomber, mec. À la fois Bledsoe et les Mexicains. À Houston ou à Galveston, on ne vend pas d’héroïne sans permission.

– Je n’y peux rien.

– Je viens d’essayer de m’engager dans la Marine, dit-il. Ils n’ont pas voulu de moi.

– Tu crois que quelqu’un est en train d’essayer de t’éliminer, toi aussi ?

– C’est possible », dit-il.

Je suspendis les jambières de grand-père à mon épaule. « Val et moi, on passe te prendre à sept heures.

– Je ne sais pas comment te dire ça, Aaron. Je pense qu’ils vont te tuer. Le vieux d’Atlas est capable de poser une bombe dans la voiture de ton père.

– Mon père a été sur la Somme et à Saint-Mihiel.

– Je n’ai aucune idée de ce que ça veut dire. Se faire exploser, c’est se faire exploser. Quand on est mort, on est mort.

– À sept heures », dis-je.

Quand je démarrai, j’avais l’impression d’avoir l’estomac plein de DesTop.

Le lendemain, j'avais une journée libre. J'appelai les services de police de Houston, et demandai à parler à l'inspecteur Jenks.

« Il n'est pas là aujourd'hui, dit un sergent.

– Il va bien ?

– Qui est à l'appareil ?

– Aaron Holland Broussard. Je suis un ami à lui. Pouvez-vous me donner son numéro personnel ?

– Ouais, je l'ai entendu parler de vous », dit le sergent. Il raccrocha.

J'attendis une heure, me mis un stylo en travers de la bouche et rappelai. C'est le même flic qui décrocha.

« Ici Franklin W. Dixon, responsable de rubrique au *Houston Press*. Notre photographe doit faire une photo de la maison de l'inspecteur Jenks. Apparemment, il s'est embrouillé dans l'adresse, et le rédacteur n'est pas au bureau. Vous pouvez me confirmer l'adresse de l'inspecteur Jenks ?

– Ne raccrochez pas, répondit le sergent. J'ai ça dans le fichier. »

La maison était située dans une vieille zone rurale à l'écart de la nationale de Galveston. On y trouvait des toits en étain, des pins d'Elliott, des chemins de terre, un service de pompiers volontaires et un magasin général. La nuit, on voyait des volutes de fumée chimique suspendues comme des spectres au-dessus de l'éclat électrique des raffineries de pétrole de Texas City. Jenks vivait dans un bungalow délabré couleur biscuit équipé de volets anti-tempêtes ventilés, avec un pneu balançoire accroché sur un pacanier, dans le jardin. Les piliers du porche étaient décorés de drapeaux du Quatre Juillet, et le chemin qui menait à l'escalier, bordé de rosiers.

La porte intérieure était ouverte, le loquet de la moustiquaire détaché. Je frappai sur le montant. Jenks apparut en chaussettes, un journal à la main, des lunettes sur le nez. « Comment tu sais où j'habite ?

– Je crois que vous me l'avez dit.

– Non, jamais.

– Je peux vous voir quelques minutes ? »

Il poussa la porte-moustiquaire et rentra dans le salon. Il y avait un fusil à silex au-dessus de la cheminée, un cadre contenant une collection de médailles sur un autre mur, un râtelier rempli de magazines et de livres de poche près d'un divan tapissé. Sur la table basse il y avait un bouquet emballé dans du papier alu bleu et argent. Je ne voyais ni n'entendais personne d'autre dans la maison ; il n'y avait aucune trace de présence féminine.

« Tu as été très occupé, dit-il en montrant les fleurs.

– Pardon ?

– Regarde la carte. »

Je la pris dans le pot de fleurs.

« Lis-la tout fort, dit-il.

– “Merton, tu es sans doute un connard sur bien des plans, mais j'ai connu pire. Si tu as envie de recharger tes batteries, appelle-moi. J'ai toujours été une poire pour les ratés.” » Je reposai la carte sur les fleurs.
« Très poétique.

– Tu as dit à Cisco que j'étais malade ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur, je lui ai donné mon impression.

– J'adore la façon dont tu dis les choses.

– Elle m'a dit que vous lui aviez fait des saloperies.

– Tu es venu ici pour me dire ça ?

– Non, monsieur, parce que je ne crois pas que vous lui ayez fait des saloperies. »

Il s'assit dans un fauteuil rembourré, et posa les pieds sur une chaise couverte d'une étoffe à carreaux. « Assieds-toi. »

Je m'assis sur le divan. Il sortit de la poche de sa chemise un paquet de cigarettes neuf et regarda par la fenêtre un oiseau sur la balustrade du porche. Il semblait avoir oublié ma présence.

« Il y a quelque chose qui me pèse, dis-je. Je ne peux en parler à personne, du moins à personne capable de comprendre. »

Ses yeux me distinguèrent dans la pénombre. « Tu devrais peut-être en parler à un prêtre.

– La plupart ne sont pas habitués aux problèmes graves.

– Je n’avais jamais vu les choses comme ça. » Il retira la bande rouge de la cellophane de son paquet.

« Vous allez fumer ça ? dis-je.

– Quand on est sur la troisième base, on a tendance à ne pas s’inquiéter pour une cigarette ou deux. » Son visage ne manifestait aucune émotion, ni peur, ni animosité, ni pitié, ni regret. Quand il eut allumé sa cigarette, il me regarda à travers la fumée.

« Je fais des rêves, dis-je. Dans l’un d’entre eux, je vois Mr Harrelson mourir au bord de sa piscine. Dans mon rêve, je tiens un .45 à la main. Vous m’avez dit que vous pouviez sentir un tueur, et que je n’en étais pas un.

– Tu penses que tu as tué Mr Harrelson ?

– Pas moi. Peut-être un autre moi, un moi que je ne laisse pas apparaître, sauf dans mes rêves.

– Ce sont des conneries qu’on ne voit qu’au cinéma.

– C’est ce que disent les ignorants. Et vous n’êtes pas un ignorant. »

J’attendis qu’il se fâche. Mais il ne se fâcha pas. Il tira sur sa cigarette, dont l’extrémité rougit. « Qu’est-ce que tu voulais savoir d’autre ?

– Loren Nichols dit que le père de Vick Atlas pourrait poser une bombe dans la voiture de mon père.

– Il t’a dit ça, hein ?

– Oui, monsieur.

– Et tu veux savoir si Jaime Atlas est assez vicieux ou assez dingue pour faire ça ? » J’acquiesçai. Il regarda dans le vide. « Tu veux une tasse de café ? Tu veux manger quelque chose ?

– Non, monsieur. Je veux que vous me disiez la vérité.

– Jaime Atlas était un homme de main pour la Mafia à Chicago et à New York. Il a écrasé la tête d'un homme dans un étau. Il en a cramé d'autres avec un lance-flammes. Il commençait par les aisselles et descendait jusqu'aux parties génitales. »

Mes yeux commençaient à briller, la pièce se déformait.

« Ça va ? demanda l'inspecteur Jenks.

– Oui, monsieur, je crois que ça va.

– Non, ça ne va pas. Le mal absolu a pénétré dans ta vie, et tu n'y es pour rien. C'est ce qui détruit les gens. Ils s'en veulent comme si, d'une certaine façon, ils méritaient ce qui leur arrive.

– Que puis-je faire ?

– Rien du tout. Tu voulais la vérité. La voilà. »

Il toussa dans sa main, comme s'il avait eu un morceau de verre coincé dans les poumons. Il éteignit sa cigarette dans un cendrier, et se frotta la main sur le genou. Je me sentais impuissant, flottant. Normalement, les tribunaux, la police, les services des shérifs, les procureurs, le FBI, le système de liberté sur parole, les prisons, les hôpitaux psychiatriques, devaient défendre les innocents. Pourquoi ma famille se trouvait-elle offerte en sacrifice à des gens démoniaques ? Dehors, le vent soufflait du golfe, l'air était poivré de sel et de pluie, les pins scintillaient dans le couchant.

« Je voudrais les tuer tous, dis-je.

– Tuer qui ?

– Jaime Atlas. Son fils. Ceux qui travaillent pour lui. Ceux qui autorisent les gens comme eux à agir. Chacun de ces fils de putes.

– Tu commences à m'inquiéter. »

Je me levai pour partir. « Qui va prendre soin de vous ?

– Prendre soin de *moi* ?

– Il est évident que vous n'avez personne. Il y a du sang sur vos mégots. Quand vous respirez, on dirait que vos poumons sont une décharge.

– Cisco t'a dit que je lui avais fait des saloperies ?

– Quoi ? dis-je, incapable de suivre le mouvement de sa pensée.
– Que je l’avais trahie ?
– Pas en ces termes-là.
– Tu es plein de colère, fiston, dit-il. Attention qu’elle ne se tourne pas contre toi. Elle te mettrait à plat. »

1. Mélange d’héroïne et d’amphétamines.
2. Marque de papier à cigarettes.
3. Argot pour héroïne.
4. « Assis à ma fenêtre / Je regarde la pluie tomber / Assis à ma fenêtre / Je regarde la pluie tomber / Quelque chose est arrivé et m’a agrippé / C’était comme un boulet et une chaîne. » *Ball and Chain*, chanson de Big Mama Thornton.

26

Le temps que j'arrive chez moi, le ciel était devenu noir et le vent faisait craquer la maison, qui pourtant était en brique. Je fis rentrer Major, Skippy, Bugs et Snuggs et m'assis dans le bureau de mon père avec ma guitare. Ses pages manuscrites étaient soigneusement empilées sur son sous-main. Je commençai à lire le récit que son grand-père lui avait fait de ce qui s'était passé à Marye's Heights le 13 décembre 1862. Les garçons en *butternut* étaient retranchés avec des mousquets et de l'artillerie derrière un mur de pierre, au sommet de la montée. Tout l'après-midi, des troupes de l'Union gravirent la colline, vague après vague, et les hommes furent massacrés par milliers, au point qu'ils dérapaient dans leur propre sang et que les confédérés ne voulaient plus faire feu sur eux.

Je me demandais comment on pouvait être à ce point courageux. Je me demandais aussi pourquoi je ne parvenais pas à me libérer du puits de terreur qui semblait m'attirer dans sa gueule. La réponse était simple : j'avais peur pour ma famille, et je m'en voulais de l'avoir mise en danger. Je faisais aussi pour la première fois l'expérience d'un syndrome dont j'apprendrais un jour qu'il est caractéristique de presque tous ceux qui ont été victimes de violence.

Je n'avais pas de réponse. J'avais à peine dix-huit ans. J'aimais ma mère, mon père, Valerie et mes animaux. Tout ce que je voulais, c'était être avec eux, et oublier les Atlas et les Harrelson de ce monde.

Malheureusement, la furie, la boue, la complexité qui courent dans les veines ne fonctionnent pas comme ça.

*
* *

La pluie s'était mise à tomber à grosses gouttes quand la bagnole de Saber rebondit dans l'allée, sa paire de dés porte-bonheur se balançant sur son rétroviseur. Il sortit, et il riait déjà avant de commencer son histoire.

« Qu'y a-t-il ? » demandai-je.

Il secouait la tête, incapable de s'arrêter de rire. Il s'adossa à sa voiture, essayant de retrouver sa respiration.

« Tu es défoncé ? »

Il avait des larmes dans les yeux. « Tu ne me croiras jamais.

– Qu'est-ce que je ne croirai jamais ? »

Il se remit à parler, puis il eut une faiblesse et dut ouvrir la portière et s'asseoir sur le siège. « Je viens de foutre le bordel dans la tête de Grady Harrelson, dit-il, de nouveau incapable de se contrôler. Ah, c'était magnifique. Il va lui falloir des semaines pour tout comprendre. Il s'est fait sérieusement baiser, et il court un sacré danger. » Il était plié en deux, il riait à s'en tenir les côtes, son visage devenait rouge.

« Qu'est-ce que tu as fait ? demandai-je.

– Grady était en train de baiser dans un motel de Wayside Drive, avec la femme d'un mec qui conduit une dépanneuse de nuit, une bête féroce qui a été deux fois à Huntsville pour agressions. Grady a acheté une décapotable exactement pareille à celle qu'on a piquée et vendue au Mexique. Hier soir, je les ai suivis au motel, j'ai attendu qu'ils aillent manger et j'ai donné deux dollars à la femme de chambre pour qu'elle pose dans leur chambre une assiette de fondants au chocolat fourrés au laxatif. » Il se remit à rire.

« Tu veux bien t'arrêter un peu ? » dis-je.

Il s'essuya le visage avec un mouchoir. « Accroche-toi. C'est de mieux en mieux. J'ai piqué sa nouvelle décapotable, et j'ai attendu deux heures

que le Ex-Lax fasse son effet, pour qu'ils doivent se battre pour s'asseoir sur les chiottes. J'ai appelé le numéro d'urgence du mari, je lui ai dit que Grady était en train de sauter sa nana et je lui ai donné l'adresse du motel. » Saber trépignait dans l'allée. « J'ai tout regardé depuis l'autre côté de la rue. La bête féroce arrive et, à coups de pied, fait sauter la porte. Grady est dans la chambre, en sous-vêtements Jockey, et la nana est en train de devenir folle. Grady essaie de s'expliquer et à ce moment-là il s'aperçoit que sa nouvelle bagnole a disparu, et il accuse la bête féroce de l'avoir volée. » Saber essaya de se relever, puis retomba sur le siège, la respiration sifflante, le nez coulant, tout son visage luisant de larmes.

« Quand est-ce que tu vas grandir, Saber ?

– Jamais. Allons, ne sois pas si sérieux, répondit-il. Tu aurais dû voir Grady. Il y avait une bande marron à l'arrière de son slip Jockey. Les gens sortaient de leurs chambres, et des flics leur criaient d'y rentrer. Grady a commencé à engueuler un flic, et le flic en le poussant l'a fait tomber sur le ciment. Il était blême. J'ai cru qu'il allait piquer une crise de nerfs.

– Qu'est-ce que tu vas faire de sa voiture ?

– La larguer dans une ville de colorés.

– Ça ne ressemble pas à tes amis, dis-je.

– Manny et Cholo ? Ils ne veulent plus de problèmes avec des types comme Vick Atlas et Grady. Tu sais ce que Manny a dit ? “Pas d'histoires avec les gens qui ont de l'oseille.”

– Je suis vraiment impressionné par leur grande sagesse. Quand vas-tu cesser d'écouter ces menteurs ? dis-je. Entre.

– Pour quoi faire ?

– Pour te laver le visage.

– Il faut que tu te détendes, Aaron, dit-il alors qu'il commençait à se contrôler. Tout se passera bien. On sera toujours potes, hein ?

– Ce n'est pas moi qui ai tout foutu en l'air, dis-je.

– OK, bon, j’ai eu tort. Regarde, tu es déjà en train de sourire. La dernière année nous attend. Ça va être génial.

– Promets-moi que tu ne vas pas larguer la voiture, Saber.

– Qu’est-ce que je pourrais en faire ?

– Où est-elle, pour le moment ?

– Manny la garde en sécurité dans son garage. C’est bon. Tu t’inquiètes toujours. On va prendre quelques bières et aller les boire dans le parc.

– Jaime Atlas est capable de tuer toute ma famille, dis-je. L’inspecteur Jenks m’a dit qu’il avait été homme de main à Chicago et à New York. Il brûlait au lance-flammes les aisselles et les parties génitales de ses victimes. C’est pour ça que je n’ai pas tellement envie de rire. »

Il perdit son air joyeux. Il s’essuya les yeux. Je ne m’étais jamais rendu compte que ses cils étaient aussi longs, ni combien ils me faisaient penser à ceux d’une fille. « Il a fait quoi, Jaime Atlas ? »

La pluie martela pendant près d’une heure, inondant les rues, puis la tempête cessa et le ciel redevint aussi lumineux et brûlant que de l’étain. J’allai chez Valerie. Mr Epstein était à quatre pattes, en train de désherber les rosiers devant la maison, torse nu avec un jean coupé, en plein soleil, les poils dorés de son dos collant de sueur. Il me fit un grand sourire, ses bras égratignés par les piquants, et mouchetés de terre. « Elle est à l’intérieur.

– Comment allez-vous, monsieur ? » dis-je, de la même façon que mon père se serait adressé à un autre homme.

Il ne répondit pas. Il se contenta de continuer à me sourire. Je n’étais jamais à l’aise avec Mr Epstein, peut-être parce que j’étais intime avec sa fille. À moins qu’il n’y ait eu une autre raison. Je ne savais pas grand-chose sur la violence, qui est un état perpétuel chez certains, un dernier recours pour d’autres, et qui, pour quelques-uns, est un choix qui n’existe pas. Je savais que Mr Epstein n’appartenait pas à ce dernier groupe. Mais auquel appartenait-il ? C’était un homme de gauche, et peut-être un idéologue ; en tant que membre d’un commando, il avait dû tuer des ennemis, militaires ou

même civils, avec un couteau, ou à mains nues. Comment lave-t-on ses mains de pareille culpabilité ?

Je m'assis sur les marches et tentai de soutenir son regard.
« Aujourd'hui, j'ai parlé avec l'inspecteur Jenks.

– Merton va bien ?

– Je crois qu'il est vraiment malade. Les poumons. Et peut-être aussi le cœur.

– Désolé de l'apprendre. Merton sait s'y prendre.

– Pardon ?

– Il porte un insigne, mais il écrit ses propres règles. Ils font tous ça.

– Qui, "ils" ? »

Il eut un nouveau sourire. « Ils.

– Je suis désolé de causer tous ces ennuis à Valerie, monsieur Epstein.

– Tu n'avais rien à voir avec tout ça.

– Je pourrais presque vous croire, monsieur. » Une fois de plus, il ne répondit pas. Je continuai : « L'inspecteur Jenks m'a dit des choses terribles concernant Jaime Atlas. »

Mr Epstein s'assit sur les hanches, essuya sur son short la terre qu'il avait sur les mains, ses cils perlés de sueur. « L'homme qui s'en prend à quelqu'un n'est qu'un homme. La plupart des assassins sont des lâches.

– Jaime Atlas a serré la tête d'un homme dans un étau.

– Ne crois pas tout ce qu'on te dit.

– L'inspecteur Jenks a inventé tout ça ?

– Non, Jaime Atlas a sans doute fait ça. Si on fait ça à un type comme eux, ils se barrent en courant. Ils ne participent pas aux guerres. Ils en tirent de l'argent. »

Ce qu'il pensait de la famille Atlas ne m'intéressait pas. La question que j'avais en tête était de celles que je n'arrivais pas à poser.

« Ça ne me vexera pas, dit-il.

– Comment ?

– Tu peux me dire tout ce que tu veux, ça ne me vexera pas.

– À votre avis, qui a tué Mr Harrelson ? »

Il prit un plantoir et se mit à déterrer de mauvaises herbes, à grands coups. Il avait des cercles de terre sur la nuque.

« J’ai dit une chose qu’il ne fallait pas, monsieur ?

– Non. Va voir Valerie. Une femme que tu connais a téléphoné pour toi. Dis-lui de ne jamais rappeler ici. »

Valerie était dans la cuisine en train de faire la vaisselle. Je pris un torchon et me mis à l’essuyer. Je voyais des rougeurs sur sa gorge.

« Ton père m’a dit qu’on m’avait appelé, dis-je.

– Oui, la dénommée Cisco.

– Elle a appelé ici ?

– Qu’est-ce que je viens de dire ? Pourquoi es-tu en contact avec cette personne, Aaron ?

– J’ai essayé d’aider l’inspecteur Jenks. Il est en train de mourir.

– Très bien, mais quel rapport avec elle ? Pourquoi est-ce qu’elle appelle chez moi ?

– Je ne sais pas. Elle a laissé un numéro ?

– Oui, elle a laissé un numéro. Tu devrais peut-être te précipiter dessus.

– Ne sois pas comme ça, Val.

– Comme quoi ?

– Je peux me servir de ton téléphone ?

– Je t’en prie. » Elle laissa tomber une assiette sur l’égouttoir.

Le téléphone était dans le vestibule. Je composai le numéro noté par Valerie. Miss Cisco décrocha à la première sonnerie. « Où étais-tu ?

– Où *moi* j’étais ?

– Tu te rends compte de ce qui s’est passé ?

– Je ne sais pas de quoi vous parlez.

– D’où appelles-tu ?

– De chez Valerie. Qu’est-ce que ça peut faire ?
– On peut t’entendre ?
– Je pense que oui. Que se passe-t-il ?
– Sors, et rappelle-moi d’ailleurs.
– Pas avant que vous ne m’ayez dit ce qui se passe, Miss Cisco.
– Arrête de m’appeler “Miss”. Je n’aime pas cette politesse hypocrite du Sud. Tu as une idée de ce qu’a fait ton imbécile d’ami ? Tu en as la moindre idée ?

– Vous parlez de Saber ? »
Elle raccrocha. Valerie était toujours devant l’évier, le dos tourné à moi.
« Tu veux bien venir faire un tour avec moi ? » demandai-je.

Elle ne répondit pas.
« Je t’en prie », dis-je.
Elle s’essuya les mains et se retourna. « D’accord », dit-elle.
Je la pris dans mes bras et la serrai très fort, mon visage dans ses cheveux. Ça m’était égal que son père nous voie. « Je t’aime, dis-je. Je t’aimerai toute ma vie. »

Nous roulâmes jusqu’à un drugstore de quartier. À l’intérieur, il faisait frais, des ventilateurs tournaient au plafond. Je commandai deux milk-shakes au chocolat, entrai dans la cabine téléphonique et refermai la porte. Je voyais Valerie en train de lire un magazine au comptoir. Je voyais aussi la porte d’entrée, la circulation dans la rue et, au coin, les petits livreurs en train de rouler leurs journaux. C’était une scène qu’on voyait dans n’importe quel quartier ouvrier de l’Amérique de 1952. À une différence près. La lumière au-dehors était comme le scintillement de milliers de lames de rasoir. L’air qui entrait par la porte sentait le goudron brûlant et l’eau d’égouts. Les bruits de la circulation étaient métalliques, stridents de klaxons. Je composai le numéro de Miss Cisco.

« C’est toi ? demanda-t-elle.

– Oui, répondis-je, les yeux fixés sur le panneau de plastique dans la rue, sur la lumière tremblante, sur la crudité des couleurs.

– Ton ami a volé la décapotable de Grady, non ? Celle qu’il avait achetée pour remplacer l’autre que ton ami lui avait volée ?

– Quel ami ?

– Si tu ne veux pas que ton ami se retrouve rôti à la broche, ne fais pas le malin. Où est la voiture, Aaron ?

– Je ne sais pas.

– Où est ton ami ?

– Même réponse.

– Je vais te réduire en bouillie !

– J’ai vu les fleurs que vous avez envoyées à l’inspecteur Jenks. J’ai trouvé ça vraiment gentil.

– Dis à ton ami de laisser la voiture où il voudra, n’importe où. Et qu’ensuite il t’appelle pour nous dire où elle est. C’est aussi simple que ça.

– Qui, “nous” ? Je ne fais partie d’aucun “nous”, Miss Cisco.

– Je te prenais pour un gamin futé.

– Non, je suis stupide. Et je le prouve en ayant cette conversation, dis-je.

– Tu sais ce que disait Ben Siegel. “Ne fréquente pas les caves.” J’aurais dû l’écouter. Au revoir, Aaron. J’aurai essayé.

– Quel est le problème avec la voiture ? C’est quoi, le gros problème ? »

Elle coupa la communication. Je reposai le récepteur et ouvris la porte de la cabine. Dans la rue, une Hudson ’49 vert citron avec antenne souple et suspension surbaissée passa devant la porte ; puis ce fut un pick-up peint d’une teinte jaunâtre, laide comme la couleur de l’urine ; puis un dragster trafiqué avec un moteur de Mercedes apparent équipé d’un double carbu, de filtres à air et écrous de culasse chromés ; puis un type torse nu, en jean gras et bottes de cow-boy, juché sur une Harley.

Je m'assis à côté de Valerie, et bus un peu de milk-shake. Au-delà de la porte, je voyais des ondes de chaleur monter des trottoirs, et j'entendais les roulettes de la planche d'un handicapé qui se poussait le long du ciment. Le pick-up repassa. Le type sur la Harley aussi, ainsi que les deux types dans le dragster. La Hudson vert citron s'était arrêtée devant une échoppe à hamburgers, abritée par un auvent de toile au-dessus des places de parking, où des serveuses en uniforme rouge portaient les commandes sur des plateaux de métal. « Tu connais un de ces types, dehors ?

- Quels types ? demanda Valerie.
- Les types qui ont fait le tour du pâté de maisons.
- Je ne vois personne. »

Je m'approchai de la porte. De l'autre côté de la rue, les occupants de la Hudson fumaient une cigarette sous un arbre. Ils portaient des *drapes*, des chaussures pointues, et leurs chemises dépassaient de leurs ceintures. Ils avaient laissé leur voiture sous l'auvent, et visiblement ils n'avaient rien commandé. Je sortis et les regardai en face. S'ils m'avaient remarqué, ils ne le montraient pas. Le dragster était arrêté au feu. Le type sur le siège passager ressemblait à un des copains de Grady, un joueur de football aux cheveux en brosse avec des bras comme des jambons fumés. Dans la salle d'entraînement du gymnase de mon lycée, je l'avais vu une fois pousser la tête d'un gosse maigrichon contre son entrejambe, et dire : « Qu'est-ce qui se passe, connard ? Qu'est-ce que tu veux, ducon ? »

Je me dirigeai vers le dragster. Le feu passa au vert, et il s'éloigna. Ni le conducteur, ni son passager ne se retournèrent. Je rentrai dans le drugstore. « Mon imagination doit me jouer des tours.

- Que t'a dit cette femme ? demanda Valerie.
- Miss Cisco ? demandai-je en essayant de rester impassible.
- Celle que tu es venu appeler d'ici.
- Grady Harrelson a acheté une nouvelle décapotable pour remplacer celle qu'il s'était fait voler, dis-je. Elle a été volée aussi.

– Personne n’a une telle malchance !
– Si, Grady !
– C’est du Saber Bledsoe tout craché.
– Tu connais Sabe. Essayer de le contrôler, c’est comme essayer de faire dévier la trajectoire de la comète de Halley.

– Il sème la pagaille, et ensuite il t’attire dedans. J’en ai assez, Aaron. »
Je ne pouvais lui en vouloir. Le pick-up jaune passa de nouveau. « Reste ici. Si quelqu’un entre, ne lui parle pas. Je reviens tout de suite. »

J’allai à la porte du fond et regardai dans la ruelle. Un des deux types en *drapes* fumait une cigarette au bord du trottoir. À l’autre extrémité, le type torse nu de la Harley bricolait sa chaîne comme s’il avait un problème mécanique. Dans son dos, ses vertèbres faisaient un arc sous sa peau, et il avait un couteau dans le fourreau fixé à sa ceinture. Je sortis dans la ruelle. Elle était pavée de vieilles briques et bordée de poubelles. Même s’il faisait plus de 32 °C, le vent était froid à mon visage.

J’effleurai le bandage sur ma joue. Je ne saurais dire pourquoi. Peut-être pour la même raison que les étudiants allemands s’étant battus en duel préservaient leurs cicatrices sur le visage. « Si vous voulez me parler, je suis là, les gars. »

Aucun des types ne fit mine de m’avoir entendu. Puis celui qui bricolait la Harley se leva, et se déplaça en cercle jusqu’à ce qu’il se trouve face à moi. Son jean pendait en dessous de son nombril, on voyait ses poils pubiens, sa peau était pâle et luisante de graisse et de sueur. Il sortit son peigne de sa poche arrière, se peigna avec les deux mains pour remettre ses queues de canard en place, la tête penchée, ses aisselles couvertes de poils.

« Vous travaillez pour Grady, les gars ? » dis-je.

Pas de réponse.

« J’ai pas de problème avec vous », dis-je.

Le motard rangea son peigne et sortit un cran d’arrêt de sa poche droite. Il libéra la lame et se mit à se nettoyer les ongles comme si je n’étais pas là.

J'entendis le type qui était à l'autre bout de la ruelle se diriger vers moi. Je regardai autour de moi, à la recherche d'une arme, et empoignai un couvercle de poubelle.

« On pensait que tu pourrais nous aider, dit le type en *drapes*. Tu es avec Bledsoe, non ?

– Saber Bledsoe ?

– Tu le connais ? demanda-t-il.

– C'est mon ami.

– C'est bien. Tu es honnête », dit le type en *drapes*. Ses cheveux étaient couleur ébène, peignés en arrière, ondulés au sommet. Il avait les joues grêlées ; son nez, ses yeux et sa bouche semblaient trop petits pour son visage, comme de la grenaille roulant au milieu d'une assiette. « Bledsoe est copain avec deux Chicanos ?

– J'en sais rien. »

Il leva la main pour me faire signe de rester calme. « Nous, on s'intéresse qu'aux *cholos*. Bledsoe a un joker. L'un d'eux s'appelle Manny. Tu connais un type qui s'appelle Manny ?

– Je crois avoir entendu parler de lui, dis-je.

– Tu sais où on peut le trouver ?

– Il est peut-être en train de baiser ta sœur. Appelle-la, dis-je.

– Tu vas avoir des ennuis, mec », dit le motard. Je ne le regardais plus. Il s'était rapproché, le couteau dans sa paume, aiguisé, la lame en l'air. « J'ai une super lame, mec. Tu veux qu'on fasse un match ? » Il affichait un grand sourire.

« Non.

– C'est bien ce que je pensais, dit-il. Tu commences à te pisser dessus ? »

Autant faire les choses jusqu'au bout, pensai-je. J'avancai d'un pas dans la ruelle. « Pose ton coupe-chou, et on verra bien ce qui se passe. »

Le type en *drapes* lança sa cigarette contre un mur. « Arrête ces conneries. Où ils ont mis la décapotable, mon pote ? Si tu fais encore le malin, on va te casser en deux.

– Je ne sais pas où elle est.

– Latte-le », dit le type en *drapes*.

Aussi simple que ça, aussi indifférent. L'ordre arbitraire de blesser quelqu'un qui n'est pas armé et inférieur en nombre. Je le regardai comme je n'avais encore jamais regardé personne. Je me demandai si on retiendrait ça contre moi si j'en venais à tuer quelqu'un dans ces circonstances.

Je me retournai pour rentrer dans le drugstore. L'ami de Grady à la coupe en brosse bloquait l'entrée, aussi imposant qu'une armoire à glace.

« Où est Valerie ? demandai-je.

– Aux toilettes, je pense, dit-il en souriant, comme plein de bonne volonté.

– Laisse-moi passer, s'il te plaît.

– Désolé, répondit-il.

– Tu jouais arrière. Tu étais un athlète reconnu. »

Ses yeux se voilèrent, comme s'il essayait de se rappeler quelqu'un qu'il connaissait. Puis il se reprit. « Je peux pas te laisser passer. Désolé. »

Je n'avais plus le choix. « Valerie Epstein n'a rien à voir dans cette affaire. Si tu lui fais du mal, son père te tuera. Et je ne dis pas ça façon de parler.

– Personne ne va faire de mal à une fille », dit-il. Puis il murmura : « Hé, mec, donne-leur ce qu'ils veulent. »

Je me retournai vers la ruelle. Le type en *drapes* était à moins de deux mètres de moi. Il se grattait la nuque avec un doigt. Il avait son autre main derrière lui. « Ouvre ta paume, dit-il.

– Pour quoi faire ?

– Tu l'as cherché, mon gars. Tu sais pour quoi. On n'a rien pour rien.

– Mon père se vengera.

- Ça me fait trembler. » Il attendit. « Allons, Broussard. Laisse-toi faire.
- Que je me laisse faire quoi ?
- Donne-moi ta main. Ça sera vite fini.
- Qu'est-ce qui sera fini ?
- Ça ne se finira que d'une seule façon. Tu le sais. Pourquoi retarder ?

Avale ton médicament.

– Va te faire foutre », dis-je. Je le poussai, et je répétais : « Va te faire foutre. »

Puis je vis le rasoir de barbier dans sa main gauche. Il tendit la main vers mon poignet. J'entendis le pick-up s'arrêter au bout de la ruelle et la portière passager s'ouvrir, crissant comme un toit d'étain qu'on cisaille. C'était Loren Nichols, balançant dans sa main une chaîne huilée aussi souple qu'un serpent.

« Qu'est-ce qui se passe, Loren ? demanda le type en *drapes*, l'air méfiant.

– Cassez-vous, bande de minables. Si jamais vous touchez à mon pote Aaron, je vous aurai », dit Loren. Il regarda le type à la coupe en brosse dans l'entrée. « Ça vaut aussi pour toi, gros lard.

– On n'a pas de problèmes avec toi, Loren, dit le type en *drapes*.

– Répète un peu ça », répondit Loren.

Ils ne pouvaient dissimuler leur honte qu'en se taisant.

Puis ils disparurent. Aussi vite que ça. Loren me mit sa chaîne sur l'épaule. Il me prit la nuque dans sa main, et pencha son front sur le mien. « Tire-toi de cette ville.

– Pas question que je m'enfuie.

– Je savais que tu dirais ça, répondit-il, en me donnant un petit coup de tête. Il y a des mecs qui aiment jouer les héros. »

27

Je ramenai Valerie chez elle et plus tard, quand mes parents furent partis, je mis sous le siège de ma voiture le .32 que m'avait donné Loren, et glissai dans mon jean le poignard que j'avais acheté chez le prêteur sur gages. Je n'avais aucune idée de ce que je ferais de l'un ou de l'autre. Je m'assis dans le jardin derrière la maison, au crépuscule, Major à mes pieds et les chats sur la table en bois rouge, et essayai de jouer de la Gibson et d'oublier ce qui s'était passé au drugstore.

Je n'arrivais pas à me concentrer. Je voyais des visages se dissoudre en bouillie, une trace de sang en travers d'une poubelle, un type en *drapes* suppliant pour sa vie. Je rangeai ma Gibson dans son étui et lançai la balle en caoutchouc de Major dans le jardin. Quand il la rapporta, attendant que je la prenne dans sa gueule pour la lancer à nouveau, j'étais perdu dans mes pensées. Le téléphone sonna.

Je n'avais pas envie de décrocher. J'étais persuadé que la personne au bout du fil était un ennemi. « Allô ?

– Salut, Aaron. C'est Saber. Je suis dans une sacrée merde, mec.

– Je suis au courant.

– Au courant de quoi ?

– Grady sait que c'est toi qui as piqué sa décapotable. Trois mecs m'ont coincé dans une ruelle. L'un d'eux s'appêtait à me taillader avec un rasoir.

– Pour de bon ?

– Tu crois que j'aurais inventé une chose pareille ?

– Comment tu t’en es sorti ? demanda-t-il.

– Je ne m’en suis pas sorti. Loren Nichols est arrivé.

– Qui c’était, ces types ?

– Je n’ai pas vu deux d’entre eux. Le troisième, c’était Bud Winslow, le joueur de football. Tu te souviens de lui ? » Saber mâchait du chewing-gum. Je l’entendis s’arrêter, et la ligne redevint silencieuse. « Saber ?

– Ouais, je me souviens de lui. En troisième, il m’a écrasé sur un tapis de lutte, et a posé son cul sur ma gueule.

– Ouais. Maintenant, c’est un sbire de Grady. »

Saber se remit à mâcher. « La décapotable de Grady dégorgeait de fric.

– Quoi ? dis-je.

– Un billet de cent dollars dépassait du panneau de la portière côté chauffeur. On a retiré le panneau. La portière était pleine. Pareil pour les autres panneaux. Pareil sous le plancher. Pas juste du liquide. De petits lingots d’or étaient fourrés dans le rembourrage du siège arrière. Grady roulait dans un Fort Knox à roulettes.

– Ça fait combien de fric ?

– Neuf cent mille et des poussières. Je ne connais pas le cours de l’or.

– Laisse la voiture dans la rue, et appelle les flics anonymement.

– Je ne l’ai plus.

– Que lui est-il arrivé ?

– On l’avait amenée à un atelier de découpe tenu par l’oncle de Manny. Sauf que l’oncle de Manny est pas au courant pour le fric. Manny a tout remis en place et il est parti avec la décapotable avant que l’oncle apprenne tout.

– Tu ne sais pas où elle est ?

– Non. Et Cholo non plus. Pourquoi est-ce que Grady roule avec tout ce fric dans sa bagnole ?

– C’est sans doute son père qui l’avait planqué. C’est du fric qu’il devait à la Mafia. Il y en a sans doute encore planqué ailleurs.

– Je ne sais pas quoi faire, dit Saber.
– Il faut qu’on y aille au culot.
– Je suis désolé de t’avoir fourré là-dedans, Aaron. Tu étais mon meilleur ami. Je me suis conduit comme une vraie merde.
– Mets ça sur le dos des méduses, dis-je.
– Qu’est-ce que les méduses ont à voir là-dedans ?
– Elles ont tout à voir. Où es-tu, en ce moment ?
– Dans une cabine.
– Tu es chez toi ?
– Le vieux m’a viré.
– Ne t’approche pas de Manny et de Cholo, dis-je.
– Ils se sont servis de moi, hein ?
– C’est comme ça que ça se passe, dis-je. Les bons font confiance aux méchants. »

Je l’entendis pleurer au bout du fil.

Je ramenai Major, Skippy, Bugs et Snuggs dans la maison et allai dans le bureau de mon père. Il avait étalé sur une table vingt pages manuscrites. Il avait travaillé à un récit de l’attaque manquée de Lee à Malvern Hill. Sans artillerie, Lee avait lancé cinquante mille hommes contre les lignes de l’Union. Ce fut un désastre. Il devait se répéter à Cemetery Ridge. Dans son récit, mon père mentionnait une histoire qu’il m’avait souvent racontée à propos du cri des rebelles. Il disait qu’il ne s’agissait pas d’un cri, mais d’un appel de renard. Quand il était un petit garçon, sur le Bayou Teche, il y avait de nombreux vétérans de la Confédération qui amusaient les enfants en reproduisant l’étrange gazouillis qui montait des gorges de milliers d’hommes et de jeunes gens vêtus de *butternut* délavé et de loques d’un gris de mousse quand ils chargeaient contre les lignes de l’Union, à travers la fumée et la poussière. Ce qui intéressait mon père, ce n’était pas le cri en lui-même, mais ce qu’il représentait. Le son était comme une série de

‘woo’, pareil à un hululement de chouette, la voyelle à la fois arrondie et retenue, poussée par les poumons, plutôt que hurlée. J’essayais de m’imaginer avançant armé d’un mousquet vide à travers des geysers de terre, essayant de contrôler ma peur et ma voix, tandis que des canons remplis de bombes, de mitraille, de chaînes et d’obus réduisaient mes amis et mes compagnons en une brume sanglante. Comment trouver ce type de courage ? Est-ce que les jambes ne vous manqueraient pas ? Est-ce que des hommes normaux ne jetteraient pas leurs armes sur le sol avant de s’enfuir ? Où devait-on aller pour apprendre le courage ?

Je connaissais la réponse. On était courageux, ou on ne l’était pas. On ne remportait pas la médaille d’honneur pour avoir nagé à travers un banc de méduses. Je savais que ma montée au Golgotha m’attendait.

J’achetai une livre de glace et me rendis chez Valerie. Son père était sur un travail à la raffinerie de Port Arthur. Nous avions toute la maison pour nous. Valerie avait un électrophone Stromberg-Carlson haute fidélité. Nous le branchâmes à une rallonge et le portâmes sur le porche de derrière, et Valerie installa six 78 tours sur le chargeur. Nous étalâmes une couverture sur l’herbe, et mangeâmes la glace directement dans son carton. Je posai la tête sur ses genoux. Le soleil avait disparu, le ciel passait du pourpre au bleu foncé. Je respirais l’odeur de propre de sa robe, je sentais ses doigts me fouiller dans les cheveux et me chatouiller la nuque. Je fermai les yeux et me sentis dériver. Le disque changea, et « Marie » commença. Quand le disque changea à nouveau, le lent équilibre du « Tommy Dorsey’s Boogie-Woogie » monta et retomba, emplissant le jardin et résonnant contre les murs de la maison et du garage comme si nous étions assis au milieu de l’orchestre.

« Je ne savais pas que tu avais des disques de Tommy Dorsey, dis-je, les yeux encore fermés.

– Je n’ai que ces deux-là.

– Ton papa aime Tommy Dorsey ?

– C’est Grady qui me les a donnés.

– Ah ?

– Quoi, “ah” ?

– Rien. Je n’avais jamais imaginé que c’était un type à aimer le jazz des années quarante ou le swing.

– Il aimait ça parce que son père ne l’aimait pas. Son père n’aimait rien de ce qui avait un rapport avec les Nègres ou les juifs. »

Je pris sa main, et mis ses doigts dans ma bouche.

« Pourquoi tu fais ça ? demanda-t-elle.

– Parce que tu as bon goût.

– J’ai peur pour toi, Aaron.

– Tu as tort.

– Mon père m’a laissé un pistolet. Il a dit que si un de ces types venait à la maison, il fallait que j’appelle la police.

– C’est un bon conseil.

– Non, il a dit qu’il fallait que j’appelle la police, et ensuite que je tue les types entrés dans la maison. »

J’ouvris les yeux. Les siens étaient baissés sur moi. « Ne l’écoute pas. Il y a toujours une autre solution, dis-je.

– Tu crois vraiment à ça ? »

J’aurais voulu dire oui. Mais j’en étais incapable. J’avais sur moi un poignard ; sous mon siège se trouvait un calibre .32 limé pour empêcher les examens balistiques. Moi aussi j’avais des rêves de vengeance. Pour tout dire, je voulais oublier le Nouveau Testament et m’échapper dans la violence orgiaque de Moïse, de Josué et de mon homonyme, Aaron. Je voulais asperger les maisons et la campagne du sang de mes ennemis.

« Quelle est l’autre solution ? » dit-elle.

Je la renversai sur la couverture et enfouis mon visage dans ses cheveux. Je la maintins longtemps dans cette position, sans rien dire, puis

posai ma tête sur sa poitrine et écoutai le battement silencieux de son cœur.

Avant de rentrer à la maison, je fis une chose que je n'avais encore jamais faite. Je roulai dans le quartier noir, et demandai à un homme de couleur d'acheter pour moi un pack de six Lone Star et une demi-pinte de whisky. Puis j'allai à Herman Park, m'assis sous un arbre dans l'obscurité et bus tout le whisky, et quatre des bières. Je pense que la seule raison pour laquelle je ne bus pas les autres fut que je perdis connaissance. À mon réveil – ou, plutôt, quand le monde me réapparut –, il était 11 h 48 du soir, et je redescendais Westheimer en bagnole. J'ignorais comment j'étais allé de Herman Park à Westheimer. Je passai devant le Tower Theater, le glacier à la vitrine encadrée de bois, et la caserne où nous portions nos pneus usés, nos paquets de journaux et nos portemanteaux pour l'effort de guerre, après le bombardement de Pearl Harbor.

À mon retour, ma mère sentit sur moi une odeur d'alcool, et elle en fut fâchée. Je m'en voulais de l'avoir blessée, mais j'en voulais encore plus à la probabilité qu'elle ne mît mon ivresse sur le dos de mon père.

La journée du lendemain s'écoula lentement. Je ne parvenais pas à me souvenir où j'étais allé, ni ce que j'avais fait entre le moment où j'étais entré en voiture dans le parc et celui où j'avais repris conscience à des kilomètres de là, sur Westheimer. Au travail, j'écoutai les nouvelles locales sur la petite radio du bureau, me demandant si j'avais voulu me venger des trois types qui m'avaient coincé dans la ruelle. J'achetai l'édition de l'après-midi du *Houston Press* et cherchai les faits divers criminels. Rien. Je me persuadai que je m'inquiétais trop.

Juste avant cinq heures, la Rocket 88 de Cisco Napolitano s'arrêta près des pompes, capote baissée. Elle portait des lunettes noires, et un sarreau blanc qui laissait voir ses seins presque jusqu'aux mamelons. Quoi de nouveau là-dedans ? Rien. Mais je ne pouvais en dire autant du type assis à côté d'elle. C'était Bud Winslow, le mec qui aimait bien pousser le visage de petits garçons contre ses parties génitales.

Je m'approchai de la voiture, muni d'un torchon et d'une bouteille de nettoyant pour vitres. « Je vous fais le plein ?

– Monte, dit Cisco.

– Je travaille, répondis-je.

– Tu ferais mieux de lui obéir, dit Bud.

– Loren ne t'avait pas dit d'aller te faire foutre ? dis-je.

– Qu'est-ce que tu faisais chez Bud, hier soir, Aaron ? dit Cisco.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez, dis-je.

– J'ai vu ta caisse, dit Bud. Je l'ai vue deux fois. Tu es sorti avec un truc à la main. Puis tu as donné l'impression d'avoir changé d'avis et tu es reparti.

– Tu habites à Bellair, c'est bien ça ? dis-je.

– Tu sais *très bien* où j'habite.

– C'est pour ça que je ne vais jamais à Bellair. J'ai entendu dire que le quartier a tourné à la merde. »

Je vis mon patron qui me regardait par la vitre du bureau. Je dévissai le bouchon du réservoir et commençai à faire le plein, les yeux fixés sur les chiffres qui cliquetaient en défilant sur la pompe. Miss Cisco sortit de la voiture et se tint derrière moi. « Qu'est-ce que tu faisais devant sa maison ?

– Je ne faisais rien du tout. J'étais chez moi. Et de toute façon, qu'est-ce que ça peut vous faire ? »

Soit elle baissa la voix, soit elle me parla entre ses dents : « Parce que son père fait des affaires avec Jaime Atlas. On veut récupérer la voiture de Grady. Compris ?

– Non.

– Espèce de petit connard borné. »

Le réservoir se mit à déborder. Elle recula d'un pas avant que ses petites chaussures ne soient aspergées.

« Ça fait un dollar soixante-dix, dis-je. Vous voulez que je vérifie l'huile ? »

Ses narines paraissaient respirer l'air dans une glacière à viande.
« Donne mon numéro à ton idiot d'ami, et dis-lui de m'appeler.

– Je crois que Sabe a quitté la ville. Il m'a parlé d'aller à Hollywood. »

Elle retira ses lunettes. Le tour de ses yeux était blanc et plissé, ses pupilles comme des gouttes d'encre. « Je risque ma peau. »

Elle ne m'appela pas « petit » ; elle ne m'appela pas par mon prénom. Je crois que sa peur était telle qu'elle était incapable d'articuler plus de mots qu'il ne lui en fallait pour reconnaître à quel point elle avait peur.

« Et ma famille ? dis-je.

– Ils sont adultes. Laisse-les s'occuper d'eux-mêmes. Qu'est-ce qu'ils ont fait pour toi ? Il est évident que quelqu'un t'a mis la tête à l'envers. »

Je la regardai dans les yeux. Je me demandais qui vivait en elle. Non, ce n'est pas ça. Je croyais savoir exactement qui vivait en elle, la silhouette contre l'ombre de laquelle nous avions toujours été prévenus, et cette pensée me faisait frissonner.

« Je suis désolé pour les ennuis que j'ai pu vous créer, Miss Cisco. Vous me paraissiez une gentille dame. J'ai toujours pensé que vous étiez bien meilleure que les gens que vous fréquentez. »

Je vis ses lèvres s'entrouvrir, son visage trembler. Elle chercha dans son sac son chéquier pour payer l'essence. Le dessus de sa main droite était saupoudré de taches de rousseur, ou peut-être de taches de vieillesse. Sa main tremblait.

*

* *

Quand je rentrai chez moi, je trouvai un mot de ma mère sur la porte du frigidaire : « Ton père et moi sommes allés au Walgreens. J'ai un terrible mal de tête. Ton repas est à l'intérieur. Aujourd'hui, ne bois pas, je t'en prie. Je n'ai pas eu le temps de nourrir Major et les chats. »

Je fis rentrer Major, Bugs, Snuggs et Skippy, remplis leurs gamelles et mis de l'eau fraîche dans leur grand bol commun. Mon grand-père, l'ancien

Texas Ranger, avait un axiome suivi par tous les Holland : Nourris tes bêtes avant de te nourrir. Puis j'enfilai un jean propre et une chemise blanche à manches courtes bien repassée, sortis du frigidaire l'assiette de viande froide, œufs mimosa et salade de pommes de terre, et m'assis pour manger. Je n'avais pas envie d'entendre le téléphone. En dehors de Valerie, je ne connaissais personne qui aurait eu une bonne raison d'appeler. Je pris une bouchée d'œuf mimosa en guettant le téléphone dans le vestibule, comme si je pouvais le forcer à rester silencieux. Je n'avais pas terminé le premier œuf mimosa que déjà il sonnait.

« Allô, dis-je.

– Je ne renouvellerai pas cet appel, dit la voix. Fais ce qu'il faut, ou ça va saigner dans les douze heures qui suivent. Tu me prends pour un dingue ? Tu ne connais pas les dingues. Tu penses que tu peux gérer ta merde ? Je te montrerai ce que c'est que la merde. Tu penses qu'une espèce de cow-boy de rodéo peut nous piquer notre fric et nous dire d'aller nous faire foutre ? Tu vas apprendre ce que c'est que de se faire enculer pour de bon.

– Vick ?

– *Quoi ?* T'es sourd ? T'as des boules Quies ? Tu veux que je vienne te déboucher les oreilles ?

– C'est à propos de la voiture de Grady ?

– Si c'est à propos de la voiture, il demande. J'ai demandé à mon père de me laisser tenter le coup. C'est la seule raison pour laquelle personne n'est en train de t'approcher un allume-cigare de la paupière. Tu crois que je plaisante ? T'as un chien et trois chats. Je les ai vus dans ton jardin. Et si on faisait un peu d'échauffement ? J'aime pas les chats. J'aime pas non plus les petits chiens rigolos. T'entends bien ce que je te dis ? Fais pas semblant de pas écouter. Hé, réponds-moi !

– Tu ferais mieux de ne pas t'approcher de ma maison, ni de mes animaux, ni de ma famille, Vick.

– Il me dit “t’approche pas de ma maison”. Il a du culot. Le type qui est incapable de pas fourrer son nez dans les affaires des autres, il veut pas que je m’approche de chez lui. Le type qui retire le pain de la bouche de ma famille.

– Pour l’instant, je suis en train de dîner.

– Sa Seigneurie est en train de dîner pour l’instant. Du coup, on peut rien dire au petit lord Fauntleroy. Tu rends cette voiture. Tu la rends d’ici demain à cette heure. Sinon, je t’allume, mec. Je t’éventre avec des pinces.

– Ne t’approche pas de nous, espèce de malade débile. »

Je raccrochai, puis regardai fixement le téléphone comme si ç’avait été un être vivant. Je décrochai le récepteur, et je posai un coussin dessus pour ne plus entendre son bourdonnement remplir la maison.

Je savais où mon père irait après son retour du Walgreens en compagnie de ma mère. Je lui demandai si je pouvais l’accompagner.

« Je n’aurais jamais pensé que tu appréciais le glacier, dit-il. Tu as envie d’une Grapette ?

– Oui, père. Et je voudrais aussi te parler d’un souci que j’ai.

– À propos de quoi ?

– Mon somnambulisme, des trucs comme ça.

– Ta mère m’a dit que cette nuit tu avais le nez bouché.

– Il vaut mieux attendre qu’on soit chez le glacier, papa. »

Nous longeâmes les trois pâtés de maisons nous séparant de son repaire, puis nous assîmes à une table à l’extérieur, sous un auvent à rayures ridé par la brise. Le soir tombait. Le ciel était moucheté d’oiseaux descendant lentement dans les arbres qui ombrageaient presque tout le quartier.

« Trois gars m’ont menacé dans une ruelle, là-haut dans les Heights, dis-je. L’un d’eux voulait me couper avec un rasoir. C’est Loren Nicols qui m’a sorti d’affaire. »

Son visage resta impassible, mais pas son regard. « *Qui s'apprêtait à te couper avec un rasoir ?* »

– Je ne connais pas son nom. Bud Winslow était avec eux. C'était un *linebacker* qui faisait des obstructions pour Grady Harrelson. »

Le serveur apporta à mon père, sur un plateau, une Jax, un verre et une salière, qu'il posa un par un devant lui. Puis il me servit une Grapette, et s'éloigna. Mon père ne m'avait pas quitté des yeux. « Continue, dit-il.

– Je pense que je suis peut-être allé à la maison de Winslow, hier soir.

– Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

– Aujourd'hui, Winslow est venu à la station avec Cisco Napolitano et il a dit qu'il m'avait vu sortir de ma bagnole devant sa maison.

– Tu n'as aucun souvenir de ça ?

– Non, père. » Je me tus. « J'avais une lame.

– Une quoi ?

– Un poignard. »

Il était immobile, il n'avait pas un cheveu qui bougeait, alors que l'auvent battait. « Je pense qu'il se produit dans ta vie un phénomène prévisible, Aaron. Ça relève de la nature du mal.

– Le couteau ?

– Non. Le mal est comme une flamme qui n'a en elle-même aucune substance dont elle puisse se nourrir. Il doit s'installer à l'intérieur de nous. Tu t'imagines en train de commettre des actions qui, en réalité, sont commises par d'autres.

– Mais si j'ai fait du mal à quelqu'un ?

– Tu n'as fait de mal à personne. Jamais. Et tu n'en feras pas, du moins pas volontairement.

– Vick Atlas a téléphoné.

– Je ne veux pas le savoir. Ces gens n'existent pas. Et s'ils apparaissent, nous devons faire un choix.

– Pardon ?

– Peut-être qu'on n'en arrivera pas là. Tu sais ce qu'il nous faut ? Une tranche de pastèque de Hampstead, à l'échoppe sur Westheimer. »

Il posa soixante-quinze cents sur la table pour la bière, le soda et le pourboire du serveur. Je n'avais jamais vu mon père laisser un verre ou une bouteille contenant encore de l'alcool.

OceanofPDF.com

Le lendemain matin, Saber retourna chez lui. Je fus étonné. Je pensais que Mr Bledsoe était un homme rempli de fureur, qui ne pardonnait jamais. Il était sans doute comme la plupart des gens, meilleur qu'on ne le pense. Il lui avait sans doute fallu beaucoup de courage pour s'humilier et aller travailler comme conducteur de camionnette des glaces Jolly Jack, parcourant son propre quartier, ce dont les gens concluaient qu'il avait été viré de son boulot à l'usine d'équarrissage parce qu'il buvait, ce qui n'était pas vrai. Bref, le Sabe arriva en voiture dans mon allée, se gara sous la porte cochère et annonça qu'il en avait fini de traîner avec Manny et Cholo, de voler des voitures, de livrer des *goofballs* et de fumer de l'herbe mexicaine hilarante. Je n'étais pas tout à fait persuadé que Manny et Cholo en eussent fini avec lui, et pour Grady Harrelson et Vick Atlas, j'étais sûr du contraire.

Le retour de Saber chez lui présentait un autre problème. Nos ennemis savaient où le trouver.

« Où tu t'es fait ce coquard ? » demandai-je.

L'hématome qu'il avait au coin de l'œil était bleu foncé et violet. « J'ai dû mettre les choses au point avec Cholo. » Il eut un large sourire, sachant combien ça paraissait absurde.

« Qu'est-ce qu'ils ont fait de la voiture de Grady ?

– Aucune idée. Ils sont sortis de leur filière, et ils se chient dessus. Ils voulaient que je la conduise au Mexique. C'est malin, non ? “Salut, *Senor*,

quelque chose à déclarer ? Ah bon, près d'un million de dollars ? Entrez donc."

– Vick Atlas a dit qu'il était prêt à faire quelque chose de terrible à Major et aux chats.

– Il a surveillé ta maison ?

– Lui ou quelqu'un d'autre, dis-je.

– C'est le genre de mec qu'on devrait cisailler aux genoux. Tu l'as dit à tes vieux ?

– À mon père.

– Qu'est-ce qu'il a répondu ?

– Qu'on pourrait bien avoir à faire des choix difficiles.

– Allons, arrête un peu, dit Saber.

– Je crois que j'ai eu un black-out, et que je suis allé chez Bud Winslow avec un schlass. »

Saber ferma les yeux comme pour essayer de ne pas m'entendre. « Ce soir, on va aller faire un minigolf. Il faut qu'on retrouve nos habitudes.

– Ça n'est pas comme ça que ça marche.

– Si, c'est comme ça que ça marche, dit-il. Sois optimiste. Je passe te prendre à huit heures, mon cœur. Dis à Valerie qu'on passera chez elle. On repasse à l'action, Gaston. »

Je regardai Major et les chats descendre l'allée dans notre direction, innocents, pleins de curiosité.

« J'en ai une bonne pour toi, dit Saber. Qu'est-ce que la baignoire dit au siège des toilettes ?

– Je ne sais pas. Dis-moi.

– J'ai la même quantité de cul que toi, mais je suis pas obligée d'avaler toute cette merde. »

Saber était Saber. Le destin était le destin. Je me sentis tomber dans un trou noir. Tout en reculant, il leva un pouce pour me montrer qu'il avait tout sous contrôle.

Avant de quitter la maison, j'appelai Merton Jenks chez lui. « Comment vous vous sentez ? demandai-je.

– Inquiète-toi pour toi-même, répondit-il.

– Miss Cisco est venue vous voir ?

– Tu as un gros problème, Aaron. Tu veux croire aux gens.

– C'est mal ?

– Pour toi, c'est mal. Tu as autant de jugement qu'un hibou planté en plein milieu d'une autoroute un jour de soleil.

– Vick Atlas et son père, ou leurs hommes de main, vont faire du mal à ma famille ou à mes animaux.

– Tu en sûr ?

– Aucun doute là-dessus. »

Il attendit si longtemps pour parler que je crus qu'on avait été coupés.

« Vous êtes toujours là ? dis-je.

– Putain, qu'est-ce que tu t'appêtes à faire, mon garçon ?

– À un de ces jours. »

Je raccrochai et pris la route de l'immeuble de Vick Atlas.

Je montai à son penthouse par un ascenseur grillagé. Vick vint ouvrir en boxer rouge Everlast, chaussures de sport plates et maillot de peau à bretelles. Ses épaules et sa poitrine étaient couvertes de poils noirs. Il avait des gants de boxe bleus, du genre de ceux avec un tourillon de bois à l'intérieur. « Comment t'es monté là ?

– Par l'ascenseur.

– Qu'est-ce que tu t'es fait au visage ?

– Ça ? dis-je en touchant le bandage sur ma joue.

– Ouais, ça.

– Je me suis fait choper par un costaud.

– Un taureau, ou un flic ?

– Devine. »

Derrière lui, je voyais un gros sac suspendu à un cadre métallique. L'atmosphère était fétide, ses yeux comme deux roulements à billes mal alignés. Il me jaugea des pieds à la tête. « Tu me provoques ?

– Pourquoi je te provoquerais ?

– Seigneur, que tu es bête. Tu joues une pièce ? Tu veux foutre le bordel ? Tu veux ouvrir ta gueule ? Dis-moi quoi.

– Je veux que tu me tues. Comme ça, tu prendras le chemin de la chaise à griller, et mes animaux et ma famille n'auront plus rien à craindre.

– T'es vraiment dingo, mon gars.

– Je pense qu'on sera jamais copains. Une fois qu'on le sait, qu'est-ce que tu penses de ça ? »

Je lui expédiai un crochet juste en dessous de l'œil, et sentis sa peau se fendre contre l'os. Je ne suis pas fier de la rage et de la violence dont je me sentais maintenant capable. Je sais qu'il ne s'attendait pas à ce qui lui arrivait. Je sais qu'il se releva une fois et essaya de courir vers la salle de bains. Je sais qu'il fit tomber le téléphone d'une table dans le vestibule. Je me souviens que lorsqu'il s'effondra dans le bac à douche, il arracha le rideau avec lui. Je me souviens aussi des traînées de sang sur le mur. Quand je partis, il miaulait à genoux et se tenait les deux mains sur le nez.

Je descendis à pied au rez-de-chaussée, et passai par la sortie de secours. Une Noire récupérait des trucs dans une poubelle. Elle avait un chiffon noué sur la tête pour empêcher ses cheveux de lui tomber dans les yeux. « Vous êtes blessé, m'sieu ?

– Tout va bien, dis-je. Et pour vous ?

– Oui, m'sieu. Y a rien qui va pas chez moi.

– Vous n'avez rien à manger, chez vous ?

– Mon allocation a été supprimée. »

Je lui donnai vingt dollars sortis de mon portefeuille. Sa paume et le dessous de ses doigts étaient de la couleur brun doré d'une selle en cuir.

Elle referma sa petite main sur les billets, qu'elle mit dans la poche de sa robe. « Il y a une voiture de police là-bas dehors. Vous approchez pas d'eux avec ce que vous avez sur vous.

– Non, m'dame. Je ferai pas ça. Merci. »

Je montai dans mon tacot et m'éloignai. Je crus entendre une sirène de pompiers, mais je ne vis aucun véhicule d'urgence dans le voisinage. Au feu rouge, le son était si fort que j'étais persuadé que ma bagnole allait se faire couper en deux. Puis le feu changea, tout redevint silencieux et je rentrai à la maison comme un homme frappé de surdité.

*
* *

Après avoir pris un bain, je rinçai mes vêtements sous le robinet et les tordis pour les essorer avant de les cacher au fond du coffre à linge. Puis je grattai la baignoire avec de l'Ajap. Quand mon père entra, je lui racontai tout.

« J'aurais préféré que tu ne fasses pas ça, dit-il.

– Je ne voyais pas d'autre moyen de m'en sortir, Papa.

– Voilà une perspective intéressante. Pouvons-nous tous faire la même chose ? “Je n'aime pas ci, je n'aime pas ça. Alors je vais cogner quelqu'un.” Ça te paraît raisonnable ?

– Pas quand tu le mets dans ce contexte. »

Nous étions dans la cuisine. Le jardin derrière était dans l'ombre. Les chats étaient assis sur la table en bois rouge, et Major faisait des bonds en direction d'un oiseau moqueur qui n'arrêtait pas de l'attaquer en piqué depuis un fil électrique.

« À quel point le jeune Atlas a-t-il été blessé ? demanda mon père.

– Je ne le lui ai pas demandé. Et ce n'est pas un jeune.

– Ce qu'il est, c'est sans importance. Tu n'aurais pas dû l'agresser. »

Je fis un geste vers le jardin. « Et Major, et Skippy, et Snuggs, et Bugs ? Qui les défend ? »

Il pencha la tête. « Là, tu marques un point. » Il ouvrit le frigidaire, et regarda à l'intérieur comme si une bouteille de bière ou de vin attendait sur un rayon. Comme je l'ai dit, ma mère n'autorisait pas l'alcool dans la maison. Si c'était ce qu'il cherchait, il n'avait pas de chance.

« Tu veux qu'on marche jusque chez le glacier ? dis-je.

– Non, pas vraiment. » Il s'assit à la table de la cuisine.

« Qu'est-ce qu'on va faire, Papa ? »

Son col était déboutonné, et il avait un coup de soleil rouge vif en V sur la poitrine. Ses ongles étaient coupés, manucurés et propres, chacun de ses cheveux était en place.

« Il est temps que certaines personnes fassent leur travail.

– Quelles personnes ? »

Il prit un rendez-vous avec l'inspecteur Dale Hopkins, l'enquêteur en civil qui nous avait arrêtés, Saber et moi, pour avoir vandalisé la maison de Mr Krauser. Notre rencontre eut lieu dans une minuscule pièce sans fenêtre qui ne contenait aucun meuble, en dehors d'une table en bois, de trois chaises et d'un anneau fixé dans le sol de ciment. La porte était blindée. Par l'entrebâillement, je voyais des agents en uniforme arpenter le corridor. Hopkins portait un costume couleur d'étain. Il ne prit pas la peine de me serrer la main, ni celle de mon père. La peau de son visage était aussi tendue que celle d'un tambour. Il avait un bloc-notes. Quand il s'assit, il le fit claquer sur la table, peut-être intentionnellement. Il avait la pire odeur de nicotine que j'aie jamais sentie. « C'est en rapport avec Vick Atlas ? demanda-t-il.

– Vick Atlas et mon fils, dit mon père.

– Alors, de quoi s'agit-il entre Vick Atlas et votre fils ? » Il sourit, comme s'il voulait paraître poli et aimable.

« Nous voulons prendre des nouvelles de Vick Atlas, dit mon père. Nous voulons nous excuser. Vous êtes bien le monsieur que j'ai eu au

téléphone, n'est-ce pas ?

– Les excuses, c'est pas notre boulot, monsieur Broussard. Vick Atlas ne porte pas plainte. Tous les péchés sont effacés.

– Je pense que je me suis mal fait comprendre, dit mon père. Mon fils est désolé de ce qu'il a fait. Et s'il ne l'est pas, il devrait l'être. Mais ce n'est que l'une des raisons qui nous ont fait venir ici. Nous sommes persuadés que la famille Atlas a l'intention de nous faire du mal. Ce que mon fils a fait était mal. Mais il a agi pour défendre ses animaux. Pouvez-vous me dire pourquoi il est permis à Jaime Atlas, à son fils et à leurs semblables de faire tout ce qu'ils veulent, jusqu'à tuer des gens ? »

Les yeux de Hopkins étaient comme du verre, ses pupilles pareilles à des graines. « Je n'ai pas d'opinion là-dessus.

– C'est remarquable, dit mon père.

– Je n'ai pas compris.

– Est-ce qu'il n'est pas évident qu'il est en train de se passer quelque chose qui va au-delà d'une querelle entre adolescents ? Les familles Harrelson et Atlas y sont mêlées, un professeur s'est suicidé, mon fils a peur pour sa vie, et vous semblez ne rien voir ni rien entendre.

– Je n'aime pas votre ton.

– Avez-vous l'intention de parler à Vick Atlas ou à son père ?

– Non.

– Vous voulez bien m'expliquer pourquoi ?

– Il n'y a pas eu de plainte. Et il n'y en aura pas.

– Pour quelle raison ?

– Vick Atlas et son père m'ont dit qu'il s'agissait d'une dispute, suivie d'un combat loyal. Pour eux, c'est terminé.

– Vous les croyez ? demanda mon père.

– Ce que je crois n'a rien à voir là-dedans. Si vous voulez mon avis, le problème, c'est votre fils.

– Aaron serait le catalyseur ? dit mon père.

– Le quoi ?

– La corruption a une odeur. C'est une infection qu'un homme a dans ses glandes. »

La pièce semblait pressurisée. Je voyais à l'arrière de la porte métallique le dessin au crayon d'une bite et de couilles. Dans le corridor, quelqu'un hurlait à travers les barreaux d'une cellule pour avoir un rouleau de papier toilette.

« Je suis allé moi-même dans son immeuble, dit Hopkins. J'ai parlé au réceptionniste qui a signalé l'incident. Il a vu votre fils sortir par-derrière. Il l'a aussi vu parler à une négresse près des poubelles. Votre fils lui donnait de l'argent. Vous savez pourquoi il faisait ça juste après avoir tabassé quelqu'un ?

– Non. Je l'ignore.

– Ils avaient peut-être déjà eu une relation. C'est possible ?

– Vous pouvez bien parler clairement, s'il vous plaît ? dit mon père.

– Elle travaillait dans un boxon.

– J'ai du mal à vous suivre, dit mon père.

– Les faits parlent d'eux-mêmes, non ? dit Hopkins.

– Je lui ai donné deux dollars parce qu'elle n'avait rien à manger », dis-je à mon père.

Il ne me regardait plus. Il regardait Hopkins, d'une façon dont je ne l'avais encore jamais vu regarder personne.

« J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ? » demanda Hopkins, un sourire satisfait au coin des lèvres.

Mon père m'effleura le bras. « Allons-y, mon fils. »

Ne le laisse pas s'en sortir comme ça, papa, pensai-je.

Mais il prit son feutre sur la table et, sans un mot, nous suivîmes le couloir côte à côte. Je regardai derrière moi. Hopkins parlait à des flics en uniforme, le dos tourné à nous. Ils riaient, comme s'il venait de faire une plaisanterie. Mes yeux brillaient, mon cœur était comme un glaçon.

C'est alors que mon père me dit : « Ne bouge pas, Aaron. »

Il remonta le couloir. Je lui désobéis, et je le suivis. L'attention des flics passa de l'histoire que racontait Hopkins à mon père. « Vous avez oublié quelque chose ? » dit Hopkins. Un flic en uniforme se mit à rire.

« J'ai connu des hommes de toutes sortes, dit mon père. Des hommes désespérés dans des refuges pour migrants, des détenus à Angola, des psychopathes qui prenaient plaisir à mitrailler de jeunes paysans allemands. Mais, pour tous ces hommes, il y avait une explication. Vous, vous êtes fait d'une étoffe différente, inspecteur Hopkins. Vous affichez votre pouvoir, et vous exultez du mauvais usage que vous en faites. La souffrance des autres vous amuse. Vous avez le langage et les instincts d'un pleutre et d'une brute. Un jour, ces hommes se rendront compte que vous déshonorez tout ce qu'ils représentent. Quand ce jour arrivera, ils se retourneront contre vous. N'essayez pas de vous approcher de nous, et n'essayez pas de dire du mal de mon fils. »

Nous nous éloignâmes, son bras sur mon épaule. Il n'y avait pas un bruit dans le couloir, à part l'homme qui criait pour avoir du papier toilette. Puis même lui finit par se taire.

29

Le lendemain, j'avais une journée de libre à la station-service. Les services de police mirent un homme de garde à notre maison. Valerie et moi allâmes à Freeport ; nous pataugeâmes dans les vagues et, munis de cannes, de flotteurs et de crevettes, allâmes à la pêche aux poissons-tambours, aux poissons-chats et aux truites mouchetées. Le vent s'était levé, les vagues étaient jaunes et ruisselantes de sable, les mouettes criaient et tournoyaient au-dessus de nos têtes. Nous prîmes un bagre et une pastenague que nous relâchâmes, et nous mangeâmes des *po'boys* dans un bar à bière à ciel ouvert sur la plage, à l'intérieur équipé de machines à sous, d'un juke-box et d'un jeu de palet. C'était merveilleux de se trouver loin de tous les problèmes qui nous attendaient à Houston.

Je n'avais pas envie de penser à Vick Atlas et à ce que je lui avais fait. Je ne voulais pas penser non plus à de possibles représailles. J'avais commencé à m'interroger à propos de tout ce qui s'était passé à la suite de ma querelle avec Grady Harrelson au drive-in de Galveston. J'avais d'abord imaginé qu'il s'agissait d'un problème de jalousie. Et, dans une certaine mesure, c'était le cas. Mais, sur un plan plus large, ça avait un rapport avec l'argent et le pouvoir, et pas avec les affres d'une romance adolescente.

Et la mort par arme à feu de Clint Harrelson ? Plus j'y réfléchissais, plus j'avais le sentiment qu'il y avait dans cette histoire des éléments sur lesquels je ne m'étais pas suffisamment penché. Par exemple, le vol de la décapotable de Grady, celle qui était chargée de billets et de lingots. Dans

une ville de la taille de Houston, comment Saber avait-il pu découvrir où baisaient Grady et la femme du dépanneur ? Et les liens de Grady avec les Mexicaines et les membres des gangs mexicains ? Grady était-il beaucoup plus malin que je ne le pensais ? Saber et moi avions-nous été manipulés ?

Quand nous fûmes rentrés chez Valerie, elle monta prendre une douche. Son père n'était pas là. Du téléphone dans son entrée, je composai le numéro de Grady. « Je te demande une minute, dis-je.

– Si tu cherches une bouée de sauvetage, tu n'as pas appelé la bonne personne, dit-il.

– Pourquoi je voudrais une bouée de sauvetage ?

– Parce que tu as tabassé un sadique et un dingue de première classe ? Qu'est-ce que tu as dans la tête ? Tu pensais qu'il allait te laisser tranquille après que tu lui as botté le cul ?

– Tu es dur pour un mec qui était à tes côtés juste après le meurtre de ton père.

– Je regarde ma montre. Je te laisse encore quinze secondes.

– Pourquoi tu ne fais pas un scandale à propos de l'enquête sur l'assassinat de ton père ?

– Parce que je sais pourquoi on l'a tué. »

Je ne m'étais pas attendu à ça. « Tu sais qui a fait ça ?

– Pas de façon précise. Mon père aimait les garçons. Comme ce suceur honteux de Krauser. Ces gosses dans ses camps d'endoctrinement avaient de multiples rôles, compris ? C'était un allumé, et il a mérité la mort qu'il a eue. Une autre question ?

– Tu as tué Wanda Estevan.

– Ah ouais ? Qui est dans la marmite, mon pote ? Vis ta vie. Ah, j'oubliais. Tu n'en as pas. Vick s'apprête à t'écorcher vif. Et ce n'est pas une figure de style.

– Je crois que la mort de la fille était un accident. Je crois que tu peux te libérer de tout ça, Grady, à condition que tu veuilles bien être honnête. »

Il raccrocha.

Valerie descendit en peignoir de bain, une serviette entortillée autour de la tête. « Avec qui tu parlais ?

– Grady.

– Il ne vaut pas la peine que tu te donnes, Aaron.

– T’avait-il jamais dit que son père était un pédéraste ? »

Elle me regarda, l’air interdit. « Non.

– Il y avait de jeunes garçons qui traînaient autour de chez lui ?

– Je n’en sais rien. Je n’allais jamais là-bas. Mr Harrelson n’aimait pas les juifs. Et, en particulier, il n’aimait pas mon père.

– Grady dit que son père a mérité la mort qu’il a eue. Grady a-t-il été violenté ?

– S’il l’a été, il n’en a jamais parlé. Il s’est engagé dans les Marines pour prouver qu’il était un homme. Et ensuite, derrière son dos, son père l’a fait réformer. Je crois que Grady ne le lui a jamais pardonné.

– Peut-être que son père ne voulait pas qu’il se fasse tuer en Corée.

– La réforme ne concernait pas Grady. Elle concernait son père. Il était persuadé que Grady était un lâche, et qu’il déshonorerait le nom de sa famille.

– Grady le savait ?

– Mr Harrelson lui a dit qu’il avait besoin de lui “à l’arrière”, pour aider à entraîner ces malheureux gosses qui allaient dans ses camps d’endoctrinement.

– J’ai un mauvais sentiment, Val. Je crois que nous nous sommes fait piéger.

– Qui, “nous” ?

– Toi, Saber et moi. »

Elle m’effleura la joue. « Tu te fais du souci pour de mauvaises raisons. Tu prêtes aux gens une force qu’ils n’ont pas. »

Elle mit sur le tourne-disque « Tommy Dorsey's Boogie-Woogie », posa les mains sur mes épaules et se mit à danser, les yeux fermés. Je commençai à danser avec elle, lentement, en deux temps, tandis que l'orchestre de Dorsey se gonflait autour de nous. Je la serrai contre moi et enfouis mon visage dans l'humidité de ses cheveux.

« On peut monter là-haut ? dis-je, la voix rauque.

– Reste là. On est si bien. J'aimerais tellement que ça soit tout le temps comme ça.

– Je vais monter le son.

– Non, tiens-moi. Comme tu le fais. »

Puis je m'aperçus qu'elle pleurait. « Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Tout. C'est comme tu le dis. J'essaie juste de prétendre le contraire. Je crois qu'il va se passer quelque chose de terrible. Mon père... » Elle ne parvint pas à terminer.

« Quoi, ton père ?

– Il a laissé une lettre et un billet de cent dollars. Il dit que s'il n'était pas rentré pour dîner, je devrais aller chez ma tante à Austin. J'ai regardé dans son placard. Son pistolet à graisse a disparu.

– Son pistolet à graisse ? Je ne comprends pas.

– C'est un pistolet-mitrailleur à crosse pliante. Les parachutistes s'en servaient pendant la guerre.

– Où est-ce qu'il allait ? »

Je la regardai fixement. Le disque se termina. Dans le silence, j'eus l'impression que nous étions en train de glisser le long des bords de la terre.

« Dis-moi que Grady a tué son père.

– Pourquoi veux-tu croire ça ?

– Je ne veux pas penser que l'assassin est quelqu'un qui veut nous voir morts, nous aussi.

– Je ne sais pas ce que Grady a fait. Il était ici quelques heures avant la mort de son père. Ses amis disent qu'il faisait de la voile ce soir-là, quand

Mr Harrelson a été tué. Grady dit sans doute la vérité.

- Allons au Mexique.
- Pour y faire quoi ?
- Nous marier.
- Il faut que tu ailles à la fac.
- Pour quoi faire ?
- Pour devenir écrivain.
- Je serai à la fois un écrivain et ton mari. Montons. »

Elle ne voulait pas croiser mon regard. « On ne peut pas faire ça une autre fois ?

- Si, bien sûr, répondis-je.
- Ça ne te fait rien ? »

Je secouai la tête. « Ce n'est pas à cause de moi, n'est-ce pas ?

- Non, jamais. »

Mais je n'étais pas convaincu.

Valerie m'appela à sept heures du soir. Son père venait de rentrer et il était sous la douche.

- « Tout va bien ? demandai-je.
- Il a dit que tout finirait par se tasser.
- Qui est-il ? Une espèce de saint homme tibétain ?
- Tu n'es pas très respectueux. »

Je me tus un instant, pour essayer de calmer ma colère. « Tu veux aller prendre une glace ? Le soleil ne se couche pas avant neuf heures.

- Peut-être demain.
- Alors je suppose que je vais te dire bonne nuit.
- On est encore l'après-midi.
- Non, c'est faux », dis-je.

Le matin, je parcourus le journal à la recherche d'histoires de violence, de cadavres découverts dans un fossé, d'une fusillade commise par un

inconnu sur une entreprise appartenant à la famille Atlas. Mais je ne trouvais rien que je pusse lier à Mr Epstein.

La plus grande terreur de ma mère était que quelqu'un la regarde et ne voie une petite fille impuissante toute seule pieds nus devant une maison à peine mieux qu'une cabane.

J'étais dans le jardin quand je l'entendis rentrer tôt du travail. Par la fenêtre de la cuisine, je la vis essayer de mettre de l'eau à chauffer pour le thé, la bouilloire tremblant dans sa main. Je rentrai, fermant soigneusement la porte. « Ça va, mère ?

– J'ai eu un étourdissement, au travail, dit-elle. Je pense que j'ai mangé de la nourriture avariée. » Son vocabulaire concernant la dépression et sa justification pour prendre des médicaments étaient infinis. Ses contradictions aussi. Elle était courageuse physiquement, et ne craignait pas la maladie, la mort, ni la perte. Elle était convaincue que la plupart des hommes sont naturellement superficiels, et cependant c'étaient ces mêmes hommes sans méchanceté qui finissaient par faire d'elle une victime.

« Assieds-toi. Je vais faire le thé.

– Merci, Aaron. Tu es un si bon garçon. J'avais laissé cette salade trop longtemps au frigidaire. Je suis sûre que c'était ça. Cet homme est entré. Il venait de San Angelo. Il voulait ouvrir un compte. Je lui ai dit que ça ne relevait pas de moi. Il semblait ne pas prêter attention à ce que je lui disais. Il a insisté pour dire qu'il me connaissait. » Maintenant, elle était assise à la table et regardait dans le vide, comme si elle parlait toute seule. « Il a utilisé le surnom qu'on me donnait quand j'étais petite, avec un sourire satisfait, dit-elle. Il m'a dit qui étaient mes frères, comme si je ne connaissais pas leur nom. Je l'ai prié d'aller ouvrir son compte au bureau de Mr Benbow. Je lui ai dit que je n'appréciais pas son impertinence. Puis j'ai été dans la salle à manger et j'ai mangé cette salade, même si elle avait un drôle de goût. Je suis tellement tourmentée et en colère contre moi. Je suis désolée de t'embêter avec ça, Aaron. C'est juste que je suis perturbée.

– C’est juste un de ces bons à rien qu’il faut oublier, dis-je.

– C’est exactement ça. Il n’y a rien de plus minable que ce type de petits Blancs. Ils maltraitent les Négros, et profitent de leur situation pour laisser leurs yeux s’attarder sur le corps d’une femme. Ils sont vulgaires, grossiers, envahissants, et ils aiment humilier les gens sans défense. Il m’arrive de vouloir leur faire des choses violentes. Vraiment. » Elle se nouait les mains, ses ongles laissant de petites demi-lunes sur leurs paumes. « Tu ne voudrais pas me conduire chez Mrs Ludiki ? Il faut que je mette de l’ordre dans mes pensées. Je ne sais pas comment je me suis laissé troubler par cet homme vulgaire et grossier. »

Elle n’avait jamais appris à conduire. Selon moi, Mrs Ludiki était une plaie ; c’était une diseuse de bonne aventure élevée dans les grottes aux alentours de Granada, qui parlait un dialecte dont elle disait que c’était du gitan. Elle vivait dans une petite maison en bois sans peinture entourée de plaqueminiers et de grenadiers qui laissaient tomber sur l’herbe leurs fruits pourrissants. Je ne la prenais pas pour un escroc, ni ne pensais qu’elle pratiquait la magie noire. Tout au contraire. J’étais persuadé qu’elle avait naturellement une vision de l’intérieur des gens et de leurs tendances, et que ses « lectures » étaient des conclusions prévisibles de la conduite de quelqu’un. Le problème résidait dans la crédulité et le désespoir de ma mère. Mrs Ludiki écoutait, et donnait des avertissements qui ne sortaient pas des signes du zodiaque, mais de la maladie mentale et affective de ma mère.

Cependant, je ne discutai pas. Il existait des gens pires que Mrs Ludiki. Elle avait des cheveux hérissés qu’elle essayait d’aplatir sous un bandana, et elle portait tellement de chaînes en or, de colliers de verre et d’anneaux qu’elle cliquetait lorsqu’elle marchait. Sa « salle de lecture » était comme une chambre à gaz sentant l’encens et les bougies parfumées. Sa pièce maîtresse était son jeu de tarot, dont l’iconographie trouvait ses origines en Égypte, à Byzance et dans les légendes des chevaliers croisés en quête du

Graal. Ce jeu était une histoire illustrée de la dette du monde occidental envers le Moyen-Orient.

Les conversations de ma mère et de Mrs Ludiki étaient toujours sinueuses. Elle n'arrivait pas à se forcer à dire qu'elle avait peur ; elle n'arrivait pas à reconnaître son addiction aux médicaments ; elle ne parvenait pas à admettre qu'elle avait dû arrêter les études à quinze ans pour travailler, ni qu'elle avait épousé à dix-sept ans un homme beaucoup plus âgé qu'elle, comme si la pauvreté, la solitude et le désespoir étaient inacceptables au regard du Créateur.

« Je me suis sentie terriblement désorientée ces temps-ci, dit-elle à Mrs Ludiki. Rien de très important, évidemment. Comme ce matin à la banque. Un homme se montrait discourtois et insistait pour me dire qu'il me connaissait, alors que c'était faux. Pour être franche, ça ne me dérangeait pas. En fait, pour l'instant, je vais très bien, à part un petit empoisonnement alimentaire. Comment allez-vous, madame Ludiki ?

– Je pense que nous pourrons rapidement parvenir à la racine de ces problèmes, madame Broussard, dit Mrs Ludiki qui étala les cartes de tarot en une roue. Regardez. Voici l'homme qui porte des douelles sur le dos, presque brisé par son fardeau. Il transmet son malheur aux autres. Il ressent ce qu'il y a de spiritualité et de bonté chez les autres, et on doit le plaindre, et non pas le craindre.

– Vous pensez que c'est l'homme que j'ai rencontré ce matin ?

– Oui, je le crois. Alors je vais le remettre dans le jeu et le laisser à son destin. »

Je pensais que c'était terminé. Mais Mrs Ludiki, comme tous ceux qui jouent avec la membrane délicate qui maintient l'âme, avait ouvert des portes que jamais ma mère n'aurait dû franchir.

« À qui appartient cette silhouette attachée la tête en bas à un arbre ? demanda ma mère.

– C’est le Pendu. » Mrs Ludiki voulut prendre la carte et la remettre dans le jeu avant que la conversation n’aille plus loin.

« C’est la carte de la mort, n’est-ce pas ? » demanda ma mère. Elle appuya le doigt sur le bord de la carte.

« Le Pendu est saint Sébastien, le premier martyr de Rome. C’était un soldat, et il a été exécuté par les autres soldats. »

Ma mère observa attentivement la carte. Le corps de la silhouette était pâle et efféminé, et ne portait qu’un pagne. « Il ressemble à Aaron. Regardez. C’est étrange.

– Non, il ne faut pas se tromper sur la signification de cette carte, madame Broussard.

– Ce sont des flèches ?

– Ce sont des fléchettes. Avec leurs arbalètes, les légionnaires tiraient des fléchettes.

– Quelle est la carte suivante ?

– Je ne sais pas. Avançons, et voyons ce qu’il y a d’autre dans notre roue, dit Mrs Ludiki, le regard voilé. Là, ça représente sans aucun doute la prospérité. Et aussi la santé. Oui, il y a des indications très positives à l’œuvre dans votre vie.

– Non, le Pendu est le sommet de la roue. Quand il y a une ambiguïté dans une carte, vous la complétez toujours par une autre. S’il vous plaît, madame Ludiki, montrez-moi la carte suivante. »

Mrs Ludiki retourna la carte du dessus et la plaça sous le Pendu. Elle représentait un squelette vêtu d’une armure noire et montant un cheval blanc.

« C’est le quatrième cavalier de l’Apocalypse, dit ma mère.

– Oui, c’est ça, dit Mrs Ludiki.

– C’est la Mort ?

– Oui.

– Je vois », dit ma mère. Elle se leva, tâtonna dans son sac. Elle ferma les yeux, très fort. « Je ne me souviens plus du prix de la séance. Je suis désolée. C'est un dollar soixante-dix...

– Aujourd'hui, c'est gratuit, dit Mrs Ludiki. Je suis contente de vous voir. Et, s'il vous plaît, ne partez pas avec une mauvaise idée du tarot.

– Oui, je suis sûre que vous avez raison, dit ma mère. Ça a été un jour inhabituel. Il faut que j'y aille. Dis au revoir à Mrs Ludiki, Aaron.

– Au revoir, madame Ludiki. »

Son regard ne parvint pas à croiser les nôtres. Elle se leva, une brave femme entourée d'écharpes, de bijoux cliquetants, de la fumée de ses bougies et de ses bols d'encens, incapable de dissiper le malheur qu'elle avait alimenté.

Une fois dehors, je pris le bras de ma mère, puis lui ouvris la portière. « Tu veux qu'on aille faire un tour ? Qu'on aille voir un spectacle ?

– Non, je ne me sens pas bien. Mais je te remercie, Aaron. Il te ressemblait. Tu as vu la ressemblance, n'est-ce pas ?

– Le Pendu ? Pas du tout, maman. Ce type ressemble au gringalet de quarante kilos qui se fait jeter du sable au visage dans la publicité de Charles Atlas. »

Elle blêmit. Aurais-je pu trouver pire métaphore ? Non. J'avais trouvé de loin la pire.

Je conduisis ma mère chez un glacier et lui offris une limonade. Je croyais entendre une horloge tictaquer dans ma tête. Et je pense que ce bruit n'était pas imaginaire.

30

Mon angoisse était devenue presque aussi grande que celle de ma mère. J'appelai Valerie. « Il faut que je parle à ton père, dis-je.

– Il est à son club.

– Quel club ?

– Celui qu'il fréquente, à côté du practice de golf. Qu'est-ce qui ne va pas chez toi, Aaron ?

– Qu'est-ce qui ne va pas chez *moi* ?

– C'est à propos d'hier ? dit-elle. Parce que je n'ai pas voulu le faire ?

– Non, j'ai très bien compris, dis-je. Ne te fais pas de souci pour ça. Pas un instant.

– Alors pourquoi veux-tu parler à mon père ?

– Parce que je n'aime pas tous ces secrets à la con.

– Passe à la maison et je t'accompagnerai.

– Non, je veux lui parler en tête à tête.

– Tu as l'impression de faire quelque chose de mal ?

– J'ai l'impression qu'on glisse et qu'on tourne en rond.

– Mon père me traite comme une adulte. Je n'ai pas de secrets pour lui.

– Mais lui, il en a, dis-je.

– Lesquels ?

– Je dois toujours essayer de deviner ce dont il parle. Il laisse toujours entendre qu'il sait quelque chose dont il ne parle pas. »

Elle me donna l'adresse de son club, puis me demanda si je passerais plus tard.

« Si tu en as envie, dis-je.

– À ton avis ? »

Le practice de golf se trouvait dans un quartier semi-rural de Houston, où l'urbanisation avait été limitée. La fin du dix-neuvième siècle était encore visible, y compris des pâturages et des bouquets de chênes verts se flétrissant au milieu d'une savane, et un magasin général qui faisait saloon, avec une large galerie sur laquelle, à la saison, étaient posés des tonneaux de noix de pécan. Le « club » de Mr Epstein était un ancien bar de l'American Legion devenu la propriété collective d'hommes dont la plupart avaient fait la Deuxième Guerre. L'intérieur était sombre et frais, et sentait la bière pression, le fromage et la viande séchée très fumée. Au plafond en étain estampé étaient accrochés des ventilateurs en bois. Le barman me dit que Mr Epstein était aux toilettes et que je pouvais l'attendre au bar et, si je voulais, boire une boisson sans alcool.

C'était un lieu étrange, un lieu hybride sans rapport avec le Texas dans lequel j'avais grandi. Le long d'un mur il y avait des baguettes auxquelles étaient fixés des journaux en hébreu, des tables pour jouer aux dominos, aux cartes et aux échecs, et une longue vitrine dans laquelle on voyait des trophées sportifs, une veste d'aviateur gonflable, un blouson Flying Tiger, une photo des célébrations de la victoire sur le Japon à Times Square, un drapeau israélien, un instantané de parachutistes français atterrissant dans une rizière.

Une photo me frappa comme un poing en plein visage. Six hommes en treillis militaire, tous barbus et portant des chapeaux mous, se tenaient les bras sur les épaules les uns des autres devant un tank carbonisé, sur fond d'une dune. L'homme au centre de la photo était Mr Epstein. L'homme à côté de lui était soit un sosie, soit réellement quelqu'un que j'avais espéré

ne jamais revoir, même en photo. Au bas de la photo, quelqu'un avait écrit « Palestine, 1947 ».

Je sentis, plus que je ne le vis, Mr Epstein derrière moi.

« Valerie a appelé pour me dire que tu étais en route, dit-il. Tu veux qu'on s'assoie dans un coin tranquille ?

– C'est vous, sur la photo ? » dis-je en essayant de sourire.

Il plissa les yeux en direction de la vitrine. « C'est bien moi.

– Vous avez fait la guerre israélo-palestinienne ?

– J'y ai fait quelques allers et retours. Il n'y a pas grand-chose à en dire.

– L'homme à côté de vous ressemble à mon professeur de métallurgie.

– Ouais, c'est ce vieux Krauser. C'était un sacré personnage. »

Mr Epstein s'assit dans un box et attendit que je m'assoie en face de lui, attentif à tout ce qui se passait dans la salle, excepté à moi. « Pourquoi voulais-tu me voir ? »

J'essayai d'effacer le vague dépit que j'éprouvais toujours quand j'étais avec Mr Epstein ; il paraissait suggérer que les autres devaient s'adapter à sa vision du monde, à son expérience, à sa science.

« Mr Krauser était l'une des personnes les pires que j'aie connues, dis-je.

– Il ne plaisait pas à tout le monde.

– Il était dans les services secrets ?

– Pendant un certain temps.

– Selon moi, il aurait dû être dans l'autre camp.

– Avec les Schleus ?

– Non, avec les nazis, dis-je.

– Qu'est-ce que tu connais aux nazis ?

– Ce sont des brutes. Comme Krauser. Ils abusent des faibles.

– Ce sont les scientifiques nazis qui ont fabriqué nos missiles intercontinentaux. »

Son regard parcourant la pièce, il se lança dans une digression sur l'opération Paperclip et sur le programme de missiles à Redstone, en Alabama. Puis il se tut et tripota ses mains, comme s'il m'avait accordé plus de temps qu'il n'en avait l'intention.

« Monsieur Epstein, Valerie m'a dit que vous étiez allé quelque part avec un *grease gun*¹, et que quand vous êtes rentré, vous avez dit : "Tout finira par se tasser." C'est quoi, "tout", monsieur ?

– J'ai parlé à quelques personnes. » Il se tut pour voir si j'avais bien compris. « Je veux dire que je leur ai "parlé". Tu comprends ça ?

– Des gens qui travaillent pour la famille Atlas ?

– Je n'ai pas dit pour qui ils travaillaient.

– Vous leur avez parlé d'une façon qu'ils n'oublieront pas ?

– Ils ne s'intéressent pas à toi. Ils veulent l'argent de Harrelson. Ne t'occupe pas de leurs affaires, et ils ne s'occuperont pas des tiennes. Et ne t'approche pas de Grady Harrelson. Fais comme ça, et tout se tassera. Ce n'est pas compliqué à comprendre.

– Je ne m'occupe pas de leurs affaires. Je n'ai jamais voulu fréquenter Grady. Il maltraitait Valerie dans un drive-in de Galveston. C'est comme ça que je me suis retrouvé mêlé à cette histoire.

– J'essaie de t'expliquer dans quel monde tu es tombé, fiston.

– Comment connaissez-vous ces gens, monsieur ?

– Je les connais. Quelle différence ça peut faire ?

– Valerie m'a dit pourquoi le gouvernement avait laissé Lucky Luciano sortir de prison.

– Ah bon ? répondit-il en pliant les mains.

– Pour que Luciano empêche les grèves dans les chantiers navals. C'est comme ça que vous les connaissez ? Vous travailliez pour la Mafia, vous ou vos amis ? »

Il demanda au serveur de nous apporter deux Nesbitt's orange.

« Pourquoi est-ce que vous ne répondez pas à ma question, Monsieur Epstein ?

– Luciano a été libéré pour faire cesser l’espionnage sur les docks.

– J’ai lu qu’il n’y avait pas d’espionnage. Luciano a ordonné qu’on fasse brûler un navire pour que ses gens puissent le faire libérer et fassent de lui un patriote. Il a introduit l’héroïne dans les bidonvilles noirs. Il a tué des gens pendant vingt ans. »

Mr Epstein se pencha en avant, les sourcils froncés. Sa peau était sombre, ses cheveux comme une perruque dorée et frisée, ses pâles yeux bleus aussi froids que des glaçons au fond d’un verre de cocktail. « Arrange-toi avec le monde, ou sois sa victime, fiston. Mais tu n’emmèneras pas ma fille avec toi.

– Krauser m’appelait comme ça.

– Il t’appelait comment ?

– “Fiston”.

– Je ne vois pas où tu veux en venir.

– C’était une insulte, dis-je.

– Pardon ?

– Je pense que tout ce que vous m’avez raconté schlingue, Monsieur Epstein.

– Schlingue. Je n’avais jamais entendu ça. »

Le serveur nous apporta nos boissons. Mr Epstein le regarda s’éloigner, puis ramena les yeux sur moi. « Merton Jenks t’a montré des photos des deux hommes qui avaient versé de l’essence sur Valerie ?

– Oui. Ils étaient nus. Ils n’avaient plus de mains.

– Mais ils l’avaient cherché, non ?

– Je ne peux pas voir les choses comme ça.

– Tu ne me comprends toujours pas. Je suis en train de dire qu’ils ont commis une erreur. »

Je commençais à avoir la bouche sèche. Sous la table, je n'arrêtais pas de m'agripper les cuisses ; je ne savais pas ce que j'étais le plus, effrayé ou en colère. « Je ne sais pas si j'ai envie d'en entendre plus. Qui faut-il être, pour couper les mains d'un homme ?

– C'est le monde dans lequel tu es entré. C'est ce que je suis en train de te dire.

– Peut-être que je ne veux pas en entendre plus à son sujet.

– Il se peut que tu n'aies pas le choix, dit-il.

– J'ai proposé à Valerie de partir avec moi. Je pense qu'un jour on se mariera. Personne ne me chassera, Monsieur Epstein.

– Je n'essaie pas de te chasser. Le choix de Valerie est le choix de Valerie. Je te dis de faire attention. Tu ne sais pas écouter.

– Non, monsieur, vous me menacez. »

Il ouvrit un canif et se mit à se curer les ongles. « Bois ton orangeade.

– Buvez-la vous-même », dis-je.

Je me levai, et sortis dans le vent. De l'autre côté de la rue, des hommes, des femmes et des adolescents faisaient claquer des balles de golf haut dans un ciel marbré de cumulo-nimbus teintés de pourpre, les balles retombant et rebondissant sur une moquette verte qui, autrefois, avait été une pâture. J'entendis la porte-moustiquaire du club de Mr Epstein se refermer derrière moi.

Jeune homme sur le point de découvrir le monde et de se dépouiller des écailles de la jeunesse, avez-vous vécu une journée où vous avez compris que pour le restant de vos jours, vous seriez reconnaissant à votre père d'être votre père et à votre mère d'être votre mère, aussi imparfaits qu'ils puissent être ?

*

* *

Ce soir-là, Saber passa me chercher en bagnole, et nous prîmes la route du Bill William's drive-in, en face du Rice Institute. Saber voulait aller

ensuite à la patinoire.

« Le vieux de Valerie était copain avec Krauser ? demanda-t-il.

– Peut-être qu'ils étaient juste ensemble dans les commandos ou dans les services secrets, un truc comme ça, dis-je.

– Arrête de blablater, Aaron. Tu parles du type qui pourrait bien devenir ton beau-père.

– OK, et ça me déprime. C'est quoi, ce tic-tac ?

– Je n'entends rien. »

Je regardai sur le siège arrière, puis sur le sol. « Qu'est-ce qu'il y a, dans ces bouteilles ?

– Sécurité », dit-il. Elles étaient vert sombre, avec un col fuselé et des bouchons, emmaillotées dans des torchons, avec du sparadrap sur le fond.

« C'est des cocktails Molotov ?

– Par prudence, c'est tout.

– Ta caisse est une vraie bombe.

– C'est comme ça. Il y a des choses pires que de tirer sa révérence dans un éclair de gloire. »

Sur South Street, c'était la faune habituelle des soirs d'été – *low-riders*, décapotables pleines de filles, motards en train de draguer, adeptes du football, gamins récurés qui allaient à l'église le mercredi soir, quelqu'un qui lançait une bombe à eau, musiques montant des radios, silencieux Hollywood vrombissant sur le bitume.

Saber s'arrêta au drive-in et commanda du poulet grillé pour nous deux. Dans les haut-parleurs, Jo Stafford chantait « You Belong to Me ».

« Cette chanson m'obsède, dis-je.

– Pourquoi ? demanda Saber.

– Parce que c'est comme ça que les choses devraient être. Sauf que ce n'est pas le cas.

– Arrête un peu de réfléchir.

– Je crois qu'on est en train de se faire avoir, Saber.

– Tu rigoles ? Tu es un héros du rodéo, et moi je reviens dans la course, et je suis au top. Personne peut nous arrêter. »

Je regardai une voiture remplie de loubards descendre l'allée, la radio à fond. « Comment tu as su que Grady baisait dans ce motel ?

– Manny l'avait vu et il l'avait suivi. Ensuite il me l'a dit.

– Dans une ville de la taille de Houston, Manny voit par hasard un mec de River Oaks du mauvais côté de la ville, un type qu'on déteste et dont tu as volé la voiture ?

– C'est ce que je viens de dire.

– Tu n'as pas trouvé que c'était bizarre ?

– Non.

– C'est Manny qui t'a dit de voler sa voiture ?

– J'ai oublié qui en a eu l'idée. Quelle différence ça fait ? »

Les loubards se garèrent au bout de l'allée. L'un d'eux descendit de la voiture et alla aux toilettes. Il portait des *drapes*, un long peigne dépassait de sa poche arrière, sa chemise déboutonnée sortait de sa ceinture. En passant à côté de la voiture, il me regarda en face. Il avait un visage en lame de couteau, une petite bouche avec des dents tordues, des cheveux couleur de bronze brillant de gel, et les queues de canard les plus fournies que j'aie jamais vues.

« Un jour, Grady m'a dit qu'il était en rapport avec des loubards mexicains, dis-je.

– Tu es en train de me dire que Manny et Cholo ont monté un plan pour me pousser à voler la caisse de Grady, avec son fric et ses lingots dedans ?

– Non, je ne pense pas que ce soit très logique. Mais c'est un truc de ce genre.

– Tu as dans la tête une machine à se faire du souci à la place de la cervelle. Et en plus, tu ne t'inquiètes pas de ce qui devrait t'inquiéter.

– Par exemple ?

– Vick Atlas, un type qui non seulement est un psychopathe, mais dont le père passe des mecs au chalumeau.

– Je lui ai remis les pendules à l’heure, et jusque-là il n’a pas réagi, dis-je.

– Parce que les flics ont mis un véhicule devant chez toi.

– Mon père s’en est débarrassé. Il a dit que ce n’était pas honorable.

– Après que vous avez été tous les deux chez les flics ?

– Il a dit qu’il n’avait pas demandé de protection. Il voulait que les flics fassent leur boulot et envoient la famille Atlas en taule.

– Je parie qu’ils l’ont fait aussitôt. »

La serveuse nous apporta sur un plateau nos poulets, des frites et des milk-shakes. Le loubard sortit des toilettes, en train de se peigner et de mettre ses cheveux en place. Puis soudain il changea de direction, et marcha vers ma fenêtre, glissant son peigne dans sa poche arrière. Il se pencha, l’haleine fade de chewing-gum. « Qu’est-ce qui se passe, mec ?

– Il se passe rien, dis-je. On se connaît ?

– J’allais souvent chez Reagan. Je t’ai vu à quelques matches de football, et à un bal ou deux. Loren t’a trouvé ?

– Loren qui ?

– Nichols, mec. Loren Nichols. T’es Aaron Broussard, non ?

– Loren me cherche ? demandai-je.

– Ouais, il est passé là un peu plus tôt. Je voulais te le dire. » Il posa les coudes sur le toit de la voiture, le vent gonflant sa chemise. « Il allait à Herman Park avec deux filles de Bellaire.

– Loren sort avec des filles de Bellaire ?

– Je te mets juste au courant, mec. Vous voulez fumer un petit joint ?

– Non, merci. »

Il se pencha encore plus, de façon à voir Saber en face. « Tu t’appelles Bledsoe ?

– Et alors ? dit Saber.

– J’ai entendu parler de toi. T’as passé ta queue par un trou dans le plafond au-dessus de la tête d’un prof. Ça, c’est quelque chose, mec. »

Saber le regarda. « Je viens de laver ma caisse.

– Et alors ?

– Alors vire tes aisselles.

– Je dirai à Loren que je vous ai vus », dit le loubard. Il tapota le montant de la porte et s’éloigna.

« Tu connais ce type ? dis-je.

– Non.

– Tu crois qu’il est de mèche avec Vick Atlas ?

– Tu le sais bien », dit Saber. Il reposa sur le plateau le bréchet qu’il était en train de manger. « Mec, oh, mec. » Il sortit de la voiture.

« Qu’est-ce que tu fais ? dis-je.

– Je ne peux plus supporter ça.

– Supporter quoi ?

– Passer mon temps à me faire niquer par ces types. Être à leur merci.

– Reviens ici, Saber », dis-je en sortant de la voiture.

Saber s’approcha de la fenêtre du conducteur de la vieille bagnole, et se pencha à l’intérieur. « Je ne sais pas ce que t’a dit ce mec sur le siège arrière, mais il fait le trottoir. Il vient de nous faire une proposition, et il a essayé de nous expédier à Herman Park. Maintenant, je vais entrer et appeler les flics. C’est un endroit classe. À votre place, je larguerais ce mec quelque part. Il est pas classe du tout. »

J’ai cru que nous étions morts. Mais il ne se passa rien. Saber rayonnait. Dans son innocence, il était persuadé d’avoir affronté le mal et de l’avoir vaincu par la ruse. Je pense que tel n’était pas le cas. J’étais persuadé que la peur des jeunes dans la vieille bagnole était telle qu’ils auraient avalé n’importe quelle insulte plutôt que de rapporter à Vick Atlas des informations qu’il n’avait pas envie d’entendre. Ils étaient nés dans la pauvreté, cachaient leur insécurité en portant la tenue des zazous des années

quarante, et n'avaient pas le vocabulaire adéquat pour formuler les impulsions qui contrôlaient leur vie.

« On les a bien eus, hein ? » dit Saber tandis que nous descendions South Main en direction de la patinoire.

Je regardai par la fenêtre sans répondre.

« Est-ce que je t'ai dit que j'avais eu une conversation avec la joueuse d'orgue de la patinoire ? dit-il. Je crois que je la botte.

– Tu es le meilleur, Saber », dis-je.

Les nuages étaient jaune soufre et roulaient en tourbillons noirs jusqu'à l'horizon, comme si nous étions prisonniers sous un océan glissant par-dessus le bord de la terre.

1. Surnom du pistolet-mitrailleur américain.

31

Ce soir-là, j'eus du mal à m'endormir. Je ne me levai pas avant neuf heures. Mes parents étaient déjà partis au travail et ma mère avait nourri nos animaux, ce qui, d'ordinaire, était ma tâche. Je fis du café et ouvris le journal du matin. Sur la première des pages locales, il y avait la photo d'un pick-up qui avait été heurté de flanc par une locomotive, et réduit en un tas de ferraille. L'article disait que le conducteur du pick-up avait essayé d'être plus rapide que le garde-barrière, et que lui et son passager étaient sans doute morts sous le choc. Ils s'appelaient Manuel Delgado et Cholo Ramirez, âgés respectivement de vingt et un et de vingt-deux ans.

Je sentis la sueur apparaître sur mon front. Mon estomac s'échauffait comme si quelqu'un avait frotté une allumette sur sa paroi. J'appelai Cisco Napolitano. Elle décrocha, et s'éclaircit la gorge avant de dire : « Allô.

– Il faut que je vous parle, Miss Cisco, dis-je.

– C'est encore toi ?

– Je peux monter dans votre appartement ?

– Non. Ne viens pas ici.

– Pourquoi ?

– *Pourquoi ?* Tu as vraiment demandé ça ? Ce n'est pas toi qui as aspergé de sang la cabine de douche de Vick Atlas ?

– J'ai besoin d'aide, dis-je. J'ai à vous poser quelques questions que je ne peux poser à personne d'autre. »

J'entendis un son bref, comme de l'air sortant d'un ballon. « Où es-tu ?

– Chez moi.

– Tu es seul ?

– Oui, m’dame. » Je lui donnai mon adresse.

« Je ne fais ça que pour une unique raison, dit-elle. Je t’ai traité de petit connard, et je le regrette.

– Vous êtes en danger, Miss Cisco ?

– Je vais apporter une aiguille et du fil, et te coudre la bouche. »

Je mélangeai des œufs avec du fromage et des oignons verts hachés fin, préparai plus de café, et coupai de la treille trois roses que je mis dans une carafe d’eau sur la table de la cuisine. Elle s’avança dans l’allée avec sa Oldsmobile, au-delà de la porte cochère, hors de vue de la rue. Je faillis ne pas la reconnaître. Elle portait une salopette, un tee-shirt blanc et des chaussures de bateau à carreaux, sans chaussettes ; elle avait une queue-de-cheval. Je poussai la porte de derrière. Major, Skippy, Bugs et Snuggs entrèrent en courant en même temps qu’elle.

« Qu’est-ce que c’est que tout ça ? dit-elle en voyant ce qu’il y avait sur la table.

– Un petit déjeuner tardif, ou un déjeuner avant l’heure, ou une omelette qui plairait à mon chien.

– J’ai dû commettre un crime impardonnable dans une autre vie », dit-elle. Elle s’assit et leva les yeux sur moi. Elle ne portait pas de maquillage. Elle avait des cernes gris autour des yeux. « Que voulais-tu savoir ?

– Hier soir, je crois que des types ont essayé de nous piéger, Saber et moi. Je crois que c’étaient des larbins de Vick Atlas.

– Ils ont essayé de vous attirer quelque part ?

– À Herman Park.

– Qu’est-ce que vous leur avez dit ?

– Pas grand-chose. Saber n’a pas lâché le morceau. Ils étaient cinq. Ils n’ont pas réagi.

– Ce sont sans doute des minus qui font de la lèche à Vick. Qu'est-ce que tu veux savoir d'autre ?

– Comment saviez-vous que Saber avait piqué la décapotable de Grady devant le motel ?

– Un des péons analphabètes qui l'accompagnaient a essayé de fourguer un lingot d'or à un prêteur sur gages. »

Je poussai vers elle les pages locales du journal. Elle jeta un coup d'œil sur la photo du pick-up tordu sur les rails.

« Les deux Mexicains qui travaillaient avec Saber s'appelaient Manny et Cholo », dis-je.

Elle contempla longuement la photo et l'entame de l'article, puis me regarda. « Tu penses qu'ils ont été assassinés ?

– Je n'en sais rien.

– Non, ce n'est pas possible. Du moins pas par des gens d'Atlas.

– Les hommes de main des Atlas n'agissent pas comme ça ?

– Ils ne déguisent pas leur travail. Ils l'exhibent.

– Vous voulez du café ? Des œufs ? Tenez. » Je les fis glisser de la poêle dans son assiette. « Il y a des toasts qui arrivent. »

Elle appuya le front sur ses doigts. « Bon, voilà comment ça se passe. Deux types arrivent de Palerme. D'authentiques Ritals. Ils ne connaissent jamais la cible. La cible ne les connaît pas. Leurs empreintes ne sont pas fichées. Ils ont des têtes de godemichés et des yeux comme des puits d'encre. Une fois qu'ils ont exécuté la cible, ils retournent en Sicile et font sauter leurs gosses sur leurs genoux.

– Ils sont venus tuer qui ? » dis-je. Mes mots semblaient ne pas m'appartenir, creux, mensongers. Je ne voulais pas entendre la réponse à ma question. Non, ce n'était pas ça. Je voulais l'entendre dire que la cible était quelqu'un d'autre, pas moi ni ma famille.

« La personne que Jaime Atlas leur dit de tuer, peu importe qui, répondit-elle. Tu as entaillé le visage de son fils. Ça s'est infecté. Peut-être

que le vieux laissera couler, peut-être pas. Il veut récupérer l'argent de Harrelson dans la décapotable de Grady. Ne me demande pas comment ça va se passer. Je veux juste garder le plus de distance possible entre moi et les gens qui portent la poisse. » Elle prit sa fourchette et mangea deux bouchées.

« Vous avez l'air différent, dis-je.

– Oui, je viens de m'engager dans la Chorale des mormons.

– Vous ressemblez à une dame qui vient de travailler dans son jardin.

Vos cheveux et vos vêtements, je veux dire. Vous êtes jolie. »

Je voyais l'irritation monter à son visage. « Tu es trop jeune pour me parler comme ça.

– Je suis désolé.

– Ça fait six jours que je suis clean, dit-elle. Je participe à des réunions où des gens se libèrent, étape par étape, du genre de problèmes que j'ai. Je ne sais pas si ça marchera ou pas. Sans doute que non. »

Elle sortit de sa salopette une enveloppe marron qu'elle posa sur sa table. Elle était fermée par un cordon rouge. « Il y a là-dedans six cents dollars. Partez en vacances, tes parents et toi. Emmenez Bledsoe avec vous. J'essaierai de parler à Vick. Avec le vieux, c'est hors de question. Il y a dix ans, il a mordu le nez de l'un de ses associés.

– Je suis censé dire à mes parents que nous devons nous cacher ?

– Si c'est nécessaire.

– Ce n'est pas comme ça que ma famille fonctionne.

– Tu sais pourquoi le Sud a perdu la guerre civile ? demanda-t-elle. Ils n'avaient pas réussi à comprendre qu'une fois qu'on est mort, on ne peut plus se battre. Assieds-toi et mange, tu veux bien ? Tu me rends nerveuse. Écoute, tout ça va peut-être se tasser. Laisse faire le temps.

– C'est ce qu'a dit Mr Epstein. Je pense que c'est un meurtrier, autant que les Atlas.

– Je ne vais pas te raconter ce qu'a fait Jaime Atlas.

– L’inspecteur Jenks me l’a déjà dit.
– Merton ne sait pas la moitié de ce qui s’est passé. Il y a eu une fille dans un bordel de Reno.
– Continuez, dis-je.
– Éloigne ta mère de la ville.
– Pourquoi ma mère ?
– Jaime Atlas aime tuer des femmes. À qui penses-tu avoir affaire ? Jaime Atlas, c’est le démon. »

Dans mon dos, j’entendis sauter le grille-pain. Je sursautai.
« Merde », dit-elle. Puis elle regarda les roses. « Tu les as cueillies pour moi ?
– Je voulais éclairer un peu la journée.
– Je ne suis pas une magicienne, Aaron. » Elle se leva. « Ferme les yeux.

– Pour quoi faire ?
– Fais ce que je te dis.
– Je ne suis pas sûr que ce soit convenable, Miss Cisco.
– Fais-le », dit-elle.
Je fermai les yeux. Puis je la sentis qui plaçait légèrement les bras sur mes épaules et, de ses lèvres, m’effleurait la joue. Quand j’ouvris les yeux, elle planta une des roses dans la poche de ma chemise. « Tu as une belle maison et une belle famille. Accroche-toi à eux.

– Pourquoi avez-vous mis la rose dans ma poche ?
– Sans doute parce que tu la mérites, et moi pas. Ou un truc comme ça. »

Elle reprit l’enveloppe contenant l’argent, et sortit par la portemoustiquaire sans dire un mot. Major s’approcha de la moustiquaire et la regarda s’éloigner.

Ce soir-là, j'emmenai Valerie voir *Viva Zapata !* au Loews Theater, en ville. Au début, je voulais voir *Le train sifflera trois fois*, mais Valerie me dit qu'il s'agissait d'une allégorie sur la commission des activités anti-américaines, Joseph McCarthy, et l'audition des Dix de Hollywood.

« Comment est-ce que tu sais tout ça ? demandai-je.

– C'est mon père qui me l'a dit. »

Son information était sans doute exacte, mais comme elle venait de Mr Epstein, je ne voulais pas en entendre parler.

« J'ai entendu dire que Brando était génial en *Zapata*, dis-je. Anthony Quinn joue le rôle de son frère. Joseph Wiseman joue Judas. J'adore Joseph Wiseman.

– D'accord, bien sûr, allons voir *Zapata* », dit-elle.

Pendant deux heures, nous nous perdîmes dans le Mexique de la révolution. En sortant du cinéma, le ciel était turquoise, le vent faisait battre un drapeau américain sur un bâtiment de l'autre côté de la rue, l'image de Marlon Brando placé en position assise et déchiqueté par les balles dans un parc à bétail imprimée dans nos mémoires. Je passai un bras sur les épaules de Valerie. Elle était si belle dans l'éclat de la marquise que j'en avais mal à l'intérieur de moi. Pendant un instant, je nous imaginai tous les deux jetant nos valises dans ma bagnole et roulant vers l'ouest sur la nationale 66, suivant le soleil en direction de Hollywood et des plages de Santa Monica et de Malibu.

Puis je vis un homme de l'autre côté de la rue, dans une berline noire à quatre portes des années quarante, vêtu d'un costume et d'un feutre malgré la chaleur, son visage à peine visible dans l'ombre.

« Pourquoi tu t'arrêtes ? demanda Valerie.

– Ce type dans la voiture noire.

– Et alors, qu'est-ce qu'il a ?

– Il a un appareil photo. Là, tu vois ? Avec un téléobjectif. »

Il dirigea le téléobjectif sur nous. Le dos tourné à la rue, je cachai Valerie. Une dizaine de personnes déferlèrent près de nous sur le trottoir. Quand je regardai à nouveau, la voiture s'était mêlée à la circulation. Cette fois-ci, je distinguai nettement le chauffeur. Son visage avait la texture d'un mauvais papier peint ; il avait les yeux écartés, et ses doigts, sur le volant, ressemblaient à des saucisses.

Un piéton me rentra dedans. « Désolé, dis-je.

– Si j'avais une poule comme ça, moi aussi je serais distrait », dit le piéton.

La voiture tourna au coin de la rue et disparut. Je n'eus pas le temps de noter son immatriculation.

« Qui c'était ? demanda Valerie.

– Cisco Napolitano dit que Jaime Atlas a fait venir deux types de Sicile.

– Des tueurs ? Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

– J'ai pensé qu'elle exagérerait peut-être un peu.

– Tu en as parlé à tes parents ?

– Ça ne ferait que leur donner plus de souci.

– J'en parlerai à mon père.

– Ce type était peut-être un touriste. Laisse tomber.

– Tu ne veux pas que mon père le sache ?

– À chacun sa gamelle.

– Quoi ?

– C'est une expression militaire. » Je remis mon bras sur ses épaules. Les muscles de son dos étaient durs comme de la pierre. « On s'en sortira, dis-je. Quand on va droit au but, on l'emporte toujours. »

Elle retira mon bras de son épaule, et le passa sous le sien. « Ça ne va pas s'arrêter, hein ?

– Que dirais-tu d'un milk-shake ? »

Le lendemain matin, Loren Nichols vint à la station-service. Il conduisait le pick-up écaillé couleur vanille sale de son frère. Il s'était fait un shampoing, et ses cheveux dégouлинаient sur sa tête comme une serpillière noire. « Ça roule ?

– Plutôt bien. Et toi, ça roule ? répondis-je.

– J'ai un service à te demander. J'ai trouvé un boulot, conduire un bus de l'église le dimanche, trois dollars pour l'après-midi. Ils m'ont proposé de jouer dans leur quartette pour leur pique-nique et leur réunion de ce soir. Je chanterai deux chansons.

– C'est génial, Loren.

– Sauf que ma guitare a fait un court-circuit et elle a pris feu. » Il regarda le chêne vert qui poussait à travers le ciment à côté de la station.

« Tu veux m'emprunter ma Gibson ?

– Valerie m'a dit à quel point tu y tiens.

– On peut venir avec toi, Valerie et moi ?

– Ça me ferait plaisir. » Il écarta ses cheveux. « Tu connais un flic en civil, un péquenaud qui est un vrai tas de merde et qui s'appelle Hopkins ?

– Ouais, je le connais. Il nous a arrêtés, Saber et moi.

– Il m'a interrogé. Il a voulu me cuisiner à propos de toi, de Bledsoe, de Vick Atlas et de la décapotable de Grady Harrelson.

– Pourquoi saurais-tu quelque chose à propos de la décapotable de Grady ?

– C'est ce que je lui ai répondu. Il m'a posé des questions à propos de ces deux types avec qui Bledsoe traînait, ceux qui ont été tués sur la voie ferrée. Tu as entendu parler de ça, hein ?

– J'ai vu ça dans le journal.

– Hopkins m'a dit que quand ils essayaient d'être plus rapides que le garde-barrière, quelqu'un les poursuivait.

– Et toi, qu'est-ce que tu lui as dit ?

– Que je ne savais rien. Il a dit que si, que je savais. Il a dit que les rats d'égout comme moi mettent toujours leur nez dans les cloaques.

– Tu as répondu quoi ?

– Qu'il aille enculer sa vieille, parce qu'apparemment ça faisait un moment qu'elle avait pas mouillé.

– Tu as dit ça à un flic en civil ?

– Un autre cafard m'a donné un coup de godasse sur la nuque. C'est à peu près tout. C'est quoi, le problème avec la décapotable de Harrelson ?

– Elle est bourrée de fric. Les deux Mexicains tués sur la voie ferrée étaient en train de se tirer avec.

– Combien d'argent ?

– Près d'un million. Peut-être plus.

– Tu te fous de moi ?

– Non, c'est la vérité, Loren. La famille Atlas a fait venir deux tueurs siciliens pour retrouver la bagnole. »

Il redressa son col et jeta un coup d'œil de part et d'autre de la rue, ses cheveux volant dans le vent, sa chemise se soulevant. « Hopkins est un pourri, non ?

– S'il est corrompu ? Je n'en sais rien.

– Il était aux mœurs à Galveston. Ça veut dire que soit il était payé par la famille Atlas, soit il a démissionné, soit il a été viré parce qu'il était correct. Est-ce que Hopkins te semble un type correct ?

– Tu crois qu'il connaît les tueurs ?

– Un type comme ça a un doigt partout où il y a un dollar à prendre. Est-ce que Bledsoe a piqué la décapotable de Harrelson ?

– Pose-lui la question.

– C'est bien ce que je pensais. OK, alors pourquoi est-ce que quelqu'un ne l'a pas chopé pour le mettre en morceaux ? Pourquoi est-ce qu'ils ne l'ont pas mis en morceaux ?

– Ils ont peut-être l'intention de le faire.

- Peut-être. Mais pourquoi ils ne l’ont pas déjà fait ? Réfléchis un peu.
- Quelqu’un sait déjà où se trouve la décapotable ?
- Tu vois comme t’es malin ?
- Je devrais faire quoi, à ton avis ?
- Tu sais ce que j’ai appris à Gatesville ? Purge ta peine. Ne laisse pas voir aux autres ce que tu penses. Le silence leur fout la trouille. C’est pour ça que les matons mettent des types à l’isolement. C’est la chose qu’ils craignent le plus. Ils n’arrêtent pas d’écouter la radio, ou de se crier dessus dans les vestiaires. Quand ils n’entendent pas un bruit, ils se retrouvent face à leurs problèmes.
- À quelle heure tu joues ? demandai-je.
- À sept heures. C’est au camp des baptistes. Il faut d’abord que je passe chercher tous ces gosses avec le bus. J’ai lu ce livre que tu m’as donné. *La Chanson de Roland*, c’est ça ? C’est super bien. Ça s’est vraiment passé, tous ces trucs ?
- Ça n’arrête pas de se passer.
- T’es un type bizarre, mec. Et je veux dire, *grave* bizarre. »

Sur le chemin du retour, je m’arrêtai à une église et m’assis sur un banc, au fond, invisible dans l’ombre. Il n’y avait personne, en dehors d’un gardien qui poussait un balai entre les rangées. J’en étais arrivé à croire que mes crises n’étaient pas seulement des *black-out*, mais un moyen de me dissimuler à moi-même ma véritable personnalité. Dans l’odeur d’encens et d’eau bénite, je reconnus que je voulais tuer Vick Atlas et son père et, pour faire bonne mesure, Grady Harrelson, et que je voulais qu’une main divine m’y autorisât.

Mes pensées semblaient obscènes, une offense à ce qui m’entourait et aux pouvoirs qui existent, j’en suis persuadé, de l’autre côté du miroir. Si

j'espérais une réponse à ma demande, ce n'est pas là qu'elle se trouvait. Je sortis, aveuglé par le soleil.

OceanofPDF.com

Je dînai tôt avec mes parents, puis passai prendre Valerie et nous roulâmes jusqu'au camping où les amis baptistes de Loren tenaient leurs assemblées. Il était traversé par un ruisseau d'un marron laiteux, bordé de cèdres et de pins ; il y avait des balançoires et des tape-culs sur une aire de jeux, et un grand bâtiment vert délabré à l'intérieur duquel se trouvaient des tables de ping-pong et un terrain de basket. Je n'avais jamais assisté à une réunion protestante. À cette époque, du moins dans le Sud, on regardait souvent les catholiques avec méfiance. Et à nous, on nous enseignait d'éviter de nous trouver régulièrement en compagnie de descendants de Martin Luther et de Jean Calvin.

« Je me sens en territoire hostile, dis-je.

– Pourquoi les gênerais-tu, alors qu'ils ont à leur disposition la meurtrière du Christ que je suis ? » dit Valerie.

Que répondre à ça ?

Un bus jaune, vide, était garé près du bâtiment au milieu des alignements de pick-up et de vieilles voitures. Loren fumait une cigarette devant la portière du bus, vêtu d'un pantalon bleu marine remonté haut sur ses hanches et d'une chemise de cowboy blanche à manches longues, avec une cravate couleur argent munie d'un fermoir, ses cheveux humides et peignés au-dessus de son col. Je me garai près du bus, pris mon étui à guitare sur le siège arrière et le lui tendis. « Il y a quelques médiateurs différents à l'intérieur, dis-je.

– Merci. » Il laissa tomber sa cigarette sur le sol et l'écrasa sous sa semelle. Puis il la ramassa, la déchira et laissa le tabac filer dans le vent. Il prit une profonde inspiration et remonta son col.

« Tu es nerveux ? dis-je.

– Je suis trempé de sueur.

– Tu vas très bien te débrouiller, dit Valerie. J'ai appris une chose dans mon club d'éloquence : Ne regarde personne en particulier. Regarde le mur du fond. Chacun pensera que tu le regardes personnellement, que ce soit un garçon ou une fille. »

C'est comme ça que Valerie parlait. Elle ne commettait jamais de faute de grammaire ; chaque mot qu'elle utilisait donnait à la phrase une signification plus précise qu'il n'était nécessaire. Tandis que je regardais son profil dans le soir tombant, l'éclat de sa peau et la joie dans ses yeux, je compris que jamais je ne pourrais me séparer d'elle, quoi qu'il pût arriver dans nos vies, y compris la mort. J'avais la sensation que nous ne faisons déjà qu'une seule chair, qu'une seule âme, que nous étions des amants presque incestueux, comme un frère et une sœur, compagnons jusqu'à la tombe, et au-delà. C'était une sensation étrange.

« Qu'est-ce que vous allez chanter ? demandai-je.

– “Keep on the Sunny Side”, “Blue Moon of Kentucky”, et deux autres, si on ne se fait pas jeter.

– C'est super, Loren, dis-je.

– Tu crois que je vais y arriver ?

– On sera au premier rang », dit Valerie. Inutile qu'elle en dise plus.

Il entra par la porte de derrière du bâtiment avec mon étui à guitare, tandis que Valerie et moi entrions par-devant, et nous asseyions sur les bancs entourant le terrain de basket. En quelques minutes, le bâtiment fut bondé. Des enfants couraient autour du terrain avec des ballons au bout de baguettes, pendant que les musiciens s'installaient sur la scène. Les spectateurs assis près de nous étaient brunis par le soleil, et avaient les

mains rudes et les traits tirés de ceux pour qui les privations et un dur travail physique étaient aussi naturels que le soleil levant. Leurs vêtements étaient délavés, amidonnés et repassés, leurs yeux remplis d'attente et de plaisir à l'idée d'assister à un événement qui était comme une consécration de la vie qu'ils menaient.

Le groupe de Loren apparut sur la scène. S'il était nerveux, il le cachait bien. À cause de sa taille, il devait se pencher sur le micro pour chanter "Blue Moon of Kentucky". La lumière des projecteurs le baignait, ses cheveux noirs étaient moites et brillants, ses joues creuses, sa gamme vocale digne de celle de Porter Wagoner. Le public commença à applaudir, d'abord lentement, puis ce fut de la folie. Je crois que Loren fut le premier surpris. Il regardait autour de lui comme s'ils hurlaient et tapaient des pieds pour quelqu'un d'autre. Il se lança immédiatement dans la chanson emblématique de la Carter Family, "Keep on the Sunny Side". Puis il chanta "I Saw the Light", et revint pour cinq rappels.

Valerie regarda autour d'elle. « Je n'avais jamais vu un truc pareil.

– Demain, j'appellerai Biff Collie. Biff est un brave type.

– Qui ?

– Il est disc-jockey et maître des cérémonies au Cook's Hoedown.

– Tu y es passé, Aaron ?

– Non.

– Loren fait semblant de tout contrôler, mais il n'a aucune confiance en lui. Il m'a dit que c'était toi qui lui avais montré ses premiers accords. Tu n'imagines pas à quel point ça compte pour lui. »

À l'entracte, nous achetâmes des hot-dogs et des Coca à une longue table couverte de nourriture. Loren fendit la foule avec mon étui de guitare, serrant les mains des gens, secouant la tête, gêné par leurs compliments et leur chaleur. Il me glissa dans la main la poignée de l'étui. « Il faut que je sorte.

– Pour quoi faire ? demandai-je.

- J’ai l’impression d’avoir la tête remplie d’hélium. Je vais m’évanouir.
- Mange un hot-dog, dit Valerie.
- J’ai été OK, hein ? »

Valerie et moi fîmes de larges sourires.

« Ça vous a plu ? dit-il.

– À ton avis ? » dis-je.

Puis il se trouva entouré de filles. Valerie et moi sortîmes. À l’ouest, le ciel était rouge comme une forge. Une MG rouge sang quitta la nationale à deux voies, traversa l’herbe et se gara non loin du bus de l’église. Grady Harrelson en sortit et regarda derrière lui, puis nous fixa sans bouger. Je ne savais pas s’il était fier de sa voiture de sport anglaise, ou s’il avait peur du genre de gens au milieu desquels il se trouvait.

« Qu’est-ce qu’il fait ici ? dis-je.

– Je n’en sais rien, mais il vaudrait mieux que Loren ne le voie pas, dit Valerie.

– Loren a dit quelque chose ?

– Il pense que Grady est responsable de la mort de sa cousine.

– Je pense la même chose.

– Laisse-moi lui parler, dit Valerie.

– Et si on lui parlait tous les deux ? Et si on lui disait tous les deux de nous fichier la paix ?

– Regarde-le. Il est pitoyable », dit-elle.

Je ne discutai pas. Elle avait sans doute raison. Mais j’étais en train d’apprendre que les gens pitoyables, quand ils n’ont rien à perdre, sont capables de vous réduire en miettes.

Il s’avéra que Grady n’avait pas envie de nous voir « tous les deux ». « Salut, Valerie, dit-il. Que se passe-t-il, Aaron ? Viens faire un tour avec moi.

– Comment savais-tu où nous étions ? demanda Valerie.

– Un de tes voisins me l’a dit. Je peux dire un mot à Aaron ?

– Tu nous parles à tous les deux, ou on ne se parle pas », dis-je.

Il portait un jean, des sandales et une chemise de golf avec un crocodile sur la poche. Une grosse mèche lui pendait sur un œil. D’une certaine façon, Grady avait toujours une pose qui semblait incarner notre époque – irritable, content de lui, naturellement séduisant, et dangereux, incapable d’introspection. « J’ai un camp de chasse au sud de Beaumont. Si vous quittiez un peu la ville un moment, tous les deux ? Laisser passer tout ça.

– Quoi, “ça” ? » dis-je.

Il se retourna et regarda le ciel. « On dirait que les nuages sont en feu, non ? dit-il.

– Qu’est-ce qui te tourmente, Grady ? dis-je.

– Les choses ne sont plus sous contrôle. Ça arrive. C’est ce que je suis en train de dire. Je ne veux pas qu’on vous fasse du mal.

– Alors cesse de te conduire comme un imbécile, dit Valerie. Tu es venu ici à propos de ces tueurs siciliens ? »

Il blêmit. « Vous les avez vus ? Ils sont ici ?

– C’est Vick qui les a envoyés, ou c’est son vieux ? » dis-je.

Il recula d’un pas, sans répondre.

« C’est Vick qui les a envoyés ? répétais-je.

– Vick ne me fait pas de confidences. Vous parler à vous deux, c’est une perte de temps. Je préférerais ne t’avoir jamais vu, Broussard.

– Je ne t’ai jamais fait de mal, Grady. J’ai toujours eu pitié de toi.

– Pitié de *moi* ? dit-il. D’où est-ce que tu sors ça ?

– Merci d’être passé », dis-je.

Il avait l’expression d’un enfant blessé. Son regard se tourna vers le bâtiment vert. « Je ne savais pas que vous étiez avec *lui*. »

Je me retournai. Loren se dirigeait vers nous.

« Rentre chez toi, Grady, dit Valerie. Tout de suite.

– Dis à Broussard de rentrer chez lui, dit-il. Avant qu’il ne foute le bordel, tu étais ma nana. »

Les enjambées de Loren dévoraient la distance qui nous séparait. Grady recula encore d'un pas. Loren pointa un doigt sur lui, et dit : « *Toi !*

– Va-t'en, dit Valerie à Grady, presque en un murmure. Je vais lui parler.

– Non, tu ne lui parleras pas », dit Grady. Il s'écarta de nous, les bras pendant à ses côtés. Il déglutit.

« Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Loren.

– Je parle à mes amis, dit Grady.

– C'est chez nous, dit Loren.

– Qu'est-ce que veut dire “chez vous” ?

– Ce que j'ai dit. Tu n'as pas d'amis ici.

– On est dans un pays libre », dit Grady.

Tels étaient exactement les mots que j'avais dits à Grady quand je m'étais mêlé de la discussion qu'il avait avec Valerie, au drive-in.

« Non, on n'est pas dans un pays libre, Harrelson, dit Loren. Tu es responsable de la mort de ma cousine Wanda, et tu t'en es tiré parce que tout le monde se fiche qu'une pute mexicaine se fasse briser la nuque. Tu es un minable de River Oaks qui n'a pas été pris dans les Marines, alors tu es revenu à la maison chez papa et tu as voulu passer pour un dur en baisant avec une pauvre fille qui n'avait pas dépassé la troisième.

– Je suis venu ici pour faire une bonne action, dit Grady. Je pense que c'était une erreur.

– Tu as raison. Retourne dans ton côté de la ville, dit Loren.

– Vous êtes trop, les gars comme vous, dit Grady.

– “Les gars comme nous” ? Tu veux que je te remette dans ta voiture et que tout le monde voie le coyote à foie jaune que tu es ?

– Débarrasse le plancher. Je m'en vais, dit Grady.

– Que je fasse quoi ?

– Demande à Valerie de t'emmener à la bibliothèque. Ils ont un livre qui s'appelle un dictionnaire. Ça te bottera. »

Je vis de la gêne dans l'expression de Loren, son impuissance face à une expression qu'il entendait pour la première fois.

« Mon père nous a largués quand j'étais gosse, dit-il. Mais s'il était encore là aujourd'hui, je n'aurais pas peur de jouer ma musique devant lui. »

Les mains de Grady s'ouvraient et se refermaient à ses côtés. Il avait la tête légèrement tournée sur le côté, comme s'il essayait d'éviter un vent brûlant. « De quoi est-ce que tu parles ?

– Un de nos amis riait du fait que ton vieux ne te laissait pas passer Gatemouth Brown chez toi, dit Loren. Wanda était trop bien pour toi. Je pense que c'est pour ça que tu lui as fait du mal. À chaque fois que tu regardes dans une glace, où que tu sois, tu vois un minable qui te rend ton regard. »

Si j'ai jamais vu quelqu'un craquer mentalement, ce fut à cet instant. La bouche de Grady parut s'effondrer et ses yeux se mettre à voir trouble, comme si la terre avait bougé sous ses pieds. « Ah ouais ?

– Et maintenant casse-toi, dit Loren. C'est notre quartier. Ce sont les règles, mec. Tu devrais les connaître. C'est vous qui les avez faites. »

C'est alors que Grady fit la chose la plus étrange que j'aie jamais vu un jeune homme faire en public. Il retira sa chemise de golf et se retourna, arquant sous nos yeux son dos bronzé. En travers de ses omoplates était tatoué le mot VALERIE, chaque lettre formée par une chaîne de cœurs rouges. « Elle sera toujours avec moi, et tu ne pourras rien y faire, Broussard. Quant à toi, Nichols, tu étais un loser quand tu es sorti de ta mère. J'espère que tu seras avec Broussard quand il aura son compte. »

Je sentis que je marchais vers lui.

« J'y vais, dit-il. Ayez tous une super vie. À bientôt, Val. Que tu le croies ou non, j'ai pensé que tu étais la femme de ma vie. »

Il s'éloigna de nous torse nu, serrant sa chemise dans sa main. Je soupçonne le père de Grady de lui avoir appris beaucoup de choses, y

compris à chercher l'os et le nerf pour laisser la blessure la plus irrégulière possible. Je le rattrapai avant qu'il n'arrive à sa MG. Il souriait tout seul.

« Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais j'ai loupé un truc, dis-je. C'était un détail, un truc que tu as dit, ou que Valerie a dit, ou qu'a dit un flic du nom de Jenks. Ça a un rapport avec ton alibi. »

Le ciel était maintenant d'un rouge terne, le camping tombait dans l'ombre. Il scruta mon visage. « Tu ferais un joueur de poker minable.

– Ce n'est pas moi qui ai de la sueur sur la lèvre », dis-je.

La soirée n'était pas finie. Après le départ de Grady, je repérai une berline noire garée au milieu des cèdres et des pins bordant le ruisseau qui sinuait à travers le camping. Un homme corpulent coiffé d'un feutre était au volant. Il porta une paire de jumelles à ses yeux.

« Ne te retourne pas, dis-je.

– Qu'y a-t-il ? dit Valerie.

– La voiture qu'on a vue devant le cinéma est garée près des arbres. Un type nous regarde avec des jumelles.

– Celui qui avait l'appareil ?

– Je n'en suis pas certain.

– Tu es en train de parler de ces tueurs ? dit Loren, ses yeux rivés aux miens.

– Juste un. Le type dans la voiture, dis-je. C'est la voiture qu'on a vue devant un cinéma, avec à l'intérieur un type qui nous prenait en photo.

– Tu es sûr que c'est cette voiture ? dit Loren.

– Il n'y a aucun doute là-dessus. »

Puis l'homme qui était au volant commit une erreur. Il posa ses jumelles et alluma une cigarette, la flamme éclairant son visage. Juste avant qu'il ne jette l'allumette, il se tourna et me regarda en face, et je vis ses yeux écartés et sa peau rugueuse, les doigts pareils à des saucisses.

Négligeant mon avertissement, Loren se retourna. Puis il ramena les yeux sur moi. « C'est ce type ?

– Pas de doute.

– Démarre ta caisse, dit-il.

– Quoi que tu penses faire, ne le fais pas, dis-je.

– Penser me fait mal à la tête.

– Les flics t'expédieront à Huntsville, Loren, dit Valerie. S'ils ne t'ont pas tué d'abord.

– Ils n'ont rien à foutre des petits chauffards, dit-il.

– Petits chauffards ? » dit Valerie.

Loren s'éloigna, faisant tourner un porte-clefs autour de son doigt.

J'aurais pu l'arrêter. Je n'avais pas envie de le voir blessé ou tabassé par les flics ou envoyé dans une prison de droit commun, même si j'ignorais si ça allait se passer comme ça. Je crois que je le respectais trop pour me mettre sur son chemin.

Mais j'essayai. « Loren ! Reviens ! Il y a à l'intérieur un tas de gens qui veulent te parler ! Je vais appeler Biff Collie ! Je ne plaisante pas, je le connais ! »

Je pense qu'en hurlant à propos d'un disc-jockey local, j'avais l'air d'un fou. Valerie posa la main sur mon bras, et le serra. « Laisse-le faire. C'est sa façon à lui. C'est pour ça qu'il n'est pas comme les autres. »

Mon père disait toujours que ceux qui se font crucifier ont en général recherché leur destin, car ce n'est qu'après les avoir assassinés que nous faisons d'eux nos porteurs de torches. J'espérais que Loren n'était pas en train de chercher son propre attirail de marteau et de clous. Il se mit au volant de son bus et entreprit de le démarrer. Portière ouverte, il recula en demi-cercle, redressa, visa par le rétroviseur extérieur et appuya sur l'accélérateur.

Ce fut magnifique à voir. Le bus gémit en marche arrière à travers la pelouse, oscillant et rebondissant sur les bosses, se ruant sur l'homme dans la berline noire. Au début, l'homme parut incapable de comprendre ce qui se passait. Puis sa bouche s'ouvrit sous le coup de la surprise et il recula comme si une boule de démolition se balançait dans sa direction. L'impact aplatit les portières, le marchepied et l'aile avant et renversa à moitié la voiture. Puis la voiture retomba sur ses quatre pneus, le pare-brise avant éclatant sur le capot comme de la glace pilée.

Loren passa en première, redressa, puis fit à nouveau reculer le bus sur la berline qu'il commença à pousser, comme l'aurait fait un bulldozer, par-dessus le bord de la rigole. La berline se renversa sur le côté, glissa sur la pente dans un nuage de poussière et atterrit dans l'eau. Les gens commencèrent à sortir du bâtiment et à se précipiter sur le parking. Le conducteur de la berline remonta en rampant la rive opposée, ses chaussures creusant la boue pour trouver une prise, son feutre envolé exposant sa courte brosse grise. Il agrippa une racine et se hissa sur un terrain plat, puis se releva, son costume et sa chemise de soirée zébrés de boue. C'était un homme énorme, les joues gonflées comme celles d'un hamster, le cou cerclé de graisse. Il se tint immobile, comme en train de prendre une décision, puis disparut au milieu des cèdres et des kakis, des brindilles et des branches mortes se brisant sous ses pas.

Loren sauta du bus et courut à ma bagnole. Il s'affala sur le siège arrière. « Qu'est-ce que t'attends ? »

J'étais incapable de faire un geste. Pareil pour Valerie.

« Démarre, dit-il. Il est temps de se tirer. *Boogie Time*. »

Valerie me secoua le bras. « Il a raison. Allons-y, Aaron. Tirons-nous de là. »

Je ne pensais pas aux dégâts qu'il venait de faire subir au bus de l'école, ni au chaos sur le parking, ni au fait que Loren risquât de prendre bientôt le chemin de la prison. Il avait prononcé le mot dont je ne parvenais pas à me

souvenir, le mot magique qui ouvrait le coffre, le détail que j'avais raté, un détail pourtant bien en vue qui révélerait la réalité du monde taché de sang, du monde de régicide, de culpabilité et d'ambition, dans lequel vivait Grady Harrelson.

OceanofPDF.com

33

Nous nous rendîmes dans un drive-in des quartiers nord et nous garâmes dans l'ombre, loin de l'éclat des néons et la zone de restauration éclairée à l'intérieur. Loren n'arrêtait pas de regarder par la vitre arrière. « Vous deux, vous restez là. Je vais aller à la cabine pour appeler mon frère, qu'il passe me récupérer. Tout ça sera oublié dans quelques jours.

– Oublié ? dis-je.

– C'est comme ça que ça se passera. La voiture que j'ai dézinguée est sans doute volée. Le type qui la conduisait n'a pas été blessé et n'a pas envie d'aller voir les flics. Les flics se fichent complètement du type et de la voiture. Je réglerai le problème des dégâts du bus avec le prêtre qui m'a trouvé le job. Je ne pourrai sans doute plus conduire le bus. Fin de l'histoire.

– C'est aussi simple que ça ? dis-je.

– Je vais disparaître pendant quelques jours, dit-il.

– Là-bas, tu as prononcé le mot "boogie".

– Et alors ? » demanda-t-il.

Je regardai Valerie. « Tu m'as dit que Grady t'avait donné ses disques de Tommy Dorsey parce que son père ne voulait pas de jazz ou de musique de Nègre dans sa maison.

– C'est vrai.

– Il t'a donné le "Tommy Dorsey's Boogie-Woogie" et "Marie" ? »

Elle acquiesça.

« Quand te les a-t-il donnés ? demandai-je.

– L’après-midi du jour où son père a été assassiné.

– Ce sont les seuls disques qu’il avait sur lui ?

– Non, il en avait tout un tas. Il m’a dit qu’il les avait eus de je ne sais quels Mexicains.

– Avait-il un autre disque de boogie-woogie ? »

Par la vitre, elle regarda l’ombre et les bandes de néons enveloppant le restaurant. « Il avait un disque d’Albert Ammons.

– Quel titre ?

– “Boogie Woogie Stomp”, répondit-elle. Il adorait ce disque. »

Je frissonnai. « C’est le morceau qui passait dans la maison Harrelson quand quelqu’un a fait exploser Mr Harrelson. »

Elle me regarda fixement. « Il est parti de chez moi, il a tué son père, et ensuite il est allé faire de la voile ?

– Apparemment, dis-je.

– Ça vous étonne, tous les deux ? » dit Loren. Il sortit de la voiture et s’appuya sur le toit. « Permettez-moi de faire une suggestion. Que Harrelson n’apprenne pas que vous êtes sur sa piste. Et n’en parlez pas non plus aux flics.

– Et pourquoi pas ? dit Valerie.

– Tu penses qu’ils sont de notre côté ? Même ton vieux ne le croit pas.

– Merton Jenks est correct », dis-je.

Loren regarda la fenêtre de la salle de restaurant, et les gens attablés à l’intérieur. « C’est pour ça que je t’aime bien, Aaron. Quand le monde entier sera réduit en cendres, tu continueras à croire. Tu me tues. »

Je le regardai s’éloigner. « Tu sais ce que ce mec aurait pu faire s’il avait fait des études ? »

Valerie me serra la nuque, et posa la tête sur mon épaule.

« Tu m’as entendu ? demandai-je.

– Oui », répondit-elle. Elle se rapprocha de moi, me prit la main et frotta le sommet de sa tête contre ma joue.

« Pourquoi ce silence ? dis-je.

– Tu es un croyant. Les autres non. Loren le sait. Pas toi. C’est pour ça que je t’aime. »

Elle ne dit rien d’autre avant que Loren ne revienne de passer son appel.

*
* *

Quand je rentrai à la maison, tout était sombre à part la lampe sur la table de travail de mon père. J’ouvris la porte de devant, traversai le salon, passai devant la chambre de mes parents et entrai dans le bureau de mon père. Il dormait, la tête sur les bras. Une cigarette réduite en cendres s’était effondrée dans le cendrier. Son stylo décapuchonné et une tasse de café vide étaient posés au bord de son manuscrit. Je pris la tasse, et la humai. Il gardait la bouteille de whisky cachée soit dans le garage, soit dans le coffre de sa voiture. Il ne l’apportait jamais à l’intérieur. À ma connaissance, c’était la première fois qu’il avait bu du whisky dans la maison.

Je m’assis sur la chaise inutilisée près du mur. Le ventilateur du grenier attirait une brise agréable à travers la moustiquaire. Bugs, Snuggs et Skippy étaient assis sur le rebord de la fenêtre. J’aurais voulu réveiller mon père et lui parler des tueurs que les Atlas avaient peut-être fait venir en ville ; j’aurais aussi voulu lui raconter la façon dont Loren avait poussé la voiture dans le fossé. Mais je savais que rien de bon ne sortirait de ça. S’il avait été à Cemetery Hill, il serait monté à l’assaut avec les autres, tandis que des bombes et de la mitraille yankee balayaient leurs lignes et y faisaient des trous de la largeur d’une grange. Et toute confession que j’aurais pu lui faire de ma propre peur n’aurait fait qu’ajouter au fardeau qui, une fois ma mère couchée, le renvoyait chez le glacier, ou au garage.

J’entendis les ongles de Major cliqueter sur le sol, puis sa queue frapper contre les étagères tandis qu’il pénétrait dans le bureau. Mon père leva la

tête. « Ah, salut, Aaron, je ne t'avais pas entendu entrer.

– Je ne voulais pas te réveiller, dis-je.

– Tout va bien ? demanda-t-il.

– Oui, père, tout va bien.

– Je rêvais, dit-il. Nous étions de retour en Louisiane. Tu avais cinq ans, et je t'emmenais au cirque. Tu t'en souviens ?

– Oui, père, je m'en souviens.

– Tu étais étonné par la girafe que tu avais vue dans l'enclos. Tu n'arrivais pas à croire qu'il pût exister un animal aussi grand.

– Je me souviens.

– Tu es sûr que tout va bien ? répéta-t-il. Vous avez été au camp de l'église avec ton ami, Valerie et toi ?

– Oui, père. On a passé un super moment.

– Ton ami a chanté ?

– Pour ça, il a chanté. Les gens ont adoré ça.

– Tu as fait quelque chose de bien, Aaron. Je suis sûr qu'il n'oubliera jamais ta gentillesse. Ta mère est éveillée ?

– Non, elle dort. »

Je vis sa déception. « Je crois que je ferais mieux de sortir marcher un peu. Si je fais une sieste avant de me coucher, je me réveille au milieu de la nuit et je ne peux pas me rendormir. Ferme la porte. J'ai ma clef.

– Et si je nous faisais chauffer un peu de lait et que je sorte un peu de tarte ? Il y a une tarte aux pommes entière dans le frigidaire.

– C'est trop compliqué. Je reviens tout de suite. »

Il prit son chapeau à la patère à côté de la porte, sortit sur le porche et referma doucement la porte derrière lui, pour ne pas réveiller ma mère. Par la fenêtre je le vis marcher au clair de lune, son ombre se déplaçant le long du trottoir comme un esprit désincarné qui ne trouverait jamais le chemin de chez lui.

Le lendemain matin, je me regardai dans la glace. Six jours plus tôt, on m'avait retiré les points que j'avais sur le visage, mais j'avais gardé un bandage sur la blessure pour empêcher l'infection. J'ôtai soigneusement le bandage que je laissai tomber dans la corbeille à papier. La cicatrice ressemblait à un point d'exclamation rouge brisé ayant coulé de mon œil. J'aurais voulu me voir comme un duelliste prussien, comme un soldat de fortune, comme un shérif adjoint soutenant Doc Holliday et Wyatt Earp à O.K. Corral. Ou peut-être voulais-je simplement me montrer brave comme Loren s'était montré brave, s'oubliant lui-même et risquant de se retrouver à Huntsville pour un ami. Mais tout ce que je voyais dans mon reflet, c'était un gosse de dix-sept ans, aux yeux pâles, qui se rendait compte que, pour aider ses parents, il devait accepter le fait qu'il n'atteindrait peut-être jamais ses dix-huit ans. J'eus à peine le temps de porter la main à ma bouche avant de laisser surgir la bile que j'avais dans l'estomac.

J'allai à la station-service sans me rendre compte que j'avais une heure d'avance. À onze heures, Merton Jenks arriva dans un véhicule de patrouille noir et blanc cabossé, et se gara sur l'herbe près des toilettes pour hommes. Les réparations insuffisantes étaient de celles que l'on ne voit que sur les voitures de patrouille conduites par des policiers nègres dans les quartiers noirs. Jenks ne descendit pas. Je m'approchai de la fenêtre côté passager. « Oui, inspecteur ? » dis-je

Il me mit un quarter dans la paume. « Va me chercher un Coca-Cola.

– Autre chose ?

– Ne fais pas le malin », dit-il.

Je lui apportai son Coca et sa monnaie.

« Monte », dit-il.

Je m'assis à côté de lui, portière ouverte pour laisser entrer la brise. Il descendit la moitié du Coca, et rota. « Où est Loren Nichols ?

– Chez lui ou au boulot, je suppose.

– Arrête ton cinéma.

– Je ne sais pas où il est, inspecteur Jenks.

– Quand vous vous êtes enfuis du camp de l’église, hier soir, où l’as-tu conduit ?

– À un drive-in. Il a passé un coup de fil, et il est parti de son côté.

– Il est parti où ?

– Je n’en sais rien.

– Avec qui est-il parti du drive-in ?

– Je ne peux pas vous le dire, inspecteur Jenks.

– Ça te plairait de te trouver assis dans une cellule ? »

Je secouai la tête.

« Ça veut dire non, tu ne veux pas te retrouver dans une cellule, ou non, tu n’as pas l’intention de me dire quoi que ce soit ?

– Ça veut dire que Loren est un type bien et qu’il essayait de nous aider.

– Bien, dit-il. C’est l’heure des photos. »

Il ouvrit un dossier en papier kraft sur une photo en noir et blanc d’un homme costaud en costume ample menotté par le poignet à une chaîne constituée de plusieurs hommes émergeant d’un véhicule de police. « Tu connais ce type ?

– Il se trouvait au camp de l’église.

– Il conduisait la voiture que Nichols a poussée dans le fossé ?

– C’est bien lui.

– Il s’appelle Devon Horowitz. À quinze ans, il exécutait des cibles à cent dollars. Son partenaire en assassinats s’appelait Jaime Atlas. »

Je sentis mon cœur cogner. « Vous l’avez bouclé ?

– Est-ce que je serais là ? répondit-il.

– Ils ont l’intention de me tuer, c’est ça ? »

Il posa le coude sur le cadre de la portière et plissa le front. « On raconte que deux ou trois assassins, des *button-men*, sont en ville. Ils sont venus pour l’argent de Clint Harrelson. Personne n’arnaque la Mafia. Peut-être qu’ils ne sont pas là pour toi. Peut-être qu’ils veulent juste le fric. Je ne

suis sûr de rien. J'essaie d'être franc avec toi, Aaron. Tu sais pourquoi je roule dans cette charrette ?

– Non, inspecteur.

– À cause de mon état de santé, je travaille à temps partiel. Et je me prépare à me retirer. Alors on m'a donné un tas de ferraille pour rouler dans le coin. On commence à se comprendre ?

– Qu'est-ce que c'est, un *button-man* ? demandai-je.

– Un tueur. Il appuie sur le bouton "éteindre" des gens. Je t'ai demandé si tu comprenais pourquoi je conduis ce tas de ferraille.

– Pour l'instant, vos supérieurs n'ont pas besoin de vous, alors vous sortez de vos lignes pour m'aider. »

Il joua avec un paquet de Lucky Strike qu'il sortit de la poche de sa chemise, puis le jeta sur le tableau de bord. « Je descends au Mexique. À un endroit qui s'appelle Lake Chapala. Je vais entraîner des Cubains qui ont l'intention d'envahir leur pays. Qu'est-ce que tu penses de ça ?

– Le Mexique n'a pas un très bon système de santé.

– Tu as loupé ta vocation. Tu aurais dû être patron d'une maison funéraire.

– C'est Miss Cisco vous a dit que la Mafia s'était fait arnaquer et que des tueurs venaient ici, non ?

– Elle n'a pas eu à le faire. Je travaillais aux mœurs à Vegas quand Siegel a construit le Flamingo. Je connaissais le type qui l'a buté. Une fois, je l'ai suspendu par les talons à la fenêtre d'un train.

– Elle vous en a parlé », dis-je.

Il prit une cigarette dans le paquet sur le tableau de bord et se la planta entre les lèvres. « Tu as le don de me gonfler.

– Je vais les laisser faire ça, dis-je.

– Faire quoi ?

– Ça. »

Il se retira la cigarette de la bouche. « Tu veux une gifle ?

– Vous pouvez me tirer dessus. Je me fiche de ce que vous faites. Regardez-moi dans les yeux, et dites-moi que je mens.

– Les choses vont peut-être s’arranger. Il faut leur laisser le temps.

– Vos collègues vont m’aider ? Vous allez m’aider ? Les tribunaux vont mettre la famille Atlas en prison ? »

Il soutint mon regard et ne répondit pas.

Je partis tôt du travail, rentrai à la maison, enfilai un pantalon kaki propre, mes bottes de cow-boy et une chemise blanche à manches courtes aux épaules semées de petites roses roses. J’appelai chez Valerie, mais personne ne répondit. Je laissai à ma mère et à mon père un mot qui disait « Je vais chez Saber. À tout à l’heure ». Puis je mis mon chapeau de cow-boy, celui que je portais pour monter Péché Originel, et sortis dans le jardin. Le soleil était rouge et voilé de poussière. Je soulevai, un par un, Major, Bugs, Snuggs et Skippy et les serrai contre moi.

Quand j’arrivai chez Saber, il était dans l’enfoncement, en train de changer l’huile sous un camion plat chargé de tuyaux de forage. Je me demandai si ça plaisait à ses voisins d’avoir une station de camions industriels installée dans leur quartier. Il émergea en rampant, pieds et torse nus, les cheveux et le visage couverts de flocons de crasse. « Qu’est-ce qui va pas, rodéo man ?

– Il faut que tu me soutiennes.

– Pour faire quoi ?

– Il faut que je mette fin à tous ces trucs avec ces types que j’ai sur le dos. »

Il se leva. Sa poitrine étroite était blanche et luisante de sueur, l’humidité le faisait cligner des yeux. « On se bat comme les Indiens. Planqués derrière un arbre, c’est ça ?

– Il faut que tu me serves de témoin.

- De témoin pour quoi ?
- De tout ce qui pourra se passer.
- Je vais nous chercher deux RC Cola.
- Je n’ai pas beaucoup de temps, Saber. Tu en es, ou pas ?
- Il faut juste que je boive un truc frais. Il te plaît, le camion de mon vieux ? Il a trouvé un boulot de livreur de tuyaux sur les champs de pétrole. Je reviens tout de suite. »

Saber entra dans la maison, ses côtes et sa colonne vertébrale comme des baguettes imprimées sur sa peau. Par la fenêtre, je le vis parler avec son père, en gesticulant. Il ressortit avec deux bouteilles de RC Cola perlées de bulles. Il s’assit contre le pneu du camion, une jambe étendue. « Bon, répète-moi ça.

- Tu avais toujours dit que tu me soutiendrais.
- Et je le pensais, dit-il en regardant droit devant lui. C’est juste que je ne sais pas ce que tu comptes faire.
- Je vais les obliger à me faire du mal, ou à nous laisser tranquilles, mes parents et moi.

- Fais marche arrière, et réfléchis à ce que tu viens de dire. »

Je m’assis à côté de lui. Je ne bus pas à la bouteille. « J’ai besoin de ton aide, Saber.

- Le vieux n’a pas picolé de quatre jours. J’ai stocké des tuyaux et conduit sa charrette pour lui. Ce soir, on risque d’aller à Beaumont. »

Il attendait que je parle, que je lui dise que je n’avais pas besoin de lui, que je m’étais trompé, que j’étais d’accord pour qu’il me laisse tomber.

« Ne t’inquiète pas pour ça, dis-je. Je peux avoir ces deux cocktails Molotov qui roulaient sur ton siège arrière ?

- Allons, tu les veux pour quoi faire ?
- Je trouverai une raison.
- Allons, répéta-t-il.
- Tu veux bien me les donner, ou pas ? »

Il détourna les yeux. « Ce ne sont pas des vrais.

– Quoi ?

– Ils sont remplis d'eau. C'était juste pour frimer. »

J'entendais les clochettes de la charrette de Popsicle au bout de la rue. Des enfants sortaient en courant de leurs maisons, munis de la petite pièce que leur avaient donnée leurs parents.

« Oublie tout ça, dis-je en posant mon Coca dans l'herbe. Hier ou avant-hier, j'ai pensé à quelque chose, Saber. Je n'ai jamais réussi à comprendre pourquoi Grady fréquentait un type comme Vick Atlas. Et ensuite j'ai pensé à la raison pour laquelle on était toujours ensemble, toi et moi. Nos deux pères ont des problèmes avec l'alcool, mais on les a toujours soutenus. C'est à ce moment-là que j'ai compris d'où venait le lien entre Grady et Vick. Tous deux ont grandi en haïssant leur père. C'est marrant, non ? On pense qu'on n'a rien à voir avec ces types, mais d'une certaine façon on est comme eux. » Je me levai, quittai mon chapeau et m'essuyai le front. J'avais les jambes molles.

« Où vas-tu ? demanda-t-il.

– Je n'y ai pas encore réfléchi, Sabe, dis-je. On se revoit plus tard. »

Je marchai jusqu'à ma bagnole, renversant involontairement ma bouteille, le Coca s'imbibant dans l'enfoncement.

Je roulai vers le nord de la ville et m'arrêtai dans un parc de terre battue. De petits Mexicains fêtaient un anniversaire et frappaient une *pinata* suspendue à la barre transversale d'une balançoire. Je me garai derrière les toilettes en béton, sortis de sous le siège le .32 de Loren, pénétrai dans un bosquet de pins derrière le terrain de softball, versai dans ma paume les munitions et les éparpillai dans une poubelle. Je glissai à nouveau le revolver dans ma poche, ouvris, d'un clic, mon poignard, le glissai à la base d'une fontaine à eau, et cassai la lame. Puis je refermai le moignon et le glissai dans ma poche avec le revolver. Je m'assis dans les gradins et regardai les enfants réduire la *pinata* en lambeaux, répandant sur la terre une pluie de bonbons emballés de papier de couleur.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté assis là. Sous mon chapeau, j'étais en sueur. Je le posai à l'envers sur le gradin, me mis les mains sur les genoux, baissai la tête et fermai les yeux. J'avais derrière les paupières une lueur rouge, un chaud rayon de soleil sur la nuque. Je sentais dans le vent une odeur endormante, comme celle de fleurs restées trop longtemps dans un vase. Le père de ma mère, Hackberry Holland, avait l'habitude de dire que mourir, c'était comme s'endormir dans un champ de coquelicots. Il disait qu'une nuit sur trois, à cheval, il se plongeait dans les coquelicots, leur fleur sèche tachant les pattes de sa bête, les pétales rouges se collant à sa peau. Il disait que la mort était un immense champ dépourvu de barrières et menant à un précipice qui donne sur un ciel bleu. Grand-père

nous avait quittés l'année précédente et, j'en étais persuadé, avait rejoint les conducteurs de bestiaux, les hommes de loi, les filles de saloon et les Indiens dont il avait été le compagnon toute sa vie. Je me demandais s'il m'attendait là pour me montrer comment traverser.

« Ça va, monsieur ? » demanda une petite voix.

J'ouvris les yeux et les baissai sur une petite Mexicaine. Ses cheveux noirs brillants étaient comme une casquette. Elle portait une robe chasuble et avait un ruban rose dans les cheveux. « Tu avais l'air endormi et prêt à tomber, dit-elle.

– Il vaudrait mieux que je fasse pas ça, alors, dis-je.

– Tu veux du gâteau ?

– C'est l'anniversaire de qui ?

– Le mien. Il y a de la glace. Tu en veux ?

– C'est gentil. Mais j'ai déjà mangé.

– Quelqu'un t'a fait du mal ? »

Je dus réfléchir à ce qu'elle voulait dire. « Ce pansement, tu veux dire ? C'est un taureau qui m'a fait ça.

– Tu es un cow-boy ?

– Pas vraiment. Peut-être un cow-boy du week-end. Comment t'appelles-tu ?

– Esmeralda.

– Bon anniversaire, Esmeralda.

– Il y a quelque chose qui te rend triste ?

– Non, c'est une bonne journée. Une super journée pour ton anniversaire.

– Tu parles drôlement.

– C'est comme ça que mon père parle.

– Il doit être drôle, ton père.

– Tout à fait d'accord. Je n'ai pas de cadeau pour toi. Mais voilà une pièce. Qu'est-ce que t'en dis ? » Quand je me levai, le haut des arbres

vacilla. Je me demandai si je m'étais endormi.

« Merci », dit-elle. Elle commença à partir en courant, puis elle s'arrêta et dit : « Ne te fais plus mal. Au revoir. »

Je la regardai retourner en courant au milieu des autres enfants. J'aurais voulu me joindre à eux, renoncer à dix ans de ma vie et revenir à mon enfance pendant les jours les plus sombres de la guerre, quand des étoiles d'or étaient accrochées aux fenêtres, et que nous étions unis contre ceux qui voulaient éteindre la lumière de la civilisation et transformer le monde en un camp d'esclaves. Je marchai jusqu'à ma voiture comme un homme ivre, et roulai jusqu'à un bar – salle de billard en plein milieu des Heights.

Dire que c'était une ville brutale serait loin de la vérité. À cette époque, Houston était la capitale mondiale du meurtre. La ville ne se trouvait qu'à soixante kilomètres de la bourgade de Cut and Shoot, dont on racontait qu'elle tenait son nom d'une bagarre entre ses habitants à propos du plan de leur église. La violence faisait partie intégrante de la culture ; elle était dans l'air, peut-être transmise depuis les massacres de Goliad et d'Alamo, la bataille de San Jacinto, les vendettas au moment de la reconstruction ou l'extermination systématique des Indiens. L'un des bars à bière les plus célèbres de Houston s'appelait le Bloody Bucket.

Les clients de ce rade des Heights étaient des arnaqueurs du billard, des escrocs, des joueurs et des rôdeurs. Motivés moins par la passion que par la nécessité, ils avaient une connaissance encyclopédique des prêteurs de caution, des flics de patrouille locaux (qu'ils appelaient des *roaches*, des cafards), des usuriers, des cercles de jeu itinérants, des call-girls (il n'y avait pas de bordels à Houston), des fourgues, des perceurs de coffres, des organisateurs de combats de boxe, des pyromanes et des dealers. À sa façon, le bar-salle de billard incarnait un autre pays, un pays qui ne luttait pas contre la nature humaine ni contre les tendances perverses dissimulées dans l'inconscient.

J'entrai dans la cabine téléphonique, fermai la porte accordéon, et composai le numéro de Vick Atlas. Personne ne répondit. Je pris une tasse de café au bar, attendis un quart d'heure et rappelai. Cette fois, il décrocha.

« Salut, Vick, dis-je. Je vais essayer de faire court. »

La ligne resta silencieuse.

« Tu es là ?

– Je suppose que c'est mon hémorroïde préférée qui m'appelle.

– Je reviens du poste de police et je voulais te mettre au courant, Vick. Ils parlaient de votre tueur, celui qui assassinait des gens avec ton père pour cent dollars la cible. Son nom m'échappe.

– Comme toujours, je n'ai aucune idée de qui ni de quoi tu parles. Tu essaies encore de faire le malin ? C'est ce qu'on est en train de faire ? Tu as un tuyau ?

– Votre homme a eu un accident au camp de l'église, Vick. Il s'est fait expédier dans un fossé par le bus de l'église alors qu'il conduisait une voiture volée. Ça y est, je m'en souviens. Son prénom, c'est Devon.

– Où es-tu ?

– Devon Horowitz, dis-je. Les flics disent que c'est un imbécile, comme toi et ton père. Ils disent que vous avez le don du roi Midas, mais inversé. Tout ce que vous touchez se transforme en merde.

– Viens me dire ça en face.

– C'est pour ça que je t'ai appelé. Je voudrais qu'on se retrouve.

– Tu me prends pour un con ? demanda-t-il.

– Absolument pas. Je pense que tu as la trouille. Je pense que tu détestes ton père et que ton père te déteste. Bref, je suis dans les Heights. » Je lui donnai le nom et l'adresse du bar.

« Qu'est-ce que t'as dans la tête, trou-du-cul ?

– Ne te contente pas d'envoyer tes hommes, Vick. Viens, toi aussi. Prouve que tu n'es pas le foie jaune, le débile sans couilles pour qui tout le monde te prend. »

Je raccrochai, m'assis au bar et regardai deux hommes faire un billard, mes oreilles résonnant si fort que je n'entendais pas les boules tomber dans les poches de cuir.

J'entrai dans les toilettes, me lavai le visage et me regardai dans la glace. Mon cœur battait la chamade, j'avais la respiration entrecoupée, des gouttes d'eau me dégouлинаient le long du visage comme de la moisissure sur un melon. La pièce paraissait avoir cent ans. En haut du mur, il y avait une cuvette avec une chaîne ; le sol était en bois, assombri par les taches et mou comme du liège à cause des débordements ou de l'urine qui avait raté la cuvette. Une serviette sale pendait à un anneau sous un appareil au-dessus de la cuvette. Les murs étaient complètement vierges de graffiti. Il peut sembler bizarre de remarquer des détails pareils, mais chacun représentait un aspect de la situation dans laquelle je me trouvais. J'avais cassé les aiguilles de ma propre montre, et m'étais enfermé dans une époque et dans une culture qui avaient plus à voir avec le passé qu'avec l'avenir. Mes crises étaient peut-être un voyage progressif jusqu'à cet endroit, un lieu rétrograde souillé et sentant la pisse, où l'on n'osait pas érafler de son nom le mur des chiottes, sauf si on voulait se faire casser les doigts.

Je retournai à la cabine et appelai Valerie. À travers les panneaux de plastique de la porte, je vis que le barman m'observait. Valerie décrocha à la seconde sonnerie. « C'est toi ? dit-elle.

– Oui, c'est moi.

– Où es-tu ? »

Je le lui dis.

« Qu'est-ce que tu fais là-bas ? C'est rempli de malfaiteurs.

– Comme toute la ville.

– Qu'est-ce qui ne va pas chez toi, Aaron ?

– Rien. J'avais juste envie de parler.

– Saber m’a appelée. Il m’a dit que tu étais passé chez lui et que tu disais des trucs dingues.

– Il a exagéré. Écoute, je dois m’occuper de certains trucs, Val. Tu veux bien me rendre un grand service ?

– Quoi ?

– Je voudrais que tu parles à ma mère. Je voudrais que tu sois plus proche d’elle. À sa façon, elle est bizarre, mais elle a le cœur au bon endroit. »

Elle fit un bruit comme si elle soufflait pour écarter ses cheveux de son visage. « Soit tu viens chez moi tout de suite, soit c’est moi qui vais à cette salle de billard.

– J’essaierai de venir directo.

– Directo ? Je déteste ce mot. C’est ce que disent les ignorants quand ils essaient de parler peuple. Quand est-ce que tu t’es mis à parler peuple ?

– Je t’aime, Valerie. »

La ligne devint silencieuse.

« Tu m’as entendu ?

– Qu’est-ce qui ne va pas, Aaron ? C’est cet homme du camp ? Est-ce que tu l’as revu ?

– Non, je ne l’ai pas revu. Arrête de te faire du souci. Dis à Saber que j’ai tout sous contrôle.

– Je suis en train de faire la baby-sitter du petit voisin. Je ne peux pas sortir. Ne me fais pas ça.

– Maintenant, je dois y aller. Rappelle-toi ce que j’ai dit à propos de ma mère, d’accord ? »

Je raccrochai.

Je demandai au barman une autre tasse de café. Ses épaules et sa poitrine étaient dures comme du béton ; l’arrière de ses doigts était tatoué de lettres illisibles. Il remplit ma tasse, mais posa la cafetière sur une

serviette au lieu de la remettre sur le poêle. « Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

– J'attends quelqu'un, dis-je.

– Ce n'est pas un lieu de rencontres.

– Je ne veux déranger personne.

– Qui est-ce que tu attends, petit ?

– Ils ne m'ont pas dit leur nom. »

Il reposa le café sur le gaz, prit la serviette et essuya la tache d'humidité que la cafetière avait laissée sur le bar. « D'où es-tu ?

– De Houston.

– De quel quartier, à Houston ?

– Du sud-ouest. »

Son regard se perdit sur la rue. « Le verre est pour la maison. Dépêche-toi de le boire.

– Vous me dites de m'en aller ? »

Il souffla par les narines et se remplit la poitrine d'air. « Ne complique pas ma journée. Ici, c'est la règle. Tu crois que tu peux te plier à ça ?

– Oui, monsieur. Est-ce que vous avez vu des types bizarres, dans le coin ?

– Qu'est-ce que tu entends, par "bizarres" ?

– Des macaronis.

– On n'est pas là pour se faire des grâces. Ce n'est pas le mot approprié. Ici, on ne parle pas comme ça.

– Des types qui ont des armes et qui tirent sur les gens », dis-je.

Il jeta sa serviette en l'air, la rattrapa et s'éloigna.

Je regardai la pendule. Cinq minutes passèrent, puis dix. Les deux joueurs de billard rangèrent leurs queues, commandèrent des bières pression et entreprirent d'éplucher des œufs durs au bout du comptoir. Le barman lisait un journal qu'il avait aplati sur le bar. Je le vis lever les yeux et observer quelque chose ou quelqu'un par la fenêtre. Quand je me tournai

sur mon tabouret, je vis un break Packard bordeaux, avec un véritable placage en bois, des pneus à flancs blancs et des roues à rayons chromés ; il roula jusqu'au bout de la rue, et disparut. Le barman plia son journal et se dirigea vers moi, laissant traîner une main sur le dessus du bar.

« Ça fait deux fois que ces deux types font le tour du pâté de maisons, dit-il.

– Ceux qui sont dans le break ? »

Il acquiesça.

« Je ne connais personne qui ait un break, dis-je.

– Ils étaient dans la ruelle il y a un petit moment. » Je ne répondis pas. Il s'appuya sur ses bras. « Ce sont des tueurs. L'un d'eux a essayé de regarder par la porte de derrière. Tu veux bien me dire ce qui se passe ?

– Vous connaissez Merton Jenks ? demandai-je.

– Tout le monde connaît Merton Jenks.

– Si ça tourne mal, appelez-le.

– T'as perdu ta putain de tête ?

– Je ne crois pas.

– Barre-toi. Tout de suite.

– J'apprécierais de pouvoir rester encore un peu.

– Si je dois me répéter, tu apprécieras de rester en vie.

– Est-ce que l'un d'eux était un grand type ? Il s'appelle Devon Horowitz. »

Le barman pointa un doigt à deux centimètres de mon nez.

Je sortis. Un vieux tacot rempli d'enfants passa. Je crus voir la petite Mexicaine du parc qui me faisait signe. Je levai la main pour lui répondre, mais la voiture tourna au coin de la rue et disparut.

Dans la rue suivante, j'aperçus le break garé le long du trottoir devant la boutique du prêteur sur gages, le reflet du soleil sur le pare-brise aussi lumineux qu'une torche à acétylène. Dans son éclat, je vis un homme

descendre sur le trottoir, mais même si le rebord de mon chapeau me protégeait les yeux, je ne parvins pas à distinguer ses traits.

Le conducteur passa en marche arrière, fit demi-tour au milieu du carrefour et s'éloigna. Je montai dans ma bagnole et pris le chemin de l'immeuble de Vick Atlas, dans le quartier de Montrose.

Le concierge m'arrêta au bureau. « Vous ne pouvez pas monter, monsieur.

– Et pourquoi ?

– N'êtes-vous pas la personne qui a agressé Mr Atlas ?

– Je n'en ai aucun souvenir. Est-ce que Vick est là ?

– Mr Atlas est sorti. Allez-vous-en, je vous en prie.

– Vous voulez dire qu'il n'est pas là ?

– Si vous montez, j'appelle la police.

– Je vais monter vérifier. Vous faites du bon travail. Je le dirai à Vick. »

Je pris l'ascenseur jusqu'au penthouse et frappai à la porte. Pas de réponse. Je marchai jusqu'au bout du couloir et regardai dans la ruelle. Deux hommes en pantalons noirs et chemises blanches à manches longues, immaculées, gonflées par le vent, manches remontées, parlaient à côté du break bordeaux. Ils étaient jeunes et souples, avec de longs cheveux noirs peignés en arrière, et une petite queue-de-cheval, comme celle d'un matador, en bas de la nuque. J'ouvris la fenêtre et m'engageai dans l'escalier de secours, l'armature métallique crissant sous mon poids. Tous deux levèrent les yeux. Je me penchai par-dessus la rambarde et leur fis bonjour de la main. Aucun d'eux ne réagit. Ils se remirent à parler, avec un coup d'œil sur la rue et l'autre extrémité de la ruelle, là où j'étais garé. Ils ne m'avaient pas reconnu. Cisco Napolitano m'avait dit que les tueurs à gages de Jaime Atlas venaient de l'étranger, et ne connaissaient jamais leur cible. Le seul qui pouvait me reconnaître était Devon Horowitz. Il avait pris une photo de moi, sous un mauvais angle, et avec une lumière médiocre, devant le cinéma.

Vick Atlas n'était pas venu au bar-billard des Heights. Et là il m'avait une fois de plus échappé. Je rentrai, et pris l'ascenseur jusqu'au hall. « Vous avez raison, dis-je au concierge. Vick n'est pas là. Mais il y a deux de ses amis dans la ruelle. Ce sont des tueurs venus de Sicile. Je vais leur dire que vous voulez qu'ils dégagent. »

Je sortis. Le soleil à l'ouest était une bouillie pourpre, les nuages enflammés, la bise venue du sud fraîche et pure, sentant la pluie et les fleurs. Je ne vis pas trace du break bordeaux ni des deux hommes ressemblant à des matadors. Je montai dans ma bagnole et pris le chemin de River Oaks, mes silencieux ronronnant sur le bitume tandis que le jour fraîchissait.

35

Mais, d'abord, je m'arrêtai à un drugstore et appelai la maison. C'est ma mère qui répondit. « Tu as décidé de dîner avec nous ?

– Désolé, mère. Je me suis trouvé coincé. »

Alors, elle m'étonna. « C'est bon. J'ai mis ton assiette au frigidaire. Où es-tu ?

– Sur Westheimer. J'arrive bientôt. Est-ce que Papa est là ?

– Je te le passe. Tu vas bien, Aaron ?

– Bien sûr.

– Attends une seconde. »

Elle posa le téléphone. Au bout d'un instant, mon père prit le récepteur. « Tu as des ennuis avec ta voiture ? demanda-t-il.

– Non, père. J'ai quelques trucs à faire. J'ai une question à te poser.

– Tiens bon. Quels trucs à faire ?

– Quand tu étais dans les tranchées, comment as-tu trouvé le courage de monter à l'assaut, la première fois ?

– Je n'ai pas trouvé le courage, dit-il.

– Pardon ?

– Je n'ai jamais eu de courage. Aucun de nous n'en avait. Nous courions contre les Fritz parce que nous avons trop peur de courir en sens inverse. Où es-tu, mon fils ? De quoi t'es-tu mêlé ?

– Il faut que je fasse en sorte qu'on n'ait plus ces types sur le dos.

– Dis-moi où tu es. Laisse-moi t'aider.

– Tu l’as déjà fait. Je vais m’en sortir. Si je tarde un peu à rentrer, ne m’attendez pas. »

Il commença à discuter. J’écartai le récepteur de mon oreille pour ne pas entendre ce qu’il disait. Quand il cessa de parler, je rapprochai le récepteur de mon oreille. « Tout ira très bien. Le cirque vient en ville au mois d’août. On sera au premier rang. »

Je raccrochai, montai dans ma bagnole et m’enfonçai dans cette île géante de chênes, de richesse, de fausse splendeur d’avant la guerre, qui était le pays natal de Grady. Il y avait une bourrasque sur le golfe, et des traînées de pluie pourpre s’étendaient sur le bleu du ciel. Je jetai un coup d’œil sur le rétroviseur arrière. Le break Packard était à deux pâtés de maisons derrière moi. Une feuille de journal humide claqua contre mon pare-brise et disparut dans la tempête de vent et d’arbres derrière moi ; le pommeau du levier de vitesse vibrait dans ma paume comme une dent de sagesse douloureuse.

Le temps que j’arrive dans la rue de Grady, le ciel était devenu noir. La pluie soufflait en rafales, des feuilles flottaient dans les caniveaux. Tout était allumé dans la maison de Grady. Je me garai le long du trottoir, coupai le moteur et attendis. Deux ou trois voitures, phares allumés, remontaient la rue. Elles passèrent toutes sans ralentir. Le break n’était pas parmi elles. Je vis deux voitures garées près de la remise à voitures de Grady, mais ne parvins pas à distinguer leur marque. Je pensai aux paroles de mon père concernant la nature du courage. J’étais persuadé qu’il me disait la vérité à propos de lui et de ses amis. Ils étaient terrifiés, mais ils avaient franchi une ligne et s’étaient abandonnés à leur destin, quel qu’il pût être.

Les garçons du Midwest morts à Marye’s Heights, ou les jeunes du Sud dont les corps jonchaient la pente de Cemetery Hill, auraient compris ce qu’avait dit mon père. On doit trouver le courage en soi-même ; personne ne peut le faire pour vous.

Assis dans ma bagnole, la pluie martelant le toit et les vitres, je commençai à éprouver de la colère. J'avais été pris par hasard pour cible par Grady Harrelson, ses amis, et la famille Atlas, alors que je n'avais fait de mal à aucun d'entre eux. Comme la victime d'un viol, ou un enfant brutalisé, j'avais le sentiment de mériter ce que j'avais subi, d'être seul, que tout le monde s'en fichait, d'être insupportable à la vue des autres. Maintenant, je regrettais d'avoir éjecté les étuis des cartouches et d'avoir cassé la lame du poignard. Je sortis de ma poche le pistolet et le couteau et les posai sur ma cuisse. Loin dans la rue, je vis la lueur jaune de deux phares tremblant à travers la pluie.

Tandis que le véhicule ralentissait, je me tortillai sur le siège et attendis. La pluie se transforma en grêle, qui cliquetait sur les arbres, les pelouses, la rue et le toit de ma voiture. Il ne faisait aucun doute que le véhicule se dirigeait vers moi. C'était un break Packard, les vitres zébrées de glace. Soudain, je perçus toute la colère et la souffrance que j'avais connues depuis que j'avais tenté d'aider Valerie, au drive-in de Galveston. J'enfonçai mon chapeau sur ma tête, sortis de ma bagnole et courus en direction du break. Je ne distinguais pas bien ses deux occupants, mais je doutais qu'ils s'attendissent à voir quelqu'un les charger pendant un orage. Je braquai le pistolet sur le pare-brise, ouvris la lame cassée du poignard et essayai de forcer la vitre côté passager. Le conducteur fit un écart vers le trottoir, essayant de me heurter de flanc. Je jetai le couteau sur l'arrière de la voiture qui s'éloignait. Puis, à travers les flaques, je pénétrai dans le jardin de Grady et martelai la porte.

Grady l'ouvrit d'un mouvement brusque. Vick Atlas se tenait derrière lui, dans le vestibule, le lustre de cristal jetant sur eux son éclat. Vick portait un bandage sur l'entaille que je lui avais faite sur la joue.

« Qu'est-ce que tu viens faire ici ? dit Grady.

– Tes tueurs à gages ont merdé, dis-je. Comment ça va, Vick ? Tu as le visage un peu enflé. J'ai appris que tu avais une infection. Je pense que ça

ajoute à ton aura.

– Pourquoi as-tu fait venir ce trou-du-cul, ici, Vick ? dit Grady.

– Je n’ai rien à voir avec sa présence ici. Et ne dis pas le contraire.

– Vick n’avait pas assez de couilles pour monter dans les Heights, alors il a envoyé ses Ritals et il est venu se cacher chez toi, dis-je. Vous avez tout le temps travaillé bras dessus, bras dessous, les gars, non ? »

J’entrai. Grady referma la porte derrière moi, et regarda Vick comme s’il ne savait pas quoi faire ensuite. Vick portait des bottes à mi-genou, un pantalon marron sur mesure ressemblant à une tenue de jungle des marines, et un foulard rose autour du cou. « Où est Bledsoe ?

– Je n’en sais rien, dis-je.

– Il est toujours avec toi, dit Vick.

– Pas ce soir. Vous avez planqué la décapotable, l’argent et les lingots, non ?

– Tu es vraiment idiot, d’être venu ici comme ça, dit Vick.

– Que pouvez-vous faire que vous n’avez pas déjà fait ? dis-je. Je n’ai plus peur de toi ni de tes sbires, Vick. Pareil pour toi, Grady. Vous êtes des minables et les types qui bossent pour vous sont stupides et ineptes.

– Tu crois que tu peux m’insulter ? dit Vick. Personne ne m’insulte. Et toi, tu crois que tu peux entrer ici et m’insulter ? Réponds-moi. Je te parle.

– C’est exactement ce que m’a dit ton père. Pourquoi imites-tu la personne qui t’a défiguré ? Est-ce que ce n’est pas humiliant ?

– Calme-toi, dit Grady.

– Vickman peut supporter ça. Pas vrai, Vick ?

– Il faut que tu te sèches, Broussard, dit Grady. On va régler le problème.

– Non, on ne va rien régler du tout, dis-je.

– Viens avec moi, dit-il en mettant sa main en coupe sur mon biceps. Il y a une salle de bains au bout du couloir. Je vais te chercher des vêtements secs. »

Je soulevai la main de Grady de mon bras. C'est à ce moment-là que Vick prit une pendule incrustée d'or et me l'écrasa sur la tempe. Mon visage claqua sur le sol.

Je m'éveillai lové en boule à l'intérieur d'un ascenseur fermé par une grille pliante. Mon ventre me faisait mal, j'avais la tempe gluante de sang. Je me hissai contre la paroi de l'ascenseur et regardai ma montre. Il ne s'était pas passé plus de dix minutes depuis que Vick m'avait frappé. L'ascenseur était immobilisé au sous-sol, dans un garage bien balayé par des ampoules de faible puissance avec des dispositifs de protection au plafond. La porte de l'ascenseur était fermée à clef. Plusieurs voitures de collection étaient garées là ; parmi elles se trouvait la décapotable rose de Grady, celle que Saber avait volée au motel. À travers le plafond, j'entendais Vick et Grady parler. Je me remis sur pied, et faillis tomber.

J'essayai les boutons de l'ascenseur. Soit le courant était coupé, soit l'ascenseur avait été bloqué. Je tentai de dégager la porte de son montant, puis me baissai sur le sol où je m'efforçai de la pousser du pied jusqu'à ce qu'elle se torde dans le ciment. Je m'agrippai à une main courante et donnai des coups de pied jusqu'à en faire trembler l'ascenseur. Une lumière s'alluma dans la cage d'escalier, de l'autre côté de la décapotable. Vick apparut, une seringue hypodermique dans une main, une paire de menottes dans l'autre. « Désolé de te faire attendre ici. J'ai dû aller chercher quelques trucs dans ma voiture. J'aimerais pouvoir te dire qu'il y a une façon dure et une façon facile, mais ce ne serait pas vrai.

– Ma bagnole est devant, dis-je. Mes parents savent où je suis.

– On dira que tu es venu ici et reparti, dit-il.

– Pourquoi cette seringue ?

– Peut-être que je suis gentil. Tu as été dans une décharge, récemment ?

Je suis impressionné par le processus de compactage.

– Je n'ai pas l'intention de t'aider à me faire du mal, dis-je.

– Je vais te tirer, dit-il. Pas ici. Dehors. » Il se mit une tablette de chewing-gum dans la bouche et attendit ma réponse. Il commença à faire claquer son chewing-gum, souriant. « J’ai déjà fait ça une fois. Aux vacances de printemps, à Fort Lauderdale. Un type pensait qu’il allait s’étendre avec une nana. Et pour se faire étendre, il s’est fait étendre.

– Le fric et les lingots sont toujours dans la décapotable ?

– Qu’est-ce que tu sais sur le fric et les lingots ?

– C’est de l’argent qu’on doit à ton père.

– Retourne-toi et passe les mains à travers la grille.

– Pourquoi je ferais ça ? »

Il sortit de la poche de son pantalon un .25 semi-automatique. « Pour que je ne te tire pas dans les rotules, et partout ailleurs où ça fait mal. »

Ma vision commençait à se troubler. Je me pressai la main sur la tempe, puis regardai ma paume. Elle était tapissée de sang et de cheveux. « Et les tueurs ? »

Il ferma les yeux, comme s’il essayait de comprendre la question. « Quels tueurs ?

– Ceux que tu as envoyés dans les Heights parce que tu ne voulais pas y aller toi-même. Et s’ils voient la décapotable ? Et s’ils disent à ton vieux que tu t’apprêtes à lui voler un million de dollars ?

– Ils me connaissent pas, trou-du-cul. T’es vraiment idiot. C’est pour ça que je suis un gagnant, et toi un perdant.

– Grady va te baiser, Vick. Quand je serai hors circuit, il voudra récupérer Valerie. Ce qui signifie qu’il cherchera à t’éliminer parce qu’il sait le minus que tu es. Et tu as aussi un autre problème. Grady pense que cet argent et ces lingots sont à lui. Pourquoi est-ce qu’il les partagerait avec toi ? »

Pendant un instant, je vis ses yeux se concentrer sur autre chose, comme s’il regardait un oiseau voler dans un arbre, au loin. « Je n’ai pas très bien compris.

– Dans ta tête, tu voles ton père, ou la Mafia. Dans la tête de Grady, tu le voles, lui. Est-ce que tu donnerais la moitié de ton argent pour récupérer ce qui t'appartient ? »

Ses lèvres s'arrondirent en un sourire satisfait, le genre de sourire des gens stupides persuadés qu'ils ont depuis longtemps résolu les grands mystères du monde, et planent maintenant bien au-dessus. Il laissa tomber les menottes à travers la grille. « Je vais prendre mon pied. »

À l'étage, le carillon de l'entrée retentit. J'entendis Grady ouvrir la porte. « Je dois halluciner, dit-il.

– Ma caisse est tombée en panne à deux rues d'ici », répondit la voix de Saber.

36

« On peut entrer ? dit Valerie. On dégouline.

– Non. Sortez d’ici, dit Grady.

– Pourquoi te conduis-tu comme ça ? dit-elle. Où est Aaron ?

– Il a laissé sa bagnole, et il est parti avec des types, dit Grady. Je pensais qu’il était avec vous.

– C’est son chapeau, là, par terre, dit-elle. Où est-il, Grady ?

– On a eu une discussion, dit-il. Pas de quoi t’inquiéter. Vous voulez bien partir d’ici ?

– Non, on ne partira pas, dit Valerie. Tu as fait quelque chose à Aaron ? Qu’est-ce que tu nous caches ?

– Un million de dollars, voilà ce qu’il cache », dit Saber.

Bravo, Saber. Tu viens de tous nous couler. Mais comment lui en vouloir ? Le Sabe était venu à la recherche de son vieil ami.

« Entrez », dit Grady.

J’entendis Saber et Valerie pénétrer dans le vestibule, et la porte se refermer derrière eux.

« Ta bagnole est plus haut dans la rue ? dit Grady.

– Ouais, la soudure de mon collecteur est fissurée, dit Saber.

– Je vais appeler un dépanneur. C’est moi qui paierai, dit Grady.

– On ne veut pas de dépanneur. Où est Aaron ? dit Valerie.

– En bas, dit Grady. Il faut qu’on trouve une solution. Je vais faire monter l’ascenseur. Vick est ici.

– Vick Atlas est ici ? dit Valerie. C’est pour ça que cette pendule est fracassée par terre ?

– Détends-toi, Val, dit Grady.

– Ne sois pas condescendant, dit-elle.

– Parle moins fort.

– Vous avez fait du mal à Aaron ? dit-elle.

– J’appelle l’ascenseur, dit Grady. Je ne suis pour rien dans cette histoire. Vous avez tous eu votre chance, mais vous n’avez pas voulu écouter. Maintenant, soit on trouve une solution, soit ça va être une sacrée merde. »

J’entendis le moteur de l’ascenseur se mettre en marche, puis la cabine eut une secousse et se mit à monter. Je regardai Vick se précipiter vers la cage d’escalier, la seringue dans une main et le semi-automatique dans l’autre.

Nos vies se trouvaient maintenant entre les mains de deux hommes infantiles. Ils étaient irrationnels, effrayés, narcissiques, implacables et cruels. L’un d’eux avait tué son père parce qu’il n’avait pas le droit d’écouter une chanson enregistrée par un homme de couleur ; l’autre avait été défiguré et peut-être mentalement blessé par un père qu’il imitait et méprisait à la fois. Je pensai à nouveau à mon père et à ses camarades de l’armée, qui étaient montés à l’assaut au cours de la Grande Guerre. Je me demandais si mes jambes me manqueraient quand je devrais affronter mon propre destin.

L’ascenseur s’arrêta au rez-de-chaussée, et la porte extérieure s’ouvrit. Au même instant, Vick émergea de la cage d’escalier, au fond de la maison.

« Aaron, tout va bien ? » dit Valerie. Elle dégoulinait sur le sol ; elle avait les cheveux collés à ses joues.

« Oui, Val, tout va bien », dis-je.

Puis elle vit que Vick s’approchait d’elle. « C’est un pistolet ?

– C’est pas ma bite, dit-il.

– Tu es dégoûtant, dit-elle.

– Je leur ai dit qu'on allait trouver une solution, dit Grady. Tu m'entends, Vick ? On est coincés.

– C'est toi qui as foutu le bordel, dit Vick.

– Moi, j'ai foutu le bordel ? Tu as frappé Broussard sur la tempe avec une putain de pendule, dit Grady.

– La ferme. J'essaie de réfléchir, dit Vick.

– On n'a encore rien fait de grave, Vick, dit Grady.

– Répète ce que t'as dit sur le million de dollars, Bledsoe.

– Je ne me rappelle pas avoir parlé de ça, dit Saber.

– Il ne se rappelle pas, dit Vick. J'adore ces mecs. Ils réinventent leur réalité toutes les cinq minutes. "Je me rappelle pas." "J'ai pas fait ça." "T'es un brave type, Vick." "Me fais pas mal, Vick." "Prête-moi un peu de fric, Vick."

– Tu es tombé sur la tête dans l'escalier ? demanda Grady.

– Va chercher du sparadrap, dit Vick.

– Pour quoi faire ? dit Grady.

– Il faut que je te fasse un dessin ? dit Vick.

– Ne fais pas ça, Grady, dit Valerie. Tu sais ce que mon père fera si vous nous faites du mal.

– Tu auras du mal à lui raconter quoi que ce soit si je vous enterre sous trente mètres de béton, dit Vick. Et c'est ce qui risque d'arriver si tu continues à ouvrir ta gueule. Tends la main, Bledsoe.

– Va te faire foutre, dit Saber.

– Méchant garçon », dit Vick. Sans expression, sans ciller, il pointa le pistolet et tira dans le pied de Saber. L'étui de la balle rebondit sur une table où se trouvait une lampe.

Saber tomba contre le mur et glissa sur le sol, du sang se répandant de sa chaussure, la bouche ouverte de douleur.

« Tu es le plus minable des minables, Vick, dis-je. Si on se tire d'affaire, je t'aurai. Et si ce n'est pas moi, ce sera mon père.

– On verra comment tu te sens dans une heure », dit Vick.

Valerie s'agenouilla à côté de Saber, et lui serra la tête contre sa poitrine. Elle leva les yeux sur Grady. « Arrête ça.

– Tu n'aurais pas dû venir ici, Val, répondit Grady. Tu n'aurais pas dû laisser Broussard saboter notre histoire. Tu n'aurais pas dû me quitter, ce soir-là, au drive-in de Galveston.

– Tu me brises le cœur », dit Vick. Il déverrouilla la porte de l'ascenseur. « Dehors, Broussard. Les festivités ne font que commencer. »

Un éclair explosa dans un arbre du jardin, et une grosse branche, en tombant dans la piscine, fit un court-circuit. Tout s'éteignit dans la maison. C'est ma chance, me dis-je. Vick actionna la mollette de son briquet et appuya le canon de son pistolet sur la tempe de Valerie. « Continue de penser ce que tu penses, et sa cervelle se retrouvera sur les genoux de Bledsoe. Encore raté, trou-du-cul. »

Grady revint de la cuisine muni de deux lampes-torches et d'un rouleau de sparadrap. Saber était assis contre le mur, un genou remonté contre la poitrine, son pied blessé tendu droit devant lui, une flaque de sang se formant autour de sa chaussure. Vick menotta le poignet de Valerie à celui de Saber. Il fouilla dans sa poche et en sortit un second petit automatique qu'il donna à Grady. « Le cran de sûreté est au-dessus du pontet.

– Je n'en veux pas, dit Grady.

– Si, tu en veux, dit Vick. Tu étais né pour la pègre. Tu as toujours été l'un de nous.

– Et *lui* ? demanda Grady en jetant un coup d'œil sur moi.

– Ce petit chéri m'appartient, dit Vick. On va aller dans une décharge que tient un de mes amis.

– Je ne pige pas. C'est quoi, ton plan ? dit Grady.

– Il faut que je tienne ma parole à propos d'un truc. À propos de Broussard. Il sait ce que je veux dire.

– Tu vas le tirer au bout d'une chaîne ? C'est dingue, mec, dit Grady.

– Regarde ce qu'il a fait à mon visage, dit Vick. Tu crois qu'il a pas cherché ce qui va lui arriver ? Tous les jours j'ai du pus qui coule de ce bandage.

– Et Val ? » demanda Grady.

Vick braqua la torche sur son visage. La lumière lui fit monter les larmes aux yeux. Vick fit un grand sourire à Grady.

« Éteins cette lumière, dit Grady.

– Tu as des scrupules ?

– C'est possible.

– Ton choix est facile, Grady, dit Vick. Tu peux rester riche, ou tu peux aller remplir des sacs d'épicerie.

– Je lui parlerai. Elle est pragmatique.

– Maintenant, elle a compris que tu as tué ton père. Elle va être pragmatique, à ce sujet ?

– Tu ferais mieux de la boucler, Vick », dit Grady.

Vas-y, vas-y, vas-y, provoque-le encore un peu, Vick. Mais je le sous-estimais. Vick était un survivant qui avait passé sa vie à assumer son visage défiguré et les insultes qu'il lui attirait.

« Je ne faisais que plaisanter, dit-il. Ton vieux l'avait cherché. T'es un type bien, Grady. Tu l'as prouvé quand tu t'es engagé dans les Marines. Je pense que, secrètement, ton père avait peur que tu le démasques.

– Grady, s'il te plaît, arrête ça, et essaie de réfléchir à ce que tu fais, dit Valerie. Tu as commis une erreur. Mais tout ça, ce n'est pas toi.

– Dis-lui, dit Vick.

– Qu'il me dise quoi ? dit-elle.

– Parle-lui de la Mexicaine, répondit Vick.

– Arrête avec ça, dit Grady.

– Dis-lui.

– Il parle de Wanda Estevan, dit Grady. C'était un accident. On avait mis le feu à la voiture de Loren Nichols. Elle a essayé de sauter de ma voiture. J'essayais de la retenir. Je l'ai prise par le cou maladroitement. Quand j'y pense, c'est terrible. À cause de ça, j'ai été à l'église de Broussard.

– Alors ne laisse pas ce minus saboter ta vie, dit-elle.

– Il est temps d'y aller, dit Vick. Je vais déplacer la bagnole de Broussard. Je prends Valerie et le débile avec moi. Mets Broussard dans mon coffre, et suis-moi. Dans trois heures, on mangera des crêpes, des saucisses et des œufs. Tout ça sera terminé.

– C'est pour quoi faire, la seringue ? » demanda Grady.

Vick regarda de nouveau Valerie. « On ne sait jamais. »

Comment admettre la mort ? Admettre l'idée que votre destin se trouve entre les mains de gens mauvais ? Quand ces événements se sont produits, par cette sombre nuit, à River Oaks, je n'y étais pas préparé. La mort, pour moi, avait toujours été une abstraction, une présence vague sans prise sur ma vie. Les histoires venues de Corée étaient toujours héroïques ; les actualités montraient des F-80 américains volant en rase-mottes au-dessus des collines blanches du réservoir de Chosin, lançant des boules de napalm enflammé sur les milliers de soldats chinois qui avaient traversé le Yalu et encerclé la première division de Marines. Dans la chaleur de la salle de cinéma, nous applaudissions et nous stimulions à la vue des Marines, avec leurs barbes gelées, qui levaient le pouce en direction du cameraman. La mort et la souffrance avaient été subies par nos ennemis, pas par nous.

Je crois qu'il y a en nous tous une horloge que la plupart choisissent de ne pas voir, de ne pas écouter. L'horloge indique un jour, une heure, une minute, une seconde, qu'il est impossible de modifier. Je savais que mon heure était arrivée, mais je ne parvenais pas à l'accepter. Cette pensée me faisait la bouche sèche, me serrait les boyaux, me faisait monter la bile à la gorge, me troublait la vision. J'avais l'impression que mon sang avait été pollué. La personne à qui je pensais comme à Aaron Broussard Holland paraissait s'être envolée de ma poitrine, et je me demandais si mon véritable moi n'était pas en réalité un lâche, une créature pathétique dont les seules

réussites dans sa vie consistaient à monter pendant huit secondes un animal stupide et à nager, terrorisé, à travers un banc de méduses.

Vick ouvrit la porte. Toutes les autres maisons dans la rue étaient privées d'électricité. La pluie balayait la pelouse des Harrelson, les chênes verts et la piscine, et s'engouffrait dans le vestibule. Grady eut du mal à remettre Saber sur pied. Saber trébucha et tomba en entraînant Valerie avec lui.

« Relève-le, dit Grady.

– Laisse-les partir. C'est moi que Vick veut, dis-je.

– C'est terminé. Accepte ça, Broussard », dit Grady.

Je remis Saber sur pied. Il plaçait tout son poids sur une jambe, accroché à moi, son visage enfoui dans mon épaule. « Deux types dans une woody¹, murmura-t-il. À une rue vers le sud. Des Ritals. »

Je ne voyais pas en quoi cette information pouvait nous aider. Mais je savais que, d'une façon ou d'une autre, les deux assassins étaient liés à notre destin, que leur présence faisait partie du plan d'ensemble, que d'une façon ou d'une autre la boîte obscure dans laquelle nous étions enfermés avait une sortie.

« Grady ? dit Valerie.

– Oui ?

– Regarde-moi.

– Ça ne sert à rien de parler de ça, Val.

– Regarde-moi, Grady.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Quand vous en aurez fini avec nous, tu seras toujours le jouet de Vick Atlas. Il te prendra tout ce que tu as. Tu es faible. Tu as besoin de lui, mais lui n'a pas besoin de toi. Pourquoi le laisses-tu te faire une chose pareille ?

– La ferme, dit Grady.

– Ça y est », dit Vick. Il poussa dehors Valerie et Saber. Puis il regarda la pluie qui tourbillonnait dans les arbres. Il ramassa mon chapeau sur le

sol, et le mit. « OK, vous deux, on va faire une petite promenade. On se voit tout de suite, Grady. »

Je les regardai se diriger tous les trois vers ma voiture en pataugeant dans les flaques de l'allée. Saber s'accrochait à Valerie, sa jambe gauche menaçant de s'effondrer à chaque pas. Grady me poussa dans le dos, sur le porche. « On va couper par le jardin jusqu'à la remise. »

Un long éclair dentelé fendit les nuages, et je vis son reflet scintiller sur un break garé à une rue de là, vers le sud, comme l'avait dit Saber. Nous nous apprêtions à franchir le portail ouvrant sur le jardin, la piscine, la remise et la voiture de Vick, qui était garée là. J'étais censé grimper dans le coffre, et laisser Grady me boucler à l'intérieur. Plus loin dans la rue, j'entendis le break démarrer en pétaradant, comme un pétard mouillé. Puis je sus ce qui allait se passer. Je n'étais pas visionnaire ; je n'eus pas d'épiphanie ; tout au contraire.

J'étais aux côtés de mon père la première fois qu'il monta à l'assaut. J'étais dans un champ de blé doré par la chaleur, dans une brume de sang, et au milieu des martyrs comme Félicité et Perpétue qui moururent dans une arène carthaginoise, et au pied du mur de calcaire au milieu des garçons de ferme qui chargèrent avec des mousquets vides sur l'artillerie confédérée. Je savais qu'après tout la mort n'était pas aussi mauvaise, qu'elle me libérerait de la terre et me réunirait à ceux de mes frères et sœurs qui étaient parmi les meilleurs de l'humanité.

Je me mis à courir en direction de Valerie et de Saber, attendant que Grady vise et me tire dans le dos. Mais ça ne se passa pas comme ça. Au contraire, le conducteur du break visa le centre de la chaussée et accéléra dans notre direction, le sillage de la voiture ondulant par-dessus les deux trottoirs jusque sur les pelouses bordant la rue. Il n'y avait qu'un seul passager. Il était sur le siège arrière, en train de baisser la vitre.

Tandis qu'il se mettait en position et ajustait le fusil automatique contre son épaule, je voyais sa chemise blanche, la pâleur exsangue de son visage,

le balayage impeccable de ses cheveux sur ses oreilles minuscules, la facilité avec laquelle il visa sa cible et s'apprêta à appuyer sur la détente.

L'arme qu'il tenait était connue officiellement sous le nom de Browning Automatic Rifle², et appelée familièrement un BAR. Elle avait un effet dévastateur. Tandis que le break s'approchait de nous, la ligne de feu était parfaite. Deux explosions suffiraient pour nous tuer tous les quatre.

Le conducteur alluma ses phares, puis ses veilleuses, découpant la silhouette de Vick, mon chapeau de cow-boys incliné sur sa tête, sa joue bandée aussi blanche que la neige. Je rentrai dans Saber et Valerie, les fis tomber tous les deux et les couvris de mon corps. Le tireur ouvrit le feu. Il y avait au moins une balle traçante dans le chargeur. Elle se perdit dans l'obscurité, heurtant peut-être la cabine de bain dans le jardin. Les autres balles réduisirent Vick Atlas en bouillie. Sa chair, ses cheveux, ses vêtements, semblèrent se dissoudre dans les phares, comme s'il était prisonnier de barbelés. J'entendais les douilles éjectées tinter contre le cadre de la vitre du break, les balles s'écraser sourdement dans un arbre derrière nous. Puis le break s'éloigna lentement, le profil du tireur aussi dessiné, serein et immobile que celui d'une statue.

Vick était tombé à l'eau. Je me levai, tirai son cadavre dans l'enfoncement et sortis de sa poche la clef des menottes. Je libérai les poignets de Valerie et de Saber, et hissai Saber sur le siège passager de ma voiture. Mes mains n'arrêtaient pas de trembler. Je crus que Valerie pleurait. Ou peut-être qu'elle riait. Saber avait un grand sourire. Ça, j'en étais sûr.

Derrière moi, je vis Grady courir sur le trottoir, les yeux fixés sur nous, comme un enfant terrorisé.

1. Voiture avec la partie avant en acier, et la partie arrière charpentée et habillée en bois apparent, courante des années trente aux années cinquante.

2. Le FM BAR est un fusil-mitrailleur qui a été en service dans les armées alliées au cours de la Seconde Guerre mondiale, et qui a fini sa carrière dans les années cinquante. Lourd, encombrant, peu agréable à employer...

Épilogue

Le courant revint et une maison après l'autre se remplit de lumière, comme si l'Ange de la Mort n'avait pas d'emprise sur cette forêt urbaine gris-vert, à la lisière du monde industriel. Je rentrai dans la maison et appelai la police. Puis je passai un second appel, dont je parle ici pour la première fois.

« Allô ? dit-elle.

– Salut, Miss Cisco.

– Aaron ? Dans quel pétrin t'es-tu encore fourré ?

– C'est une longue histoire. Vous avez une clef de la maison de Grady Harrelson ? »

Elle garda le silence avant de répondre. « À ton avis ?

– L'inspecteur Jenks dit qu'il projette de se rendre au Mexique. Je parie que ça lui plairait d'y aller dans une Caddy décapotable. Rose. Vous la trouverez dans le sous-sol de Grady. »

Il y eut un nouveau silence.

« Vous m'avez entendu, Miss Cisco ?

– Où est Grady ?

– Il vient de se tirer le cul d'ici. À pied. Je ne pense pas qu'il revienne avant un moment.

– Que s'est-il passé, Aaron ?

– Vick Atlas s'est fait déchiqueter par les tueurs des Atlas. Vick a tiré une balle dans le pied de mon ami Saber. Lui et Grady s'apprêtaient à nous

mettre à la décharge, dans un compacteur, après que Vick m'aurait tiré au bout d'une chaîne derrière sa voiture.

– Tu es en train d'inventer.

– Comme vous voulez. Dans quelques minutes, il va pleuvoir des flics et des journalistes. Si la Caddy vous intéresse, à votre place, je viendrais un peu plus tard. Je doute qu'ils y fassent attention.

– Pourquoi est-ce que tu fais ça ?

– Il faut bien s'amuser un peu », dis-je.

Je n'ai jamais revu Grady. Il évita l'inculpation en retardant l'instruction judiciaire et, pour finir, en faisant banqueroute. Certains disent qu'il était terrorisé par Jaime Atlas et ses gardes du corps, qui le tabassèrent, le violèrent, et le laissèrent nu dans un caniveau. Cinq ans plus tard, j'entendis raconter qu'il avait épousé une ancienne actrice qui produisait des films porno, et qu'il vivait dans les collines d'Hollywood. En 1967, on le trouva mort dans un hôtel de East Fifth Street, à Los Angeles, une aiguille dans le bras.

Dix-huit mois après la fusillade, je reçus une lettre de Mexico :

Comment ça va, petit ? J'espère que ta vie est repartie droite. Je ne peux pas vraiment dire que c'est mon cas, mais au moins je ne me mets plus de saloperie dans le bras. Tu étais un gentil gosse et plusieurs fois tu m'as un peu excitée, et je m'en excuse, mais, hé, la normalité n'a jamais été mon point fort, ce qui ne semble pas beaucoup déranger M. Il me dit de te saluer et de tenir bon jusqu'à la sonnerie. On lui fait des rayons et je mets des antirides, mais grâce à tu-sais-qui, nous avons des tonnes d'argent. Est-ce que je regrette d'avoir été dans la pègre ? Il faudrait que j'y réfléchisse. Comme le disait Benny : « Putain, c'est quand même mieux que de pousser un chariot de bagels. »

La lettre n'était pas signée.

Saber arrêta le lycée au cours du semestre d'automne, et s'engagea dans l'armée. Au printemps 1953, il fut porté disparu à Pork Chop Hill. Son nom apparut une fois sur une liste de prisonniers de guerre à Panmunjon, mais il ne fut pas rapatrié, et on n'apprit plus jamais rien de lui. On parlait de soldats américains à qui on avait fait traverser le Yalu pour les transférer en Chine, et même en Union soviétique, où on les utilisait pour des expériences médicales. Le père de Saber mourut et sa mère alla travailler dans un magasin de disques de West University, et pendant des années elle écrivit des lettres au gouvernement et parlait à qui voulait bien l'entendre du destin de son fils, jusqu'à ce qu'elle devienne folle. J'ai toujours voulu croire que Saber avait survécu, que le bouffon du folklore qui avait vécu parmi nous et passé sa bite par un trou dans le plafond au-dessus de la tête de Mr Krauser était toujours par là, semant la pagaille, ridiculisant les gens solennels et arrogants, vengeance le reste d'entre nous. Et c'est de cette façon que je continuerai de penser à lui.

L'année suivante, le vice-président de l'entreprise de mon père l'invita à une chasse au canard à Anahuac. Il le lui proposa en raison des façons polies de mon père, et de sa capacité à parler à des gens de son entreprise quel que soit leur niveau, et quel que soit le sujet. Mon père considérait ce voyage comme une obligation professionnelle, pas comme un plaisir. Sur le chemin du retour à Houston, il dormait sur le siège passager de la Cadillac du vice-président. Il était tard, la nationale était blanche de brouillard. Le vice-président prit mal un virage et rentra dans l'arrière d'un camion délabré. Pour une raison qui resta inexpliquée, le chauffeur du camion n'avait pas mis de réflecteurs ni de feux sur la chaussée pour signaler l'accident aux véhicules qui circulaient. Mon père fut transporté par avion à Houston. Il mourut le lendemain d'une thrombose, tandis que j'étais en route, venu du lycée pour me trouver à son chevet.

Ma mère vécut jusqu'à cent deux ans, sans rien demander à personne, et s'occupa d'elle-même jusqu'à la fin. Je devins écrivain ; je ne devins pas musicien. Mais Loren Nichols, si, et depuis la scène du Grand Ole Opry, il nous dédia une chanson, à Valerie et à moi.

Et Val et moi, à propos ? Il existe un certain type d'amour qui est éternel. Il n'est pas marqué par les vœux du mariage, ni par la norme sociale, ni par le sexe, ni par l'âge des parties. C'est un amour qui n'a même pas besoin d'être verbalisé. Sa présence dans votre vie est un fait aussi évident que le lever du soleil le matin. On n'a pas besoin d'en discuter, ni de l'expliquer, ni de le justifier. Le partenaire entre dans votre cœur et y reste pour le restant de vos jours. Le lien n'est jamais rompu, pas plus qu'on ne peut se séparer de son corps et de son âme.

À l'âge de dix-sept ans, Valerie et moi étions devenus une seule personne, incapables de prendre du plaisir sans la présence de l'autre. Les changements dans nos vies, les séparations géographiques, le poids du temps sur nos corps, rien jamais n'affecta le contrat et le lien établis dans notre jeunesse ; au fil des ans, ni l'un ni l'autre ne connut une tragédie, ne dut porter un fardeau, ne fêta un succès, sans que l'autre y fût mêlé. À la moindre respiration, je sentais Valerie Epstein à mon côté.

Je suppose que, maintenant, j'ai appris que le passé peut être une prison. Mais il y a des souvenirs dont on ne se délivre jamais. Ils restent peints dans l'atmosphère. Ils vous reviennent dans une chanson, dans un crépuscule sur l'océan, dans un palmier qui se raidit dans le vent. Quand j'entends parler de guerres, ou de rumeurs de guerres, et que je suis las des côtés destructeurs de mes semblables, je pense à Valerie Epstein assise à côté de moi dans ma bagnole le dernier jour de l'été 1952, tous deux dévalant dans un grondement le boulevard de Galveston Island, le soleil comme une boule fondue plongeant dans le golfe, les vagues d'un vert d'ardoise ourlées d'écume avant d'exploser sur la plage en une brume iridescente. Les étoiles étaient déjà apparues, le drive-in où nous nous étions rencontrés enveloppé

de néons jaunes et rouges, les voitures garées sous la canopée brillant à la lumière comme un sucre d'orge. Quand elle se rapprocha de moi et appuya sa tête contre mon épaule, ses mains serrant mon bras, je sus que nous ne mourions ni l'un ni l'autre, que la vie était une chanson, de nature éternelle, et que l'odeur et les secrets de la création se trouvaient dans le fracas de chaque vague qui montait en crête avant de reculer dans le golfe. Je sus aussi que les dons du ciel et de la terre resteraient toujours là où ils avaient toujours été, au bout de nos doigts et dans l'éclat que nous voyons dans les yeux de ceux que nous aimons.

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier mon éditeur, Bel Loehnen ; ma correctrice, E. Beth Thomas ; et ma fille, Pamala Burke, pour leur aide inestimable dans l'écriture de ce roman, un des meilleurs que j'aie écrits.

OceanofPDF.com

De Lee Burke James aux Éditions Rivages

Série Dave Robicheaux

La Pluie de néon

Prisonniers du ciel

Black Cherry Blues

Une tache sur l'éternité

Une saison pour la peur

Dans la brume électrique avec les morts confédérés

Dixie City

Le Brasier de l'ange

Cadillac Juke-Box

Sunset Limited

Purple Cane Road

Jolie Blon's Bounce

Dernier tramway pour les Champs-Élysées

L'Emblème du croisé

La Descente de Pégase

La Nuit la plus longue

Swan Peak

L'Arc-en-ciel de verre

Creole Belle

Lumière du monde

Robicheaux

New Iberia Blues

Une cathédrale à soi

Série Clan Holland

Déposer glaive et bouclier

Texas Forever

La Rose du Cimarron

Heartwood

Bitterroot

Dieux de la pluie

La Fête des fous

La Maison du soleil levant

Les Jaloux

Autres ouvrages

La Moitié du Paradis

Vers une aube radieuse

Le Bagnard

Le Boogie des rêves perdus

Jésus prend la mer

Texas Forever

OceanofPDF.com

À propos de cette édition

Cette édition électronique du livre *Les Jaloux* de James Lee Burke a été réalisée le 3 mai 2023 par les Éditions Payot & Rivages.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-7436-5991-2).

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.

OceanofPDF.com